

SOLSTICE D'HIVER 1995
560 BEF - 95 FRF

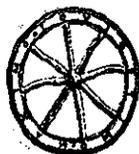
Lumières du Nord

8/9

REVUE FONDÉE PAR
MIRCEA ELIADE
ERNST JÜNGER

PERIODIQUE TRIMESTRIEL - DEC. 1995
BUREAU DE DEPOT 1050 BRUXELLES 5

STATION



Revue trimestrielle éditée par l'association ANTAIOS
168 rue Washington bte 2, B 1050 Bruxelles, Belgique.
Directeur et éditeur responsable : Christopher Gérard.
Membre Organisation Mondiale de la Presse Périodique.

Tout article n'engage que son auteur.
La reproduction de textes publiés par ANTAIOS est strictement interdite
sauf accord écrit de la direction.

La cotisation donne droit à des réductions sur les activités de l'association ainsi qu'à la revue :

Membre sympathisant : 1000 BEF/200 FF

Membre de soutien : 1800 FB/350 FF

Membre d'honneur : au bon plaisir.

Pour la Belgique, à verser sur le compte "Générale de Banque" d'ANTAIOS :
210-0477993-29.

Pour la France, paiement en liquide ou par chèque à l'ordre de C. Gérard.

Pour les autres pays : paiement en liquide ou par mandat postal adressé à C. Gérard.

OU SE PROCURER ANTAIOS ?

BRUXELLES

LIBRIS, 40/42 Avenue de la Toison d'Or, B-1060 Bruxelles

CHEVREUILLE-RENARD, 71 Rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles

PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES, 42 Avenue P. Heger, B-1050 Bruxelles

TROPISMES, 11 Galerie des Princes, B-1000 Bruxelles

FNAC City 2, B-1000 Bruxelles

BARDIT, 106 Rue du Midi, B-1000 Bruxelles

MALPERTUIS, 18 rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles

PARIS

LA TABLE D'EMERAUDE, 21 Rue de la Huchette, F-75005 Paris

LIBRAIRIE DU GRAAL, 15 Rue Jean-Jacques Rousseau, F-75001 Paris

LIBRAIRIE COMPAGNIE, 58 Rue des Ecoles, F-75005 Paris

GALERIE CYBELE, 65bis Rue Galande, F-75005 Paris

ANTAIOS ne bénéficiant d'aucune subvention survit grâce à la générosité de ses abonnés.
Pensez donc à vous abonner, à offrir un abonnement à vos amis. Vous contribuerez ainsi au
développement d'une entreprise unique dans le domaine francophone.

En guise d'éditorial...

"Au point où nous en sommes, il va bien falloir que nous nous avançons en direction des Dieux".

Ernst Jünger à Jean Plumyène, 1977.

"Hésiode et l'Edda deviennent actuels".

Ernst Jünger à Henri Plard, 1978.

Par cette copieuse livraison consacrée au Nord, mais à un Nord plus mythique que strictement géographique, nous entendons témoigner de la richesse et de la profondeur de l'imprégnation nordique dans notre paysage mental. Nous accueillons entre autres Eliade, grâce aux éditions de l'Herne, Jünger, le cadet, un couple très savant et le dernier survivant de l'aventure surréaliste en Belgique. C'est l'occasion d'évoquer la revue méta-surréaliste Hermès de M. Eemans et R. Baert, dont Henri Michaux fut en son temps (1933-1939) le rédacteur en chef. L'Inde, nos provinces thioises et les pays baltes sont également présents... Puissent nos lecteurs trouver chacun leur miel tout au long de ce périple.

Sur le plan pratique, Antaios paraîtra désormais aux solstices. Les livraisons seront doubles, mais la numérotation changera en juin 1996. Ce numéro est le 8/9, le prochain sera le 10, tout en gardant le même nombre de pages (environ 180). L'abonnement donne droit à deux volumes.

Le prochain numéro de juin sera consacré à l'Inde, pièce maîtresse de notre géopolitique intérieure.

Une fois de plus, nous rappelons qu'un abonnement de soutien vaut tous les encouragements platoniques. N'hésitez donc pas à nous aider, généreusement. Les Dieux ne vous le rendront pas, mais qu'importe...

Vient de paraître aux Editions Ousia (Bruxelles),
l'ouvrage exceptionnel

de l'Empereur Julien (dit l'Apostat)

CONTRE LES GALILEENS

Une imprécation contre le Christianisme

Introduction, traduction et commentaire de Christopher Gérard;
postface de Lambros Couloubaritsis.

Rédigé en 362, cet ouvrage, l'un des trois traités antichrétiens conservés, révèle les fondements du Polythéisme hellénique. Il se distingue des deux précédents (Celse, Porphyre) par son arrière-fond politique qui justifie la restauration païenne de l'empereur Julien. Livre maudit, brûlé par le pouvoir chrétien, ce pamphlet n'avait plus été intégralement traduit en français depuis Voltaire. Le «Contre les Galiléens» est aussi le premier traité antichrétien dû à la plume d'un renégat, philosophe de formation... et empereur de surcroît. Après la mort mystérieuse de l'autocrate, tué en Perse, ses écrits, et tout particulièrement ce livre sulfureux constituent le credo de la résistance païenne. Traduit au XVIIIème siècle par le marquis d'Argens, ami de Voltaire et Grand Chambellan de Frédéric II de Prusse, le «Contre les Galiléens» a été abondamment lu par les philosophes des Lumières. Livre polémique, il constitue un témoignage fondamental sur la réaction païenne et sur le phénomène religieux.

Christopher Gérard est licencié en Philologie classique de l'Université Libre de Bruxelles; il dirige la revue Antaios.

Lambros Couloubaritsis est professeur de philosophie ancienne à l'Université Libre de Bruxelles et directeur de l'Institut d'Etudes des Polythéismes antiques (Bruxelles).

L'ouvrage (170 pages) est vendu au prix de 650FB pour la Belgique, 120FF pour la France. Commandes à adresser à la revue accompagnées du règlement par chèque (à l'ordre de C. GERARD,

La lumière qui s'éteint

Les pages que l'on va lire sont le chapitre XVII d'un roman encore inédit du jeune Mircea Eliade (1930-1931), qui doit paraître pour la fin de l'année 1995 aux éditions de l'Herne. Monsieur Constantin Tacou, qui dirige cette maison mythique fondée en 1963 par Dominique de Roux, a bien voulu nous confier ces bonnes feuilles. Qu'il en soit vivement remercié.

Présentons rapidement les grandes lignes de ce singulier roman initiatique d'Eliade. Une nuit, un incendie éclate dans une prestigieuse bibliothèque. Cesare, le bibliothécaire, qui s'y est attardé, se précipite dans le bureau du conservateur pour téléphoner aux pompiers. Il y découvre un jeune journaliste, Manuel, et un vénérable professeur, en compagnie de la belle assistante de ce dernier, complètement nue. Après l'avoir sauvée des flammes, Cesare apprendra qu'elle était le centre d'un rituel orgiaque: "adorer un organe sexuel féminin" pour déboucher sur des pratiques magiques. Transformé en héros malgré lui par la presse qui le harcèle, Cesare s'enfuit, mais il n'échappera pas aux journalistes. La police se perd en conjectures sur l'origine de l'incendie et son rapport éventuel avec l'orgie. Cesare se penche sur l'énigme et se demande s'il en a été complice sans le savoir. Sa raison résistera-t-elle aux mystères qu'il affronte, à la cécité qui le menace, à la tentation du suicide? Le roman, que Mircea Eliade appelait "fantastique et réel, joycien" mêle érotisme et humour, magie noire et symboles. Il s'agit aussi d'un livre étrangement prémonitoire: "Mon propre drame, que je ne soupçonnais pas encore, mais que le mystère de "La Lumière qui s'éteint" laissait déjà présager", écrit le vénérable professeur d'histoire des religions dans ses "Mémoires", en pensant à Maitreyi, son grand amour indien. Le plus terrible est que cinquante ans plus tard, l'incendie de sa bibliothèque à Chicago aurait sur lui des effets dont il ne se remit pas...

Chapitre XVII. Tentation

... Si nous sommes partis à six heures, il doit être presque huit heures. Quelques minutes après six heures, puisque j'ai entendu la sirène de l'usine. Ensuite, Manuel a ouvert la porte, mais il a fait demi-tour en me disant:

- Une seconde, je prends les cigarettes.

J'ai attendu. Attendu, adossé au mur du couloir. L'autre a ouvert un lourd tiroir qui fait un bruit métallique. Certainement de grandes boîtes en fer-blanc.

- Tu fumes trop.

- La pédagogie et le silence sont tes marques distinctives, a répondu l'autre, sans doute avec un sourire irrité, comme toujours. Mais je préfère ton silence, a-t-il ajouté.

Je dois donc me taire, s'est dit Cesare, s'égayant sans raison.

L'autre parle sans arrêt, mais on dirait qu'aucune langue ne le satisfait, excepté un vulgaire latin d'Eglise, qu'il emploie chaque fois qu'il essaie de démontrer une absurdité. Il a des habitudes vraiment bizarres, il lit des livres de cuisine et parle un latin mis à la même sauce, il garde ses cigarettes dans un coffret luxueux, mais dans un tiroir qu'il ne ferme jamais à clé.

- Viens!

Il sentait une main amicale sur son bras, il entendait sa canne compter les marches. A la neuvième, le tapis fait une bosse - il manque probablement un clou. On pourrait tomber si on mettait le pied trop au bord. Onze, douze... Ensuite, il y a une dalle de pierre violette (elle ne peut être que violette, il la voit), deux pas s'il pose d'abord le pied droit, deux et demi s'il attaque du gauche. C'est Manuel qui a ouvert la porte en bas, mais il aurait aussi bien pu le faire, lui. Il a fait chaud aujourd'hui, un vent sec venait des colines, mais dans le jardin il faisait frais, on a arrosé les fleurs et lavé le trottoir. Elise. Je lui ai dit de faire hospitaliser son fils s'il a la fièvre depuis le mois de mai. Une fièvre qui...

- Non, allons plutôt à pied.

Je lui fais honte, voilà tout. C'est pour cela qu'il arrête toujours le premier taxi qui passe, il a peur qu'on le voie donner le bras à un aveugle qui tâtonne avec sa canne. mais je ne marcherais pas moins bien sans son aide. Si je le lui disais...

Il est presque huit heures. Le vent a tourné, il souffle de la mer. Les vagues ont forcé, sans être très hautes. L'écume devient trouble et les couches profondes remontent à la surface, puisque les algues sentent plus fort. Oui, c'est sans doute ça. Elles ont une odeur plus forte et plus fraîche, elles sont arrachées des profondeurs où il fait presque toujours noir. Mais maintenant il fait noir partout.



- Quod?

Il tourne la tête, mais ne répond pas.

- Credo vos in malo humore esse, dit méchamment l'autre.

- Sed istae inclinationes subjacent iudicio rationis, cui obedit inferior appetitus...

- Si voluntas in omnibus sequatur ductum intellectus, destruitur libertas.

- Melius pereat libertas quam pereat...

- Quod?

- Omnia humana quibusque aliis...

- Un plagiat? demande l'autre en souriant.

- Et vos?

- Ita et quae mei sunt, nemo cognovit, nisi tu... Ha, ha!... Nisi tu...

- Si tu tiens à citer saint Paul, ne le cite pas de travers, dit calmement Cesare.

- Ubi sacrilegium est, ibi ego sum, réplique l'autre en riant nerveusement.

Ils se taisent tous deux. Manuel aussi est de mauvaise humeur aujourd'hui. Incontestablement. Et il ne donne pas le signal du retour, bien que son paquet de cigarettes touche à sa fin. Son latin est vraiment barbare et, chaque fois qu'il interpole dans le Nouveau Testament, il n'est pas à prendre avec des pincettes, je le connais...

- Tu peux deviner l'heure qu'il est?

- Huit heures cinq.

- Faux. Huit heures onze. Je n'arrête pas de te répéter que tu dois t'entraîner.

Autrement, tu ne seras plus en contact avec la réalité, amice.

Cesare bâille d'ennui.

- Le temps n'est pas la réalité, répond-il.

De mieux en mieux, de mieux en mieux. Tu glisses vers un idéalisme de gauche, d'extrême gauche. Or, le solipsisme est la seule fin qui se justifie. Le so-lip-sis-me.

- Peut-être.

- Non dubito, amice, dit Manuel, non dubito... Ces cigarettes sont détestables.

- Tu fumes trop, je te l'ai dit.

- Ecoute, Cesare, tes conseils quomodo sint interpretanda, equidem me non intellegere confiteor...

Cesare ne fait pas attention. La tête tournée vers la mer, il semble prêter l'oreille à quelque chose, s'efforcer de voir. Manuel fume sa cigarette jusqu'à ce qu'elle le brûle, puis il jette le mégot.

- O ossa vermium! O massa pulveris! s'exclame-t-il avec dégoût.

Cesare ne l'écoute pas. Il regarde dans l'obscurité, en direction de la mer, cette vie liquide et illimitée qui l'appelle, s'éparpille sur le sable, étend ses bras invisibles pour le happer, l'engloutir. Une sorcellerie toute-puissante, ce déferlement des vagues

qui l'isolent et l'appellent, infatigables, effrontées. Manuel peut toujours déclamer...

Il fait complètement noir, huit heures seize. Pourvu qu'il ne s'en aille pas maintenant...

- Tu n'as sans doute pas encore faim, s'enquiert Cesare.

- Tu es pressé?

- Non, mais je me dis que nous ne trouverons plus de taxi pour rentrer...

- Nous? Ha, ha! Ha, ha!

- Tu as l'air de bonne humeur, maintenant, remarque Cesare.

- Vraiment? Nunc? Ha, ha! Je ris parce que tu anticipes un pluriel très incertain, très incertain, je le répète...

Cesare veut tourner la tête en direction de ses appels, mais l'autre lui saisit le bras. Il tremble, car les doigts lui serrent le bras, comme s'ils cherchaient un point d'appui. Cesare le regarde, stupéfait.

- Amice, aujourd'hui un seul de nous rentrera à la maison, un seul.

Il ne comprend pas. Une ombre, une seule, marchant silencieusement sur la plage aux touches lunaires, elle seule, avançant sans but, suivie par son ombre, et d'autres derrière, les ombres des ombres, un cortège... Il tremble.

- Je t'ai dit ce que je savais depuis longtemps: je suis un fardeau pour toi, je te l'ai répété si souvent...

Manuel lui lâche le bras, brusquement en colère. L'autre attend, troublé. Quelque chose va se passer, c'est sûr. Il sent des rébellions dans les profondeurs d'où viennent les algues fraîches, arrachées. Mais il n'y aura pas de tempête, seulement un déferlement de vagues. Elles seules se pourchasseront en se brisant et en s'éparpillant, pseudopodes éphémères, jusqu'à l'extrémité de l'abri où ils se trouvent tous deux. Et pourtant...

- Cesare...

Je suis là. Pourquoi m'appelle-t-il? Il peut me toucher, il peut poser la main sur mon épaule, mais il m'appelle comme si j'étais loin.

- Tu as deviné presque tout, ce jour-là, presque tout...

Cesare est brusquement inquiet, si ce n'est effrayé. Ce jour-là - il a su tout ce qui s'était passé et comment, une taie a été ôtée de ses yeux dès qu'il a rencontré Manuel. Des questions foudroyées, sa voix. Et l'autre, avec ses harcèlements, ses morcellements, qui cherchait à l'irriter en insinuant des mystères et des horreurs.

- ... sans avoir rien compris, absolument rien.

Melania...

Son corps est une statue, du marbre, ses cuisses sont nues, et ce corps, il l'étreint, il l'enlace, il l'étouffe. Après, dans le déluge de feu: mon chéri, mon chéri...

Un tourbillon et, aussitôt, une sérénité humide, fatiguée. S'il l'apprenait, lui, maintenant?

Melania...

La voix des ténèbres s'approche et son oreille épouvantée l'entend. Des bras qui le poussent hors de la foule, des sifflements et des trains qui filent sur des ponts d'acier, entièrement d'acier. Marche! Mais son oreille est esclave, son âme est serve, et lui-même est fasciné, empoisonné par le venin que l'autre distille triomphalement, en parlant, en parlant. Maintenant, l'heure attendue depuis des années. C'est pour la connaître que je suis né. Qu'ont-ils fait, eux, qu'ont-ils fait? Et elle, pourquoi n'a-t-elle pas crié, et pourquoi lui a-t-on tout dit à lui, le maître de sa virginité, le maître de la terreur du troisième, indifférent aux ténèbres et source du feu sacrilège? C'est pour cette heure-là que j'ai vécu. J'ai reconnu partout son rêve, et ce qui le cadenas, et ce qui la cadenas. Marche! D'autres le bousculent et les scènes s'effritent, s'effondrent, des nuages de poussière montent au-dessus, les bruits viennent d'on ne sait où et puis s'éteignent. Les ponts tremblent et se courbent, fléchissements élastiques, à droite, surtout sur la droite, et surtout sur la gauche. Le train d'acier passe, les ponts équilibrent leurs jambes de caoutchouc, grosses et sphériques. Melania est nue, toute nue. Le globe épais de la lampe l'éclaire d'une lumière virginale, mais l'autre murmure davantage, davantage. Le silence d'alors, quand il a enlacé la statue, et aucun muscle n'a tressailli, pas une rougeur hypocrite, pas un rosissement. Caresser la pierre, la pierre blanche et rose, sans secret, car les doigts connaissent tout, les doigts joints. Tel est le commencement du rite, le rite victorieux, le rite de l'autre, la statue animée, puis rejetée, dans la mare de mazout, avec les autres - quant à lui, en avant, en avant... Marche! Marche! Ses paroles dégoulinent, empoisonnées, mais le poison n'est pas l'humidité des lèvres qu'il devient livides et suantes, c'est l'air qui est empoisonné, bouillon d'onze heures, l'air qu'il respire est empoisonné, des vertiges d'adolescent malade, mais nulle main ne se pose sur son front, ce sont seulement des mots portant des chimères aux ailes mouillées, elles planent au-dessus des ponts qui se dandinent sur leurs grosses jambes, d'un pas de caoutchouc, cherchent à franchir les eaux, vers elle, nue, toute nue, et pas un cri, rien, une statue, de la pierre, de la glace, et plus elle est glacée, mieux se nouera l'envoûtement, une main de mort, cendre et fil rouge attaché aux pattes du crapaud, mais pas tout cela, non, une magie venue d'en haut, d'un au-delà, pour animer une statue de pierre et la nomme Melania...

- Melania!

L'autre entend son cri et se redresse agilement pour le soutenir. Ne me touche pas, ne me touche pas!... Des étourdissements inconnus, une nausée due aux vagues,

maintenant, quand il est planté dans le sable. Il se balance. L'eau l'étreignait, alors, elle l'empêchait de tomber. Puis, dès qu'elle lui est arrivée à la poitrine, les flots ont commencé à le frapper traîtreusement et c'est la nausée d'alors qu'il ressent, qui le plie en deux. Mais l'autre le soutient. Il s'opposerait en vain, le bras de l'autre le porte.

Le sable est plus ferme, il est humide.

- Melania!

Les eaux les battent l'un et l'autre, les eaux s'enroulent autour des jambes. Le bras l'abandonne. Il va trébucher.

- Melania!

Son cri l'horrifie. C'était lui-même, lui qui criait, et pourtant une vision pure est passée sous ses yeux.

- A présent vas-y tout seul, Cesare! Héroïquement, amice! Bon voyage!...

Il va s'élaner dans les eaux quand un étrange pouvoir le réveille.

- Melania!

- Vas-y tout seul, en avant!

Alors aussi c'était pareil, alors aussi l'autre était à ses côtés. Tout ce qu'il a fait, l'autre l'avait ordonné, il a toujours été avec lui, toujours. Il se retourne vers le rivage, les bras tendus, les mains tâtant la nuit. L'autre crie, le provoque:

- Tu as peur, amice! Tu as peur?

L'autre rit, le rire d'un fou. puis des encouragements, des cris de guerre. Pour finir, un bond, il se rue sur lui, il le pousse.

- Fais ton salut, Cesare! Libère-toi, Cesare!

- Je n'ai pas peur! Si tu veux, tu me jeter à l'eau, tu peux me noyer, tu es le plus fort.

- Non, pas de crime, amice. Une autodestruction, ça oui, une autodestruction!

- Tu peux me tuer, si tu le veux...

- Toi tout seul, Cesare!

- Melania!

Son pied glisse et il tombe de tout son long dans l'eau, lourdement. Le sable lui égratigne la figure, ses mains s'enfoncent, s'enlisent. Il réussit néanmoins à se relever, il tâte le sol d'un pied hésitant. L'autre crie, le provoque. Lui, il avance. Le sable sec.

- Sale froussard! Impuissant! Cocu! Moi, je l'ai possédée, Melania, je l'ai défoncée, et toi, tu l'aimes! Sale froussard!

Il se secoue, lui, fatigué, vidé. Une pure apparition est passée tout à l'heure dans son regard, il l'a vue.

L'autre s'approche à nouveau et le pousse. Il tombe sur le sable, les jambes



tremblantes. Il reçoit les coups sans broncher. L'autre le piétine, ses chaussures lui écrasent les mains, lui meurtrissent la figure. Le sang coule lentement sur ses sourcils, mais il ne le sent pas. Il ne sent rien. Il murmure seulement:

- Melania...

- Melania? C'est moi qui l'ai eue, tu le sais bien, que c'est moi qui l'ai eue!

- Tu peux me tuer, si tu le veux. Allez! je m'en fous.

- Bien sûr, tu as peur, tout seul... Un autre t'a fait, un autre doit te supprimer, toujours un autre, un autre... Froussard!

Les coups ont cessé, mais il sent son corps écrasé, vide, faible. Il entend les paroles de l'autre, sans éprouver d'amertume. Elle n'a pas crié, non. Elle l'a accueilli, elle, dans ses bras de statue. Un autre était également là, qui n'a rien dit, lui non plus. Manuel peut faire ce qu'il veut, il est fort. Je m'en fous. Qu'il me tue, s'il le veut. Je me fous de tout, de tout.

Il l'entend éclater de rire - stupéfaction. Il est peut-être fou, l'autre, peut-être fou. La terreur le paralyse. Il écoute sans comprendre. L'autre rit et l'insulte, mais Cesare entend seulement le rire. Puis, soudain, un coup de feu et un râle.

Moi, c'est moi qui meurs, moi, ainsi, ainsi meurent les hommes, une balle, je ne la sens pas, mais elle est en moi, une balle, du plomb, de l'acier, quelque part, dans le coeur, et j'ai l'impression, mais je ne rêve pas, je meurs, meurent les hommes, un jour, un jour. Je me vide de mon sang... Il ne sent plus battre son coeur, il n'ose pas essayer de remuer les mains. Je meurs, je suis peut-être déjà mort. Mais son coeur se remet à battre et alors il appuie les deux mains sur sa poitrine, frénétiquement.

L'autre ne parle pas. Cesare l'entend rire, mais pas un mot. Et puis, le rire non plus. Et puis, il l'entend à nouveau. Il vient de quelque part dans la tête, mais il se perd et les vagues le ramènent.

La peur.

- Manuel!

Il s'est sauvé, après avoir tenté de le tuer, il s'est sauvé. Seul, à présent. Il essaie de marcher. Quelques pas vacillants, et il trébuche. Manuel est là, immobile, chaud. Il tâte son corps. Des gouttes chaudes lui poissent les mains, une odeur forte et chaude, du sang, il sait que c'est du sang, mais il ne veut pas le croire. Il l'appelle, il l'étreint. Abel, mon frère. La main de l'un découvre le revolver dans le poing de l'autre, l'arrache. Il l'appelle. Il comprend, maintenant il comprend tout. Il est seul désormais, désert. Il sait que le néant le guette sans lui, sans Manuel. Des ponts le reliaient à lui, mais il est mort. Le sens de chaque chose venait de lui. Sans lui, il n'est rien, il n'est rien. Tous les sens de toutes les choses, un fleuve dans lequel il se

noie, qui l'emporte. Tout s'ouvre maintenant devant lui, il sait comment tout s'est passé, des cadenas.

Il se redresse, sans peur, fort, triste, le revolver entre les doigts. Il lève la main vers la mer des ténèbres, vers les flots qui l'appellent, et il tire une balle après l'autre sur elle, sur ses ténèbres. Abel! Les balles sifflent au-dessus des eaux et s'éteignent. Abel!

Bien planté sur le sable, résolu, et toutes ses frayeurs se sont dissipées. Des eaux d'or, une vision d'or, pures, pures. Aucun esprit malfaisant alentour. Aucune crainte, devant lui, dans la mer vivante des ténèbres. La dernière balle s'éteint au loin en retombant.

Il attend, solide, et nulle pensée ne trouble sa sérénité, nul souvenir n'assombrit la présence. Il est tellement seul, mais sa solitude ne lui pèse pas et aucun fantôme ne se débat dans son regard. Dans ses regards qui s'étalent tranquillement, ténèbres sur les ténèbres.

Les bruits se rapprochent, il les reconnaît. Ils apportent des lumières, bien entendu. Ils viennent pour le prendre, bien entendu. Ils le cherchent, ils l'appellent, ils crient, ces fumiers munis de lumières. Il les reconnaît. Cette nuit-là, il portait dans les bras la vision blanche, pure.

Les voilà, ils sont là, ils lui serrent les poignets, ils le désarment. Des hurlements de surprise, des bousculades, puis une voix, une seule voix, qui le questionne. Il ne répond pas. Ils l'ont reconnu, les autres, ils l'ont reconnu et ils le réveillent.

- Cesare! Cesare!

Ils savent tout, eux. Ils l'appellent sans cesse, bien qu'il soit au milieu d'eux. Ils hurlent comme s'il était loin, mais il est avec eux, à leurs côtés, il est pris.

Ensuite, encore, la voix de celui qui parle et qui décide. Tous l'interrogent et leurs lumières sur la plage, une danse pour un mort. Mais, sans leur laisser le temps de deviner, Cesare révèle:

- J'ai tué mon frère...

1930-1931

Mircea Eliade, La lumière qui s'éteint, L'Herne, 160F, à paraître.

Antaios

«Si nous évoquons aujourd'hui la figure d'Antaios, c'est dans un contexte qu'Ovide prévoyait déjà. Il apparaît en tant que fils nourri et élevé par la Terre Mère. Les forces antéennes viennent d'en-bas, remontent du sol, s'épanouissent sur celui-ci et restent attachées à ce sol nourricier. Un tel Fils de la Terre ne quitte jamais l'emprise maternelle. Les quêtes, les aventures à l'étranger ne sont pas son affaire. Il est ce que les Romains appelaient un *terrae filius*. Toutefois, Antaios n'est pas né de la terre (gè-genès) au sens strict. Il ne s'agit pas de l'autochtone, issu directement de la terre. L'autochtone grec est un *geminus* (jumeau), divisé, mi-homme mi-dragon. C'est sous cette forme que se présente Erechtee, dont Homère précise qu'il naquit d'un bout de terre. Dans l'antique ordre des autochtones, nous retrouvons le matriarcat tandis que les héros sont des fils de leur père et remontent à un père originel d'origine divine. Même s'il est fils de Poséidon, Antaios n'est pas un héros. Gaia, sa mère, n'a pas donné naissance à des héros. On ne retrouve ces derniers que dans la sphère des Dieux Olympiens. Tout comme il n'existe point de héros dionysiaque, il n'en existe pas un seul qui aurait Gaia pour mère. Gaia est marquée par un ressentiment envers les Dieux de l'Olympe, puisqu'elle est encore liée aux Titans et qu'elle pleure cette époque révolue. Elle n'honore ni Zeus ni ses fils. Il y a également chez elle un ressentiment à l'égard des héros. La gloire du héros va toujours de pair avec une offense pour Gaia.

*Par un coup direct, le héros
frappera le dragon. Mais comment y réussira-t-il ?
Quelle que soit son adresse à manier l'épée,
Il finira par enfoncer l'acier dans le ventre de sa mère.*

Antaios n'est ni Dieu ni Titan, ni Géant. Ceux-là sont tous immortels mais lui, quoique fils de Poséidon et de la Déesse de la Terre, est mortel. Sa force innée se

retrouvera chez d'autres. Mais lui est appelé à retourner à la Terre. Une taille gigantesque fait partie de sa force. Ce qui fait dire à Pindare dans sa IV^{ème} Isthmique que, comparé à Antaios, Héraclès n'était pas tellement grand. La figure d'Antaios rappelle celle d'Atlas, dont Poséidon est cité comme l'un des pères possibles, Atlas, qui porte le ciel et qui semble se figer en pierre et se métamorphoser en montagne. Mais Atlas est un Titan et manifeste une force titanesque, immortelle. Parmi les fils de Poséidon, nous trouvons des êtres d'une force exceptionnelle, surhumaine. La force procréatrice de Poséidon est la plus puissante de tous les Dieux. Il est aussi le seul Olympien à s'unir directement avec Gaia.

La Libye, domaine d'Antaios, se situe au confins de la mythique Hellade. Aux marches libyennes, Héraclès érige les deux colonnes qui délimitent le territoire de Zeus, celui de la lutte des Héros et donc aussi, celui de la Grèce antique. Ces deux colonnes sont situées à hauteur des rochers Abyla et Kalpe, au détroit de Gibraltar. Tout ce qui se trouve à l'Ouest de ces colonnes reste exclu et celui qui voulait s'y rendre faisait moins preuve de courage que de témérité. Pindare le confirme. Dans la III^{ème} Néméenne, il précise que le divin héros (Héraclès) a posé cette frontière à la navigation après avoir mesuré le diamètre terrestre. Ce cercle représente la limite finie de la terre, qui est identique au cercle où règne le Nomos de Zeus et dont l'Omphalos delphique constitue le centre. La Libye grecque est nettement plus grande que la région qui porte actuellement ce nom. Elle comprend toute la côte de l'Afrique du Nord, l'Égypte exceptée. Au Sud, la Libye s'arrête au désert, au-delà duquel vivent les Ethiopiens, ces enfants chéris de Poséidon, qu'Homère décrit comme étant les hommes les plus éloignés de la terre, doublement divisés puisque les uns vivent au Levant, les autres au Couchant. Ceci explique la différence entre les Ethiopiens bruns et les hommes à la peau noire, aux cheveux crépus - les Nègres évoqués par Hérodote. En tant que Libyen, Antaios n'appartient pas aux Ethiopiens.

Grâce à Héraclès, la Libye se situe dans le territoire gagné au cours des luttes héroïques. Le héros est en premier lieu un donneur de nom, et par conséquent un traceur de frontières. Par frontière, il faut entendre non seulement la délimitation d'un espace mais aussi la proximité, l'appartenance de ceux qui y vivent par rapport à l'étranger. Il est important de savoir que l'acte de donner un nom implique déjà une relève des forces anciennes. Pindare fait remarquer qu'Héraclès est parti en expédition pour mettre un terme au culte poséidonien des crânes pratiqué par Antaios. Selon lui, le héros ne tolère plus les sacrifices humains voués dans ce cas à Poséidon. Une telle conception cadre bien dans la vision pindarienne de purification du mythe des origines de tout élément terrifiant, d'adoucissement des traits tantaliens et de maîtrise, par un Nomos éthique, du monstrueux se manifestant à

proximité du chaos. Sur le plan du mythe, cela expliquerait le

le reproche fait par Zeus à Xenios, divinité de l'hospitalité et des réfugiés, de pratiquer des sacrifices humains en l'honneur de Poséidon. Mais, de cela, il n'en reste aucune trace. Nous pouvons en revanche reconnaître dans ce mythe que la confrontation violente entre Héraclès et Antaios traduit la lutte entre forces chtoniennes et héroïques. La notion de frontière implique celle de gardien. Leurs figures changent comme les maîtres qu'ils servent. Les gardiens de Gaia sont terribles, biformes: des êtres non point héraldiques, mais typhoniques, élémentaires, dépourvus de raison, ardents, destructeurs. Les marches sont aussi le domaine des Chimères. Mais Antaios n'appartient pas à cette catégorie d'origine cosmogonique. Il est gardien de frontières, mais en tant que maître et dominateur de la Libye, où il ne tolère aucun étranger. Tout contact de son pays avec un étranger lui apparaît comme une offense. Il tue les étrangers et utilise leur crâne pour construire une maison ainsi qu'un temple pour son père Poséidon. Héraclès semble avoir été au courant de tout cela. Rien n'arrive à Héraclès: il cherche son destin. C'est lui qui prend l'initiative et engage le combat. Le Libyen ne recule pas mais va à la rencontre de l'intrus. Le mot grec Antaios utilisé par les poètes signifie «en face, aversaire».

Dans le mythe, Gaia apparaît comme la souffrante. Celle-ci commence par la domination d'Ouranos, devient reconnaissable dans la lutte entre les Titans et les Géants et ne se termine nullement dans l'ère des Héros. Elle n'est jamais attaquée directement mais toujours par ses enfants et sa souffrance est celle d'une mère que l'on frappe en son sein. Elle n'apparaît pas en tant qu'actrice mais en tant que spectatrice passive. En tant que telle, elle représente la tragédie et la sculpture. Dans le Prométhée d'Eschyle, le chœur des Océanides élève sa voix pour reproduire la plainte de Gaia qui pleure les Titans, Prométhée et Atlas. On entend ses soupirs jusque dans les ténèbres de l'Hadès. Les mers, les montagnes et les fleuves sacrés entonnent ces plaintes. Le monde des Titans souffre avec Gaia de l'avènement de Zeus.

Antaios en revanche n'est pas un être qui souffre. Il est puissant, joyeux et victorieux. En sa mère, cet Africain qui défend son continent, puise une force toujours neuve. De son père, pour qui il bâtit une maison de crânes, il tire une toute autre force. Il est le maître des côtes, le roi des rivages. Souvent il a, du regard, fixé l'horizon, d'où est venu par la suite Héraclès. Il possède des traits marins auxquels il faut ajouter le pouvoir de fertiliser et de dispenser l'humidité poséidonienne. Hérodote précise que les terres intérieures de la Libye sont sableuses, sèches et arides. Et lui, qui a tendance à faire remonter beaucoup d'éléments grecs à des origines égyptiennes et africaines, remarque également que les Libyens ont toujours

pratiqué le culte de Poséidon, et, oui, que même son nom serait d'origine libyenne.

Le combat entre Antaios et Héraclès doit être considéré dans ce contexte. Tout provient de Gaïa: Ouranos, Chronos, Zeus, Antaios et Héraclès. Tous les éléments communs qui se manifestent au cours du combat proviennent également de Gaïa. La force de la Déesse de la Terre est répartie de manière tellement égale entre les deux protagonistes que le combat dure, sans qu'aucun des deux ne parvienne à remporter la victoire. Antaios se trouve directement sur le sol maternel: il y est invincible. Sur ce sol libyen, Héraclès n'est pas plus fort mais, au contraire, plus faible. Le combat est sans fin et l'adversaire inépuisable tant qu'il parvient à se ressourcer au contact de la mère. Dans leur lutte, les deux adversaires ne peuvent perdre l'équilibre. Maintenant qu'Héraclès soulève Antaios, il doit s'appuyer avec une force redoublée sur le sol commun. Le redoutable adversaire est cependant démuné de forces ouraniennes. Soulevé et maintenu en l'air, ses forces l'abandonnent rapidement et il finira par être vaincu, étranglé. Héraclès, sur le sol africain, possède Iphinoé, l'épouse du vaincu. Plus que son butin, elle est réconciliation. Le fruit de cette union s'appellera Palémon.

Tingis, capitale de la Mauritanie occidentale (la province Tingitane) depuis l'empereur Claude, s'appelle aujourd'hui Tanger. C'est à cet endroit que se trouvait la tombe d'Antaios. Une de ses épouses se serait appelée Tingé. Cette tombe semble avoir été conservée et montrée pendant longtemps. Une légende raconte que si l'on en creusait une partie, il pleuvrait aussi longtemps qu'il le faudrait pour remplir la fosse. Un Daimonion ou, comme disaient les Romains un Numen, veillait sur la tombe. Elle était habitée par un Démon. Les tombes des héros disparus tels qu'Eponymos, Enchorios et Epichorios sont surveillées par un Daimonion et il en est de même pour la tombe d'Antaios, même s'il n'est pas un héros hellénique. Il faut rappeler que son père Poséidon est le maître du principe humide et qu'il peut, à l'instar de Zeus, rassembler les nuages et déclencher les tempêtes. Il peut faire jaillir les sources et faire tomber la pluie. Antaios est adoré en tant que protecteur de la désertique Libye et de la côte africaine. Sa tombe semble avoir été un très ancien lieu d'invocation de la pluie, où l'on s'adressait à Antaios en période de sécheresse. Le temple qu'il avait construit pour Poséidon avec des crânes, semble indiquer que des sacrifices humains avaient été pratiqués en l'honneur de ce dieu de la pluie. Antaios a survécu dans la mémoire des Africains en tant que dieu de la pluie et de la fertilité pour leur pays.

Aujourd'hui, à une époque de planification technique, où les immortelles forces du Devenir aspirent à un règne nouveau, il y a encore d'autres choses à dire d'Antaios. La Terre (en all. Erde), Héra, Terra sont autant de mots suprêmement archaïques, dont l'origine est à ce point immémoriale qu'ils ne semblent dérivés d'aucun autre mot et qu'ils sont de véritables autochtones linguistiques. Cette Terre qui est à la fois le berceau et la tombe des hommes, n'apparaît plus comme une déesse et une mère mais comme une planète parmi d'autres planètes, une sphère parmi d'autres sphères. La Terre n'est plus comprise que comme substrat de la planification à l'échelle planétaire. Où se situe donc la différence entre le devenir titanesque et le devenir technique? Elle consiste en premier lieu en l'absence de mère pour le monde technique qui a perdu toute attache avec la Terre. Celle-ci ne lui sert plus que de base de lancement pour des fusées et des vaisseaux spatiaux. Les plans qui produisent des fusées correspondent au plan intérieur que les astronautes emportent dans leur voyage. Cette Lune, qui est dorénavant incluse dans la planification, est devenue un base de lancement pour amorcer le voyage du retour. Elle n'est plus qu'un projet, mis au service du Plan, et dont l'objectif est double: la domination de la Terre à partir d'un point qui lui est extérieur, la domination et l'exploitation de la Lune en tant que telle. Que peut-on ajouter à cela, sinon que maintenant, dans les succès et les échecs, nous ne retrouvons plus rien du vol d'Icare vers le soleil, mais tout simplement une mise à l'épreuve de mécanismes à la fiabilité reconnue. Ces mécanismes sont néanmoins le fruit d'une préparation remontant à plusieurs siècles. Il est clair que le Plan implique une certaine foi en son succès. Ce qui est détruit par cette réussite ne préoccupe nullement les Hommes du Plan. Quant au résultat, au But atteint, c'est une toute autre affaire...

La lutte entre Antaios et Héraclès a lieu sur notre terre. Le héros et demi-dieu en sort vainqueur mais nous devons fixer notre attention sur le combat en lui-même et non sur les protagonistes. Ceux-ci ont en commun la Terre-Mère dont ils sont les rejetons, sa constance tranquille permettant l'issue.

Elle est l'appui, le support commun tout au long du combat. Il a débuté et prendra fin sur elle.

Ce qui nous fait le plus défaut aujourd'hui, c'est l'amour de la Terre. Elle ne figure pas dans nos Plans. Il ne nous revient pas de nous détacher d'elle par de moyens mécaniques, de quitter son champ de gravité qui n'est autre que la puissante force de la maternité elle-même et de nous projeter dans l'espace, enfermés dans des fusées et des missiles.

Ces mouvements peuvent nous conduire loin au-delà de la frontière marquée par les deux colonnes évoquées par Pindare. Mais il est certain qu'au-delà de ces deux colonnes rien ne pousse. Antaios féconde et multiplie au-delà de sa mort. Il est la force de l'être procréé. Là où Poséidon et Gaia procréent, la force féconde sera toujours visible. Mais qui alors, nous fait affronter cet Antaios mythique? Personne d'autre que l'Antaios qui est en nous et qui se tourne vers la Terre Mère.»

Friedrich Georg Jünger
(Traduction française Wilhelm Köhler)



Texte paru dans Antaios, I, 1959, Ed. Klett, Stuttgart.

La collection complète d'Antaios est encore disponible aux éditions Klett, au prix de cent marks le volume. Pour toute commande, s'adresser, de notre part, à Monsieur J. Weber, Klett International Sales, P.O.Box 10 60 16, D-70049 Stuttgart.

Les livres de F.G. Jünger sont édités par Vittorio Klostermann, Postfach 90 06 01, D-60446 Frankfurt am Main. Catalogue sur demande, se réclamer d'Antaios.

Sur F.G. Jünger (1898-1977), auteur de «Griechische Götter» (1943), «Die Titanen» (1944), «Griechischen Mythen» (1947), «Nietzsche» (1949), etc on lira A.H. Richter, «A Thematic Approach to the Works of F.G. Jünger», Peter Lang, Bern/Franffurt am Main 1982. En français, excellente synthèse par R. Steuckers, dans l'«Encyclopédie des oeuvres philosophiques», PUF, Paris 1992.

Odin

Wôdan, Wuotan ou Guodan chez les tribus germaniques, Uuôden chez les Anglo-Saxons, Odin est le souverain maître des Ases du Valhalla. Avec ses frères Vili et Vê, il fait surgir la terre du fond des eaux qui la recouvrent; il crée l'homme avec Hônir et Lodur. La seconde et la troisième personne sont de pures émanations d'Odin, des modes suivant lesquels il manifeste son action dans l'univers dont il est l'ordonnateur et dont il connaît tous les mystères. Il est l'esprit, le souffle vivifiant qui sans cesse pénètre, scrute et anime toute l'oeuvre de la création. Il lit dans le coeur des hommes et sonde les replis des consciences. C'est le génie intellectuel supérieur, qui gouverne les plus mystérieux phénomènes de la nature animée et inanimée. Sous des aspects et des noms divers, il intervient dans les agitations humaines, concédant ou retirant sa faveur selon son bon vouloir. La domination universelle lui a valu les surnoms de Alfadir (père de toutes choses) ou Aldafadir (père des hommes ou des temps). Saxo Grammaticus, le chroniqueur danois du XII^{ème} siècle, l'appelle: «Uggerus vates, vir aetatis incognitae et supra humanum terminum proluxae».

Comme héros d'aventures, Odin se présente sous l'aspect d'un grand et vénérable vieillard à la barbe flottante, revêtu d'un sombre manteau bleu ou bariolé à capuchon rabattu, et coiffé d'un chapeau à larges bords (cf. la Saga des Völsungs, chap. III). Il n'a qu'un seul oeil, ayant donné l'autre en gage à Mimir pour acquérir le privilège de puiser tous les matins à la fontaine miraculeuse, source inépuisable de toute science et de toute intelligence.

Odin est le fimbulthulr (le prince des poètes), l'inspirateur de la poésie et de l'éloquence, l'inventeur des runes, l'auteur des formules d'incantation qui jouent un si grand rôle dans la vie religieuse et sociale des anciens Scandinaves. Sa supériorité intellectuelle se manifeste en maintes circonstances et particulièrement dans les scènes du Vafthrudnismal et du Harbardsljod. Comme dieu des batailles, il confère la bravoure et décide de la victoire (Wodan, id est furor, bella gerit hominumque ministrat virtutem contra inimicos, Adam de Brême). Il est l'animateur et le guide

des entreprises guerrières. En cette qualité, il s'appelle Herfadir ou Herjan (père des armées, all. Heer der Heerscharen) et apparaît brillamment équipé. Il porte un casque d'or, une armure resplendissante et la redoutable épée Gungnir (la frémissante) qui possède des runes gravées dans la lame et symbolise sa force et sa puissance. Son cheval gris Sleipnir (le glissant), engendré par l'étalon Svadilferi (qui patine sur la glace lisse) et Loki transformé en jument, grâce à ses huit pattes ne connaît pas la fatigue, transporte son maître, avec la rapidité de la pensée, par tout l'univers, à travers les airs et les mers, et même jusqu'aux enfers. Sur les épaules du dieu sont perchés deux corbeaux, Hugin (la réflexion) et Munin (la mémoire), qui s'envolent par le monde dès l'aube et reviennent le soir lui souffler à l'oreille ce qu'ils ont vu ou entendu. A ses pieds sont couchés deux loups, Geri et Freki (le glouton et le vorace), qui se nourrissent des dépouilles de la guerre. Il porte au bras l'anneau Draupnir (drjupa, dégoutter) d'où «dégouttent» toutes les neuf nuits huit anneaux de poids égal. Ce merveilleux anneau, qui se trouve tour à tour entre les mains d'Odin, de Frey et de Baldr, symbolise à la fois l'abondance des richesses et la fécondité de la terre; c'est, d'autre part, l'évolution continue de la pensée, la chaîne ininterrompue des idées.

Quelques-uns des multiples voyages entrepris par Odin sont racontés dans les Chants de Grimnir, de Vegtam et de Vafthrudnir. Sous divers noms d'emprunt, il fréquente les hommes, les géants et les nains. Il visite les champs de bataille et provoque l'enthousiasme guerrier, ce qui lui a valu les surnoms de Valfadir et Valkjosandi (le père des morts, celui qui choisit les morts); il vient généreusement au secours de ses héros favoris dans mainte circonstance pénible ou tragique. Il envoie ses messagères, les Valkyries, à la recherche des guerriers noblement tombés les armes à la main, pour les mener au Valhalla. N'est-ce pas encore l'esprit d'Odin, cette divinité belliqueuse, provocatrice de massacres, qui remue l'âme des populations allemandes à l'heure des plus présomptueuses entreprises guerrières? Le «vieux dieu germanique», tant de fois invoqué par les conducteurs de peuples, vit encore au fond de leurs consciences. Comme l'Assur des Babyloniens, comme le Jéhovah des Hébreux, c'est lui qui commande ces folles tentatives de domination; c'est lui qui donne, avec la certitude de la victoire, la gloire et l'immortalité, qui promet à la nation élue l'empire souverain dans le monde, en lui faisant accroire que la guerre est d'institution divine.

L'oeil d'Odin, c'est le soleil qui chaque jour éclaire et scrute l'étendue de l'univers quand, du haut de son trône de Hlidskjalf, il contemple les merveilles et sonde les mystères de la création. A l'aurore, Mimir, la méditation, la pure source de toute connaissance, boit l'hydromel brun doré qui s'échappe du gage d'Odin, l'oeil qui

gît au fond; par là Odin nourrit son intelligence et conserve le souvenir des actions d'éclat accomplies par les braves héros qui sont accueillis au Valhalla. Avec la déesse Saga, il boit, dans une coupe d'or, les vagues rafraîchissantes de Sökkvabek (le ruisseau cascasant), qui lui dévoilent les faits du passé, du présent et de l'avenir.

Le personnage d'Odin a subi une évolution caractéristique. A l'origine, simple auteur de formules magiques; plus tard, initiateur à l'expérience de la vie pratique, il est devenu, au cours des temps, le maître de tous les mystères de la science universelle. Le culte d'Odin, dans son développement, c'est le culte de la force, l'exaltation de la bravoure, le déploiement des énergies humaines portées à l'extrême. Ce culte est originaire de la Basse-Allemagne, ce que tendent à prouver les Chants de Sigurd et la saga des Völsungs. Odin, en effet, est le fondateur de cette noble famille dont les traditions se rattachent à l'histoire primitive des Francs du Rhin. D'après l'Edda en prose et le Heimskringla de Snorri Sturlusson, ce culte aurait pénétré dans le Nord par la Saxe et le Danemark et y aurait supplanté Tyr et les autres divinités nationales. Il était surtout en honneur dans le temple d'Uppsaliir.

Au cours des temps, le prestige du «Père de l'Univers» décroît à mesure que les fondements de l'ancienne foi sont ébranlés par le scepticisme grandissant. Bientôt le moment arrive où le poète, sans froisser les susceptibilités religieuses, peut lui attribuer les aventures les plus bizarres et les attitudes les plus compromettantes. Le dieu raconte lui-même ses turpitudes et ses relations clandestines; il se vante cyniquement de ses intrigues et de ses supercheries, par lesquelles il a cherché à conquérir les faveurs de Rind et de Gunnlöd. (...)

Odin a donné son nom au mercredi: Wôdansdag, dan. et suéd. Onsdag, angl. Wednesday, néerl. Woensdag. Les écrivains latins l'identifient avec Mercure. Ce nom se retrouve dans celui de plusieurs localités: Odense, en Fionie; Odensberg, Odenskirka, en Suède; Odenswald, Godesberg (Wôdansberg), en Allemagne; Wednesbury, dans le Staffordshire.

Félix Wagner

Ce texte, légèrement adapté, est extrait de «Les poèmes mythologiques de l'Edda», Faculté de Philosophie et Lettres, Liège 1936. F. Wagner, membre de la Société d'Ethnographie de Paris collabora à la revue Hermès de Marc. Eemans et René Baert.

Il a notamment publié «Les poèmes héroïques de l'Edda et la saga des Völsungs», Leroux, Paris 1929. Il s'agissait donc des rares traductions de l'Edda disponibles avant les travaux de R. Boyer et de F.X. Dillmann.

Entretien avec le Professeur Marcel Conche

Monsieur le Professeur, en tant que philosophe, et en tant qu'éditeur critique, vous vous êtes intéressé à beaucoup de sages, en particulier de l'Antiquité. Quels sont les esprits à qui vous devez le plus, ceux dont vous vous sentez le plus proche?

J'ai une riche mémoire affective, en ce sens que des élans de gratitude que j'ai éprouvés se sont inscrits en moi et font partie de mon être. Mais cette gratitude concerne des vivants. Elle est une réponse des gestes gratuits. Robert Misrahi me télégraphie, en janvier 1969, qu'un poste d'enseignant est vacant à la Sorbonne, d'y être candidat. Or, je n'avais pas eu de contact avec Misrahi depuis dix-neuf ans, depuis qu'en 1950 nous avons passé ensemble l'agrégation. Ainsi, sa fidélité en amitié avait traversé le temps. En 1964, je reçois un compte-rendu très élogieux de mon premier livre sur Montaigne. Il m'est envoyé par Roland Caillois qui l'avait découpé dans le Figaro littéraire. Pourtant, Roland Caillois me connaissait à peine : geste gratuit. Lorsque je noue ma cravatte, j'évoque souvent le souvenir de Jean Leyssenne, aujourd'hui aquarelliste connu, qui, en octobre ou novembre 1940, au Lycée de Tulle, au moment de la sortie du dimanche, m'apprit à faire un noeud de cravatte. Il a oublié; moi non. Je perds vite le souvenir du bien que j'ai pu faire, mais je garde celui du bien que l'on m'a fait. Lorsque je lace mes souliers, j'ai souvent une pensée pour Claire Jourdain (c'était son nom alors), qui, un après-midi de mai 1955, dans la forêt d'Evreux, entre deux éclats de rire, m'apprit à faire la double "floque". Ainsi, bien des gestes de pure bienveillance m'ont été accordés tout au long de ma vie. Écrivant ceci, mon regard tombe sur une branche d'olivier qui m'a été apportée de Vélia par Catherine Collobert (l'auteur d'une belle thèse sur

Parménide parue aux Editions Kimé) et qu'elle a cueillie pour moi sur le site parménidien. Cela me fait songer aux belles vues d'Ephèse que je dois à Beya Ben Amara, souvenir de son voyage dans la ville d'Héraclite. Mais la liste serait longue de ces gestes pour rien, sinon pour me signifier une subtile alliance. Et lorsqu'un ami me fatigue ou m'irrite, il est rare qu'un souvenir tiré de mon riche trésor de gratitude ne puisse venir contrepeser l'humeur du moment.

Si, pour ce qui est des contingences de la vie, j'ai des dettes multiples, dans le domaine propre de la philosophie, il n'en va pas de même. Car je n'ai pas eu de maître et ne m'en reconnais pas. Je ne me dois, pour l'essentiel, qu'à moi-même. Ma vocation philosophique naquit de l'essor spontané de ma raison. Elle me fut aussi naturelle que de marcher. Mon beau-frère, Jean Juppe, pense que j'en suis redevable à mon père. A table, il soliloquait, plaignant la condition paysanne, passant de la condition paysanne à la condition humaine: on l'écoutait. Bien qu'il fût, en principe, catholique, la Providence n'intervenait jamais dans son propos, qui était un pur discours de raison. Suis-je redevable? Soit! j'admets ma dette. Encore fallait-il que j'en fusse capable : ma vocation elle-même n'est qu'à moi. Bien plus tard, à Lille, j'eus la chance de travailler six ans durant avec Eric Weil. "Chance" parce que, sans lui, j'eusse continué sans doute à voir en Hegel un auteur ardu, inextricable, alors qu'avec lui les difficultés s'aplanirent.

Mais si Eric Weil était un maître, et s'il le fut pour Gilbert Kirscher, par exemple, il ne fut pas mon maître. Car je n'étais nullement destiné à devenir hégélien, ou weilien, de sorte que mon évolution philosophique, dont le ressort était purement interne, fut plutôt entravée et retardée qu'aidée par mon séjour auprès de Weil. Le seul philosophe de notre temps envers qui j'aie véritablement une dette me semble être Heidegger. Dominique Janicaud, ayant lu, dans "Vivre et philosopher", le chapitre sur Parménide, m'écrivit pour regretter que je n'aie pas marqué ce que ma lecture de Parménide devait à Heidegger. Je lui répondis que je devais sans doute beaucoup à Heidegger mais que je ne savais quoi, car il ne s'agit pas de telle ou telle proposition ou thèse particulières, mais d'un esprit difficile à définir. Quoi qu'il en soit, pour être quitte de ce côté, j'ai dédié mon "Parménide" (à paraître aux PUF dans la collection "Epiméthée") à la mémoire de Martin Heidegger.

Si, après avoir longtemps séjourné dans la dépendance des philosophies modernes, notamment des philosophies de la représentation issues du cogito cartésien, je me suis peu à peu tourné vers les Grecs, au point de voir finalement en eux presque les seuls philosophes authentiques, ce fut en vertu d'une nécessité intérieure qui me porta à rejeter le compromis éclectique entre la religion et la philosophie que constitue l'idéalisme moderne, mais il est probable que Heidegger, par son dépassement, avec

ce qu'il nomme Dasein, de la notion cartésienne de "conscience", aida beaucoup à ce tournant. Aujourd'hui, j'ai autant de plaisir à m'occuper ou à parler de Pyrrhon, d'Épicure, d'Anaximandre, de Parménide, d'Héraclite, que j'ai ou aurais d'ennui à m'occuper ou à parler des Descartes, Malebranche, Berkeley, Kant ou autres. De tel ou tel des premiers je me suis senti proche selon les moments : tantôt ce fut d'Épicure (d'abord à travers Lucrèce), tantôt de Pyrrhon, puis d'Héraclite, d'Anaximandre, récemment de Parménide, plus récemment d'Homère. Vous le voyez : ce n'est pas du côté des Platoniciens que je me sens attiré. Je ne crois pas, au-delà de la mouvance universelle, à une stabilité des essences. "Tout s'écoule" (panta rhei) : je ne vois d'immuable que cette loi. Et pourtant, s'il s'agit de sagesse, c'est bien un Platonicien qui me semble le modèle par excellence (je ne dis pas mon modèle, car ma propre nature s'accommoderait mal de celui-ci), que dis-je? mieux qu'un Platonicien, le maître de Platon, Socrate. Je suis reconnaissant à Montaigne d'avoir si bien parlé de Socrate, "le maître des maîtres", et je crois que le premier pas, mais essentiel, dans la voie de la vraie philosophie, est de reconnaître, à la suite de Montaigne, combien Socrate est une figure plus haute que Jésus-Christ.

Peut-on trouver l'origine de votre ferveur pour certains de ces Sages dans votre propre enfance pauvre mais heureuse, aux bords de la Dordogne?

"Enfance pauvre mais heureuse...": "heureuse"? c'est vite dit. J'ai écrit, il est vrai, dans "Mon enfance à Ailliac" (Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, 1974, p.273): "En ces années 30, étions-nous heureux? Oui, en dépit du sentiment de pauvreté (...) qui harcelait mon père". Mais, et je le précise dans "Mon adolescence à Beaulieu" (à paraître dans le même Bulletin), dire que "nous" étions heureux ensemble ne signifie pas que nous l'étions séparément : "car le bonheur que l'on a en et avec la famille n'est pas

tout le bonheur". Le travail agricole m'était imposé : je ne l'eusse pas choisi. Par suite de l'absence de relations avec les jeunes de mon âge, je me sentais frustré de certaines joies. Mais surtout, je souffrais des limites de mon intelligence : il était humiliant de "sécher" sur un problème ou de s'endormir sans bien savoir sa leçon. Et quand on sait, que de choses que l'on ne sait pas! J'avais le sentiment qu'apprendre n'était que mordre sur un petit coin de l'immense gâteau du savoir. Aujourd'hui, Montaigne m'a complètement guéri de cette concupiscence de l'esprit. Au point d'en venir à une indulgence coupable vis-à-vis des jeunes gens que je surprends à ignorer, le croirez-vous? jusqu'à la date de la bataille de Marignan!

Épicure sépare les désirs naturels et les désirs vains ("vides", kenai, sans objet).

“Simplement naturels” sont le désir sexuel, le désir des choses belles; “naturels et nécessaires” sont la faim, la soif, les désirs relatifs à la protection du corps. “Vains”, au contraire : la soif de pouvoir, de richesse, d’honneurs, le désir de gloire. D’un côté, donc, les désirs qui tiennent à notre nature même, de l’autre, ceux qui ne tiennent qu’à notre opinion. Or, ce n’est pas dans les campagnes mais dans les villes, et, avant tout, dans les milieux bourgeois et aristocratiques, que se donnent libre cours les désirs d’opinion, vides et vains. Etant né et vivant dans une famille et un milieu paysans, j’ai été préservé de la maladie des faux désirs, par principe insatiables. Le pouvoir, la richesse, les honneurs : ce sont choses qui ont à voir avec la bourgeoisie, par lesquelles les paysans ne se sentent pas concernés et qu’ils ne désirent même pas. Moi, de même, n’ai jamais désiré rien de tel. Vous me direz que j’ai dû être “flatté” d’être fait citoyen d’honneur de la ville de Mégare. “Flatté” n’est pas le mot : je ne suis pas “flattable”. Disons que j’en ai été vaguement content; mais je n’avais rien demandé. Il est vrai que j’ai eu le désir de faire une oeuvre durable, j’entends qui aille au-delà de ma durée de vie. Y suis-je parvenu? C’est une autre question. Mais cela n’a pas affaire avec un quelconque désir de “gloire” (si mes livres connaissaient la grande diffusion que cette notion implique, cela me compliquerait la vie et gênerait mon travail) : il s’agit seulement de relever le défi du temps et de la mort.

Antaios: Montaigne vous est cher entre tous. Vous l’avez étudié sans préparation ni préjugé. Et vous avez trouvé en lui en pratique, un pur philosophe païen...

C’est, en effet, sans préparation scolaire, universitaire ou livresque, que j’ai lu Montaigne pour la première fois à l’âge de quarante ans, cela d’un bout à l’autre, avant de le relire encore d’un bout à l’autre en établissant le plan de chaque essai, au moins de chaque essai de quelque longueur - car le désordre dans la composition n’est qu’une apparence, due surtout au fait que le livre est formé de couches successives de textes de dates différentes, comme un terrain sédimentaire. Une des premières choses que j’aie constatées est que Montaigne, qui, du reste, donne Julien “surnommé l’Apostat” en exemple, et quasiment en modèle, d’homme vertueux, n’est, au plan de la morale, nullement chrétien. Sa morale est une stricte morale de l’honnêteté, jusqu’au rigorisme, non de l’amour évangélique. Dans le “Tu dois aimer ton prochain comme toi-même”, il discerne une sorte de démesure (hubris): il ne cite d’ailleurs Jésus-Christ que six fois (Socrate cent treize fois). Il ironise sur la charité, parlant de son père qui “avoit ouy dire (!) qu’il se falloit oublier pour le

prochain" (III x, p.1006 Villey). Il entend n'aimer que ce qui est aimable, et ne se sent pas un "devoir" d'aimer ce qui ne l'est pas. Mais "je ne hais personne", dit-il: la pitié, la commisération, l'humanité, la bienveillance, en un mot la bonté, mais, par-dessus tout, l'esprit de tolérance en un siècle de haine, sont ses vertus ordinaires. Il ne se sent pas coupable de n'être pas meilleur (de n'être pas "un saint") : il est comme il doit être, et c'est la conscience en paix qu'il goûte les joies de la vie, et d'abord cette joie qui est, de minute en minute, la vie elle-même.

"Montaigne me manque...", ai-je écrit. Ce n'est pas un mot à la légère. Vous êtes-vous posé la question: dans le jugement de qui puis-je avoir confiance? Bien sûr, s'il s'agit d'une panne d'électricité, d'une "gouttière" à votre toit, d'une montre qui avance ou retarde, d'un ennui mécanique à votre véhicule, et ainsi de suite, mais aussi s'il s'agit d'une maladie de vos rosiers, de vos pruniers, ou encore de votre chien ou de votre chat, et enfin s'il s'agit d'un problème de santé vous concernant, vous savez qu'il vous faut faire appel à l'homme de l'art - artisan, vétérinaire, médecin, etc.-, quitte à hésiter quant au nom sur lequel porter votre choix. De même, s'il s'agit de savoir ce qui s'est passé le 18 juin 1815, quel est le débit de l'Amazone, quelle était l'allure de l'homme de Néanderthal, combien de temps vit un papillon, quelle est la formule chimique du méthane, et ainsi de suite, vous savez à qui, à quel homme de science vous adresser. Mais, à côté de ces questions, il en est d'autres plus essentielles auxquelles, pour y répondre, votre jugement est laissé à lui-même, sans l'aide d'aucun "spécialiste". Que vaut la morale des "droits de l'homme"? Est-elle "la" morale universelle ou une morale parmi d'autres? Y a-t-il un sens à vouloir "fonder" la morale? Que penser de l'avortement? de la peine de mort? du pacifisme? Ou plus précisément, quel jugement porter sur les événements, par exemple ceux d'Algérie, ceux du Vietnam, maintenant ceux de Bosnie? Bref, quel doit être, en telles circonstances, mon jugement politique? dans tels cas, mon jugement moral? Sur de semblables questions, et d'autres aussi plus personnelles, je ne me fie guère, c'est un fait, qu'à mon jugement. Et ni Kant, ni Hegel, ni même Eric Weil ne pourraient, si le leur était contraire, me faire douter du mien. Je sais d'ailleurs à partir de quels principes ils jugent, et je ne suis pas curieux de ce qu'ils peuvent dire. Quant à ceux de mes amis qui sont en désaccord avec moi sur tel ou tel des sujets que je viens d'évoquer, ou d'autres analogues, leur jugement a peu d'effet sur le mien. Je regrette simplement de les voir s'égarer loin de la position que je tiens pour juste, car j'attache de l'importance à la convergence des jugements entre amis. Le seul Montaigne pourrait, simplement parce que ce serait la sienne, ébranler l'opinion qu'en mon for intérieur je me serais formée - l'ébranler, non la renverser. Resterait la joute. Je suis capable d'une discussion serrée,

pointilleuse même, et je ne ménage que les faibles. Je ne l'eusse pas ménagé et il ne m'eût pas épargné, cela sur fond d'estime mutuelle, avec, au bout, le contentement que la victoire, quel que soit le vaincu, soit celle de la vérité. Car, tout aussi sincèrement que Montaigne, je préfère mille fois la vérité à l'avantage douteux d'avoir eu le dessus. Ce n'est pas un ami qui me manque, mais un homme-mesure du bien-fondé de ce que je dis, une sorte de témoin idéal de ma véracité. J'ai l'ami(e) que je souhaite. Il ne me manque que de rencontrer un sage en chair et en os. Hélas! il a vécu il y a quatre siècles.

Peut-on considérer que Lucrèce, que vous avez aussi étudié, est aussi actuel que Montaigne?

Contrairement à ce que croyait Hegel, l'épicurisme, pas plus qu'aucune philosophie grecque, n'est dépassable. Il s'agit de l'une des aventures essentielles de la pensée, et il est parfaitement possible, aujourd'hui, d'être épicurien (j'entends : disciple d'Epicure, et non, comme le dictionnaire, "personne adonnée aux plaisirs"). Cependant, l'Epicurien d'aujourd'hui ne le sera pas tout à fait à la manière de Lucrèce : alors que, pour celui-ci, les autres modes de la pensée philosophique n'existent même pas comme des possibilités (car l'épicurisme est la vérité absolue, exclusive de toute autre façon de voir), il reconnaîtra aux autres grandes options de la philosophie le statut de possibilités logiques, même s'il ne leur accorde, quant à lui, aucune signification réelle. Car le pluralisme philosophique s'est décidément substitué, à notre époque, à l'ancien dogmatisme absolutisant. Si donc Lucrèce est actuel, c'est à la condition de subir un *lifting* qui, dans le cas de Montaigne, n'est nullement nécessaire : au contraire, ce sont plutôt les philosophes d'aujourd'hui qui auraient grand besoin d'un *lifting* pour, en fait d'authenticité de la démarche, se mettre au niveau de l'auteur des "Essais".

De plus, l'Epicurien d'aujourd'hui le sera en ce sens qu'il retiendra d'Epicure ses intuitions essentielles, non en ce sens qu'il adhérerait au système en gros et en détail, car, par exemple, même si l'idée atomistique et l'idée quantique gardent leur valeur, les explications atomistiques ne peuvent plus être ce qu'elles étaient au temps de Démocrite et d'Epicure. Quelles sont ces "intuitions essentielles"? J'en vois quatre. 1) La distinction des deux notions de "monde" et d'"univers" confondues par Platon et les Platoniciens, entendant par "monde" un Tout organique et structuré, par "univers" l'ensemble inassemblable que forme la multitude infinie des mondes dans l'espace infini. Pour tenir compte de la représentation moderne de l'univers, il suffit de faire correspondre l'univers de la cosmologie relativiste à un monde d'Epicure.

Car, en dépit des savants qui appellent la science à l'aide de leur foi monothéiste, rien n'autorise à identifier l'"univers" du big bang au tout de la réalité matérielle. Ce "tout", pour Epicure, n'est qu'une somme sans unité réelle, et d'ailleurs intotalisable : les mondes étant en nombre infini, il est exclu qu'ils puissent être vus tous ensemble. L'idée d'un Dieu-Providence est donc incompatible avec la nature de l'univers. 2) Il ne convient pas d'opposer la nature et la liberté : comment, en ce cas, expliquer qu'au sein du causalisme universel soient apparus des êtres libres? La notion de clinamen (de déviation spontanée de l'atome) permet d'inscrire la liberté dans la nature. Elle signifie que ce qui a lieu n'étant jamais complètement déterminé par ce qui a eu lieu, une imprévisible nouveauté intervient dans le cours des choses tout instant. La nature ne se répète qu'en se renouvelant. Elle est un champ infini d'initiatives. Dès lors, la liberté ne se trouve pas dans l'opposition à la nature, mais dans la fidélité à la nature en nous, c'est-à-dire à notre essence créatrice. Car, si le Dieu du monothéisme crée des créatures, la nature, généreuse et inventive, crée des créateurs. Et tout comme l'univers inassemblable, le temps et l'avenir inanticipables échappent au contrôle d'un tel "Dieu". S'il doit y avoir des dieux, ce ne peut être que des dieux locaux, multiples et complémentaires. Car l'univers est trop riche pour être pensé-en-un. 3) L'âme est mortelle. Lucrèce en donne une trentaine de preuves, les unes démonstratives, les autres argumentatives. Homère avait forgé la fiction de l'Hadès pour rendre plus horrible le "gouffre de la mort" puisque, dans l'Hadès, les âmes désincarnées mènent une vie d'impuissance, toute remplie par le regret et la nostalgie douloureuse de l'existence terrestre. Epicure enseigne qu'il n'y a pas à craindre une telle prolongation détestable de la vie. Les âmes périssent après la mort et il n'y a pas du tout d'Enfers : telle est la bonne nouvelle épicurienne. Il n'y a rien à craindre dans la mort : reste, il est vrai le mourir, mais ce n'est pas la mort qui fait souffrir, puisque, "quand nous sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus" (Lettre à Ménécée, &125). 4) La civilisation constitue, par elle-même, un progrès sur l'état de nature. Le progrès matériel, avec la découverte du feu, l'invention du vêtement, des outils, la domestication des animaux, l'agriculture, a été nécessaire au bonheur - même si celui-ci suppose quelque chose de plus: la paix avec soi-même et avec les autres. Mais désormais, le progrès ne contribue plus en rien à la vie heureuse. Faisons-le sentir par un exemple. Je sais tel écrivain qui écrit encore au porte-plume, tel autre qui s'est arrêté au stylo-bille: moi-même me suis arrêté à la machine à écrire modèle 1960. Ceux qui, aujourd'hui, manipulent ordinateurs, machines à traitement de texte, imprimantes, etc., sont-ils, de ce fait, plus heureux? S'ils n'ont pas gagné en bonheur, à quoi bon ces progrès? Pour Epicure et Lucrèce, le véritable

progrès est celui de l'entrée en sagesse, qui permet d'être heureux avec ce que l'on a, sans tarder.

Les dieux antiques peuvent-ils encore nous apporter quelque chose? Comment, philosophiquement, penser le polythéisme aujourd'hui? le paganisme?

Les dieux antiques peuvent-ils encore nous apporter quelque chose? C'est là une question de fait, aisée à résoudre. La réponse dépendra de la "sensibilité" de chacun, religieuse ou non, polythéiste, monothéiste, ou l'un et l'autre à la fois. On se souvient de la fin de l'essai "De l'expérience" de Montaigne (je cite l'édition de 1588): "Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun, sans merveille, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus doucement et plus délicatement. Recommandons la à ce Dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale", et Montaigne de citer Horace (Odes, I, xxxi, 17): "Accorde-moi, fils de Latone, de jouir avec la santé des biens que j'ai acquis, et, je t'en prie, avec une intelligence intacte; fais que ma vieillesse ne soit pas honteuse et puisse encore toucher la lyre". La pensée du dieu conforte Montaigne en sa vieillesse. Elle lui inspire une alacrité, une confiance qui contrastent avec l'esprit chagrin d'une pensée de Pascal sur le même sujet: "Je me sens une malignité qui m'empêche de convenir de ce que dit Montaigne, que la vivacité et la fermeté s'affaiblissent en nous avec l'âge. Je ne voudrais pas que cela fût. Je me porte envie à moi-même" (Textes inédits, publiés par Jean Mesnard, Desclée de Brouwer, 1962, p.31). Il est plus aisé, dans la vieillesse encore, d'affirmer la vie, et de trouver joie à la vie, si l'on a l'appui du dieu. Au Cap Sounion, en présence des restes du temple de Poséidon "dans leur lumineuse blancheur", Heidegger a fait l'expérience du divin. Les colonnes du temple sont comme les cordes de la lyre d'Apollon: "Les quelques colonnes debout étaient comme les cordes d'une invisible lyre dont le dieu de Délos au regard qui porte loin faisait retentir le chant par tout le monde d'îles que forment les Cyclades" (Séjours. trad. F. Vezin, Ed. du Rocher, 1992, p.65). Et Heidegger ajoute: "Comment la roche dénudée du Cap dresse le temple dans le ciel et l'élève au-dessus de la mer, servant d'amer aux bateaux, comment la physionomie tellement unique du pays suggère l'invisible proximité du divin et lui voue toute croissance et toute oeuvre humaine - qui pourrait se targuer d'arriver à le dire à l'aide de pauvres mots?" (p.65-66). "Le rapport grec à la divinité du dieu ou des dieux n'était ni une foi ni une religion", précise Heidegger (ibid., p.73); ajoutons: "mais une expérience". Sur l'Acropole, le temple d'Athènes Parthénos "atteste la présence du dieu" (ibid.,

p.63): l'atteste pour qui? pour celui capable de l'émotion qui révèle. Cette émotion, je l'ai éprouvée, je crois, lorsque, un jour de l'été 1986, lors de mon premier et dernier voyage en Grèce, solitaire et plein de reconnaissance pour ce moment, je contemplai le Parthénon du haut de la colline des Muses.

Le polythéisme suppose une vision pluraliste du réel, telle celle développée dans le texte suivant, écrit il y a vingt-cinq ans : "On peut dire, d'une façon générale, que tout existant qui n'est pas un simple agrégat, surgissant au sein du réel, l'organise en monde. Tout être, autour de lui, définit son monde - dans la mesure du moins où tout être est un être. Il y a un monde de l'homme (et de telle sorte d'homme, et de tel homme), un monde de la mouche, un monde du caméléon. Mais il est clair que, si chaque monde a son unité, il ne saurait y avoir une unité-de-surplomb. Or la notion de Dieu signifie qu'il y a, comme dit Leibniz, une "unité dominante", qu'elle soit celle du Monde, ou, corrélativement, celle de Dieu. Parce qu'il est tout simplement absurde de supposer que le monde de la mouche puisse être ce qu'il est pour un autre être que pour la mouche (cet être fût-il Dieu), les différents mondes sont des "diversa", ils sont entre eux incommensurables et sans rapport. Il est impossible absolument qu'ils s'intègrent dans une structure plus englobante: chacun est quelque chose d'ultime, d'imperméable à tout autre, et d'absolument isolé. Leur incommensurabilité ne signifie d'ailleurs rien d'autre que l'absence de mesure commune entre les êtres (chacun étant pris dans la totalité de son être et de son monde) et de rapport (aucune "communication" ne pouvant réduire la solitude ontologique - car nul ne peut vivre ni mourir pour un autre). Si la réalité est ainsi composée de mondes en nombre illimité, dont chacun, se refermant sur lui-même, exclut les autres, et exclut toute intégration dans un ensemble unique, elle est essentiellement disparate et ne saurait avoir de véritable unité. Par conséquent, le panthéisme (ou le panenthéisme) est exclu aussi bien que le théisme (moniste) (...) S'il n'y a pas une unité de tout le réel, ce qui se dissout, en même temps que l'unité, c'est, au niveau de la réalité dans son ensemble, l'ordre, l'harmonie, le sens, la connaissance, la vérité, le discours, l'absolu. Les êtres ne sauraient, tous, être pris dans un seul et même ordre, être les éléments d'une même harmonie. Les notions d'omniscience, de vérité de tout le réel, de discours total, d'absolu (au singulier), notions liées au théisme (moniste), n'ont pas de sens fondé. Il y a des langages, mais, par principe, aucun langage ne peut parler de tout; il y a des vérités, mais ce sont des vérités de région, il n'y a pas "la" vérité. Chaque être, dans la clôture de son monde, est un absolu, mais il n'y a pas "l'Absolu" (Orientation philosophique, PUF, 1990, p.206, 208). Je n'ai pas franchi le pas du pluralisme au polythéisme, car, comme tous les philosophes, j'ai été marqué par la charge de Xénophane

contre l'anthropomorphisme ("Peau noire et nez camus : ainsi les Ethiopiens représentent leurs dieux, cependant que les Thraces leur donnent des yeux bleus et des cheveux de feu", fr.B I6 Diels-Kranz), jugé inséparable du polythéisme.

Comment penser le polythéisme en philosophe? Il y a des hégéliens et l'on peut encore être hégélien. Mais, dans la philosophie de la religion de Hegel, le polythéisme gréco-romain n'est pensé que comme moment d'un développement dont le terme est le christianisme, seule religion parfaite, absolue, indépassable. Les religions non chrétiennes sont des préparations à l'Évangile. Il ne s'agit que d'y trouver des anticipations et en somme des balbutiements du christianisme, de sorte que, même si les analyses de Hegel contiennent bien des observations intéressantes, par exemple lorsqu'il marque la signification de la victoire, sur les anciens dieux qui ne sont encore que les forces de la nature personnifiées (les Titans, etc.), des nouveaux dieux qui, sous la prééminence de Zeus, sont les "dieux du libre esprit", il reste que le polythéisme n'est pas pensé comme quelque chose se suffisant à soi-même et achevé. Cela tient à ce qu'il est pensé du dehors, et avec la présupposition de l'absoluité du christianisme. Pour penser le polythéisme sans le réduire à n'être qu'une étape dans un processus, il faut sans doute tenter de revivre une expérience qui fut celle des Hellènes, celle de l'immanence et de l'évidence du sacré, ce qui suppose que soit instaurée une manière d'être au monde qui n'est plus la nôtre aujourd'hui.

Et le paganisme? Il faut lire ici "Paganus", de Christopher Gérard (Antaios III, mars 1994, p.19-24). Le philosophe songe à l'"Histoire de la Philosophie païenne" de Kojève (Gallimard, 1968), où "païenne" est synonyme de "grecque ou gréco-romaine" (p.195). Bref, la philosophie païenne est la philosophie grecque. Kojève la "comprend" à partir du présupposé que la philosophie s'est "achevée" avec Hegel, lequel nous livre le "savoir absolu", corrélat, au plan du "concept", du christianisme comme religion "absolue". La philosophie grecque n'est qu'un "moment" d'un développement qui aboutit à Hegel. Après Nietzsche et Heidegger, cette façon de voir doit être tenue pour une monumentale erreur. La philosophie grecque, de quelque façon qu'elle se décline, est au contraire, parce que libre de toute dépendance à l'égard de la religion, marquée du sceau de l'authenticité, alors que la philosophie moderne (dominante), avec Descartes, Malebranche, Berkeley, Kant, Hegel, a le caractère d'un compromis entre les exigences de la raison et celles, contraires, de la religion, où, finalement, ces dernières ont le dessus.

Avez-vous des dieux préférés, ou préférez-vous la sagesse des hommes?

La divinité à laquelle je songe, il m'est difficile de dire que je la "préfère", puisque, autant que de mon attirance, elle est l'objet de mon ressentiment, mais j'ai certainement avec elle un rapport privilégié. J'ai nommé Artémis, non, certes, l'Artémis Ephésia de l'époque hellénistique, que sa figuration fait ressembler à une Cybèle asiatique, incarnation de la Terre-Mère féconde, mais la déesse grecque, jeune vierge habile à manier l'arc, aux pieds agiles, à la jupe courte laissant les genoux découverts, et qui, chaste et même farouche, exige la même chasteté pour ses compagnes de chasse, de danse et de jeu. Xénophon d'Ephèse la décrit sous le nom d'Anthia, sa prêtresse qui lui ressemble : "Elle est belle entre toutes les vierges : cheveux blonds, en partie tressés, mais surtout libres et flottant au gré de la brise; des yeux vifs, à la fois rayonnants comme ceux d'une jeune fille, intimidants comme ceux d'une chaste vierge; pour vêtement une tunique de pourpre serrée à la taille tombant jusqu'aux genoux et descendant sur les bras; une peau de faon l'enveloppe, un carquois pend à ses épaules, elle porte un arc et des javelots, des chiens la suivent. Plus d'une fois les Ephésiens la voyant dans l'enceinte sacrée l'ont adorée, la prenant pour Artémis" (Les Ephésiaques. I, 2, 6-7). Artémis est "très belle", kallisté. Quand Ulysse, sortant des broussailles au bord de la mer, apparaît à Nausicaa, que trouve-t-il à dire pour la rassurer et la flatter? "Tu dois être Artémis, la fille du grand Zeus: la taille, la beauté et l'allure, c'est elle! (...) A Délos autrefois, à l'autel d'Apollon, j'ai vu même beauté: le rejet d'un palmier qui montait vers le ciel (...) Tout comme, en le voyant, je restai dans l'extase, car jamais fût pareil n'était monté du sol, aujourd'hui, dans l'extase, ô femme, je t'admire" (Odyssée, VI, 151 s.). J'aime dans Artémis la divinité des eaux présente près des sources, des fleuves, des lacs où elle se baigne avec ses compagnes pour former ensuite des choeurs de danse dans les clairières des forêts. Déesse des pays montagneux et sauvages, je l'imagine poursuivant à travers monts et vallées les daims et les cerfs - tout en regrettant qu'elle les tue car je hais la chasse. C'est aussi la divinité lunaire qui me range à son côté, car je préfère la lune au soleil. Reste le terrible ressentiment que j'ai pour elle. Sagittaire, elle réserve, parmi les humains, ses flèches aux femmes, particulièrement aux femmes en couche. C'est ainsi qu'elle a tué ma mère à ma naissance. Que la mort qu'envoie Artémis soit une mort douce ne m'est pas une consolation suffisante. Je pourrais peut-être lui pardonner si elle pouvait se repentir. Mais une déesse ne se repent pas. Il n'y aura donc jamais de paix entre nous.

Les dieux ont la force, la beauté, l'immortalité. Les hommes ont inventé la sagesse pour se consoler de ne les avoir pas. Cette "sagesse" se réduit souvent à la méthode du Docteur Coué. Cela permet, par différence, d'identifier la vraie sagesse et les vrais sages. Socrate est le maître du choeur. J'ai ma propre sagesse, que j'appelle

“tragique”, et qui consiste, en gros, à rechercher toujours dans la vie plutôt la qualité que la quantité. Je m’explique mieux dans ma réponse à la question VIII.

Avez-vous apprécié l’Imprécation “Contre les Galiléens” de l’Empereur Julien?

J’ai beaucoup plus apprécié la belle édition procurée par Christopher Gérard que l’“imprécation” elle-même, même si le *Contra Galilaeos* eut le mérite d’être “réfuté” par le patriarche d’Alexandrie et brûlé (en flatteuse compagnie) sur l’ordre d’un empereur chrétien. En effet, dans ce qui nous reste de l’ouvrage, il est surtout question du livre des Hébreux et des Hébreux eux-mêmes. Il y est dit que le judaïsme ne vaut que pour les Hébreux, que le Dieu des Juifs n’est qu’un dieu local dont la mentalité ressemble beaucoup à celle de ses fidèles, que ce qu’il y a de bon dans le judaïsme vient des Grecs, que les mythes des Grecs ont un sens, ceux des Juifs étant absurdes, que la culture juive, par rapport à la *Paideia* grecque, ne compte pas, que les plus cruels des généraux grecs ont eu pour les ennemis plus de clémence que Moïse pour ceux qui ne lui avaient rien fait. Tout cela me convient, mais, comme je ne me sens pas concerné par les aventures des Abraham, Isaac ou autres Moïse, la discussion sur des textes bibliques m’inspire un certain ennui. Plût au ciel qu’à l’âge scolaire, plutôt que des leçons de l’histoire “sainte”, on m’eût entretenu de la *Gaya Scienza* des troubadours. Le Corrézien que j’étais se fût sans doute reconnu plus d’affinité avec Guy d’Ussel et Bernard de Ventadour qu’avec Abraham et autres.

D’après le commentaire de Christopher Gérard (notamment pages 102-105), ce qui me frappe est surtout la haute physionomie morale de Julien tout à fait grecque et qui cependant ne laisse rien à envier à l’évangile. Aimer le “prochain”, fût-il notre ennemi, pour autant que cela est possible à l’homme, cela est déjà contenu dans la *philoxénia* et la *philanthrôpia* grecques. Julien cite Homère : “étrangers, mendiants, tous nous viennent de Zeus” (*Odyssée*, VI. 206-207; répété XIV.56-57). Il écrit “Quant aux nécessiteux et aux pauvres, nous devons pourvoir à leurs besoins. Je dis en outre (quelque étrange que cela puisse paraître) que ce serait oeuvre pie d’accorder, même à ses ennemis, le vêtement et la nourriture” (*Lettre à Théodore*, citée par Gérard, p.104). On se souvient des mots d’Ulysse dans l’*Ajax* de Sophocle : “Ce malheureux a beau être mon ennemi, j’ai pitié de lui quand je le vois plier sous un désastre” (v.121 s.). Sans doute ne s’agit-il pas d’“amour” à proprement parler - on ne peut aimer le premier venu -, mais de pitié et de bienveillance. Que de tels sentiments nous soient naturels, c’est ce que souligne un texte d’inspiration théophrastienne et stoïcienne qu’on lit dans Stobée : “Qui refuserait d’indiquer la

route a un homme égaré? Ou de venir en aide à quelqu'un qui meurt de faim? (...) De toute évidence, il y a en nous un sentiment de bienveillance et d'amitié pour tous les hommes" (Anthologion, in II 7,13-26; cf. notre *Vivre et philosopher*, PUF, 1992, P.200). Dans cet esprit, l'Empereur Julien a fait preuve envers les chrétiens, dont il réprouvait et méprisait les dogmes, de mansuétude, de douceur et d'humanité, car il était, comme dit Montaigne, "ennemi de la Chrétienté mais sans toucher au sang" (II, xiv, p.670 Villey).

Le Tragique est une dimension fondamentale de votre pensée. Tragique éternel de la condition humaine, tragique accru de l'homme du XXe siècle? Mais la Sagesse, surtout d'inspiration antique, ne peut-elle offrir à ce drame ontologique la réponse de la sérénité, ou même le remède de sa beauté, de ses formes mrales, sinon spéculatives?

Je distingue l'éthique et la morale. L'éthique répond à la question: à quoi bon la vie? La réponse est une sagesse: je parle, en ce qui me concerne, reprenant une expression de Nietzsche, de "sagesse tragique". La morale concerne ce que l'on doit à autrui. La morale au singulier (universelle) est à distinguer des morales collectives, dont Durkheim a dit que chaque société a "celle qu'il lui faut". La morale universelle repose sur le principe que tous les hommes sont égaux en droit (au singulier). Cela ne signifie pas qu'ils aient les mêmes droits. Etant extraordinairement différents, et chacun n'ayant droit qu'à ce dont il est capable (sans léser autrui), les hommes ont des droits différents. Une société fondée sur l'égalité des chances aboutirait ainsi à l'émergence d'une aristocratie naturelle.

Pour une sagesse euphorique, la vie a un sens par la possibilité de l'ataraxie, la complète quiétude de l'âme, le bonheur calme. Telle est celle d'Épicure. Bien que je me sente très proche de lui sur plusieurs points essentiels, ma conception de la sagesse n'est pas la sienne. Elle tourne, en effet, comme vous l'observez, autour de la notion de "tragique". Qu'est-ce qui est tragique? La mort? Pas nécessairement. Tout dépend de la valeur que l'on accorde à la vie. Si l'on estime que la vie n'a pas de valeur, qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue, mourir n'a rien de tragique. Qu'est-ce, d'ailleurs, que "vivre"? Et si la vie n'est qu'un sommeil? "Le sommeil est l'image de la mort, dites-vous; et moi je vous dis qu'il est plutôt l'image de la vie": pensée de Pascal (Textes inédits, éd.cit., p.31). Et si la vie n'est qu'une mort? "Pyrrhon, rapporte Épictète, disait qu'il n'y a point de différence entre vivre et être mort" (dans Stobée, Anth., IV,

53,28). Pyrrhon fait ici un extraordinaire effort pour annuler le tragique de la condition humaine. Comme, toutefois, il est généralement admis qu'entre vivre et être mort il y a une différence, et que vivre vaut mieux, dans cette même mesure la mort a un caractère tragique. Cela, la sagesse des nations le reconnaît. Elle n'est pas pour autant une sagesse "tragique". La sagesse tragique ne considère pas la valeur de la vie comme un fait, un donné. La valeur a à être donnée à la vie. La vie n'a pas de valeur par elle-même mais par ce que l'on en fait. On refuse de se laisser porter par la vie. La vie doit être vécue en volonté, sur le fond d'une décision résolue de création. Car la manière de donner de la valeur à la vie ne peut être la répétition du même, la répétition du morne, mais la création. Si je ne fais que me répéter, qu'importe l'interruption de la mort? Mais si je crée, de telle sorte que, par la mort, ce qui pouvait être cesse définitivement de pouvoir être, en ce cas, il y a bien une perte absolue. Et si je meurs alors que, atteint par la maladie d'Alzheimer, mes facultés sont éteintes, qu'y a-t-il là de tragique? Mais qu'Evariste Galois se soit fait tuer à vingt-et-un ans, cela est tragique. On dira que toute oeuvre humaine est mortelle, étant de la nature du périssable. Certes! Mais il s'agit, précisément, de donner la plus haute valeur possible à ce qui doit périr. Volonté tragique, mais aussi sagesse. On pourrait dire, en effet, qu'un artiste, par exemple, pour atteindre le tragique le plus haut, devrait réaliser un chef d'oeuvre pour le détruire. Non. Cela relèverait de l'hubris. La notion de "sagesse" comporte la notion de "mesure". Il s'agit de relever le défi de la mort. Si l'on détruit l'oeuvre belle, on refuse la durée à ce qui a été créé pour durer. On nie son propre projet et l'on donne avantage à la mort. Or, il s'agit, au contraire, de reculer autant que possible le moment de l'oubli, de la dissolution et de la mort.

La sagesse tragique est-elle "d'inspiration antique"? Oui, certes, d'abord parce que la mort est prise au sérieux, ce que le christianisme ne fait pas. Relever le défi de la mort suppose la capacité de la voir en face comme non-vie (et non comme autre vie, vie meilleure, etc.). Ensuite parce que les Grecs, qui tous s'étaient formés à l'école d'Homère, avaient en esprit, comme modèles, les héros. Or, je vois dans Achille, dans Achille surtout, le type même du sage tragique. Car,

entre la longue vie vécue dans un bonheur tranquille et la vie brève, mais qui fait signe vers les hommes de l'avenir et les convoquent à la grandeur, il choisit la seconde. Car, dans le cas où l'on se borne à vivre sans plus, à laisser doucement couler la vie, il importe peu d'avoir vécu. Mais parce que les héros sont créateurs des plus hautes possibilités de vie, il importe beaucoup

qu'ils vivent, et il importe beaucoup qu'Achille ait vécu. Vous me dites qu'il n'a peut-être pas vécu pour les historiens. Peut-être, mais Homère l'a vu sous les remparts de Troie, et ce qui compte est ce que voit le poète.

Entretien réalisé par Daniel Aranjó en septembre 1995.

Né en 1922 en Corrèze, Marcel Conche a enseigné toute sa vie, comme instituteur, professeur de lycée puis de faculté et enfin à la Sorbonne. Impeccable cursus honorum jalonné de nombreuses publications qui comptent, mais aussi de disciples et de lecteurs reconnaissants.

Agrégé de philosophie, Docteur ès Lettres, Marcel Conche est Lauréat de l'Académie française. La vénérable dame du Quai Conti ferait d'ailleurs bien d'accueillir ce philosophe discret qui a toujours dénoncé le nihilisme moral. On lira ses livres consacrés à Montaigne (Ed. de Mégare 1992, F-01370 Treffort), Lucrèce (Mégare 1990), "L'Aléatoire" (Mégare 1990). Il a aussi édité, traduit et commenté Epicure (PUF 1990), Héraclite (PUF 1991), Anaximandre (PUF 1991). Citons également, parmi bien d'autres titres, son "Pyrrhon ou l'apparence" (PUF 1994).

Il prépare un "Parménide", à paraître prochainement.

Entretien avec Fr. Le Roux et le professeur Chr.J. Guyonvarc'h

Qui êtes-vous?

Notre existence personnelle ne présente guère d'intérêt pour un biographe éventuel: ni miracles ni grandes catastrophes; une petite suite d'événements inattendus ou d'obstacles imprévisibles qu'il a fallu franchir. Lors de ma soutenance de thèse, à Lyon, le 20 octobre 1980, Dumézil, qui présidait le jury, a dit que mon arrivée à l'Université n'avait été pour moi qu'un «accident» et nous n'avons été que nous trois, nous et lui, à comprendre, dans le contexte, le sens réel de ce mot, lequel a paru si bizarre au jury et à l'assistance que Dumézil a corrigé tout de suite: «un accident heureux, je veux dire». En fait nous avons voulu travailler à quelque chose qui nous intéressait et nous avons toujours rompu avec énergie les entraves éventuelles ou, quand nous ne pouvions pas faire autrement, contourné les obstacles. L'Université n'a jamais eu qu'une importance accidentelle. J'ai commencé ma carrière en 1954 comme instituteur suppléant dans le Morbihan et je l'ai terminée à l'Université de Rennes II en 1992. Entre ces deux dates, hormis le hasard des établissements où le sort me plaçait et les degrés successifs du cursus universitaire (licence, CAPES, Doctorat de IIIème cycle puis Doctorat d'Etat), je n'ai guère connu que la monotonie des rentrées, des cours et des examens, calamités aussi inéluctables que la pluie ou les impôts. Et encore dois-je dire que je n'ai jamais eu le moindre ennui avec les élèves ou les étudiants. Mon épouse a failli rentrer au CNRS en 1955 mais il y aurait fallu trop de souplesse d'échine et finalement cela ne s'est pas fait. Notre existence n'était d'ailleurs pas là, elle était dans les recherches et dans la mise en clair et en forme de ce à quoi elles aboutissaient. L'Université m'a simplement permis, pendant vingt-trois ans sur trente-huit, d'échapper au carcan des emplois du temps

scolaires, à l'inquisition de quelques inspecteurs, généraux ou non, et d'une manière générale à l'incompréhension des collègues parce que, au moins dans l'enseignement français, que ce soit dans le primaire ou le secondaire, il est très mal vu de se singulariser en se livrant à des activités périscolaires qui ne sont pas celles de tout le monde... Le football et les timbres-poste, distractions saines et utiles, étaient parfaitement admis, mais pas l'irlandais ancien, science superflue dont les élèves, bien évidemment, n'avaient que faire. Autrement, nous n'avons d'autre définition que le contenu des tomes d'OGAM qui, depuis 1948, ont parfois, au fil des pages, exhalé une réelle colère contre la sottise humaine et les inanités celtomanes.

Quelle est l'origine de votre passion commune pour l'antique tradition celtique, à laquelle vous avez tous deux voué votre existence?

Nous n'avons jamais prononcé de vœux. L'un de nos amis a dit une fois que nous sommes entrés en celtisme comme on entre en religion. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Dans la préhistoire de mes études, je rêvais d'être germaniste - ce que je suis en fait à l'origine - et les hasards de l'existence ont fait que nous nous sommes retrouvés, en 1951, à deux pour assurer l'existence d'OGAM avec des moyens pauvres. Nous avons relevé le défi. Il nous a bien fallu nous donner les moyens d'assurer l'existence d'un bulletin que nous étions parfois contraints de remplir par nous-mêmes parce qu'il n'y avait personne pour y collaborer. J'avais entrepris, vers 1940, d'apprendre à lire et écrire le breton, que j'avais parlé pendant toute mon enfance chez mes grands-parents. Je suis passé tout naturellement au gallois vers 1946, puis, à partir de 1948, à l'irlandais. Et à une époque où il n'y avait à lire, en français, que d'Arbois de Jubainville et la Revue Celtique, nous avons commencé à monter une bibliothèque de philologie celtique (irlandaise, galloise et bretonne): les livres n'étaient pas encore trop rares ou trop chers. Pendant une bonne vingtaine d'années, les «spécialistes» ou les «officiels» nous ont regardés de très haut. Mais nous savions ce que nous avions à faire et, à cet égard, les opinions des autres sur nous-mêmes nous ont toujours laissés indifférents. Nous nous étions partagé les rôles: à l'un la philologie et à l'autre l'archéologie et toute la partie des «sciences religieuses» mais avec beaucoup de passerelles et d'intercommunications. L'un n'a jamais projeté ou écrit quelque chose sans que l'autre le revoie. Mais nous n'avons jamais ressenti notre activité commune comme une «passion» au sens actuel ou «occidental» du mot: plus souvent pillés que cités, nous avons voulu seulement que le message soit transmis correctement. A nos successeurs de comprendre et de transmettre à leur tour, s'ils en sont capables. C'est pour cette seule raison que nous sommes et que nous serons

constamment si sévères envers les charlatans, les faussaires et les ignorants qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas.

Quelles ont été pour vous les grandes lectures?

Il n'y a pas eu de «grandes» lectures ni de coup de foudre sentimental ou affectif pour un auteur quelconque. Il y a eu des découvertes progressives et des lectures suivies, puis l'évaluation raisonnée des acquis. Mais dès 1951 les grandes options étaient faites: René Guénon pour la doctrine avec l'étude, bien difficile au commencement, de la tradition d'après les sources indiennes; Dumézil pour la méthode avec toutes les difficultés d'accès des sources indo-européennes considérées dans leur ensemble et dans leur diversité linguistique. Quant à l'archéologie, il y avait de quoi y perdre tout son grec et son latin, pour ne rien dire de l'histoire des religions à la mode de la société Ernest-Renan. OGAM a été dès le départ en 1948 une fondation «guénonienne» et «dumézilienne» sans aucune contradiction des deux termes. De toute manière la tripartition indo-européenne est un ternaire traditionnel. Les autres, Mircea Eliade, Fritjof Schuon, Julius Evola, Jan de Vries (exceptionnellement pour le germanique!) sont venus par surcroît, y compris Emile Benveniste, Sylvain Lévi, Louis Renou, et même Abel Bergaigne ou Victor Henry. Je renonce à énumérer les archéologues ou historiens, sans oublier la petite douzaine de celtisants de la première moitié du XXème siècle. Nous avons lu beaucoup, de tout, parfois en vrac, mais l'important a été, au fil des années, de faire le tri et de laisser les scories sur la berme. Guénon et Dumézil, chacun à leur manière et dans leur «style» propre, nous ont appris à placer ou replacer les études celtiques dans le cadre plus vaste, d'une part de la tradition universelle et d'autre part dans le concret, parfois bien chaotique, des études indo-européennes, du latin au sanskrit et du germanique au grec. Mais sur le plan pratique nous nous sommes toujours refusés à sortir de notre spécialité qui est le celtique.

Quelles ont été les grandes rencontres? Savants, écrivains, poètes?

Un grand homme vu de près est toujours plus petit qu'il ne le faudrait ou qu'on ne le voudrait. Depuis 1952 environ nous avons plus ou moins approché ou rencontré, en deux ou trois douzaines de congrès et autant de périples en Europe, quelques centaines d'universitaires d'Europe et d'Amérique (le comité de patronage d'OGAM, jusqu'en 1970, porte la trace de ces contacts ou de ces rencontres). Les deux seules personnes qui nous aient vraiment influencés ont été Rudolf Egger, à Vienne, jusqu'à

sa mort en 1969 et Georges Dumézil à Paris, de 1951 à sa mort en 1986. Egger était un des maîtres de l'épigraphie latine en Europe et, dans son chantier de fouilles du Magdalensberg il nous a fait découvrir progressivement toutes les méthodes de l'archéologie allemande et autrichienne. Dumézil nous a appris à toujours tout remettre en question, tout, sauf bien entendu la doctrine (à ne pas confondre avec un dogme!). Eventuellement il nous a appris aussi l'insolence, qualité très utile pour se faire parfois des amis dans l'université française. Il ne nous a jamais déçus et nous nous souviendrons toujours avec émotion des trop courtes heures de discussion passées dans son salon, ou dans son bureau, à son domicile de la rue Notre-Dame-des-Champs. Cela se produisait trois ou quatre fois par an. Le reste des conversations se faisait par téléphone, de préférence le mercredi matin, une ou deux fois par mois. Il aurait fallu pouvoir noter tout cela. Mais je n'ai jamais pensé qu'on pût aller chez Dumézil avec un magnétophone en poche. Mes mésaventures rennaises, en 1975-76, quand on voulut m'imposer un jury de doctorat dans lequel il ne figurait pas (il était, comme moi d'ailleurs, un «nazi!»), et qu'un collectif d'étudiants dits «bretons» prétendit m'interdire de faire mes cours, l'avaient profondément choqué. Il savait que je me battais seul, le dos au mur et que personne n'avait envie de risquer un précieux instant de sa carrière pour m'aider. C'est lui qui a organisé ma soutenance à Lyon III en octobre 1980 et choisi le jury. Il avait quatre-vingt-trois ans et nous ne l'avions jamais vu aussi alerte, aussi vif et aussi incisif.

Hors Dumézil, non, vraiment je ne vois personne. Nous avons déploré, vers 1961, une entrevue manquée avec Ernst Jünger dans sa résidence de Wilflingen, près de la Heuneburg (il était inopinément absent). Cela m'a valu de recevoir l'un de ses livres avec une dédicace de quelques lignes en remerciement d'une lettre. Autrement, parmi les auteurs contemporains (ou presque), j'aime beaucoup Rilke, que j'aurais voulu traduire en breton, pour mon seul plaisir (qui me lirait?). Mais le temps m'a manqué parce que la brièveté de l'existence nous impose finalement de choix drastiques.

J.M.G. Le Clézio présente «La razzia des vaches de Cooley», que vous avez traduite (Gallimard, coll. Aube des peuples, 1994), comme «l'une des sources les plus pures de la civilisation occidentale». Quelle est l'importance de ce texte 1° pour l'histoire de notre tradition, 2° pour l'honnête homme européen d'aujourd'hui?

L'expression m'a fait plaisir car elle prouve que M. Le Clézio, en plus d'être un bon écrivain, est un homme intelligent (mais peut-on être l'un sans l'autre?). C'est

d'ailleurs lui qui a voulu que cette traduction fût faite et qu'elle fût publiée dans la collection qu'il dirige personnellement chez Gallimard. Ce texte, ou plutôt ce récit, est important précisément pour l'histoire occidentale parce qu'il est en dehors de l'histoire. Paradoxe sans doute mais réalité concrète: ce qu'il dépeint, c'est l'Irlande préchrétienne, le monde celtique de La Tène, ou même de Hallstatt, presque plus ancien que le monde grec d'Homère. Que dire de plus? L'honneur du guerrier qui se bat seul et ne doit la victoire qu'à sa propre démesure héroïque, l'horreur du mensonge, du vol, de la trahison et de la trahison, le mépris de la mort et des biens matériels, le respect du serment et de la parole donnée, fût-ce au prix de la vie, voilà beaucoup de qualités, d'attitudes ou de principes qu'on ne rencontre plus qu'à titre très exceptionnel dans notre monde. Nous ne le dirons et ne le redisons jamais assez.

Dans votre dernier livre «Les Fêtes celtiques» (Ouest-France 1995), vous étudiez un aspect fondamental de la civilisation celtique: sa conception du temps. En quoi celle-ci est-elle radicalement différente de la conception moderne? Qu'est-ce qu'une fête au sens celtique du terme? Peut-on parler, comme le fit jadis Tilak, de l'origine polaire de la tradition celtique, voire indo-européenne?

Nous avons en quelque sorte résumé à la fois la question et la réponse en écrivant que le temps est un dérèglement de l'éternité. Dès lors ce n'est plus une conception toute particulière du temps qui est en cause mais un jeu subtil d'équilibre entre les données contradictoires et opposées. La notion celtique du temps est tout entière définie et déterminée par les rapports, souvent ambigus, de ce monde-ci et de l'Autre Monde. Le temps calendaire est discontinu en mode terrestre mais il est interrompu au moins une fois par an, lors de la fête du premier novembre, par le «temps» mythique, qui, lui, est continu puisqu'il abolit à la fois le passé et le futur pour les transformer en un éternel présent. C'est cette rupture apparente, cette transformation provisoire du «discontinu» en «continu» qui explique la conception celtique de la «fête», moment d'éternité qui inclut un court moment du temps dans un lieu privilégié. Mais il n'y a pas de fête sans cérémonie religieuse, c'est-à-dire sans sacrifice ni feu rituel. Nous voyons mal, à notre époque, la célébration authentique d'une fête celtique par des gens qui, non seulement ne savent pas un mot de celtique mais ne peuvent se servir que de rituels fabriqués, avec d'innombrables erreurs, pour la circonstance... L'origine polaire de la tradition est une constante celtique aussi bien qu'indienne de l'explication mythique des origines. Le livre de Tilak (Lokamanya

Bâl Gangâdhar Tilak, *Origine polaire de la tradition védique*, Archè, Milan 1979) est précieux à cet égard à cause de la masse énorme des références védiques. Tout cela n'est évidemment pas à prendre au pied de la lettre à l'époque historique. Mais il s'agit d'une tradition primordiale, indo-européenne.

Pouvez-vous rapidement définir mythe, tradition, dieux?

Il faudrait plusieurs livres pour chacun de ces trois termes. Le mythe est, en gros, une explication indifférente au temps; la tradition est, dans l'absolu, d'origine non humaine et les dieux sont, eux aussi, quelle que soit la religion, des principes supérieurs. Je ne vous en dirai pas plus pour l'instant.

Vous avez un jour dit que Rome avait joué un rôle catastrophique dans l'histoire européenne. Pouvez-vous préciser votre pensée?

Nous ne souhaitons nullement contrister les spécialistes des études latines. Il ne s'agit pas de nier le rôle ou l'influence culturelle et linguistique de Rome. Mais il s'agit d'une constatation relative au système politico-religieux. On pourrait d'ailleurs comparer les différents états du monde méditerranéen ou hellénistique avant et après le Mare Nostrum. On ne refait pas l'histoire mais, si César n'avait pas conquis la Gaule les Germains d'Ariviste auraient remplacé les Helvètes; ceux-ci auraient effectué leur migration vers la côte atlantique; les relations celto-germaniques se seraient sans doute stabilisées dans une série d'états-tampons et la celticité de la Gaule, avec sa langue et une immense culture que nous ne connaissons plus (l'Irlande médiévale en donne une idée approchée), aurait été préservée et incluse dans le patrimoine européen. La conception romaine de l'Etat, où le politique l'emporte sur le spirituel, a prévalu, même à travers et par le christianisme, dans toute l'Europe depuis le haut-Moyen-Age et cela ne s'est guère amélioré depuis lors. C'est là la catastrophe véritable. Le municipium romain transposé à l'échelle d'un empire gigantesque a épuisé toute la substance de l'Europe occidentale en quelques siècles et les invasions germaniques ont détruit facilement ce grand édifice vermoulu. Mais elles ne l'ont pas remplacé. Au contraire, l'héritage politique de la Romania est passé aux Germains et non aux Celtes. La grande et fatale viduité du haut-Moyen-Age christianisé (sauf en Irlande encore une fois!) a été l'ignorance du grec. Et cela a duré jusqu'à la Renaissance. C'est finalement l'Irlande, ne l'oublions jamais, qui a sauvé et maintenu la culture classique en Europe.

Il y aurait un superbe livre à écrire sur Patrick et peut-être vous y êtes-vous déjà attelés. Qui était ce fascinant personnage?

Il existe sur Patrick une telle quantité d'écrits qu'il nous faudrait presque passer le reste de notre vie à lire tout cela avant d'écrire nous-mêmes quelque chose. Mais saint Patrick est un sujet explosif pour de multiples raisons qui ne sont sans doute pas toutes bonnes à dire. Disons, pour simplifier les choses, que saint Patrick est à la fois un saint historique, fondateur de l'Irlande chrétienne, et un druide mythique, responsable à la fois du passage de l'Irlande au christianisme et de la sauvegarde de l'antique tradition préchrétienne. Personnage fascinant, certes, mais quasi inaccessible parce que le christianisme lui donne une dimension historique que le contact du mythe dissipe aussitôt. Autrement dit, il sublime en lui toutes les contradictions de l'Irlande, contradictions qu'il faut accepter sans chercher à les résoudre.

Vous étudiez la tradition celtique depuis quarante ans au moins. Que vous ont apporté ces milliers d'heures de lecture et de réflexion? En quoi cette tradition nous est-elle indispensable?

Nous relisons parfois les premiers fascicules d'OGAM ronéotypés et tirés à quelques centaines d'exemplaires en 1948-49. Mais nous n'avons jamais eu beaucoup le temps de nous attarder aux souvenirs: d'autres l'ont fait ou le feront pour nous. Nous n'avons jamais rouvert non plus les paquets de courrier où quelques dizaines de milliers de lettres, contenant tout et le contraire de tout, dorment au grenier. Nous avons lu aussi de tout, du plus intelligent au plus bête et au plus prétentieux: l'éventail était très large, de l'occultiste borné à l'universitaire positiviste, de l'archéologue ayant de la peine à s'abstraire de ses fouilles au jeune agrégé content de lui (l'espèce a proliféré depuis mai 1968) et regardant de toute sa hauteur le misérable reste de la planète. Il vaut mieux ne pas donner trop de détails! Nous avons quand même vécu, à travers des agitations, des tempêtes et des inquiétudes de toutes sortes, dans une relative tranquillité d'esprit que seule l'étude de la Tradition pouvait nous apporter. Nous avons été, nous sommes encore, trop plongés dans une réalité concrète pour vivre constamment dans la méditation abstraite. Mais cette même réalité concrète, faite d'innombrables lectures et rencontres de toutes sortes dans les trois quarts de l'Europe, nous a finalement montré toute la distance qui nous sépare de notre objet d'étude et nous nous sommes familiarisés avec la difficulté de l'approche. On nous a reproché d'étudier une tradition morte. Il est évident que nous n'avons pas l'avantage de travailler sur une matière encore vivante, comme l'Islam, l'hindouisme ou le

bouddhisme. Mais, telle quelle, la tradition celtique a pour nous une valeur exemplaire par ce qu'elle enseigne quand on peut en saisir une bribe par l'intermédiaire des récits insulaires confrontés aux données continentales. Nous sommes également loin des illusions dangereuses du néo-druidisme, des tentations simplistes de l'occultisme ou du spiritisme et, en général, des facilités niaises et naïves de la celtomanie, loin encore des stupidités politico-culturelles de certaines associations, bretonnes et autres. Cela nous a valu d'être considérés comme des «judéo-chrétiens» par certains et des «néo-païens» par d'autres. Nous sommes aussi suspects d'être «francs-maçons» que «néo-nazis», suppôts de l'extrême droite aussi bien que de l'extrême gauche. Tout cela nous est resté extérieur et extrinsèque. Il nous a importé beaucoup plus de savoir que le celtique privilégiait le sacré par rapport au politique, bannissait le mensonge, la lâcheté et l'ignorance, l'avarice et la méchanceté; accordait à la femme un rang honorable dans la société et ne méprisait pas ceux qui travaillent de leurs mains. La tradition celtique a, en somme, été pour nous une leçon d'existence. Elle nous a permis de vivre sans la nostalgie du passé et sans la crainte de l'avenir. Lors de ma soutenance, le 20 octobre 1980, Dumézil m'a dit: «vous êtes un homme de la Renaissance», compliment qui, venant de lui, avait son prix. Mais je lui ai répondu: «Non. J'aurais aimé vivre au XV^{ème} siècle, plutôt au début qu'à la fin». Le reste n'a jamais été que littérature...

Vous avez plusieurs livres en chantier, voire déjà prêts...

Sur quelques centaines de dossiers ouverts, très peu parviennent à maturité sous forme de livres ou de séries d'articles. Tout cela est fluctuant et variable à l'excès. D'autre part, lorsqu'un contrat a été signé, il est de bonne règle de ne jamais en parler tant que le manuscrit définitif n'a pas été remis à l'éditeur. Ce n'est pas toujours le choix des auteurs qui détermine le sujet, le contenu ou la longueur d'un livre; ce peut être aussi la décision d'un éditeur. Il n'est pas très utile d'épiloguer là-dessus tant la chance a besoin d'être aidée parfois par un bienheureux hasard. Il est aussi tant de manuscrits de grande valeur qui dorment leur dernier sommeil dans le fond d'un tiroir, et inversement tant de sottises publiées à grand renfort de trompes médiatiques...

Vos déesses et vos dieux préférés du panthéon celtique?

Cela dépend parfois du jour et de la circonstance. Mais ce ne sont pas les hommes qui choisissent les dieux, ce sont les dieux qui choisissent les hommes. Il arrive

cependant de temps à autre, selon le mot de Dumézil, que les divinités chargées du bien remplissent très mal leur office. Peut-on vraiment leur en vouloir, en cette triste fin de kaliyuga?

En Bretagne, novembre 1995.

Chr.J. Guyonvarc'h et Fr. Le Roux ont publié les livres essentiels sur le monde celtique disponibles dans l'espace francophone. Aucune approche de la tradition celtique n'est possible sans une lecture attentive des ouvrages suivants:

«La Société celtique», «Les Druides» publiés par Ouest-France; «La Civilisation celtique» (Payot 1995). Tout récemment ils viennent de publier «Les Fêtes celtiques» (Ouest France 1995, 110F). Il s'agit d'une somme sur la conception du temps chez les Celtes, sur les quatre grandes fêtes (Samain, Imbolc, Belteine, Lugnasad). L'étude se fonde sur une connaissance parfaite tant de la linguistique que de l'histoire des religions et du folklore. L'avant-propos est, comme souvent avec ces auteurs, un véritable traité de méthodologie, de philosophie de la recherche, ce qui est déjà à nos yeux une raison suffisante pour lire ce livre. Les auteurs réagissent contre «l'indigence spirituelle et intellectuelle des multiples occultismes contemporains» sans pour autant verser dans un positivisme mutilant, pour atteindre une forme d'esprit tragique, par leur refus passionné de toute consolation, fût-elle celle de l'érudition. Définitions du mythe, de la tradition, du folklore, de la fête traditionnelle, «Les fêtes celtiques» est une somme prodigieuse d'informations et de réflexions d'une rare profondeur.

Chez Gallimard, dans la prodigieuse collection «L'Aube des peuples» dirigée par Le Clézio, Ch.J. Guyonvarc'h a traduit de l'irlandais ancien et commenté «La razzia des vaches de Cooley» (Gallimard, 1994, 170F). Ce récit est fondamental pour la connaissance de la religiosité celtique préchrétienne. Il s'agit d'un témoignage comparable à Homère, mais pour l'Irlande païenne: Setanta, fils de Lug, dit Cuchulainn en est le héros absolu. Avec ce livre enfin accessible, un pan entier de notre imaginaire païen nous est restitué. La valeur de cette belle collection est précisément de permettre un accès (presque) direct à des textes fondateurs du Paganisme. Citons, outre le «Tain Bo Cualnge», le Kalevala, l'Edda et le Mabinogi. L'Irlande, La Finlande, La Scandinavie et le Pays de Galles sortent ainsi des limbes!

Enfin, signalons que la revue OGAM existe toujours et qu'elle a bien des projets: BP 574, F-35007 Rennes Cedex.

Nos deux infatigables chercheurs préparaient des livres sur les prêtres et Dieux des Celtes, la magie et la médecine et la littérature épique irlandaise.

Entretien avec Jonas Trinkunas à propos de Romuva et de la renaissance du Paganisme lithuanien.

Qui êtes-vous?

Jonas Trinkunas: J'ai 56 ans et je travaille à l'Institut de Sociologie et de Philosophie de Vilnius (Lituanie). Mes recherches couvrent les domaines de l'éthique, de la mythologie, de l'histoire des religions et du folklore. J'ai étudié la philologie lithuanienne à l'Université de Vilnius de 1960 à 1965. Nous avons créé le mouvement Romuva en 1967, mais en 1971, il a été interdit par les autorités communistes. A l'époque je travaillais comme maître de conférences à l'Université, en philosophie. J'ai été chassé de l'Université en 1973 en raison de mes activités au sein de Romuva. Jusqu'à la «Pérestroïka» de 1988, tout travail scientifique ou intellectuel m'était interdit. Romuva était alors un mouvement plus ou moins secret...

Ma femme Inija est sociologue et travaille au même Institut que moi. Nous avons quatre filles.

Qu'est-ce que Romuva?

Romuva redonne vie aux antiques traditions spirituelles et à la religiosité lithuanienne. Cette religiosité est à la fois une spiritualité, une vision du monde et un style de vie. Le nom, Romuva, a été choisi pour honorer le sanctuaire légendaire des Prussiens de la Baltique, Romuva précisément, situé dans la province de Nadruva, près d'Instenburg (Tchernahovsk, dans la région de l'actuelle Kaliningrad/Königsberg, NDT). Romuva était le grand sanctuaire de tous les Baltes et il a été détruit par les Croisés allemands. Romuva (Romowe, Ramuva, etc) signifie «endroit

paisible et magnifique», «sanctuaire». Il existe bien d'autres lieux sacrés au nom similaire dans les pays baltes. Pour le mouvement Romuva, ce nom traduit la recherche de l'harmonie sur la base des traditions indigènes. Romuva est une part du réveil spirituel et culturel de l'Europe. Pour la Lituanie, Romuva signifie liberté, indépendance et unité avec les traditions européennes. Toutefois, je comprends parfaitement que Romuva ne soit pas la seule voie pour tous les Lituanais.

Y eut-il, dans le passé douloureux de votre pays, un lien entre la religiosité païenne et la résistance à l'oppression soviétique? Avec les fameux Frères de la Forêt par exemple?

Le destin même du mouvement est la preuve de son antisoviétisme. Certains membres de la jeune Résistance antisoviétique étaient des nôtres, car la mouvance existait avant-guerre. Ils furent déportés dans les camps de Staline, notamment au camp de concentration d'Inta. Nous ne savions rien d'eux dans les années 1967-1971, lorsque nous avons commencé nos activités au sein de Romuva.

Quelles sont vos relations avec l'Eglise catholique?

Entre Romuva et l'Eglise catholique, c'est la coexistence pacifique. Je suis toutefois de ceux qui pensent qu'il y aurait lieu pour l'Eglise de présenter des excuses pour les sanglantes croisades chrétiennes contre les Baltes et pour sa lutte séculaire contre les religions païennes indigènes. L'Eglise Catholique est actuellement une puissance riche en privilèges en Lituanie. Les anciens communistes, qui dominent au Parlement et au gouvernement en ce moment, sont très bienveillants à son égard. Nombre d'anciens communistes sont devenus des catholiques très actifs... Les uns et les autres - anciens communistes et catholiques - n'éprouvent pas la moindre sympathie pour Romuva. Mais on ne peut pas parler d'oppression proprement dite.

Qu'en est-il de Dora?

Dora est le terme lithuanien pour «morale». Dora a de très intéressants rapports linguistiques et sémantiques dans la langue lithuanienne. D'abord, il y a «darbas» (travail), qui est la racine de l'arbre sémantique: darbas - darna (harmonie) - derlius (moisson), dermè (fiançailles) - dora (morale), et il y a encore bien d'autres mots et significations. Je suis persuadé que ces termes, ces étymologies sont une excellente base pour une philosophie païenne enracinée. Tous les efforts (darbas) visent «darna»

dans la nature et dans la vie quotidienne, et tout cela baigne dans «dora»...

Qu'en est-il des fêtes, des musiques traditionnelles, des rites?

Le folklore lithuanien, les fêtes populaires, la musique sont les conservatoires des anciennes traditions païennes. Contrairement aux Païens occidentaux, Romuva a d'immenses possibilités pour exploiter les trésors du folklore et des traditions populaires. Le calendrier, malgré l'influence catholique, a préservé l'ancien Paganisme: chants, dances et rituels.

*Quel est le lien entre Romuva et l'ancien Paganisme lithuanien?
Y a-t-il eu un mouvement païen déclaré avant Romuva?*

L'ancien Paganisme de notre pays possède diverses traditions; toutes ne sont pas d'un intérêt égal pour Romuva. Nous sommes différents des Païens d'avant-guerre, même si l'attitude à l'égard de la Nature, des ancêtres, des lieux sacrés est la même. Les derniers groupes de Païens lithuaniens, dans les campagnes, remontent au XVIIIème siècle. Au début du XIXème siècle, l'historien Simonas Daukantas fut le principal défenseur du Paganisme balte. Il fut d'un grand secours pour le Paganisme sur le plan intellectuel et un excellent propagandiste. A la fin du XIXème siècle, Jonas Basanavicius a joué un rôle similaire, suivi par le philosophe Vydunas, vers 1900. Il créa l'armature intellectuelle du Paganisme lithuanien moderne. C'est lui qui a popularisé le nom de Romuva ainsi que l'idée. Au début de ce siècle, le Duc Jonas Berzanskis a tenté de créer une association païenne dans le Grand Duché de Lithuanie, sous l'occupation russe, mais également dans la Lithuanie indépendante. Dans les années 30, on a vu une vigoureuse renaissance de la religiosité païenne lithuanienne, mais la Seconde Guerre Mondiale a prématurément dispersé le mouvement. Après la guerre, des groupes païens se sont établis au Canada et aux Etats-Unis.

Avez-vous pu rencontrer Marija Gimbutas, la grande historienne des religions?

Madame Gimbutas est revenue en Lithuanie pour la première fois depuis la guerre en 1968. Elle a exercé une profonde influence sur le mouvement Romuva et sur moi-même. Je l'ai rencontrée à de nombreuses reprises et nous avons longtemps correspondu. Avant sa mort, elle avait déclaré: «Nous appartenons tous à Romuva».

Quelles sont pour vous les différences essentielles entre le Christianisme et le Paganisme lithuanien?

M. Gimbutas disait que le Christianisme lithuanien n'est qu'un très mince vernis, recouvrant la tradition païenne. Les différences entre les deux religions sont évidentes. Les sources de Romuva sont la tradition orale, le folklore, les traditions spirituelles indigènes. Romuva est une religiosité polythéiste, elle ignore le dogme et n'a aucune prétention à dicter son attitude à quelque peuple que ce soit. La Nature n'est pas un moyen, et l'homme en est une partie intelligente. L'homme et la femme ont des droits égaux en matière de vie religieuse. Romuva reconnaît les autres traditions, etc.

Avez-vous des contacts avec d'autres groupes païens européens?

Nous travaillons en étroite collaboration avec nos voisins lettons (les Dievturi), avec des groupes païens biélorusses (Kryvja), estoniens et finlandais. Nous avons quelques contacts avec des Anglais, l'Asatru islandaise, des Allemands, des Autrichiens. Tout récemment, nous avons rencontré des Druides de France. Tous ces contacts sont très importants pour Romuva.

Vos Dieux tutélaires?

Ma Déesse tutélaire est Laima, qui prend soin de ma famille et de moi-même. Perkunas, le Dieu de la puissance et de toute activité, m'est d'une grande aide.

Jonas Trinkunas, Vilnius, 31 octobre 1995.



Romuva. Jonas Trinkunas, Vivulskio 27-4, 2009 Vilnius, Lithuanie.

Dans toute correspondance, se réclamer d'Antaios. L'envoi de petites sommes d'argent (DM) est bienvenu pour leurs frais postaux et autres.

Entretien avec Valter Grivins à propos des Dievturi et de la renaissance du Paganisme letton.

Valters Grivins, vous êtes l'auteur d'un livre récent sur les Dieux du Paganisme balte non encore traduit. Vous êtes aussi l'un des responsables de Dievturi. Pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs?

Je suis l'assistant d'Ojars Ozolins, l'aîné des «Tālavas Dievturu Draudze» et son représentant. Tālavas Dievturu Draudze (TDD) est une part du mouvement païen letton Dievturība; il s'agit d'une association socio-religieuse pour la promotion de la religiosité, de la culture et de l'identité lettonnes. Elle s'attache particulièrement à rechercher les lieux sacrés de l'ancienne Lettonnie (collines sacrées, mégalithes, etc...) et à étudier les anciennes inscriptions. Notre mouvement s'occupe d'un site sacré pour les Baltes: Grebi (à trente km de la ville de Valmiera). A Grebi, se trouvent les collines sacrées de nos ancêtres ainsi qu'un musée que nous avons fondé en 1991. Nous y exposons les pierres sacrées, les mégalithes que nous avons sauvés de la destruction. Ce site est préservé, gardé en permanence. Notre association tire son nom d'un des anciens états lettons: Tālava. Tālava se trouvait au Nord-Est de l'actuelle Lettonie et sa capitale était proche de Valmiera. Draudze pourrait être traduit par «confrérie».

Qui sont les Dievturi? Quelle est l'étymologie de ce terme? Et qu'en est-il des objectifs de l'association, de son importance?

Les Dievturi (singulier: Dievturis) sont les adhérents de Dievturība, le Paganisme letton. On peut scinder ce terme en deux parties: Dievs et Turet. Dievs (Dieu) est

l'Être suprême du Paganisme letton (voir plus loin); Turet signifie «tenir, respecter». Dievturiba peut donc être traduit par «activités où les lois divines sont respectées», par exemple le culte religieux letton. Par lois divines, il ne faut pas comprendre les lois du Christianisme: les lois de Dieu, pour nous, sont celles de la Nature, ces lois éternelles de l'évolution universelle. A savoir que le peuple est la base de l'humanité; que chaque peuple a le droit d'être le maître de sa terre; que chaque peuple peut atteindre sa plénitude sur la base de ses propres traditions, de sa culture et de sa religion. Le principe de diversité est également fondamental. Enfin, l'humanité ne peut vivre qu'en accord avec la Nature.

L'appellation Dievturiba a commencé à être couramment utilisée en 1926, quand la religion populaire et naturelle des Lettons fut officiellement réactivée et enregistrée. Les objectifs de Dievturiba sont simples: la renaissance de l'ancien Paganisme letton, des traditions et de la culture de notre pays. Le mouvement des Dievturi entend renforcer la cohésion, l'unité et la volonté du peuple letton. Tout cela est d'une importance énorme aujourd'hui car il ne faut pas oublier que la Lettonie a été victime d'une forte immigration russe, composée de civils. Avant la guerre, les Lettons représentaient 75,5% des habitants. Actuellement, à cause de la politique coloniale de l'état soviétique, nous ne sommes plus qu'environ 51%...

Il y a un risque net d'extinction et seule une décolonisation peut résoudre le problème de notre survie. Et ce, d'autant plus que le capitalisme sauvage, combiné à l'impérialisme russe et à une Eglise en pleine mutation, tentent d'inoculer à notre opinion publique le sentiment que nous autres, Lettons, serions incapables de disposer de notre terre, de notre état, de notre âme. Dievturiba est dispersé sur toute l'étendue du territoire national et il existait même des confréries païennes à l'Ouest, créées par des réfugiés (les «personnes déplacées») d'après 1945. En Lettonie même, il y a six confréries de Dievturi indépendantes, dont quatre sont fédérées et deux totalement autonomes. Elles ne diffèrent pas d'un point de vue religieux proprement dit mais quant aux applications pratiques. Notre confrérie (TDD) pense que les Dievturi doivent collaborer avec les autres religions enracinées et avec les autres confréries lettonnes. Ils doivent aussi être plus actifs sur le plan social, poursuivre les recherches et préserver notre patrimoine (sites sacrés, monuments d'intérêt culturel). Enfin, nous pensons qu'il faut faire connaître notre religiosité en Lettonie et ailleurs dans le monde. Les autres confréries sont moins actives, plus «contemplatives». L'exemple des Dievturi réfugiés à l'Ouest illustre mon propos: en cinquante ans - la durée de l'occupation soviétique -, ils n'ont pas été à même de nouer des contacts avec le moindre groupe païen, de publier le moindre livre expliquant le concept de Dievturiba aux lecteurs anglophones, germanophones ou francophones. Toutefois, notre but

n'est pas de dénigrer ces confréries, dont certaines sont d'une aide précieuse sur le plan financier, ou actives dans d'autres domaines que nous.

Quant à l'importance de la mouvance en Lettonie, on ne peut pas dire que les membres officiels de Dievturiba soient très nombreux. En revanche, bien des Lettons éprouvent une grande sympathie pour nous: beaucoup en fait sont «à moitié» Dievturi! Tout récemment, le Parlement a ratifié une loi garantissant pour Dievturiba les mêmes droits que pour l'Église chrétienne et pour la communauté juive.

Quel est le lien entre Dievturiba et l'ancien Paganisme letton?

Y a-t-il eu des mouvements païens avant le vôtre?

Il y a toujours eu des mouvements païens en Lettonie. Comme je vous l'ai dit, notre mouvement a été officiellement enregistré en 1926, mais il n'a pas été créé ex nihilo. Dievturiba est l'héritier direct de l'antique Paganisme balte, qui remonte à la préhistoire. Depuis l'invasion des pays baltes par les Chrétiens au XIIème siècle, notre religion a été persécutée, calomniée et opprimée de toutes les manières possibles... mais elle a survécu. Notre peuple s'est en effet attaché à préserver ses anciennes traditions, les festivals, les sites sacrés où chants païens, (les dainas), savoir ancestral et traditions ont été transmis en secret, de génération en génération, de bouche à oreille. Quand, au XIXème siècle, l'intelligentsia lettonne a commencé à transcrire l'héritage spirituel de notre peuple, on s'aperçut qu'une masse énorme d'éléments avait survécu. A la fin du XIXème siècle et au début du XXème, la collecte des dainas, les chants sacrés du Paganisme letton, sauva de l'oubli environ 1.200.000 chants. Les anciens rituels, les danses, les traditions ont en fait survécu jusqu'au XXème siècle! Les documents de l'Église le prouvent: ils nous parlent du nombre énorme de «Païens», qui «ne reconnaissent pas le Christ». En voici un exemple: en 1836, un pasteur, dans un rapport à ses supérieurs, précise que près de quatre-vingt tombes sacrées, sur lesquelles les paysans faisaient des offrandes, ont été détruites en l'espace de quatorze jours! On trouve des tas de témoignages de ce genre dans les archives ecclésiastiques. Quand Dievturiba a été officiellement réactivé, il se fondait sur l'antique religiosité pré-chrétienne, toujours vivante dans le peuple letton au début de ce siècle. Les Dievturi sont donc, depuis bien avant la guerre, les véritables fidèles de l'ancienne religion.

Y a-t-il eu un lien entre la Résistance contre les Soviétiques et les Dievturi? Avec les Frères de la Forêt?

Quand en 1940, les Russes ont occupé la Lettonie, ils ont immédiatement arrêté et

assassiné des membres de Dievturiba, des officiers de l'armée ainsi que des membres d'Aizsargi (en letton: les Protecteurs), une organisation para-militaire patriotique de défense et de promotion de la culture nationale. Aizsargi est comparable à la National Guard aux Etats-Unis, mais plus orientée vers les activités sociales et culturelles. Tous ces gens étaient des patriotes et représentaient une menace pour le pouvoir soviétique. Staline avait planifié l'extermination de toute la population lettonne et c'est en fait l'attaque allemande de 1941 qui nous a sauvés. Ce fut une année terrible: les Soviétiques nous ont traités avec une rare sauvagerie. C'est pourquoi les Allemands ont été accueillis en libérateurs. Au début les Lettons ont cru que le pays allait retrouver son indépendance, mais rapidement ils ont compris que ce ne serait pas le cas. Toutefois, les Allemands n'ont pas fait couler le sang autant que les Russes (massacres systématiques des intellectuels et des cadres, vagues de déportation se sont échelonnées de 1941 à 1954, NDT). Des Lettons se sont engagés dans l'armée allemande, mais plus nombreux sont ceux qui ont été enrôlés de force. Une Légion lettonne fut créée en 1943 pour combattre les Soviétiques. Ces hommes ne combattaient pas au nom d'idéaux nazis, mais bien contre les meurtriers de leurs proches et pour leur patrie. Beaucoup d'entre eux espéraient que cette Légion formerait l'embryon d'une armée lettonne. Je vous rappelle que la Lettonie a été un des plus grands champs de bataille de la Seconde Guerre Mondiale. Les légionnaires lettons n'ont jamais été battus militairement par les Russes et, si l'armée allemande a capitulé, la Légion, elle, a poursuivi le combat dans les forêts (jusqu'en 1952 au moins, NDT). Je ne peux pas vous préciser le nombre de Dievturi dans la Résistance. Je ne pense pas qu'il soit très important. L'essentiel était la lutte pour la liberté et les Dievturi, par leur action en faveur de cette liberté nationale, ont influencé bien des Lettons.

Quelles sont vos relations avec l'Eglise?

Elles sont ce que les relations entre l'Eglise chrétienne et les religions enracinées ont toujours été, partout dans le monde. Pour simplifier, je parlerai de guerre: une guerre de basse intensité. Les Chrétiens ne peuvent haïr les Dievturi, et, en toute occasion, ils précisent que notre Dievturiba est un «péché». Jamais un pasteur n'a eu l'audace de discuter ouvertement avec nous.

Quelles sont pour vous les grandes différences entre le Christianisme et le Paganisme letton?

Il me semble préférable d'examiner ce qui est commun. Par exemple le fait que les

Chrétiens ont pillé la religion lettonne au même titre que les autres religions de la Nature, les religions païennes. Dans notre cas, l'emprunt principal est précisément le vieux nom balte «Dievs», qui a été utilisé dans la traduction de l'allemand en letton de la Bible: Gott a été traduit par Dievs. D'autres termes païens ont également été usurpés par les Chrétiens. S'il y a point commun sur le plan des termes, il n'en va pas de même pour le sens. La religion lettonne ne parle nullement du Christ, de salut, de Royaume de Jéhova, de Jugement dernier, d'Immaculée Conception, etc. Nous autres Lettons honorions nos Dieux bien avant qu'Abraham ne quittât Urah! Nous ne voyons rien d'unique dans la religion des Juifs ni dans celle des Chrétiens... Les Chrétiens exigent du peuple une obéissance aveugle; les Dievturi lui demandent tout simplement de penser. Pour les Chrétiens, l'essentiel est le salut de l'âme; pour nous autres Païens, c'est son développement par l'étude de la Nature et de Dievs. Pour les Chrétiens, la Terre n'est qu'un lieu de passage et le peuple n'est rien; pour les Dievturi, la Terre est notre Mère, et le peuple est la famille, le passé, l'avenir...

Qu'en est-il des fêtes, des rituels?

Tous nos festivals sont en étroite relation avec les principaux moments de l'année solaire. Il y en a huit au total: les solstices d'hiver et d'été, les équinoxes d'automne et de printemps, et quatre autres fêtes. Nos rituels sont reliés à la famille et à la vie quotidienne: don du nom, mariage, funérailles...

Quels sont vos Dieux titulaires?

Les Lettons honorent Dievs, Mara et Laima. Dievs (lith. Dievas, vieux prussien Deivs, latin Deus, sanskrit Deva, grec Zeus, vieux germ. Tīwaz) est l'Être suprême, la Loi, le Créateur. Les Lettons l'ont interprété comme la loi qui fonde tous les aspects de l'existence. Nos ancêtres concevaient également les polarités masculine et féminine du divin (qui est esprit et matière), exprimées par les concepts Debesu, Dievs, Debestevs (sanskrit dyaus pitar, grec Zeus Patēr, latin Iupiter) et Mara, mère de la terre, mère des peuples, etc (grec Démètēr, sanskrit pṛthivi matar). Laima, Déesse du Destin, personnifie donc ce dernier, les lois éternelles de Dievs. D'autres déités sont également honorées mais pas autant que Dievs, Mara et Laima. Notre religion ignore le dogme. Si vous voulez considérer Dievs, Mara et Laima comme des personnes ou comme des concepts, vous en avez parfaitement le droit. En outre, notre religion n'est pas une religion de la mort.

Valters Grivins, Valmiera, 1er novembre 1995.

Dievturi. M. V. Grivins. P.N. Koceni. Valmieras raj. LV-4220. Lettonie.

Nos amis Dievturi ont besoin d'argent pour pouvoir développer leurs activités dans un contexte économique plus que difficile (délabrement soviétique et pillage capitaliste).

Un simple envoi de quelques marks allemands (de préférence aux dollars!), s'il ne représente qu'une petite dépense pour nous, sera d'une grande aide en Lettonie. Une cassette vidéo sur les cultes païens lettons est également disponible au prix de 30 dollars. Dans toute correspondance, se réclamer d'Antaios.



Marc. Eemans, pèlerin de l'absolu

«Comme toute chose sublime, la peinture touche au mysticisme, car elle s'applique à appréhender le réel par les voies de la participation, de la représentation et de la connaturalité, et cela par la magie de la plus parfaite fruition.»

Marc. Eemans, Propositions sur la peinture, 1959.

Né en 1907 sur les bords de l'Escaut, Marc. Eemans est le dernier survivant du groupe surréaliste belge. Poète, traducteur, éditeur et historien d'art reconnu par les plus grands - Marcel Brion par exemple -, Marc le Gibelin, Marc le Grec est aussi et surtout l'un de nos tout grands peintres contemporains. En témoigne une oeuvre s'échelonnant sur près de trois quarts de siècles. Cette fécondité artistique le rapproche d'ailleurs d'un Ernst Jünger, comparaison qui le fera probablement bougonner, comme il en a le secret...

En 1937, Eemans signe un autoportrait somptueux: Le pèlerin de l'absolu. Voilà notre singulier surréaliste admirablement défini, car Marc. Eemans est l'homme d'une quête incessante depuis ses débuts artistiques vers 1922: il est alors le plus jeune peintre abstrait de notre pays. Il fréquente le groupe surréaliste belge et participe aux conciliabules et aux disputes, mais rapidement, en raison de ses aspirations et de sa nature profonde, les divergences apparaîtront et, bientôt ce sera la rupture. Pour le détail, je renvoie à l'étude érudite du professeur Tommissen. L'important est de comprendre que le nom de Marc. Eemans sera vite tabou dans le milieu surréaliste, pour des raisons multiples et complexes.

Marc. Eemans reste un artiste maudit, ostracisé par les bien-pensants, dénigré. On a fait de lui un épigone de Magritte ou de Chirico, alors qu'Eemans a toujours été lui-même, pratiquant assidûment le très aristocratique art de déplaire. J'aurais mauvaise grâce de le lui reprocher. Eemans a fait les frais de pamphlets, de Mariën («Autant en rapporte de vent») et de courtisans sans envergure. Plus grave, son nom

est peu cité dans maints essais sur le surréalisme en Belgique. Eemans est un gêneur, un empêqueur de colloquer en rond. Et par-dessus le marché, il fut «incivique».

Ses prises de position sous l'Occupation, sa collaboration à diverses publications (*Le Soir*, *Hamer*, *Groot Nederland*) n'arrangent évidemment rien et constituent des arguments rêvés pour ses détracteurs, eux-mêmes souvent admirateurs de l'Union Soviétique et thuriféraires du génial Staline. Je pense à Marcel Mariën et à son livre «*Quand l'acier fut trempé*». Pour ma part, je suis hostile au principe même de la guerre civile et de l'épuration permanente. Eemans a payé sa dette de quatre années de Petit-Château (où eurent lieu de mystérieux convents nestoriens); il n'a pas de sang sur les mains et ne s'est pas enrichi. Il a participé à la résistance thioise (avec le poète *Wies Moens* notamment). Jeu complexe, qui rappelle mutatis mutandis celui d'un *Abellio*. Il faudra un jour écrire l'histoire de tous ces doubles, triples jeux, ceux qui ont échoué ... et les autres.

Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui chez Marc. Eemans, c'est ce mélange unique de mystique flamande, de mythologie grecque et de l'érotisme le plus raffiné. Ou encore l'éditeur de la revue méta ou para-surréaliste *Hermès* (1933-1939). L'objectif de cette prestigieuse revue (*Spiritus absconditus*) dirigée par notre suréaliste en rupture de ban et par le poète *René Baert*, et dont le rédacteur en chef fut *Henri Michaux*, était d'étudier les rapports entre mystique et poésie. Pour citer le message des éditeurs publié dans le numéro 1 (juin 1933): «on ne contestera guère qu'entre ces deux apparitions passe un grand flot obscur, peu exploré encore, dont on ne sait bien s'il les oppose radicalement ou mystérieusement les unit.» Ce premier numéro est révélateur des intérêts des promoteurs: Marc. Eemans y présente *Soeur Hadewych* et sa *Première Vision*, *Friedrich Gundolf* y parle de *Stefan George*, *Jean Wahl* de *Kierkegaard* et *Georges Méautis* des *Mystères d'Eleusis*. Le numéro 2 (décembre 1933) est entièrement consacré à *Ruusbroec l'Admirable*. Parmi les collaborateurs des numéros suivants, on retrouve *Marcel Lecomte*, *A. Rolland de Renéville*, *Marcel De Corte*, *Denis de Rougemont*, *Urbain Van De Voorde*, *Franz Hellens*, *Henri Corbin*, *Jean Grenier*, *René Daumal*, *Bernard Groethuysen*... Y sont traduits, *Jaspers*, *Heidegger*, *Ziegler*.

L'entreprise est du plus haut intérêt et d'une grande originalité. Marc le Grec - mais un Grec archaïque n'ayant rien à voir avec «*la Grèce des comédiens*» (Fr. Nietzsche) - y rend hommage à son panthéon personnel, à ses éveilleurs: *George*, *Maître Eckhardt*, *Hölderlin*, la Grèce hyperboréenne, très présente dans sa peinture (je pense au sublime «*Songe d'Empédocle*»). Car Eemans est un Grec de la haute époque, tout à la fois prêtre, poète et mage. La poésie est pour lui le refuge où survit le sacré qui se retire du monde.

Après la guerre, Eemans participera à d'autres entreprises comme Fantasmagie avec A. Pâque, ou encore la revue Espace, tout en devenant un historien d'art chevronné (sous son nom ou sous plusieurs pseudonymes). Mais, pour nous, Hermès reste une référence et nous pensons qu'un éditeur entreprenant ferait bien d'en rééditer les textes, aujourd'hui inaccessibles. Il y aurait bien des pages à écrire sur son « pacifisme » (la signature du Manifeste pour la neutralité belge contre l'éternisation de la guerre européenne pour la défense des valeurs de l'esprit du 23 septembre 1939, appel également signé par Robert Poulet, Roger Avermaete, Léo Moulin, Franz Hellens, Ayguesparse...), son intérêt pour l'oeuvre de Julius Evola, son rôle important au sein des Perséides, cette société secrète sans doute fondée par l'Anversois Rubens, et tant d'autres aspects de sa très riche personnalité. Nous préférons lui laisser la parole.

Pour conclure cette courte présentation, parfaitement subjective et totalement incomplète de ce surréaliste mythique, nous citerons l'historien Serge Hutin: « la démarche de Marc. Eemans, bien qu'elle se situe dans le prolongement du surréalisme, s'en écarte, pour nous donner, en quelque sorte, l'aspect solaire de cette quête éperdue de l'absolu qu'est somme toute le surréalisme... ».

Christopher Gérard

Ouvrages publiés par Marc. Eemans:

- *Vergeten te worden, Hermès, 1930.*
- *Grandeur et décadence du livre populaire, L'Eglantine, 1935*
- *Woldvisioen. Een fragment, Hermès, 1938.*
- *Het bestendig verbond, De Phalanx, 1941.*
- *Anthologie de la Mystique des Pays-Bas, La Phalange, 1942.*
- *De Vroeg-Nederlandse Schilderkunst, De Phalanx, 1944.*
- *Vlaamsch Kasteelenboek, De Burcht, 1944.*
- *De Vlaamse Krijgsbouwkunde, Lanno, 1950.*
- *Het boek van Bloemardinne, Colibrant, Lier 1954.*
- *Hymnode, Colibrant, Lier 1956.*
- *Les trésors de la peinture flamande, Meddens, 1963.*
- *La peinture flamande au XVIème siècle, Meddens 1963.*
- *Breughel de Velours, Meddens 1964.*
- *Les trésors de la peinture européenne, Meddens 1866.*
- *La peinture italienne, Meddens 1967.*



- *La peinture flamande de la Renaissance*, Meddens 1968.
- *La peinture moderne en Belgique*, Meddens 1969.
- *Hans Memling*, Meddens 1970.
- *Les cheminements de la Grâce*, Ed. Henri Fagne, 1970.
- *L'art vivant en Belgique*, Meddens 1972.
- *Approches du poétique*, Ed. Henri Fagne, 1973.
- *L'art moderne en Belgique*, Meddens, 1984.
- *Le nu de Rops à Delvaux*, Arts, 1984.

Tous ces ouvrages, sauf indication contraire, ont été publiés à Bruxelles, sous le nom de M.E. ou sous pseudonyme.

Marc. Eemans a collaboré à diverses revues dont *Sept Arts*, *Variétés*, *Temps mêlés*, *De Tafelronde*, *Dietbrand*, *Le Scarabée*, *De Periscoop*, *Fantasmagie*, *en zo voort!* Il a dirigé les revues *Espaces* et avant cela *Hermès*, avec le poète René Baert. Celui-ci est l'auteur de recueils de poèmes («*Les Vierges de bois*», Bruxelles 1924) et d'études sur l'art et la littérature. Il a également publié «*A la recherche d'une éthique*» *La Roue solaire*, Bruxelles 1944. René Baert a été assassiné en mai 1945, près de Hanovre: ses meurtriers, connus, n'ont jamais été condamnés. Marc. Eemans a édité un recueil posthume de poèmes: «*Poèmes d'Outre-Mort*», *Les amis du poète*, Bruxelles 1956.

Ouvrages de M.E. en préparation: «*Frédéric II de Hohenstaufen. Stupor Mundi*». «*Vittoria et Michelangelo ou le néo-platonisme italien*». «*Petite histoire de l'art moderne en Belgique.*»

éphémère *Distances* (1928) que Goemans dirigeait depuis Paris (18). Dans la publicité de la galerie «L'Époque», dirigée par Mesens en 1928 et où Eemans eut sa première exposition personnelle, on lit son nom à côté de peintres qui connurent ultérieurement une renommée internationale: Paul Klee, Marc. Chagall, Hans (plus tard Jean) Arp, Giorgio de Chirico et Max Ernst (19). Lorsqu'en 1930 le Stedelijk Museum d'Amsterdam exposa des «Indépendants hollandais», Eemans et ses amis Magritte et Mambour y figuraient comme invités surréalistes belges. Mentionnons pour terminer le fait qu'Eemans collabora régulièrement à *Variétés*, éditée par Paul-Gustave Van Hecke: il en a dessiné le titre et d'autres dessins à la plume ont orné la couverture de certains numéros d'une revue qui faisait la large part au surréalisme.

De toute manière, quelques membres de cette «Société du Mystère» commencèrent à boudier leur jeune compagnon de route. Victor Servranckx, le peintre constructiviste flamand qui virait alors au surréalisme, fit insérer dans un numéro de *Variétés* une note fort curieuse dans laquelle il tentait d'expliquer «la haine féroce qui s'acharne sur ce jeune homme», pour en arriver à la conclusion, flatteuse: «Eemans élargit le domaine de l'inquiétude humaine, sans tirer ses conclusions, sans tâcher de résoudre quoi que ce soit. C'est son droit et - l'opposant aux trop hâtifs et naïfs théoriciens - je dirai même: c'est ce qui me plaît en lui» (20). Deux ans plus tard, l'inévitable arrivait: Eemans et Goemans se séparèrent du groupe. Par un de ces hasards que la vie et l'histoire nous réservent de temps à autre, Eemans publiait dans le courant de cette même année 1930, aux éditions Hermès de Bruxelles (qu'il venait de fonder avec Goemans), le recueil «Vergeten te worden», contenant dix poèmes hermétiques auxquels répondent dix dessins de l'auteur. Il s'agit sans doute du seul et unique recueil authentiquement surréaliste que la Flandre ait produit (21).

Comment expliquer l'éloignement des amis Eemans et Goemans du groupe surréaliste belge? Analysant le problème complexe de la constitution du groupe vers 1926, André Blavier écrit ce qui suit: «Diverses démarches, rencontres, chassés-croisés et convergences ont précédé, dont l'enchevêtrement n'est encore qu'imparfaitement démêlé» (22). Personnellement, je crains qu'il ne soit guère possible de reconstruire l'histoire véridique du groupe entre les années vingt et trente. En ce qui concerne le cas Eemans, il me semble, toutefois, qu'une divergence fondamentale a provoqué la rupture proprement dite: alors que plusieurs membres du groupe avaient un passé plus ou moins dadaïste derrière eux (23) et que d'autres se prévalaient de certaines affinités avec la pensée d'un Paul Valéry ou d'un Jean Paulhan, et affichaient un mode de raisonnement franchement cartésien, Eemans venait au groupe avec un bagage intellectuel diamétralement opposé qui le prédestinait, pour ainsi dire, au programme passablement irrationnel et anticartésien d'André Breton. Pour lui,

agnostique et résolument antichrétien, les oeuvres des grands mystiques, et particulièrement leurs visions, avaient une valeur transcendante dont la compatibilité avec la démarche surréaliste ne faisait pas de doute. Ayant traduit du moyen-néerlandais la première vision de la grande mystique flamande Soeur Hadewych (XIII^{ème} siècle), il commit l'impair - c'est moi qui dit : impair - de la lire aux amis lors d'une réunion du groupe en la maison des parents de Marcel Lecomte, au 226 de la rue de Mérode à Bruxelles. La réaction fut plutôt froide, car ni un Nougé, ni un Magritte, ni un Jean (plus tard Louis) Scutenaire n'étaient préparés à entendre tel message de la transcendance numineuse.

Je répète donc qu'il sera extrêmement difficile de reconstituer en ses incidences multiples les rétroactes de la scission au sein du groupe surréaliste belge. A Cérisy-la-Salle, lors de la décade consacrée au surréalisme (1966), un exposé d'André Souris - qui fut un membre très controversé, voire mis en accusation du groupe - provoqua une vive discussion à ce sujet (24). Ferdinand Alquié, qui présidait le débat, s'est demandé s'il convenait de parler d'un surréalisme en Belgique ou d'un surréalisme belge. Sa conclusion est intéressante: «le groupe belge a non seulement nié l'esthétique et la beauté où Breton les nie, mais encore en plusieurs autres où Breton les accepte» (25). Or, dans l'étude si fouillée qu'il a consacrée au surréalisme belge, André Blavier déclare froidement: «Le surréalisme fut, en Belgique, un fait wallon, et, plus strictement, hennuyer» (26), tout en oubliant pour les besoins de sa cause que Souris avait confirmé que le groupe de La Louvière, avec Achille Chavée et ses amis Fernand Dumont, Marcel Hevrance et autres, s'était constitué quelques dix ans après celui de Bruxelles et relevait déjà d'une deuxième génération surréaliste (27). De mon côté, je me permets de souligner que tout en admettant que le surréalisme fut en Belgique avant tout le produit des activités de jeunes intellectuels francophones et/ou bilingues, il est cependant certain que plusieurs d'entre eux étaient - tout comme les principaux symbolistes belges - de souche flamande: Camille Goemans, né à Louvain, était le fils du secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature flamandes; Marc. Eemans, né à Termonde, est l'auteur de plusieurs recueils poétiques en langue néerlandaise; E.L.T. Mesens, né à Bruxelles, a débuté dans le milieu intellectuel flamingant du groupe «Ter Waarheid» du futur chef controversé du Verdinaso Joris Van Severen (28) (assassiné en 1940 à Abbeville par des soldats de l'armée française en déroute, ndlr) et n'a cessé de se proclamer, ne serait-ce que par provocation, flamingant de Londres, etc.

Quant à Eemans, il a affirmé *expressis verbis* que sans le surréalisme, il n'aurait pas été ce qu'il est (29). Mais faut-il pour autant le considérer comme un surréaliste authentique? Pour aborder ce problème, les remarques, faites à Cérisy-la-Salle par

José Pierre et par Paul Bénichou, me semblent un point de départ valable. Selon Pierre, le surréalisme belge «s'est développé dans un salon» et aurait eu tort d'ignorer le phénomène du stalinisme (30). Selon Bénichou, il y a des thèmes que «des Belges n'ont pas vécus, c'est-à-dire l'écriture automatique, le rêve, l'inconscient, le merveilleux» (31). Autrement dit, les membres de la soi-disant «Société du Mystère» ont sous-estimé ou imparfaitement assimilé le contenu du «Second Manifeste» (1929) de Breton, dans lequel certaines conceptions de Léon Trotsky sont continuellement sous-jacentes, notamment en ce qui concerne la situation réelle du communisme en Union Soviétique sous le régime de Joseph Staline. Par ailleurs, alors que le «Premier Manifeste» semblait ignorer les Romantiques allemands en tant que «pré-surréalistes», voici que dans le «Second Manifeste», Breton se réfère bel et bien à ceux-ci et particulièrement à Novalis, tout en recommandant une occultation du surréalisme. Eemans, de par sa formation antérieure et ses connaissances des aspirations de Novalis, devait donc être l'un des rares, sinon le seul, parmi les membres du groupe surréaliste belge à entendre l'orientation nouvelle de la pensée de Breton et à pouvoir la juger à sa juste valeur. Contrairement à ce que prétend Bénichou, il avait rédigé, vers 1927, un texte sur l'automatisme sous forme d'une lettre à Irène Hamoir, la future épouse de Jean Scutenaire (32).

S'inspirant hardiment des théories de Sigmund Freud et d'Ivan Pavlov, Eemans décrit dans cette importante lettre la psychologie du rêve. Il défend la thèse selon laquelle l'activité onirique ne peut être interprétée comme une activité psychique pure, mais plutôt comme une association de pensées qui troublent inlassablement la psychè de l'homme. L'idée ne pénètre dans la trame onirique que sous forme d'image, mais, dès lors que l'on se trouve en état de veille, l'automatisme psychique est refoulé par l'agressivité de la raison pratique. Sous-jacente à ces opinions est certainement la conviction qu'il est grand temps d'opérer une révolution dans le mode de penser de l'Occident, mode de penser par trop rationaliste, pour découvrir, enfin, que le langage est infiniment plus qu'une simple convention entre les êtres humains, que le mot est tout autre chose que la simple abstraction d'un concept, qu'il est en fait la gangue en laquelle se trouvent toutes les possibilités créatrices, qu'il a une portée magique et qu'il est doté de pouvoirs. Par le biais de ses activités professionnelles d'alors, Eemans s'est occupé à fond du problème du langage. Grâce à une enquête sur le langage radiophonique qu'il a menée pour le compte de l'hebdomadaire «Radio Belgique», dirigé par le peintre Florian Claes (33), il a été intrigué davantage par l'automatisme verbal et la glossolalie. C'est dans le cadre de cette fascination qu'il a pris contact avec le Père jésuite Marcel Jousse et sa nouvelle psychologie du langage (34).

Quoi qu'il en soit, dans le onzième entretien que Breton a consenti, en 1952, à André Parinaud, il n'a pas seulement mis en relief le rôle joué par Friedrich Hegel dans l'évolution de ses idées, mais il a rappelé que le «Second Manifeste» contient une invitation à confronter dans son avenir le message surréaliste et le message ésotérique (35).

N'est-il pas symptomatique que c'est précisément en cette année 1930, peu après la parution du «Second Manifeste», que les amis Eemans et Goemans se décidèrent à fonder leurs Editions Hermès? Pour autant que je puisse en juger, il s'agit là d'un écho explicite à la note explicative de la phrase capitale bretonienne: «Je demande l'occultation profonde, véritable du surréalisme» (36). Le premier numéro de la revue Hermès s'ouvre par une «Note des Editeurs», de la main de Camille Goemans, dans laquelle il est précisé qu'un flot obscur sépare la mystique de la poésie et que c'est le but de la nouvelle revue d'explorer ce *no man's land* pour vérifier s'il y a opposition radicale ou convergence mystérieuse. Parmi les collaborateurs des onze numéros parus entre juin 1933 et décembre 1939, je cite pêle-mêle le philosophe Jean Wahl, le poète André Roland de Renéville, l'essayiste Denis de Rougement, les orientalistes Emile Dermenghem et Henri Corbin, le penseur Bernard Groethuysen. Eemans et Baert ont assumé la direction de l'entreprise tandis que le poète Henri Michaux a fait office de rédacteur en chef pendant plusieurs années (37).

L'expérience mystique, avec laquelle se familiarisa Eemans à un si haut degré par le biais de la revue Hermès, n'était nullement étrangère au surréalisme tel que l'entendait Breton. Le si perspicace Victor Crastre, frappé sans doute par le renvoi dans le «Second Manifeste» à ce point suprême «où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable cessent d'être perçus contradictoirement» (38), n'a-t-il pas détecté une quasi-similitude entre le discours des mystiques du Moyen Age et celui de Breton (39)? Il n'empêche que Mesens, fidèle ami d'Eemans, lui a reproché une déviation vers un «culte mystico-panthéiste dont l'expression est symboliste et ne peut rien avoir en commun avec la réduction des antinomies que le surréalisme s'est toujours proposée» (40). Contre cette présentation des choses, Serge Hutin s'est insurgé: «Pour qui connaît le sens profond de la démarche d'un Marc. Eemans, il ne sera guère difficile de faire justice de semblables reproches... Et, d'ailleurs, en quoi cette démarche, qui procède en droite ligne de cette affirmation d'André Breton: «Tout porte à croire qu'il existe un certain point d'où la vie et la mort...» (Manifeste, p.92) ne pourrait-elle avoir quoi que ce soit de commun avec cette réduction des antinomies qui serait le but de toutes les démarches surréalistes?» (41). A noter qu'André Blavier est arrivé indirectement

à la même conclusion: «A l'exception de Lecomte, en effet, les surréalistes de Belgique ne manifesteront, à l'inverse aussi de Marc. Eemans, collaborateur d'Hermès et, plus tard, un des participants à Fantasmagie qu'un intérêt limité et critique pour les arcanes et les ésotérismes constitués» (42).

Chez Eemans, point de recours cependant au fantastique ou au monstrueux, mais bien au poétique de ce que Novalis appelait l'idéalisme magique, c'est-à-dire au merveilleux qu'André Breton opposait volontiers au mystère (43). Nous voilà ainsi confrontés à un corollaire décisif de la question qui nous préoccupe ici, à savoir en quoi l'idéalisme magique prôné par Eemans est compatible ou non avec l'orthodoxie surréaliste codifiée par Breton. Or, le texte de ce dernier sur l'art magique se lit presque comme un prolongement de l'idéalisme magique d'un Novalis, cet idéalisme donc qui est à l'origine du discours eemansien. Il y a, dans ce texte, nombre de phrases et d'options qui pourraient être de la main d'Eemans. J'attire spécialement l'attention sur le passage que voici: «La conception de l'oeuvre d'art comme objectivation sur le plan matériel d'un dynamisme de même nature que celui qui a présidé à la création du monde s'éclaire d'une lumière particulièrement vive chez les Gnostiques» (44). Quant à lui, Eemans n'a jamais cessé de s'occuper de la Gnose en général et de certains de ses grands-prêtres comme Jacob Boehme en particulier. Et, dans une communication qu'il a faite à la Septième Biennale internationale de Poésie de Knokke en septembre 1965, il a réaffirmé sa foi dans l'idéalisme magique comme Novalis l'a compris (45).

A la lumière de tout ce qui précède, on peut se rendre compte qu'il y avait un monde entre la pensée d'Eemans, partiellement identique et partiellement parallèle à celle de Breton, et celle des autres membres de la «Société du Mystère». Marcel Mariën, dans un entretien accordé il y a quelques années à Christian Bussy, l'a confirmé à sa façon en parlant «même des différences fondamentales» entre les surréalistes belges et la doctrine bretonnienne. Il s'agissait avant tout de l'efficacité de l'expérience poétique. Après avoir soulevé la divergence de vue quant à l'essence de la poésie entre Breton et Eluard, Mariën affirmait que la conception belge fut proche de celle d'Eluard, pour qui «le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré». Et il continuait: «Pour Nougé, pour Magritte, jamais il n'a été question de concevoir autrement l'activité poétique que sous l'angle de la préméditation, c'est-à-dire de l'invention d'un objet (poème ou image peinte) susceptible de toucher, de bouleverser le lecteur, le spectateur...». Par contre, «Breton, à partir de l'expérience de l'écriture automatique, a construit une théorie, un véritable système philosophique qui élève l'inspiration naïve au rang de vérité, ce qui l'englutit à mon sens dans la mystique» (46). Bien entendu, il serait à la fois téméraire et

inutile d'argumenter en faveur de l'une de ces deux positions. Mais il serait non moins injuste de passer sous silence l'apport original et riche d'Eemans au mouvement surréaliste de notre siècle.

Piet Tommissen

Notes

(1) Les disciples de Sais et les fragments de Novalis (traduits de l'Allemand par Maurice Maeterlinck), Paris: Calmann-Lévy, nouvelle éd. = 1914, LI-251 p.

(2) Rik Sauwen, Geert Van Bruaen, le petit homme du Rien, Verviers: Temps mêlés, 1970, 31 p.

(3) Cf. Guido Eeckels, Marginales. Notes sur le lyrisme néerlandais, Bruxelles: Eds de la Toison d'Or, 1943, 249 p.; cf. pp. 110-122 et le numéro spécial Van Ostaijen de la revue Espaces. Documents XXe siècle, n° 3-4, 1974, 80 p. En outre, quelques textes du poète ont été traduits, e.a. dans la revue Diagraphe, n° 22-23, mars 1980, pp. 170-172.

(4) M. Eemans, «Bij Paul Van Ostaijen in de leer», De Periscoop, vol. 7 n° 1, nov. 1956, pp. 1-2.

(5) Amance, Divinité de Frédéric Nietzsche. Germe d'une religion d'Europe, Paris: Eds du Siècle, 1925., 190 p. Cf. la notice d'Eemans sur ce livre, Espaces. Documents XXe siècle, n° 1 automne 1973, p. 40.

(6) Quant à cette revue, cf. les renseignements bibliographiques p. 92 dans le répertoire descriptif de Richard Admussen, Les petites revues littéraires 1914-1939, Paris: Nizet, 1970, 158 p. A signaler dans la collection de la revue des ouvrages de Friedrich Schelling, Jean Wahl, William Blake et Georges Politzer. Pour une évaluation des desseins du groupe, cf. pp. 388-389 dans le livre de Christian Sénéchal, Les grands courants de la littérature française contemporaine, Paris: Malfère, 1941, 463 p.

(7) C'est à dessein que je cite ce grand artiste. Car, selon Marcel Pierre, Eemans, ainsi que Mambour, auraient été des initiateurs de Magritte (Histoire de la peinture surréaliste,

Paris: Eds du Seuil, 1959, 383 p.; cf. p. 187), tandis que José Vovelle prétend le contraire: Eemans et Mambour auraient subi l'influence de Magritte (Le surréalisme en Belgique,

Bruxelles: de Rache, 1972, 374 p.; cf. p. 27. Or, je pense que le problème est

infiniment plus complexe que ces doctes affirmations ne le laissent entendre.

(8) J. Walravens, *La peinture abstraite en Flandre*, Bruxelles: Arcade, 1963, 316 p.; cf. p. 195.

(9) Cf. aussi le catalogue *Vers une plastique pure. Les premiers abstraits belges 1918-1930*, Bruxelles: Musées royaux des

Beaux-Arts de Belgique, 1972, 63 p.; cf. p. 24.

(10) Ceci est corroboré par des lettres inédites qu'Eemans a adressées à Peeters.

(11) Serge Goyens de Heusch, 'Sept Arts.' Revue hebdomadaire et mouvement artistique, Bruxelles 1922-1929, Bruxelles: Ministère de la Culture Française de Belgique, 1972, 159 p.; cf. p. 149.

(12) S. Goyens de Heusch, op. cit. (cf. note 11), p. 153.

(13) P. Tommissen, «Un manifeste inédit de Marc. Eemans», *Nouvelles à la main. Espaces*, vol. 11, n° 182, pp. 33-44; cf. pp. 45-50 (le texte du manifeste).

(14) Sacha Heydeman, «Ma vie avec Camille Goemans», *Espaces. Documents XXe siècle*, n° 1, automne 1973, pp. 17-27. Il existe une anthologie de Goemans, *Oeuvre 1922-1957*, Bruxelles: de Rache, 1970, 262 p.

(15) Mesens a continué le dialogue épistolaire avec Eemans jusqu'à la fin de sa vie mouvementée.

(16) P. Waldberg, René Magritte, Bruxelles: de Rache, 1965, 357 p.; cf. p. 124. A noter l'avis d'André Blavier, «Le surréalisme en Belgique», *Europe*, vol. 44, n° 475-476, nov.-déc. 1968, pp. 195-205; cf. p. 200: «Waldberg parle d'une 'société du mystère' peut-être pas tout à fait convaincante.»

(17) M. Eemans, «Une histoire parallèle du surréalisme en Belgique», *Nouvelles à la main. Espaces*, vol. 11, n° 180, 1971, pp. 2-8; cf. p. 3.

(18) J. Vovelle, op. cit. (cf. note 7), pp. 21-22.

(19) Cf. la publicité de cette galerie dans la revue *Variété*, vol. 2, 15 août 1929, p. XXXV.

(20) V. Servanckx, «Marc. Eemans», *Variété* vol. 1 n° 3, juillet 1928, p. 169.

(21) Il existe une édition bilingue de cet ouvrage: *Vergeten te worden. 10 lijnvormen beïnvloed door 10 woordvormen / Oublier de devenir. 10 formes linéaires influencées par 10 formes*

verbales, Bruxelles: Maison internationale de la Poésie, 1983. Dans une espèce d'introduction, le professeur Paul Hadermann reprend l'affirmation de Mesens que cet ouvrage «fut en son temps le seul recueil surréaliste de la littérature flamande.»

(22) A. Blavier, «Le groupe surréaliste», *Phantomas*, vol. 18, n° 100-111, 1971, pp. 197-248; cf. p. 218.

(23) Contrairement à l'avis de Pierre Bourgeois - cf. A. Blavier, *art. cit.* (cf. note 22), p. 238 note 8 - il n'y a pas une phase dadaïste dans l'évolution créatrice d'Eemans.

(24) A. Souris, «Paul Nougé et ses complices», pp. 432-443 dans le recueil d'études édité par F. Alquié, *Entretiens sur le Surréalisme*, Paris/La Haye: Mouton, 1968, 568 p. Il existe une anthologie de Nougé: *Histoire de ne pas rive*, Bruxelles: Eds de la Revue 'Les lèvres nues', 1956, 315 p.

(25) F. Alquié (éd.), *op. cit.* (cf. note 24), p. 444.

(26) A. Blavier, *art. cit.* (cf. note 22), p. 202.

(27) F. Alquié (éd.), *op. cit.* (cf. note 24), p. 448. Il y a quelques indications utiles dans le catalogue *L'apport wallon au Surréalisme*, Liège: Musée des Beaux-Arts, 1955, 22 p. + illustrations.

(28) Rachel Baes, Joris Van Severen, *une âme*, Zulte: Eds Oranje, 1965, 290p.

(29) M. Eemans, «'Surréaliste ou non?', *Nouvelles à la main*. *Espaces*, vol. 11, n° 183, 1972, p. 61.

(30) F. Alquié (éd.), *op. cit.* (cf. note 24), p. 447.

(31) F. Alquié (éd.), *op. cit.* (cf. note 24), p. 450.

(32) Ce texte, reproduit dans la version flamande de mon essai de biographie intellectuelle d'Eemans, ne figure pas dans la traduction française, Bruxelles: Sodim, 1980, 92 p..

(33) Pour le questionnaire utilisé, cf. *Radio Belgique*, vol. 3, n° 45, le 6 novembre 1932, p. 15.

(34) Sur ces théories, cf. e.a. Frédéric Lefèvre, «Une nouvelle psychologie du langage», *Le Roseau d'or* n° 20, 1927, pp. 182. A noter qu'Eemans a eu des entretiens fructueux avec le Père Jousse.

(35) A. Breton, *Entretiens 1913-1952 avec André Parinaud et autres*, Paris: La Nouvelle Revue Française, 1952, 317 p., cf. pp. 151-152.

(36) A. Breton, *Oeuvres complètes*. Tome 1, Paris: Gallimard, 1988, LXXXII-1798 p., cf. p. 821.

(37) M. Eemans, «Ce que fut la revue méta-surréaliste 'Hermès'», *Le Journal des poètes*, vol. 49 n° 2, avril 1979, pp. 11-13.

(38) A. Breton, *op. cit.* (cf. note 36), p. 781. En outre, V. Crastre, *Le drame du surréalisme*, Paris: Eds du Temps, 1963, 125 p.; cf. pp. 114-115.

(39) V. Crastre, *op. cit.* (cf. note 38), p. 109-117: «Surréalisme et ésotérisme».

(40) Serge Hutin et Friedrich-Markus Huebner, *Ars Magna. Marc. Eemans, peintre et poète gnostique*, Paris: Le Soleil dans la tête, 1959., 39 p.; cf. p. 15 note 1.

(41) S. Hutin et Fr.-M. Huebner, *op. cit.* (cf. note 40), pp. 15-16

(42) A. Blavier, *art. cit.* (cf. note 22), p. 218.

(43) Marc Eigeldinger (éd.), *André Breton. Essais et témoignages*, Neuchâtel: A la Baconnière, 1949, 250 p., cf. pp. 36-42 (il s'agit de la reproduction d'un texte de 1936: «Le merveilleux pour le romantisme allemand, Cf. p. 231 note 159 dans le livre de Marguerite Bonnet, *André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste*, Paris, Corti, 1975, 460p.

Nous savons par Gustav René Hocke, le grand spécialiste allemand du maniérisme, que Breton lui a avoué en 1931 sa familiarité avec l'oeuvre de Novalis: *Verzweiflung und Zuversicht. Zur Kunst und Literatur am Ende unseres Jahrhunderts*, Munich Piper, 1974, 283 p.; cf. p. 121 note 38.

(44) A Breton, *Perspective cavalière*, Paris: Gallimard, 1970, 244 p.; Cf. p. 144 (le texte date de 1957).

(45) M. Eemans, *Approches du poétique*, Bruxelles, Fagne, 1973, 36 p.; cf. pp. 11-18.

(46) M. Mariën, *Rétrospective & Nouveautés 1937-1967*, Bruxelles: Galerie Defacqz, 1967, 71 p.; Cf. pp. 68-70.

Né en 1925, Piet Tommissen, professeur émérite a publié 25 livres et près de 250 articles. Il s'est spécialisé dans la vie et l'oeuvre de Vilfredo Pareto, d'Ernst Jünger et surtout de Carl Schmitt, sans pour autant négliger certains courants artistiques (en premier lieu le dadaïsme) et leurs représentants les plus intéressants, comme Marc. Eemans, à qui il a consacré une biographie intellectuelle superbement illustrée: «Marc. Eemans. Un essai de biographie intellectuelle, suivi d'une esquisse de biographie spirituelle par F.M. Huebner et d'une postface de J.J. Gaillard», Sodim, Bruxelles 1980. On consultera aussi S. Hutin et F.M. Huebner, «Ars Magna. Marc. Eemans, peintre et poète gnostique», *Le Soleil dans la tête*, Paris 1959.

Le présent article, sollicité par un spécialiste français du surréalisme pour le numéro II d'une revue parisienne (1979), accepté dans un premier temps, a été censuré par les financiers de ladite revue, que nous ne citerons pas, par pure charité païenne. L'auteur s'est refusé à en modifier le texte, quelques petites notes mises à part.



Entretien avec Marc. Eemans, le dernier surréaliste

La première question que je poserai est toute simple en apparence. Qui êtes-vous, Marc. Eemans?

Pour répondre d'une façon quelque peu satisfaisante à votre question, il me faudrait en réalité écrire une vraie autobiographie intellectuelle de quelques milliers de pages... Mais tâchons d'être aussi bref que possible, tout en ne faisant pas entorse au souci d'objectivité, sans besoin d'autosatisfaction ou d'auto-encensement.

En me demandant tout d'abord qui je suis, vous me posez une question bien embarrassante... En dépit de l'injonction delphique, on ne se connaît jamais soi-même. Je ferai d'abord appel à deux témoignages bien élogieux et flatteurs il est vrai, l'un de l'écrivain Thomas Owen, alias Stéphane Rey, autre pseudonyme de Gérard Bertot, lorsqu'il écrit: «Marc. Eemans apparaît un peu comme un prince germanique, sorti de l'ombre ou du tombeau, porteur d'un message de l'autre monde, mage et prophète, sorte de revenant chargé de sortilèges». L'autre est d'une amie tourangelle, feu la poétesse Anne-Marie De Backer qui m'appelait «Marc l'Enchanteur», faisant de moi quelque Merlin flamand... Le poète surréaliste Paul Colinet, lui, m'appelait «Marc le Grec» (sous-entendu «dorien»), alors que pour d'autres j'étais le «sombre Viking».

Moins exalté, l'historien d'art allemand Friedrich-Marcus Huebner, dans un important essai qu'il m'a consacré, m'a qualifié d'«éloquent interprète des expériences intemporelles» tandis que le poète et critique d'art français Armand Olivennes n'hésite pas à me considérer comme «l'un des grands contemporains». N'allez toutefois pas croire que toutes les voix sont unanimes pour faire mon éloge, loin de là! C'est ainsi que l'historien d'art allemand Gustav René Hocke a qualifié ma peinture, reproduction à l'appui, de «surrealistischer Kitsch». J'ai partagé cette

disgrâce avec une amie surréaliste, Jane Graverol... En dépit de l'amitié que n'ont cessé de me témoigner plusieurs de mes premiers compagnons de route du surréalisme belge, une Irène Hamoir et son mari Louis Scutenaire, un Camille Goemans, un E.L.T. Mesens et un Paul Colinet, cela jusqu'à leur disparition, nombre de post-surréalistes d'obédience stalinienne, voire maoïste, n'ont cessé eux de m'accabler de pamphlets aussi haineux qu'absurdes. Après tout, ne suis-je pas un «artiste maudit», selon la formule d'un ami un peu sarcastique?

Mais soyons sérieux, pour en venir à des réalités, tel le fait que je suis devenu un jeune païen dès les bancs de l'école primaire, tout d'abord sous l'influence d'un frère aîné (qui est aujourd'hui à 96 ans le doyen de la presse belge, et qui a connu F. Khnopff par exemple, ndlr), avant tout athée impénitent et wagnérien fanatique. Mon frère Nestor m'a initié à la mythologie de l'«Anneau des Niebelungen», initiation complétée dans la suite par un professeur de néerlandais, un homme remarquable du nom de Maurits Brants, auteur d'un livre sur la mythologie germanique. Déjà en jeune gamin féru d'art, mon dieu préféré était Balder, l'Apollon hyperboréen. C'est dans la classe de mon professeur Brants que j'ai appris à connaître et à aimer ce dieu, cela grâce au beau poème «Mei» du poète symboliste hollandais Herman Gorter, chez qui Balder est une figure allégorique centrale. Quant au dieu maudit Loki, je l'ai vu naître vers mes dix ans sous l'ébauchoir d'un lointain cousin sculpteur, sous la forme d'un puissant torse tourmenté. Hélas, cette oeuvre digne d'un Rodin a disparu après la guerre de 14-18, car ce sculpteur, lui aussi, a été un artiste maudit en son temps...

Vers l'âge de treize ou quatorze ans, j'ai fait une excursion sur le Rhin, ce qui m'a permis de découvrir le Drachenfels et la Lorelei. Durant ce même voyage, j'ai également pu approfondir mes connaissances des dieux du Walhalla par l'achat d'un livre illustré consacré aux dieux et héros des anciens Germains. J'y ajouterai l'achat, dans la même librairie de Cologne, d'une édition illustrée du «Faust» de Goethe. Que de fantasmagories mythologiques et autres dans le second «Faust»! Et que de souvenirs païens! Ces deux ouvrages devinrent mes livres de chevet.

Le sens de ma vie est en réalité d'ordre spirituel et éthique, voire esthétique et, surtout, non politique, fait avant tout d'une inépuisable, et peut-être naïve dose d'idéalisme, avec des hauts et des bas, et surtout des errements, de cuisants échecs, de sorte que je me demande souvent si je ne suis pas en fin de compte qu'un pauvre raté, plein de suffisance dérisoire? J'ai appris très tôt que, pour citer mon cher Guillaume le Taciturne, «point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer». Je persévère.

Vous êtes sans doute le dernier survivant de l'aventure surréaliste en Belgique. Quelle place occupez-vous dans ce mouvement? En quoi vous distinguez-vous des autres membres du groupe?

J'ai appartenu au premier groupe surréaliste belge de la seconde moitié des années 20. Cela a commencé bien avant le lancement du premier «Manifeste du Surréalisme» d'André Breton en 1924. Figurez-vous un personnage assez pittoresque du nom de Geert Van Bruaene, acteur flamand de son état, converti en marchand de tableaux et tenant une galerie d'art appelée «Le Cabinet Maldoror», sis en l'hôtel Ravenstein, dans la rue du même nom à Bruxelles.

Personnage aussi inventif et farfelu qu'instable, il a tenu par la suite toute une série d'autres galeries d'art aux enseignes les plus fantaisistes dont la dernière s'est appelée «La fin des haricots», avant de devenir le tenancier d'un cabaret folklorique, poétique et surtout surréaliste appelé «La fleur en papier doré» (qui existe toujours, ndlr). Au cours des années, il a eu tour à tour comme associés dans ses galeries successives le dramaturge Michel de Ghelderode, le poète surréaliste Camille Goemans et enfin le poète et collagiste surréaliste E.L.T. Mesens ainsi que moi-même.

Van Bruaene est à considérer comme le père du surréalisme en Belgique, fortement teinté, il est vrai, d'une belle dose de dadaïsme.

Je devais avoir environ quinze ans, mais j'étais déjà bien chargé d'un bagage littéraire allant des «Métamorphoses» d'Ovide à Dante, en passant par Homère, Virgile et Platon, lorsque Van Bruaene, devenu mon ami et mon cicerone en matière d'avant-gardisme, me révéla les splendeurs post-romantiques et pré-surréalistes, mais surtout sulfureuses, des «Chants de Maldoror» du mystérieux comte de Lautréamont. J'ajouterai qu'à l'époque j'étais également féru de cet art abstrait géométrique ou «froid» comme on dit à présent, appelé en Belgique la «Plastique pure». Je souligne «pure», le mot clé de toutes mes aspirations spirituelles. Besoin de «pureté», d'aller toujours «plus outre», selon la devise d'une vieille famille noble belge, bref d'être le «pèlerin» d'un perpétuel «absolu».

D'autre part, c'est dans la deuxième des nombreuses galeries d'art de mon ami Van Bruaene, appelée «La Vierge poupine», que je fis la connaissance de son associé du moment, le grand poète expressionniste flamand Paul Van Ostaijen, mort hélas trop tôt à l'âge de trente-deux ans. Ce fut pour moi, après la rencontre au cabaret folklorique et littéraire «Le Diable au corps», du jeune poète René Baert, la rencontre capitale de ma vie intellectuelle. Je devais avoir alors dix-huit ans. C'est Paul Van Ostaijen qui m'apprit, notamment dans une espèce de credo littéraire - texte d'une conférence publié par la suite dans l'hebdomadaire d'avant-garde «7 Arts» dont

j'étais devenu l'un des principaux collaborateurs -, qu'il faudrait revoir toute l'histoire de la littérature occidentale, en mettant au pinacle les auteurs mystiques tels Hadewych et Ruusbroec pour le domaine thiois; saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila pour la littérature espagnole; Maître Eckhart, sainte Hildegarde de Bingen, Mechtild de Magdebourg, Jacob Böhme et Angelus Silesius pour la littérature allemande; sainte Catherine de Sienne et le fameux «Cantique du Soleil» du Poverello pour la littérature italienne. En ce qui concerne la littérature française, et peut-être faite de mieux, il recommandait la redécouverte de la piétiste Madame Marie-Jeanne Bouvières de la Mothe-Guyon. Énumération assez inattendue de la part d'un poète aussi «païen» que moi, et j'y aurais ajouté le quiétiste allemand Novalis dont j'avais appris à connaître «Les disciples à Saïs» dans la belle traduction de Maurice Maeterlinck. Mais pendant que j'y suis, pourquoi ne rappellerais-je pas que ce dernier a été le traducteur des «Noces spirituelles» de Ruusbroec l'Admirable? N'est-ce pas une coïncidence étrange que cet intérêt commun pour la littérature mystique de la part d'un poète symboliste, d'un poète expressionniste et d'un futur surréaliste? Quoi qu'il en soit, voyez-y l'origine ou plutôt une des origines de la revue *Hermès*.

Quant à mon «surréalisme», oui, je suis actuellement le dernier surréaliste encore en vie, en tout cas en ce qui concerne le premier groupe belge. Pour une définition du surréalisme, je vous renvoie aux «Manifestes» d'André Breton, en précisant qu'il doit y avoir autant de surréalismes qu'il y a de surréalistes. En effet que peuvent avoir en commun, par exemple, les deux surréalistes belges passablement pataphysiciens Paul Colinet et Louis Scutenaire avec les théories de Breton? Mon surréalisme à moi est d'ordre métaphysique, dans le prolongement de celui de Giorgio de Chirico et fort loin de «l'A.B.C. surréaliste» (Salvador Dali dixit) de René Magritte, dont certains s'obstinent à prétendre que je ne serais qu'un pâle épigone. Quant aux dissidences, elles sont innombrables à en juger par les bulles d'excommunication lancées par le pape du surréalisme. C'est ainsi que les plus prestigieux compagnons de route de Breton en ont été tour à tour victimes, ainsi Philippe Soupault, Antonin Artaud, Louis Aragon, Paul Eluard, Max Ernst, sans oublier le facétieux Salvador Dali.

En matière d'anticléricalisme, les surréalistes n'ont guère dépassé le stade dérisoire du blasphème de collégiens, du style d'un Benjamin Péret insultant un curé, de l'exposition du saint Sacrement dans un wc ou du désir de faire l'amour dans un confessionnal, chose que ces messieurs, si je ne me trompe, n'ont d'ailleurs jamais osé faire... Il y eut aussi l'inénarrable Ernest de Gengenbach, ancien élève des Jésuites, qui aimait se promener en soutane, à l'en croire «comme moyen de

séduction érotique auprès des actrices et des riches étrangères». Dans son «satanisme», il doit être un jour monté en chaire de Notre-Dame de Paris. Il a d'ailleurs accusé Breton de n'avoir pas compris sa «mission», qui était de fonder une nouvelle religion diabolique...

Par contre, il y a eu au moins un surréaliste authentiquement catholique: Michel Carrouges, auteur d'un ouvrage fondamental sur le surréalisme, mais aussi collaborateur de la Revue des Études carmélitaines, ce qui lui valut un jour, de la part des surréalistes bon teint un «Merde à Dieu! Merde à Carrouges!». Max Ernst, lui, sut «blasphémer» avec humour en peignant une sainte Vierge corrigeant l'Enfant Jésus d'une fessée magistrale devant Breton et Eluard comme témoins. Un ridicule incident anticlérical a néanmoins été provoqué par la très bigotte Georgette Magritte lors d'une visite à André Breton en son atelier de la rue Fontaine. Celui-ci, en voyant au cou de la femme du peintre du «Viol» une petite croix en or, se serait écrié: «Madame, enlevez-moi cette ordure». Sur quoi, le couple Magritte se retira dignement, et ce fut la brouille avec Breton. Cela n'empêche que Paul Eluard, bien que poète surréaliste stalinien, avait un oncle curé en compagnie duquel il se fit fièrement et très bourgeoisement «tirer le portrait».

En fait, le surréalisme est en principe «athée», et pour savoir ce qu'il entend par-là, il faut consulter le «Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs», au mot «Dieu». C'est assez décevant, mais il ne faut pas oublier de lire, dans le même dictionnaire, les articles consacrés au christianisme ainsi que l'article «athéisme». En matière de religion, Breton tolérait tout au plus le druidisme, et cela en tant que patriote gaulois anti-romain, opposé à la civilisation latine... Mais n'oublions pas que Dali s'est marié trois fois avec Gala Eluard, une fois civilement, une fois selon le rite orthodoxe et la troisième fois en bon catholique.

Politiquement, tout «bon surréaliste» se doit d'être ou bien stalinien, ou bien trotskiste, à moins d'être maoïste ou encore «anarchiste sentimental» comme mon ami intime Mesens, qui me considérait comme son «disciple préféré!» Cela ne n'empêche qu'en tant que «surréaliste maudit», je me trouve gommé dans la plupart des «hagiographies» du surréalisme orthodoxe. Même le très scientifique personnel du Musée des Beaux-Arts de Bruxelles a cru bon de me censurer et d'écarter une de mes oeuvres des cimaises d'une de ses expositions temporaires, cela en dépit d'un «Hommage au Père de la Révolution» (Lénine), que j'ai peint à l'âge de dix-huit ans... Et voilà donc pour «mon surréalisme», qui a conduit directement à la création de la revue *Hermès*, dont j'ai été un des deux directeurs, l'autre étant le beau poète René Baert, tragiquement disparu, comme vous le savez.

Hermès a été fondé par vous-même et par René Baert en 1933. Y ont collaboré les jeunes Henri Corbin, Henri Michaux, Rolland de Renéville, un ancien du Grand Jeu. Pouvez-vous nous dire quelques mots de cette aventure?

Hermès était en somme une revue para-surréaliste, née de certains passages du «Second Manifeste du surréalisme» commandant une «occultation» de ce dernier. Notre ami surréaliste Camille Goemans se trouvait d'ailleurs à l'origine de notre initiative, et c'est lui qui a été l'auteur des «Notes des Editeurs» de chacun des onze numéros parus avant la guerre. Après celle-ci, il parut également deux «Cahiers d'Hermès», dirigés par Rolland de Renéville, ainsi qu'une série «pirate» dirigée par Jacques Masui, exclu du comité de rédaction pour incompétence notoire. Ce comité était passablement hétéroclite, constitué soit par affinités électives, soit par relations amicales, soit aussi par les hasards du mécénat. C'est ainsi qu'Henri Michaux, un condisciple et ami de Goemans au Collège jésuite Saint-Michel de Bruxelles, devenu notre secrétaire de rédaction, a été le seul collaborateur rémunéré de la revue. En dehors des fondateurs surréalistes, cette rédaction se composait ainsi d'un ancien du Grand Jeu et auteur d'un «Rimbaud le Voyant», d'un anglicisant futur bibliothécaire de l'Université Libre de Bruxelles, d'un philosophe marxiste (avec lui et son amie nous avons repéré toutes les demeures de Marx à Bruxelles, pour le compte de l'Institut Lénine de Moscou!), d'un juif d'origine italienne et d'une dame mécène luxembourgeoise, qui a fini par payer les factures de la revue.

Et puis il y avait également les collaborateurs, les uns catholiques, d'autres protestants, des agnostiques et des juifs. Il y avait aussi des sympathisants et collaborateurs occultes, tel le cher et grand Jean Paulhan, qui nous passa les bonnes feuilles des livres de Martin Heidegger -ce qui me valut un mot de remerciement de ce dernier-, de Karl Jaspers et de Léon Chestov, sans oublier la traduction de mystiques orientaux, avec la précieuse collaboration d'Henri Corbin et de Michel Leiris.

Hermès, faut-il le préciser, était une revue éclectique et nullement dogmatique, destinée avant tout à l'exploration de tous les domaines de la spiritualité. Elle se voulait surtout le lieu d'études comparatives de poésie, de mystique et de philosophie. Tout cela sans me considérer comme un mystique, car je ne possède pas la grâce... Considérez-moi plutôt comme quelqu'un de non-dogmatique et de non-fanatique, pour qui la formule de Pirandello «à chacun sa vérité» est chose sacrée.

Qu'entendez-vous par «numineux», terme que vous utilisez dans vos textes?

Question capitale pour qui entend explorer les domaines du Sacré. Il faut relire «Das Heilige», de Rudolf Otto (réédité chez Payot tout récemment, ndlr) qui a d'ailleurs mis le mot à la mode. Ce savant professeur de l'Université de Marbourg y a cerné de près «l'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel», sans toutefois épuiser le sujet. Voyez également mon essai «La poésie et le sacré», dans mon petit livre «Approches du Poétique» (Ed. H. Fagne, Bruxelles 1973, voir plus loin).

Quels furent pour vous les «grands voyages»?

Quant à mes voyages en Grèce, en Italie, en Allemagne, pays auxquels j'ajouterai la Grande-Bretagne, le Portugal, la Suisse, la Norvège et la Tunisie, disons que ce furent des voyages initiatiques, des pèlerinages aux sources de notre civilisation, actuellement en pleine décomposition, hélas... J'ai surtout été attiré par les hauts-lieux de notre tradition artistique et spirituelle, à commencer par Delphes, où j'ai fait un pieux pèlerinage à la maison d'Angelos Sikélianos, que je n'ai malheureusement connu qu'au travers d'une précieuse correspondance, aujourd'hui perdue, sur sa tentative de résurrection des antiques jeux delphiques. Il y a surtout l'Acropole d'Athènes au pied duquel j'ai assisté, un soir d'été, sur les gradins de l'Odéon d'Hérode Atticus, à une représentation de l'«Oedipe à Colonne» de Sophocle. Je connais à peu près tous les temples de la Grèce et de la Grande Grèce. J'ai même passé quinze jours inoubliables à Paestum, l'antique cité des plus beaux temples grecs d'Italie. Dans ce pays, j'ai également marché sur les traces du Paganisme néo-platonicien du cercle de Laurent de Médicis. Entre parenthèses, notre Paganisme actuel aurait beaucoup à apprendre de cette prodigieuse renaissance de la sagesse antique.

Dans un autre registre, il y a mon pèlerinage à Castel del Monte, ce haut-lieu gibelin, oeuvre de Frédéric II de Hohenstaufen, personnage quasi mythique à qui je voue un vrai culte et à qui j'ai consacré toute une évocation historico-poétique. Toute la Pouille respire encore son esprit, et puis il y a son tombeau, en la cathédrale de Palerme...

Qu'en est-il du Paganisme et de ses mythes?

Rappelez-vous ce que Georges Sorel a pu écrire au sujet des mythes mobilisateurs. Relisez Nietzsche, dont «Ainsi parla Zarathoustra» est une véritable bible du Paganisme. Tout cela est fort loin d'un Paganisme folklorique aux cérémonies plus ou moins grotesques, qui n'est que du toc. L'Allemagne nazie et l'Italie fasciste ont connu pareil carnaval. Heureusement, qu'il subsiste de cette époque, malgré les destructions dues à la guerre, mais aussi au vandalisme systématique des alliés américano-soviétiques, d'admirables témoignages d'architecture et d'art néo-païens, surtout de sculpture néo-classique, dignes des plus belles époques du Paganisme et du style impérial romain. Non, l'actuel bric à brac païen mérite souvent de figurer dans le livre lucide de Julius Evola consacré aux «Masques et visages du spiritualisme contemporain». Dans cet ouvrage, le tout grand maître de la «Tradition primordiale» met tour à tour au pilori le théosophisme, l'anthroposophie, le néo-mysticisme à la Krishnamurti, sans oublier les obsédés du Surhomme et les tenants d'un christianisme «scientiste», ésotérique à la sauce cathare ou non, ou encore le christianisme «positif», qui fut à la mode sous le IIIème Reich et qui finit par faire du Christ un pur Aryen, car «Galiléen»! Je vois plutôt un Paganisme philosophique et poétique ressuscitant à l'occasion les dieux antiques, soit comme pure fiction, soit comme allégorie ou symbole, un Paganisme qui aurait comme figures tutélaires un Hölderlin, un Rilke, un Stefan George et un Heidegger, lui qui a si bien parlé des «Dieux à venir». Sans oublier un Wagner, un Nietzsche et un Evola, le prophète d'une révolte contre le monde moderne et d'un «impérialisme païen» et gibelin. Savez-vous qu'on m'appelle parfois Marc le Gibelin? A rejeter, un René Guénon, qui a bien des mérites en matière de recours à notre antique Tradition polaire, mais qui s'est converti à l'Islam, hélas... Je songe à la nécessité de créer un haut-lieu de la spiritualité païenne, où l'on approfondirait nos connaissances au cours de réunions périodiques du genre des universités d'été. Je vois, pour ces études, un édifice digne du Goetheanum de Steiner, près de Bâle, que j'ai visité à deux reprises. Rivalisant avec les fastes de ce Goetheanum anthroposophique, il y eut aussi l'éphémère centre initiatique du Paganisme germanique du Wevelsburg, en Westphalie, dont le noyau devait être l'ancienne résidence d'été des princes-évêques de Paderborn, mais restaurée et adaptée à ses nouvelles fonctions. Autour du Wevelsburg devait surgir une vaste cité initiatique dont les plans furent établis par l'architecte Hermann Bartels. Mais si l'homme propose, Odin en disposa autrement. Aussi tout cela s'écroula-t-il dans le Ragnarök de 1945... Folie des grandeurs, me répliquera-t-on. En effet, mais il y a alors la suggestion, oubliée depuis, d'un ami moldave, le prince Demetrios Ghika, qui proposa, lors d'une réunion à Athènes de savants traditionalistes, de créer un modeste «Centro Studi Evoliani» sur une petite

île grecque, loin du tourisme de masse, par exemple l'île de Paxos, en Mer ionienne... Ici à Bruxelles, je vois le lieu idéal pour mon Paganisme: le Palais Stoclet de l'avenue de Tervueren, merveilleuse construction dans le plus pur Jugendstil viennois. Hélas, il s'agit d'une demeure privée que je n'ai pu visiter jusqu'ici. Toutefois, à ce somptueux édifice d'un mécène capitaliste, j'aurais préféré la demeure vraiment initiatique - également en style Sécession viennoise - du peintre symboliste Fernand Khnopff, immeuble qui a succombé à la rage destructrice d'un promoteur immobilier pour être remplacé par un «building» bourgeoisement banal.

Quid du «Centro Studi Evoliani» de Bruxelles?

Ce fut en fait une déception en raison du peu d'envergure des intéressés, qui formaient un curieux mélange assez haut en couleur. Quant à ma Fondation, car il existe une Fondation Marc. Eemans, qui devait devenir un centre d'études de l'art et de la littérature idéalistes et symbolistes (y compris le surréalisme), mis à part quelques membres protecteurs, j'en suis pratiquement resté le seul membre actif, après avoir usé quelques présidents, quelques secrétaires et un trésorier... Je crains fort qu'après moi, cette Fondation ne disparaisse elle aussi. Elle a néanmoins à son actif une belle série d'initiatives et possède nombre de dossiers, de documents divers: livres, catalogues et revues. Ajoutons quelques milliers de fiches et des manifestations à Saint-Hubert, en Ardenne belge, et à Termonde, ma ville natale, sans parler de visites guidées dans des collections privées et de modestes éditions.

Pour terminer, pouvez-vous nous dire quelles sont vos divinités tutélaires?

Question bien embarrassante, car je n'en ai pas, à proprement parler. Il y a bien quelques penseurs tels que Julius Evola et Martin Heidegger, mais ils ne sont pas des «divinités». Je vois aussi quelques mythes ou personnages mythiques tel Frédéric II de Hohenstaufen...

En fait, je suis actuellement un vieux, un très vieux «sage» revenu de bien de joies et de pompes de ce bas monde, mais dont la devise pourrait toujours être «Plus oultre», sous le signe de l'Esprit qui unit et qui efface toutes choses terrestres.

Marc. Eemans, 11 décembre 1994.

Vers le Nord mystérieux

«L'Orient que cherche le mystique, Orient non situable sur nos cartes, est dans la direction du Nord, au-delà du Nord.»

Henri Corbin, L'homme de lumière.

«Vers le Nord mystérieux» est le titre d'un livre pour enfants publié vers 1931 que je dénichai, il y a maintenant un quart de siècle, au fin fond d'une malle en osier. Je me trouvais dans les caves situées sous le vieil hôtel de maître qu'occupait ma grand-mère, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, à deux pas des Editions du Souterrain. Le livre avait appartenu à mon père, avant d'être relégué dans cette immense malle remplie de trésors: d'antiques rasoirs, un peigne en ivoire du Congo, les innombrables décorations du grand-père, daguerréotypes jaunies de belles jeunes filles d'autrefois emportées depuis des décennies, ainsi qu'une affreuse bague en acier, portant fièrement enchâssée une pièce à l'effigie de Nicolas II. Il m'arrive encore, en grand secret, de porter cette relique, unique rescapée du grand naufrage.

La cave où je m'étais glissé servit longtemps de réserve, de cache aussi. Un pilote écossais y séjourna avant de retourner se faire tuer. Ma grand-mère, qui avait connu les guerres, la faim et toutes les trahisons, la remplissait de vivres au gré des alertes: la Corée, Budapest, l'hiver 1960 et cette toute récente guerre de Palestine. Par strates s'entassaient les allumettes, le sel, le café, le poivre, le sucre, les haricots secs et, surtout, les cornichons marinés, des dizaines de pots remplis à ras bord. J'allais oublier les exquis confitures à la fraise, comme je n'en mangerai plus jamais. Le silence, la poussière et l'odeur des cornichons marinés.

Et, au fond de la malle ouverte par effraction, le livre. To biblion: Vers le Nord mystérieux. Cartonné, illustré en noir et blanc à la manière inimitable des années trente. Patiné, mais en excellent état: dans la famille, les livres sont sacrés. Ce fut mon premier contact avec le Nord.

Depuis, la malle, les cornichons marinés, l'hôtel de maître, ma grand-mère adorée, mon père et le livre ont disparu, rendus à la Grande Danse des éléments. La Roue tourne.

Quant à moi, j'ai pu sauver la bague du Tsar et cette passion pour un Nord mystérieux, pour un Pôle qui n'appartient qu'à moi. J'ai donc poursuivi cette quête commencée dans le silence de la cave où, en période d'examen («Nous devons être les premiers»), ma grand-mère m'installait un bureau, ma foi fort confortable. La cave était sèche, voûtée car très ancienne, et silencieuse. J'y étudiais à l'abri du monde, ravitaillé en citronnade, mes cours d'histoire, de grammaire et de «leçons de choses». Dans l'ombre, des escadrons de pots en grès et de bouteilles de Bourgogne me surveillaient de près. Déjà, l'ébauche d'un travail en crypte...

Depuis cette époque, j'ai lancé bien des expéditions vers le Nord mystérieux, dans les livres d'abord. J'avoue que l'Hyperboréen que je suis s'est pris de passion pour le Septentrion, non point dans les Eddas ou dans quelque obscure saga... mais dans Jean Ray, qui m'apprit Lübeck, la Hanse, le pavé mouillé des ports, le genièvre... Dans Thomas Owen et Ghelderode ensuite. Tout le reste vint bien plus tard.

Le Nord prit tout de suite pour moi le visage de ma Flandre: la côte, comme disait ma grand-mère, qui en parlait l'âpre dialecte. La Côte d'Amalfi, Capri vue du bateau furent des enchantements, certes. Mais mon seul océan reste la mer du Nord en novembre, la corne de brume dans le brouillard matinal et mes pensées qui s'envolaient vers les pêcheurs partis en mer, ces hommes libres.

Le Nord, ce furent d'abord les monstrueux chevaux des pêcheurs de crevettes, la mer grise sous le ciel blanc. Et le vent dans les oreilles, jusqu'à la migraine. Le Nord mystérieux, c'était Oostende très tôt le matin, la mingue et son poisson encore vivant, Nieuport et l'épopée des combattants de l'Yser. Le portrait d'Albert, Roi-Chevalier, trônait aussi chez ma grand-mère: il fut, avec Nicolas II, avec le Tsarévitch Alexis, mon premier héros nordique, prince mélancolique aux yeux si bleus.

Le Nord, ce fut bientôt le Westhoek. Vaste étendue de dunes et d'oyats. Vaste lande désolée, souillée çà et là de casemates broyées, pitoyables reliquats de la Forteresse Europe. J'y ai passé des centaines d'heures, seul, divinement seul, non pas en promenade, mais en pèlerinage fervent. De ces errances hivernales, dans la brume et la pluie, je ramenaï, transi mais enthousiaste, des douilles de fusil, des balles, un squelette de Mauser, des restes d'uniformes. Tout ce qui restait de la bataille de Dunkerque, Duin-kerk, l'église des dunes. Tout de suite, je compris que le sable qui crissait sous mes bottes avait bu jadis le sang de mes cousins, Highlanders ou Rhénans, soldats picards et bourguignons. Les jours de grande chance, il m'arrivait de découvrir une balle de mousquet, trace de batailles plus anciennes, plus prestigieuse aussi. La

légende locale assurait que le Grand Condé combattit dans les parages contre l'Espagnol, ou peut-être à ses côtés. Propos d'adultes sans importance. Seul comptait l'instant où mon oeil repérait la sphère de plomb sur le sable gelé. Seule comptait ma joie de pouvoir brandir à mon retour un nouveau trophée. Et le regard complice de ma grand-mère, toute élégante dans son tablier de toile.

Plus tard, je m'enhardis. De lectures en patrouilles, je localisai un village sur pilotis du Bas-Empire. Ce fut alors un bonheur rarement égalé depuis. De mes courses quotidiennes, je revenais les poches pleines de céramiques: luxueuse sigillée décorée à la molette, poterie commune ornée au peigne, à la mode celtique, suprêmement archaïque. Et des plombs de pêche: j'en ai un sous les yeux à côté de la photo de Jünger. Reliques poignantes d'un village englouti, où se réfugièrent Francs et Bataves. Quelques siècles plus tard - nul ne sait -, des Frisons, j'en suis sûr, en furent les hôtes. Longtemps j'ai rêvé du sceatta saxon qui jaillirait du sable, dans le vent, le froid, la solitude.

C'est là, sur ces plages désertées de notre vieille Eurasie, empire intérieur dont je me veux le Monarque sans partage, qu'un matin de décembre, je traçai dans la neige solsticiale trois gigantesques rouelles. Premières ébauches d'un culte au Soleil hyperboréen, à l'Apollon Balder que j'invoquerai douze années plus tard à Delphes. Tel était mon Nord: cette côte désolée du haut moyen âge. A quelques lieues de mon sanctuaire, s'étendaient d'autres ruines, mais où je n'étais qu'un intrus. Une abbaye sortait des dunes sous la pelle de fouilleurs enthousiastes. J'étais très fier de pas être des leurs et de perpétrer, seul, mes investigations clandestines. D'instinct, je savais ma méfiance pour ces moines briseurs de statues, vieille haine surgie du fond des âges du paysan astreint à la dîme et aux corvées.

Bien plus tard, le Nord, outre les bières sublimes (Saint Idesbald et Sixtus), le genièvre et les vins de Franconie, les sortilèges de Jean Ray et de Thomas Owen, ce sera l'Irlande, le salut à l'Astre Invaincu du haut de Dun Aengus, face à l'Atlantique. Les femmes aux yeux clairs couvertes de fibules d'argent: Celtes, Saxonnnes et Irlandaises aux cheveux fous. Et puis aussi le souvenir de Königsberg et de Reval englouties. Le Nord, c'est aussi mon Pôle intérieur, la nostalgie des origines et cet amour infini pour nos femmes, qui combattent à nos côtés et que nous adorons, Barbares naïfs.

*Christopher Gérard
Samain 1995.*

Les logogrammes de l'Amour et de la Mort (Suite hyperboréenne)

«Dans l'encrier de Chine rêve le texte que je songe parfois à écrire à l'encre fraîche à propos de la Chine secrète que je porte dans mon coeur.»

Christian Dotremont (La chevelure des choses)

Fin Août 1979. Départ pour le Québec avec Jean-Philippe... Volonté de dérives, laissant au hasard le choix des étapes et des gîtes. Désir de découvrir en fin de route, l'été indien au milieu des forêts. Désir secret aussi pour moi de retrouver une jeune fille que j'avais rencontrée deux ans auparavant au bord du lac Mégantic. Je cultivais déjà l'érotisme subtil de l'amour lointain. Lectures adolescentes qui brûlaient l'austère discipline d'un jésuitique collège où nous pratiquions encore le thème grec, la rhétorique baroque, la confession hebdomadaire, la morosité ascétique. J'avais donc survécu par quelques lectures méditatives: Guillaume d'Aquitaine, Jaufre Rudel, Bernard de Ventadour, Peire Vidal, Arnaud Daniel. Puis il y avait eu la prose improvisée de Jack Kerouac et les profanations incantatoires d'Allen Ginsberg. Entre les poètes errants d'Occitanie et les clochards du Dharma, structurant cette communauté intemporelle, se dressait la superbe mégalomanie d'Ezra Pound... Fin août 1979. Christian Dotremont venait de mourir dans le Brabant. Au sud de l'Argentine - c'est le nom d'une rivière qui coule en cette province -, Xénia regardait s'envoler un ballon jaune. Devant le comptoir d'un bar, à Montréal, Jean-Philippe et moi apprenions à distinguer les diverses bières nord-américaines, quand survint un sympathique gaillard, désireux de nous conseiller en la matière. Il étudiait le néerlandais en écoutant Radio Hilversum sur les ondes courtes et se passionnait pour l'histoire des religions. Nuits blanches à discuter rue Saint-Denis, à errer dans la ville, à célébrer d'éphémères camaraderies d'autant plus vives qu'elles étaient

sans lendemain... Ensuite, je partis en pèlerinage à Saint-Hyacinthe afin de retrouver la bien-aimée disparue. Mais quand j'obtins de Lise un rendez-vous clandestin dans une rue presque déserte, elle m'avoua bien sûr que mon amour était sans issue, invoquant de nombreuses et sages raisons qui me laissèrent sans voix. Plus tard on peut sourire de sa première dégringolade affective, cependant chacun connaît cet effondrement du rêve le plus exaltant, et la blessure ne guérit jamais, malgré la force, l'orgueil et l'ironie. Dans ces moments de désolation, l'amitié nous libère et nous sauve. L'amitié et la fuite en avant. Jean-Philippe vint me chercher, se moquant gentiment de mon état pitoyable. Sur le bord de la route, je levai la main comme dans un songe, sans savoir pourquoi et avec une lenteur énigmatique. Une voiture s'arrêta. Son conducteur, dirigeant une petite entreprise spécialisée dans le conditionnement et la vente de cacahuètes salées, se rendait à Québec pour affaires. Installé à l'arrière du char, je regardais défiler les arbres. De la radio-cassette s'échappait un concerto vénitien plein de grâce et de sensualité, rare mélange que quelques civilisations peut-être ont un moment réalisé. Outre la Sérénissime République, Athènes aux temps légendaires de Périclès, la Toscane, l'Andalousie?... Assis entre deux caisses de peanuts, j'étais en l'occurrence assez surpris d'entendre cette musique. Le soir tombait sur la route qui allait vers le Nord.

Le Nord n'est pas seulement un espace géographique, il est passage d'un monde connu au monde invisible, du conscient à l'inconscient. On peut à son sujet formuler des théories symbolistes ou des analogies qui fondent une mystique, mais cela demeure inutile, et même contraire à sa magnificence. Le Nord, en effet, me paraît plutôt être le lieu d'un authentique nettoyage mental (je préfère user du mot «nettoyage» pour sa trivialité même, me méfiant des termes qui en appelle à je ne sais quelle pureté), c'est le signe à la fois de l'intériorité la plus profonde et de l'oubli de tout ce qui alourdit notre pérégrination. En allant vers le Nord, nous abandonnons progressivement les scories de la mondanité, les stériles déchirures psychologiques, le fatras d'un art englué dans la répétition du dérisoire. La rigueur spirituelle s'accroît parallèlement à celle du corps. Le Nord est essentiellement initiatique. C'est pourquoi je me sens gêné lorsqu'il prend chez certains l'allure d'une revendication absolue. Que le voyage soit physique ou qu'il procède d'un travail intellectuel (les deux sont complémentaires, mais pas forcément simultanés), l'aventure septentrionale concentre l'esprit et le corps, et autorise tous les possibles, toutes les déambulations. S'installer dans le Nord équivaut à nier ce qui fait l'acuité de sa splendeur. Le Nord convient aux nomades, aux navigateurs qui découvrent l'île lointaine, et en reviennent illuminés. Mais il y aura toujours une île plus lointaine, et l'ultime Thulé marque pour chacun le dépassement de ses limites, mais ces limites et ce dépassement varient selon les

capacités, le courage, le désir et la chance de chaque explorateur... Le Nord est aussi la recherche d'une lumière particulière, d'une lumière qui s'accorde au froid, aux tempêtes, à la glace.

On ne peut à ce sujet émettre de théorie qui se voudrait générale sans tomber dans l'absurdité et le ridicule. Le culte du Nord peut engendrer des monstres, et impliquer un misérable «sommeil de la raison», alors qu'un tel territoire est propice à l'éveil de la conscience la plus large parce que désencombrée. L'expérience du Nord est vivifiante, elle est ouverture vers l'infini, elle nous met - littéralement - au monde. Cette expérience est avant tout sensuelle et poétique. Elle est bien sûr marquée par la subjectivité, et je ne veux nullement prétendre à autre chose qu'à l'affirmation d'un moi et d'un monde, affirmation égo-cosmique pourrait-on dire avec la gravité d'un rire qui serait hommage à Dionysos Pélégios. Et comment ne pas rappeler ici le début de «L'Antéchrist»: «- Sehen wir uns ins Gesicht. Wir sind Hyperboreer,- wir wissen gut genug, wie abseits wir leben»(1)... Quelques-uns connaissent ce grand écart, cette épreuve de la solitude au coeur de l'hiver, cette ardeur clandestine qui mène une guerre sainte contre la satisfaction grégaire. Le paysage hyperboréen est pour ceux-là une métaphore efficace, un signe de reconnaissance, un mot de passe...

Si j'ai parlé de subjectivité, il s'agit également d'une subjectivité qui jaillit d'une mémoire collective en partie assumée, mais essentiellement souterraine, une mémoire entretenue par quelques récits plus ou moins mythiques, quelques témoignages que mon enfance entendit sans savoir que s'y jouait la survivance d'une tradition qui jusqu'alors était exclusivement orale. Le rivage et les archipels de Frise, la Mer du Nord, Helgoland, le détroit d'Oresund devant Elsenor, le naufrage au large de Bornholm, les ports baltes, le golfe de Botnie... Ce que je dis du Nord vient de ceux-là aussi dont je ne parle plus la langue, mais qui affrontèrent pendant des siècles l'exigence des flots et la précarité d'une vie sans merci.

Sur ces images mentales vient se greffer la mémoire personnelle, succession d'événements sans grande originalité, parcours à travers la banalité où le seul héroïsme serait bien de dévoiler cette banalité afin d'y chercher le sublime, de le chercher et de l'inventer, avec la liberté hautaine et paradoxale qui nous pousse à accomplir un destin en refusant la médiocrité, la laideur, la résignation. Refus permanent, liberté qui doit venir à bout de la nostalgie si douce et réconfortante, de l'espérance qui remet à demain la jouissance de l'éphémère.

Cela devient plus clair lorsque nous voyageons. Voyage de formation, apprentissage de l'amitié, éducation intellectuelle, esthétique et sentimentale. Vaste labyrinthe où nous nous engouffrons avec crainte et volupté. A vingt ans, j'allais vers un Nord assez serein, le climat était doux et l'itinéraire n'offrait guère de péril.

Pourtant c'était bien dans cette direction que me portaient mes pas juvéniles. Les voitures aboraien sur leur plaque d'immatriculation cette devise: «Je me souviens»... Fidélité d'un peuple à une culture, projet d'une nation francophone défiant l'impérialisme anglo-saxon, vaste et accueillant pays que nous nous contentions de sillonner avec émerveillement. Je me souviens de Rivière-du-Loup et du «petit paradis» que nous avait indiqué la serveuse d'un restaurant où nous savourions d'économiques repas. «Petit paradis», il portait bien son nom, et nous aimions nous y reposer parmi les arbres, contemplant pendant des heures les rochers, le cours d'eau, la cascade minuscule, clairière minérale et végétale d'où émanait une extraordinaire quiétude. Et ce crépuscule sur la rive du fleuve avec le chœur des mouettes et leurs chants archaïques. Je me souviens de la pluie incessante à Rimouski, la longue attente avant qu'enfin quelqu'un accepte la compagnie de deux auto-stoppeurs trempés jusqu'à la sustantifique moelle. Ce fut Gaëtan, bûcheron en quête de dépaysement. Gaëtan, son antique tire tintinnabulante, ses manières rudes, ses injures, son courroux à Gaspé devant ce qu'il considérait comme la destruction d'un lieu jadis exempt de toute lèpre touristique, sa belle humeur dans la fraternelle auberge près de Matapédia. Durant quelques jours, il fut un guide magnifique sur les routes bonnes ou mauvaises de la Gaspésie. Je me souviens de ce moment où le Saint-Laurent s'élargit au point que l'autre rive disparaît soudain à l'horizon, lorsque le fleuve devient océan. Je me souviens des côtes du Nord, du Saguenay, de la route de Tadoussac à Baie-Comeau. Il y eut surtout l'apparition du Rocher Percé, moment d'extase en même temps que plongée dans l'espace sensible, concret, palpable. J'avais lu «Arcane» 17 d'André Breton, un de ses textes qui m'avait profondément ému par son style d'absolue clarté quoique torsadé, par sa coutumière tenue lyrique, par sa transparence. Écrit en 1944, il était le Grand-OEuvre réalisé à l'encontre des massacres et des trahisons, il était inscrit dans le tumulte d'une époque et traversait toutes les époques. Concentration lumineuse qui suit la destruction de la Maison-Dieu, c'est la puissance de l'imagination, la jeune fille, l'eau et les étoiles. Le mythe de la Femme enfant, terme ambigu certes, prêtant à de fallacieuses interprétations. Il n'est pas question d'infantiliser la femme, ni de prôner l'amour des nymphettes (désolé, Humbert Humbert!), mais de suggérer la figure régénératrice de la féminité souveraine dans une société dévorée par l'utilitarisme, la brutalité et le mensonge.

Je rouvre un exemplaire de ce livre trouvé par hasard dans une bouquinerie de Québec, et qui me sert d'indicateur magique des chemins de terre et de mer: «Voici à nouveau, perpendiculaire à la crête des vagues, à cette ligne pointillée à peine sinueuse au ras de l'eau que chaque jour reprennent à la file les chercheurs d'agates, le Rocher Percé lui-même, tel qu'il se découpe dans le cadre de nos fenêtres

et que j'en emporterai très loin la vision. En le contournant tout à l'heure, je regrettais de ne pouvoir, de trop près le découvrir dans son ensemble et que des dispositions nouvelles de sa masse fissent surgir des images différentes de celle que je m'en étais formée. Force est de ne conserver que cette dernière, dès qu'il s'agit de se représenter de telles structures complexes. C'est d'ailleurs surtout sous cet angle, c'est-à-dire vu de l'ouest, qu'il s'est désigné à l'attention des photographes. » Rocher Percé: 280 pieds de haut à la proue, 250 pieds à l'endroit le plus large, 1420 pieds de long», dit laconiquement un prospectus-réclame et si je ne me déplaçais pas tant à copier ces chiffres, c'est que dans le rapport de telles dimensions je ne serais pas si surpris que se manifestât le nombre d'or, tant dans ses proportions le Rocher Percé peut passer pour un modèle de justesse naturelle»(2). Le Nord était pour André Breton la direction à suivre, invariablement. On sait aussi qu'après son exil américain la civilisation celtique le passionna tout particulièrement, qu'il y reconnut ses racines et une prodigieuse aurore à venir. Dans une biographie consacrée au chef de file du surréalisme, Henri Béhar mentionne une anecdote, elle-même rapportée par Claude Roy: «Au printemps de 1957, alors qu'Elisa était en Grèce, Breton partageait, en voisin, le déjeuner du critique et de sa compagne Loleh Bellon. Celle-ci, innocemment, lui demande pourquoi il ne rejoindrait pas sa femme: «Ma chère Loleh, rétorque-t-il gravement, auriez-vous été faire du tourisme en Allemagne pendant l'occupation?» Quel rapport y avait-il entre la Grèce et l'Allemagne? «Il y a plus de deux mille ans, dit-il, que nous sommes occupés par les Gréco-Latins, jamais, de toute ma vie, je n'ai mis les pieds en Grèce ni en Italie!» Et jamais il ne s'y rendit.»(3) On peut - on doit? - évidemment sourire devant cette intransigeance. L'attitude de Breton face à la culture méditerranéenne, comme son rejet de la création musicale, si elle semble excessive, montre cependant de manière catégorique quels étaient ses choix fondamentaux et indique les espaces qu'il voulaient explorer. Cette attitude place également le surréalisme dans son exigence historique et transhistorique, et explique bien des inimitiés, bien des combats passés et futurs qui sans cela paraîtraient absurdes. La femme de «L'Arcane 17" est l'initiatrice des mythes celtiques, la fille de la Terre dont l'amour est l'ultime épreuve qui détruit le candidat à la suprême connaissance - ou lui offre la souveraineté. Après avoir vaincu les chevaliers félons, les sorciers, les dragons et les illusions maléfiques, il doit rencontrer l'incarnation du principe féminin et le révéler en lui-même. Les épopées nées dans la nuit des temps nous disent combien cette aventure apparemment banale et sans gloire demande une incomparable dose d'héroïsme et mène à la réalisation complète de l'être.

Christian Dotremont vient de la mouvance surréaliste où il trouva l'aliment qui convenait à sa révolte. Mais s'il faut s'affirmer devant le père biologique - celui

de Christian est l'écrivain catholique Stanislas D'Ottremont -, il devient impératif de ne pas accepter l'autorité étouffante d'un père spirituel, aussi distant soit-il, surtout quand ce dernier possède la stature d'un André Breton. Alors D'ottremont s'engage au Parti Communiste jusqu'à l'affrontement face aux ukases instituant le «réalisme socialiste», il crée le «Bureau International du Surréalisme Révolutionnaire». Puis de 1948 à 1951, ce sera l'activisme du groupe Cobra... Copenhague-Bruxelles-Amsterdam: Tracts, revues, expositions. Je n'ai pas l'intention de décrire ici ce que fut cette réunion d'artistes qui revendiquaient la spontanéité débridée du langage en peinture comme dans l'écriture. Je rappellerai seulement que la fin de Cobra fut marquée par la maladie, celle d'Asger Jorn et de Christian D'ottremont. Tous deux entrent au sanatorium de Silkeborg. Il y a toujours quelque chose de pourri au Royaume du Danemark. Mais cette tragique expérience sera aussi pour D'ottremont la révélation de sa personnalité véritable. Loin des partis politiques et des sectes esthétiques, il avance dans l'inconnu, découvre et invente, se découvre et s'invente. Il communique avec de nombreux compagnons de fortune par des lettres, des publications, des dialogues incessants. Son trajet néanmoins reste solitaire dans le fait qu'il se mesure à lui-même, à la mort qu'il porte en lui, à la puissance de la vie qui se manifeste dans ses gestes, ses paroles, son oeuvre transmutatrice. Rien de souffreteux ni de médiocre. Aucune lâcheté devant le destin. Je ne puis m'empêcher à ce propos de penser au professeur Nietzsche, mis à la retraite anticipée, nomade aux revenus modestes, instable et insatisfait, apprenant la douleur du corps et de l'esprit, mais libre enfin de proclamer la mort du Christianisme, l'enseignement surhumain de Zarathoustra, la grande santé, la confiance en soi, le Gai Savoir. Libre de devenir ce qu'il est...

D'ottremont raconte ce grand passage, cette mutation inquiète dans un «roman» beau jusque dans ses imperfections: «La Pierre et l'Oreiller»: «Aujourd'hui plus de couverture artistique, littéraire ou politique. Seules ces couvertures sur ce lit qui n'en rappelle aucun. Tu avais Keats sous la fibre, si c'était nécessaire, ou Marot. Dieu est mort. Staline est mort. Keats est mort. Elles n'ont plus d'odeur toutes ces bibliothèques qui étaient assez pêle-mêle, avec ton style à toi qui les avait repeintes de frais; ces bibliothèques brassées selon ta recette à toi; aérées par ton air à toi. Et c'est curieux elles se sont écroulées en toi avec la vie elle-même, maintenant que tu en as encore plus besoin.» (4) Ce livre est aussi une méditation sans fioritures sur l'amitié, celle de Ole - c'est-à-dire de Jorn -, et sur l'amour, celui d'Ulla - c'est-à-dire de Bente, un amour émouvant parce que décrit avec la simplicité crue et nue d'un partage possible et impossible... «Ulla était parfois le nez sur sa catastrophe; elle avait moins de ressources et donc, dans un sens, plus de complications que moi; pour jouer à cache-



cache avec elle-même elle ne disposait au fond que de l'amour, les hauts et les bas de l'amour, pauvre fille. Je comprenais aussi pourquoi elle s'était finalement attachée à moi: parce que je lui offrais ce que le communisme m'avait offert, je lui offris et l'aventure et l'organisation, et l'instabilité et la stabilité, la stabilité du mari et l'instabilité de l'amour, l'oreiller et la pierre.»(5) La catastrophe en question est due à la séparation que nous subissons par rapport à l'univers extérieur, cette catastrophe qui voudrait se résoudre par une série de réponses illusoire: la famille, Dieu, le communisme, et même la littérature, et même l'amour... «Mais qui est en règle avec l'univers extérieur? Nous nous définissons par notre autonomie dans cet univers qui ne demanderait pas mieux que de nous traiter en feuille morte ou en fleurette au bord du talus; ce n'est qu'à partir de cette autonomie-là que nous pouvons nous payer des impressions cosmiques, danoises ou hindoues ou manosquéennes tout bonnement, en vertu même de cette autonomie.»(6)

Pourtant, malgré ses doutes et ses déchirures, malgré la faiblesse du corps et la brisure intérieure, Dotremont trouve l'énergie primordiale qui - plus que celle du désespoir - nous invite à la danse, il ouvre la porte, respire le vent froid de l'hiver, et avance dans la neige, envers et contre tout. Et Dotremont poursuit son travail de scribe et de calligraphe, il trouve son rythme, sa technique mûrit, son territoire poétique devient vaste. En 1962 apparaissent les premiers logogrammes par lesquels Dotremont donne à notre alphabet une dimension nouvelle: non pas stylisation du texte dans une perspective esthétisante, mais mouvement de la forme et du sens, éclatement et synthèse, signe découpant le visible, trace de l'ordre chaotique qui se joue en lui, en nous. Dotremont loge en divers lieux de Bruxelles et alentour, et ailleurs. Rue d'Irlande à Saint-Gilles, sanatorium de Buizigen, Paris, Copenhague... Et surtout la mythique villa Pluie de Roses, maison de repos située à Tervuren que Luc de Heusch a restituée dans un film sobre et attachant «Dotremont-les-logogrammes». Mais Dotremont s'en va régulièrement vers son pays essentiel, la Laponie. Il la traverse, l'aime et peut y puiser des sensations vivifiantes, des surgissements brutaux qui réveillent, qui ouvrent, qui accompagnent le dire poétique. Il s'explique dans une lettre de décembre 1956: «Au fond, si j'analyse un peu, ce qui m'attire vers le Grand Nord, c'est le froid (qui sans doute me convient physiologiquement); le goût des limites; le goût des «paysages abstraits»; mais aussi (je ne faisais jusqu'au 24 que le deviner) le désir d'une vie primitive ou se laver, se vêtir joliment, manger finement, etc., n'a pas de sens; où manger, rimer, penser, voir, boire, pisser sont des activités purement nécessaires. Ce matin, vers 10 heures, le lever dans cette auberge hispano-polaire a été, pour moi, fantastique. Ces types qui dorment habillés, bottés, qui ne se lavent pas (mais le Lapon a passé dix minutes

à se coiffer), qui mangent du pain et de la graisse, qui pètent sans aucune affectation ni humour de caserne, sont admirables. Je vois bien ce que mon sentiment là-dessus a d'un peu forcé, de semi-conventionnel, mais ne vient-il pas, pourtant, d'une profonde activité intérieure et d'une haine sérieuse de l'affreuse civilisation occidentale?»(7)

Dotremont ira jusqu'au bout du Nord, et inscrira dans la neige et dans la glace des logogrammes éphémères dont la beauté rayonne dans notre mémoire imaginaire. «Logoneiges» et «Logoglaces» signent l'ultime présence du poème dans la matière concrète du rêve hyperboréen.

«Dans un instant d'espace lapon j'entends comme dans un coquillage tous les siècles et les jours et les nuits, jusqu'à l'avenir.» (8)

Et peu avant de mourir, le voyage testamentaire sera pour l'Irlande, comme il le fut auparavant pour un autre voyant, Antonin Artaud... Il y eut dans la vie de Dotremont une correspondance amoureuse fidele et attentive, la lointaine amante danoise souvent nommée Gloria, double de Bente, miroir de Boule d'Or et d'Ulla. Ainsi ce logogramme de l'amour dont le texte original se présente comme suit:

«J'écris à Gloria / c'est mon travail / Je suis écrivain à Gloria / C'est pour la séduire / je travaille huit heures par jour / pour écrire à Gloria / faire les brouillons / faire le net / c'est ma stratégie / mais parfois je prends congé / parfois même une année / pour que mes lettres / lui manquent / et alors je trace des logogrammes / c'est ma distraction / mon rêve étant / de séduire Gloria / par mes logogrammes mêmes / dans une civilisation des loisirs.»(9)

Douce ironie de la séduction dans le creuset de l'amour sublime, les mots sur la feuille blanche prolongent les gestes abstraits du désir et les battements rapides du coeur.

J'écris dans une passion sereine, pour l'amour et contre la mort. Le lien entre la femme aimée, le refus de la mort et la progression sauvage de la composition s'ébauche dans une complexité que ne parviendra à élucider totalement aucune science humaine ou inhumaine, aucune théorie textuelle ou sexuelle. Parlant du rapport qu'entretenait Walter Benjamin avec «Les Affinités électives» de Goethe, Bernd Witte analyse à la fois sa réflexion intellectuelle et son comportement amoureux: «Benjamin fait de la femme qu'il aime et qui lui est la plus proche la femme la plus lointaine en l'inscrivant dans la figure d'Odile, l'amoureuse qui se retire dans la plus grande distance, dans la mort. Qu'est-ce qui l'incite à une telle distanciation? Lorsqu'on réfléchit au comportement comparable qu'il eut avec d'autres femmes, Asja Lacis par exemple, on peut présumer qu'il cherchait par sa résistance à une liaison durable, à se protéger de ce que la mort de l'amour dans la quotidienneté avait pour lui d'insupportable.

Mais sans nous attarder à des considérations d'ordre intellectuel et psychologique, nous voyons ici de quelle manière uniquement l'amour semble possible aux yeux d'un grand amoureux: dans la distance, c'est-à-dire dans le renoncement. En cela Dante s'avère le modèle de Benjamin, qui comme lui transforme l'aimée en son texte et le texte en objet d'amour. L'objet métamorphosé de l'amour, c'est-à-dire le texte ne peut être approché que par une interminable étude. En même temps, elle le tient à distance respectueuse, en évitant de l'anéantir dans la banalité. Ecrire et lire le texte deviennent le seul acte d'impérissable amour. Car ce n'est qu'ainsi que l'idéal d'une distance, si proche soit-elle - définition benjaminienne de l'aura -, peut se réaliser en relation avec l'être aimé.»(10)

A l'autre extrémité, mais creusant une identique question, l'ivresse verbale prend chair dans le «Sacre de la Femme» que célèbre Marcel Moreau: «Ce que je crains par-dessus tout, c'est qu'un délabrement du corps doublé d'une faillite de l'affectivité me condamne à rester seul, un jour, avec ma création. Car pour rendre cette création vivable, il n'est que la Femme, c'est-à-dire celle-là même qui s'impose comme représentation première de la beauté chaque fois que l'artiste est impuissant à élever jusqu'à elle un visage rival: sa propre oeuvre. Pour m'arracher un instant à l'étreinte de cette fumante sorcière qu'est l'écriture, il faut une autre sorcellerie, une présence magique de type moelleux et soyeux. Autour de l'hystérique centrale, l'écriture, et comme pour détourner l'attention qu'elle me porte, j'aime voir glisser, tout en oeillades et en caresses, le ballet des coeurs aimants.

La femme est cette voix, ce corps, ce regard, cette tendresse sans lesquels il manquerait à mon acte d'écrire d'être relayé par quelque chose qui en prolonge la griserie ou en efface les meurtrissures.»(11)

31 octobre 1995. Belle journée d'automne. Froide, sèche et ensoleillée. Rituel de la dérive urbaine. Abbaye de la Cambre, Etangs d'Ixelles, Place Flagey. Devant le chapiteau d'un cirque, je croise l'effigie de Fernando Pessoa. Inscription sur la pierre: «Minha patria e a lingua portuguesa.» Lisbonne, Ophélie, la malle aux manuscrits, la solitude, le Cinquième Empire. Je vais boire un verre au Café des Arts. Début d'après-midi. Beaucoup de fumée et de bruit. Palabres animés, chansons crachées par les hauts-parleurs, tasses qui s'entrechoquent. Dehors les voitures, les bus, les tramways. Pourtant je me sens bien dans cette chaleureuse promiscuité. Je sors de ma poche une lettre de Xénia reçue ce matin. Jamais personne ne m'avait écrit quelque chose d'aussi inconsciemment cruel. Des phrases où je me trouve sali, putréfié, vomé. Une véritable salle de torture dans laquelle mon corps est marqué au fer rouge, éventré, castré, écartelé, réduit en une bouillie de sang, de sperme et de sueur. J'éprouve de la mélancolie, mais une mélancolie qu'adoucit un énorme sentiment

de libération. Aucun lien n'est immuable. Et jusque dans la haine, une certaine noblesse d'âme est de rigueur. Celle qui en est incapable ne mérite qu'indifférence. Je regarde apaisé les passants dans la rue, un chien perdu, le reflet du soleil sur une vitre. Je pense à Lise, à Jean-Philippe. Que sont-ils devenus? Les journaux titrent: «Non au Québec souverain». Les indépendantistes ont encore perdu le référendum. De justesse. Les mouettes de Rivière-du-Loup, le Café du Port à Montréal... Et dans les volutes de mon cigarillo - La Paz, tabacos primeros - je devine la chevelure de Livia d'Oltremare. Elle qui se plaisait jadis à suivre une vocation suicidaire est revenue métamorphosée d'un séjour en Méditerranée orientale. Ses paroles solaires, l'autre soir, m'illuminèrent d'une grâce pleine de promesses. Voyez, André Breton, les trajectoires méridionales sont parfois bien charmantes.

Alors atteindrons-nous les tropiques par le passage du Nord-Ouest? Qu'importe! La navigation sera belle, et le périple exaltant. Il serait temps d'écraser l'Infâme non dans ses institutions qui s'écroulent d'elles-mêmes, mais dans les catacombes de notre mémoire. Il serait temps d'arracher ces lambeaux morbides, d'inventer une légèreté qui dénoue le pacte que la mort impose depuis trop longtemps à l'amour, au désir, à la jouissance, à la présence réelle de l'énergie et de la matière... Je ne fuirai plus les fêtes somptueuses du Prince d'Héligolande. Livia joue du clavecin dans un cloître en ruines. Du paysage au visage. Une vie, un signe. L'évidence de la lumière.

Marc Klugkist



Notes:

- (1) F. Nietzsche, *Werke*, VI, 3, Berlin, De Gruyter, 1969, p.167.
 (2) A. Breton, *Arcane 17*, Paris, UGE, 1975, pp. 33-34.
 (3) H. Béhar, *André Breton. Le grand indésirable*, Paris, Calmann-Lévy, 1990, p.425.
 (4) C. Dotremont, *La Pierre et l'Oreiller*, Paris, Gallimard, 1955, p.157.
 (5) *Ibid.*, p.190.
 (6) *Ibid.*, p.183

- (7)Chr.Dotremont, *Grand Hôtel des Valises*, Paris, Galilée, 1981, pp.169-170.
(8)Chr.Dotremont, *Commencements lapons*, Fonfroide, Fata Morgana, 1985, p.102.
(9)Chr.Dotremont, *Grand Hôtel des Valises*, op.cit., p.129.
(10)B.Witte, *Walter Benjamin. Une biographie*, Paris, Cerf, 1988, pp.70-71.
(11)M.Moreau, *Sacre de la Femme*, Paris, Bourgois, 1977, p.76.

Marc Klugkist, licencié en philosophie, termine un ouvrage sur V. Segalen et travaille à une thèse sur Huysmans. Il vient de publier, aux Editions du Souterrain (Saint-Gilles-lez-Bruxelles, 1995), «Élégie pour Xénia Nabkorileff». L'ouvrage, cousu main, se vend 250FB. Pour toute commande, écrire à la revue.

Le Nord

Pour les peuples d'Europe, le Nord est l'origine. Même si nous sommes oublieux de cette lointaine histoire et de notre culture, ce souvenir du Nord s'est imprimé dans notre inconscient sous la forme d'un archétype très puissant. Le Nord est la source, la genèse de notre monde, l'axe invisible, mais actif, autour duquel le réel tourne. " S'orienter " au Nord, c'est retrouver la piste de nos Dieux originels, le principe qui relie ce qui, à présent, semble épars.

Ce n'est pas un hasard si la civilisation actuelle, dans son culte de la tiédeur et de la bronzette (sans brûlure), tourne résolument le dos au Nord. Il en est, sur le plan symbolique, l'antithèse même. Au Nord les ténèbres, à notre monde, les Lumières. Ce siècle est un temps de spectacle et d'extériorité, d'activisme visible mais superficiel. Tout n'y est qu'emballage et déballage. L'essentiel a été supplanté par le sensationnel. A l'image de ce monde diurne, sont honorés les guerriers de cinéma et les illusionnistes nantis: extériorité, brillance et vacuité. Mais toute lumière génère de l'ombre. La sieste du grand Midi pour le plus grand nombre appelle, pour la minorité, à un travail en crypte. Face au Nord, comme siègent les Maîtres .

Qu'est-ce que le Nord ? C'est la source. Le Nord est noir, la couleur des vierges noires antiques ou de la materia prima, le chaos originel qui contient tous les mondes en puissance. L'arbre de vie y prend racine, tout comme le temps. Au Nord le temps est suspendu, un jour vaut une année, donc, symboliquement, l'éternité. Les cycles y sont condensés en un point de formidable puissance. Or les cycles du temps créent le rythme et permettent la mémoire. Ils réintègrent l'homme dans le cosmos dont tous les mouvements vitaux (planètes, lunaisons, saisons, vie et mort) sont cycliques. Remonter vers le Nord d'où naissent tous les cycles, c'est remonter à sa source le fleuve de la manifestation, refaire jaillir consciemment à chaque instant le Verbe, se hausser à l'égal des Dieux. Nos Dieux vinrent du Nord. Le solaire Apollon lui-même se ressourçait au Nord avant de siéger au grand Midi près de l'Omphalos delphique. Et nos ancêtres

héroïques ont tenté de suivre sa trace. Ulysse, puis Pythéas et Brendan s'égarèrent dans les eaux du Nord à la recherche de la Source, l'île blanche, le séjour d'immortalité où la loi du temps, et donc celle du sommeil et de l'oubli, est vaincue.

Le but ultime d'une telle quête peut être la libération des lois du monde manifesté. L'homme accompli, ou "réintégré" dans le monde divin, devient immortel et ne traverse plus le fleuve de l'oubli. Mais pour nous, "hommes ordinaires" non libérés de la gangue, tout ceci n'est que mots. La quête du Nord doit être au départ plus tangible. Elle commence par la recherche de notre pôle, c'est-à-dire notre intégrité, notre identité et notre mémoire. C'est le sens de l'expression traditionnelle illustrée par les mythes des Dieux démembrés et dispersés: "Rassembler ce qui est épars", ou encore retrouver quelque chose qui a été perdu.

Cette injonction, pour nous, aura plusieurs sens: retrouver l'intégrité et la mémoire de notre peuple, réunifier l'homme intérieur et enfin rassembler la connaissance (ou la parole) perdue afin de reconstituer le socle de la Tradition. Rassembler ce qui est épars, c'est d'abord défendre le dynamisme identitaire face à l'universalisme réducteur. Trop de talents s'y emploient pour qu'il soit besoin de développer ici les raisons et les modalités de cette nécessité. Remonter à la source du Nord, c'est réunifier l'homme intérieur. Réactiver une communauté d'origine sans que certains aspirent en son sein à l'état "d'homme véritable" serait comme reconstruire une maison en oubliant les fondations, la fonction de souveraineté spirituelle (sur soi-même, au départ) étant la plus polaire, celle qui recentre et génère de l'intérieur le mouvement de l'ensemble. Cette quête a pour fin de rassembler d'abord en nous-mêmes ce qui était épars. Qui se regarde fonctionner peut constater que la modalité ordinaire de l'homme est l'éparpillement. Une foule de "distractions" (pensées parasites, émotions, bruit, vie rapide, sur-information) nous sollicite sans cesse, et fait se succéder dans notre enveloppe de chair toute une série de "moi" qui, parfois, se contredisent. La démarche spirituelle vise, en préalable à la reconstitution de notre axe intérieur, à une claire vision de cet agrégat.

Rassembler ce qui est épars prend un sens autre, enfin, si l'on identifie les pièces dispersées aux matériaux, aux filiations, aux traditions ésotériques que l'involution de la modernité, tout à la fois matérialiste et christianomorphe, a dénaturés, mutilés, oubliés, dispersés ou ... réorientés. Il serait illusoire d'espérer voire renaître notre Paganisme sans réorienter notre boussole intérieure vers ses filiations les plus originelles et opératives. Retrouver, loin de tout bricolage de type nouvel Age, la rigueur, la détermination, la puissance et "l'impeccabilité" des anciens mages, guerriers ou autres complices de nos Dieux oubliés. Il faut pour cela lâcher la terre ferme et fixe de nos conditionnements et de nos vanités, tenir le cap vers le grand large, comme Pythéas, face au Nord.

Morgane

Météores

Météores: étymologiquement, le mot désigne tout ce qui s'élève, tout ce qui se passe dans l'atmosphère, tout ce que le ciel, par des mouvements inexplicables et contradictoires, ravit à la terre ou bien lui offre. Les nomenclatures anciennes distinguent les météores aériens (les vents et les cyclones), les météores ignés (les feux-follets, les éclairs, les étoiles filantes), les météores lumineux (les arcs-en-ciel, les parhélies, les aurores boréales), les météores aqueux (la rosée, la pluie, la neige, la grêle, le givre).

Les Grecs trouvaient un caractère météorique au vol des oiseaux, aux régions montagneuses, aux citadelles, aux vaisseaux qui affrontent la haute mer, aux chevaux qui se cabrent, aux hommes de caractère altier, aux esprits exaltés, aux spectres qui sortent des tombes, aux puits artésiens, aux dieux et aux déesses. Vue de Banoche-Recouvrance, la cathédrale de Laon est un météore, de même que le clocher de Rocroi vu des Hauts-Buttés ou le Mont-Blanc deviné du sommet du Ventoux. Il paraît que du Mont Kenya, on distingue nettement les neiges du Kilimandjaro. Si vous y allez, dites-moi si c'est vrai. Je ne puis pour l'instant m'offrir ce météore exotique...

Quant aux aurores boréales, nul besoin heureusement de monter au Cap Nord: j'en ai observé une l'an dernier de mon jardin! C'était en début de nuit. Je sortais pour prendre un peu l'air et satisfaire un besoin naturel. Tout à coup, je n'en crois pas mes yeux: de grandes voilures orangées ondoient au-dessus des arbres, vers le Nord-Ouest. Elles s'estompent, réapparaissent, illuminent bientôt un bon quart de la voûte céleste. Le météore a duré une vingtaine de minutes et a eu de nombreux témoins. Des revues spécialisées, paraît-il, l'ont mentionnée peu de temps après.

Quand on glisse vers l'analogie, et qu'on prétend par exemple que Rimbaud fut un météore, on confond bien entendu l'homme et l'oeuvre - oeuvre que, de son propre aveu, il tenait d'un Autre. Le météore, le voilà: l'Autre, en nous, nous dans l'Autre... Et cet Autre peut aussi bien être un esprit frappeur, un vieux chêne, un



effet de brouillard, une musique qui soudain nous hante, une étoile au crépuscule, un bonhomme de neige, une aurore boréale au-dessus des collines de Barby...

Ne suis-je pas moi-même un météore qui en rencontre d'autres, qui en étreint d'autres, qui en suscite d'autres? Tel Saint-Michel Archange, ce Prince de la Milice Céleste, ils sont mes alliés vitaux dans le combat quotidien, diurne et nocturne, contre les forces de dissolution. Astres tournoyants, poètes de haut vol, divinités des sommets, pluviiers migrants et rosées de septembre qui argentez les toiles d'épeire, que serais-je sans vous? L'hallucination, la télépathie, la prémonition, le dédoublement de la personnalité, le jeu de l'ombre et de la lumière, l'extase, la fulgurance poétique, la souveraineté silencieuse de la prière, autant de météores qui n'avouent pas leur nom, sauf si on les vit de l'intérieur, comme traversé par leur flux magique et leur éclat. Les célèbres monastères thessaliens appelés justement *Météores*, juchés sur leurs inaccessibles pitons de tuf, ne ressemblent-ils pas, avec leurs vertigineuses terrasses, à de futuristes observatoires construits tout autant pour scruter l'univers que pour l'invoquer?

Osons plagier Pascal: «L'homme est un météore, le plus faible de la nature, mais c'est un météore pensant». Ce qui n'implique nullement, du reste, que les autres météores ne possèdent pas, au coeur de leur essaim de photons, l'abeille-reine de la pensée, de la conscience rayonnante de soi. Albert Dürer, quand il peignait Apparition céleste, délivrait déjà ce message lumineux, au sens absolu du terme. L'explosion rouge perce soudain le magma obscur, semé d'une grenaille blanche. Des nuages se mettent à bouillonner. Le coeur jaune du météore ressemble à un oeil. Cet oeil nous voit comme nous le voyons!

Lumen, la lumière, se confond alors avec Numen, la puissance divine. Et les deux mots, au lieu d'affirmer clairement un genre, se cantonnent dans le neutre - le neutre élémentaire, le neutre globalisant, le neutre du Grand Tout. De même que la parcelle de l'hostie est censée contenir l'intégralité du Corps du Christ, de même le météore, fût-il un simple flocon de neige qui fond sur une pierre, recèle en lui la totalité de ce principe cosmique fondamental que les hindouistes appellent le Brahman et que Hölderlin, à bout de mots, ne nomme plus que la Chose ou bien l'Un. (Relisez notamment la troisième strophe de l'admirable *élogie Le Pain et le Vin*). A l'origine de tout météore se laisse entrevoir une extraordinaire concentration de volonté, un véritable entêtement d'être.

«L'Ordre et la Vérité, proclame un hymne védique, sont nés de l'Ardeur qui s'allume». C'est ce que je me redis chaque fois que je vois une étoile filante. Le voeu ne vient qu'après, quand il vient. Cette coutume, en fait, nous reste fort étrangère. Dans nos pays dont les horizons fromenteux béent aux quatre vents, nous n'aimons

pas jouer avec le feu céleste qui rend les taureaux furieux et qui embrase les granges.

Magie météorique en même temps que poète puissant de la glèbe natale, René Char, un jour, a cru «toucher la main éolienne de Hölderlin». Son poème, intitulé «Pour un Prométhée saxiphrage», scande les mots justes, ceux de notre sang païen et de nos vertiges refoulés: «Dieu avait trop puissamment vécu parmi nous. Nous ne savions plus nous lever et partir. Les étoiles sont mortes dans nos yeux, qui furent souveraines dans son regard.»

*Guy Féquant
Solstice d'été 1991.*

Guy Féquant est professeur et écrivain. Il a notamment publié deux superbes romans d'où le Paganisme nordique n'est pas absent: Odinsey et Le Jaseur boréal, aux éditions de la Manufacture. Au sujet de cet auteur clandestin, qui fait penser à Gracq ou à Jünger, voir le long entretien qu'il nous a accordé dans le numéro III d'Antaios, toujours disponible.

**Ce texte a paru pour la première fois dans la revue ardennaise OREE, numéro 2 (décembre 1991).*

La surdétermination urbaine, fille de Septentrion

«Dans Saint-Petersbourg fantastique, lugubre, mauvais, exacerbé, dans la moiteur et le brouillard du matin, parmi les passants au teint cireux, sévères et terriblement fâchés».

Dostoïevski

Avec Gogol et Dostoïevski, la littérature s'ouvre à un nouveau territoire tragique et magique: la grande ville nordique. La Perspective Nevsky de Gogol recrée sur terre un espace expressionniste et infernal, une «perspective» sans effet de perspective, un lieu tautologique et circulaire où vont s'éployer le délire et la folie humaines. La littérature russe de ce milieu du XIX^{ème} siècle invente la Grande Ville expressionniste à venir et prélude à cette sensibilité «absolument moderne» qu'évoquera Rimbaud. L'espace se démultiplie en un territoire de l'absurde où tournent en vain les âmes damnées et les âmes mortes. A l'opposé de la mode orientaliste qui sévit encore à Paris, Pétersbourg invente déjà la fièvre mégapolite. Qu'irait faire un Raskolnikov sur les rives de la Méditerranée? L'homme du Nord se découvre saisi de frénésie; l'hiver et le froid révèlent en lui la brûlure essentielle des fils de Caïn. Alors que la glace semble figer le spectacle du monde, c'est le Feu qui coule dans ses veines et irrigue son cerveau jusqu'à l'éclatement. Du Nord vient une Lumière de brasier humain où toute psychologie s'embrace jusqu'aux ultimes limites du dicible. Certainement, Pétersbourg fut le laboratoire trivial de notre modernité. Ville luciférienne, porte-feu, boute-feu, c'est elle qui va jeter sur l'Europe entière une Weltanschauung ignée, noire et rouge, couleurs d'incendie et de cendres.

Cette folie nordique va lentement descendre le long du continent. Avec Strindberg d'abord et son alchimie de damné, dont le seul regard prophétique transforme Paris en un pandémonium gigantesque et hurlant. Puis Verhaeren qui,

le premier, chante les «Villes tentaculaires» et ouvre la porte à la génération expressionniste allemande - et à Kafka aussi.

Paris redevient alors cité boréale, ville du Nord, plus proche de la Néva que de l'Arno. Visionnaire, le Surréalisme est un chant d'hiver qui évoque la rectitude des cristaux de glace. «Capitale de la Douleur», Paris palpite comme un coeur dans la neige. L'Esprit souffle du Nord. On cherche le Passage du Nord-Ouest. Le vent d'hiver stimule les rencontres de hasard objectif; il ne saurait être question de bien finir. Bataille se replie sur le Massif Central, ce Spitzberg de la France. Artaud part en Irlande chercher les fétiches disparus de l'Europe. La Révolution russe a considérablement inversé les polarités. Kasimir Malévitch s'enfonce dans la Blancher jus qu'à y faire disparaître l'art pictural. Eisenstein filme avec un regard de banquise. On redécouvre l'héritage scythe, l'héritage celté. La Seconde Guerre Mondiale se joue d'abord sur le Front de l'Est. Heidegger guette parmi la Forêt Noire et quand Jünger aperçoit des Falaises, elles sont de marbre.

Toute une Nordicité est à l'oeuvre, se retrouve, se recouvre et se recoupe. Le Midi n'est plus la France, mais une succursale de la Latinité. Y partir, c'est trahir l'Esprit. Drieu préfère la Comédie de Charleroi. Oui, la Lumière du Nord s'est infiltrée partout dans les lettres françaises. Paris est redevenue une ville nordique, après les langueurs de la Belle Epoque. La Riviera est une caricature 1900. Le XXème siècle se forge dans le froid et la boue. Les Révolutions s'amassent tandis que tombe la neige rouge. C'est certain: les personnages hallucinés de Dostoïevski ont fait de ce siècle le Siècle des Possédés et toute la pensée moderne radicale n'est qu'un avatar foudroyant du Chamanisme.

Les Lumières du Nord sont désormais partout chez elles à Paris. Les fils d'Hyperborée ont signé tous les chefs-d'oeuvre. L'Avenir est à ceux qui brûlent dans les glaces.

Bertrand Delcour

Bernard Delcour, né en 1961, compagnon de route de Guy Debord, a déjà publié trois romans: Mezcal Terminal (Climats 1988), En pure perte (Clô 1994) et, tout dernièrement, Pourquoi nous sommes morts (Micro-climats 1995, 60F), trois dérives dans l'univers hallucinant des mégapoles décadentes: «Ceux qui croient qu'ils peuvent encore s'entendre avec les Japs, ou les Yankees, ceux-là, qu'ils le sachent n'ont plus leur place dans le Millénium à venir du Reich Fourieriste». A bon lecteur...

La «Lumière du Nord» chez Nonnos: un exemple de prescience païenne

Nonnos de Panopolis est l'auteur d'un célèbre et remarquable «Hymne au Soleil», écrit en grec vers la fin du IV^{ème} siècle. Nous ne saurions trop engager le lecteur à lire ce texte magnifique. Précédant de peu ceux de Martianus Capella et de Proclus, l'Hymne de Nonnos arrive à la période où le Paganisme jette ses derniers feux (mais de quel éclat ne brille-t-il pas alors!). Comme eux, il est caractérisé par son mysticisme, son caractère panthéiste, ses allusions aux mythes traditionnels, mais réinterprétés dans une optique nouvelle où le Soleil devient le symbole de toutes les religions antiques.

L'Hymne fait partie d'un vaste recueil épique de quarante-huit chants, les Dionysiaques, chef-d'oeuvre dans lequel Nonnos met en scène principalement le cycle bacchique. Dionysos commence par invoquer l'Astre-Roi en décrivant ses attributs, puis énumère les noms et formes sous lesquels il est vénéré par les différents peuples. Le Dieu termine ainsi, s'adressant toujours à Hélios:

«que tu sois l'Ether diapré que l'on nomme Astrochiton, car tes manteaux constellés illuminent le ciel durant la nuit; accueille ma voix d'une oreille bienveillante.»

Le passage semble étrange et peut d'abord laisser songeur. Tout au plus peut-on voir, en première analyse, un rapport entre le feu des étoiles («constellés») et le feu du Soleil. Bien avant que la science moderne ne démontrât que toutes les étoiles sont des soleils, une telle corrélation était couramment admise dans l'Antiquité, qui faisait également du feu astral la même substance que l'âme (d'où le thème classique de l'immortalité astrale). Néanmoins il nous semble que l'analyse peut être poussée plus loin, les termes employés, «Ether diapré» et «manteaux scintillants illuminant

la nuit» n'évoquent guère les constellations, mais constituent en revanche une excellente description de l'aurore boréale, appelée encore poétiquement «lumière du Nord».

L'aurore boréale se présente souvent sous forme de «draperies» diversement colorées, dont la forme et l'intensité varient assez rapidement. Ajoutons que les principales étoiles restent visibles à travers la «draperie». A ceux qui objecteraient que les aurores boréales ne sont visibles que des régions polaires, nous répondrons que ce n'est pas toujours le cas, certaines sont parfois visibles aux latitudes moins élevées, voire tropicales; de plus Nonnos a pu en entendre parler par des voyageurs revenant de contrées septentrionales. Ce spectacle magnifique a certainement frappé l'esprit de nos ancêtres qui en firent une théophanie.

Admettons cela, direz-vous, mais de là à passer à l'héliophanie?

On a remarqué au siècle dernier que la courbe de fréquence des aurores polaires suivait exactement celle de l'activité solaire. Nous savons aujourd'hui que l'aurore polaire résulte de l'illumination de la haute atmosphère par des particules chargées émises par le Soleil.

Admirons donc la prescience de Nonnos, il y a quinze siècles: pour lui comme pour nous, la lumière du Nord, Astrochiton, reste bien l'émanation d'Hélios.

Jean-Christophe Mathelin

Nonnos de Panopolis, Dionysiaques (chants X-XII), Ed. Trédaniel, Paris 1982.

Pierre Chuvin, l'auteur de la remarquable «Chronique des derniers Païens» (Belles Lettres 1990), a déjà édité et traduit une grande partie des Dionysiaques aux Belles Lettres (collection G. Budé). Il a également consacré une longue étude à Nonnos, publiée chez le même éditeur.

J.C. Mathelin est l'éditeur de la revue Solaria, consacrée exclusivement aux cultes solaires. Cinq numéros (30 pages) ont été publiés à ce jour. La dernière livraison (été 1995) est consacrée à Camille Flammarion, héliolâtre des années 1900 qui organisa des cérémonies de solstice d'été sur la Tour Eiffel, en compagnie de l'ingénieur Eiffel, à la grande joie des bigots qui ne manquèrent pas de crier à «la résurgence d'un culte païen». Des solstices furent organisés de 1904 à 1914, avec un succès grandissant. Signalons aussi une étude très intéressante sur le Paganisme letton (excellente bibliographie et discographie de chants païens). Ecrire à Maison du Soleil, 63 rue Principale, F-67260 Diedendorf, Alsace, 40F

L'Inde, et le mystère de la Lumière du Nord

*Je ne sais pas si on l'a assez reconnu, tout roman - tout vrai grand roman
n'est jamais qu'un rêve éveillé.*

Ainsi le roman introduit-il une séparation d'état, essentiellement active, un dédoublement d'être dans le monde, car c'est dans le monde et dans l'histoire vivante de ce monde que le roman tient que l'on fasse semblant de croire qu'il est invité d'agir, et que, d'ailleurs, il finira toujours par agir. Espace donc de décalage, de distancement ontologique secret entre la réalité de ce monde et le monde de l'autre réalité, le rêve éveillé ne saurait agir dans le monde que s'il parvient à s'y présenter avec le statut activiste du roman, et celui-ci souterrainement mobilisé à la tâche par une figure décisive unique, par un projet d'action totale, répondant à un désir de changement total de ce monde. Car il n'y a pas de grand rêve éveillé qui en dernière analyse ne fût révolutionnaire, ni de vrai grand roman qui ne se trouvât implicitement tourné vers l'action révolutionnaire totale.

Aussi une même figure décisive va-t-elle devoir régir la démarche intérieure de l'ensemble des quatre romans de combat métahistorique et polaire que j'ai assez miraculeusement eu le temps de faire moi-même paraître à ce jour, une figure décisive à la fois fondée et explicitée par le rêve ininterrompu, invincible et magicien, impérial, de la libération de quelques-uns - et, aussi, comme de par cela même, de la libération finale du monde et de son histoire - de sous la loi négative des servitudes nocturnes, de l'assujettissement qui est actuellement le nôtre à l'égard du non-être et des terribles imminences en cours sous l'horizon du chaos qui revient et du néant.

Or, cette figure décisive du développement stratégique, des hautes subversions agissantes d'un même rêve éveillé impérial me paraît être, en ce qui me concerne moi-même dans l'oeuvre au rouge, dans l'opus igni au travail dans mes romans, celle du «départ clandestin pour l'Inde», qui apparaît très explicitement dans «Les

mystères de la villa Atlantis» (L'Age d'Homme 1990), et d'une manière plus voilée - mais puissante et certaine, immédiatement présente là - dans les autres trois, où, si l'Inde n'est pas toujours nommée en tant que telle, recouvre de sa toute-puissance secrète le domaine interdit de l'»outre-monde». Domaine de contradiction et de rupture occultes par rapport auquel tout se trouve appelé à se révéler, à se pourvoir dramatiquement en cassation de la donne existentielle de base, qui reste pour nous celle de l'échec, de l'oubli de l'être et de l'impuissance irrémédiable face à l'histoire et qui fait de nous, aujourd'hui, ces ombres hagardes, inapaisables, que nous sommes tous devenus en nous-mêmes.

Le salut, la délivrance et la libération impliquent l'escalade périlleuse, au bord de quels précipices, vers l'»issue d'en haut», le passage illégal de l'autre côté de ce monde-ci, que l'on appelle, à ce qu'il me semble, le «départ clandestin vers l'Inde». Une clandestinité qui, de toute évidence, ne saurait en aucun cas être autre chose qu'une clandestinité ontologique, et dont l'exemple plus que parfait est produit par un roman méconnu de Mircéa Eliade, «Le secret du Dr Hönigberger», texte extraordinaire, dont la transparence même interdit l'accès, et plus encore l'utilisation non extrêmement prévenue.

Et moi-même, dans India (1), j'écrivais, encore que d'une manière nécessairement plus chiffrée:»Cependant, rien ne se fait que par l'élévation. Le chemin de notre retour en Inde ne concernera donc plus que la voie des airs: l'Ecosse, et l'Inde ensuite, ou ensuite seulement, ce détour engageant le secret même de la dévolution rituelle, des attirances du coeur de l'été, vivant et palpitant, le secret même de l'Envol. Heureux ceux qui traversent les cieux de l'Ecosse au mois de juillet, les séductions de l'Inde y atteignent leur paroxysme le plus limpide, et que tous ceux qui sont chers à mon être reçoivent ce message pédagogique : il n'y en a pas de plus grand, et c'est la liberté armée des plus hauts vents noirs, une liberté amoureuse au-dessus des dunes, et sa chemise de nuit livrant en transparence la nudité hallucinée de notre jeune, éblouissante Maîtresse des Vents, l'immaculée oonception de l'Eternel Eté».

Mais resserrons encore plus la spirale intime de cette investigation si dangereuse. Je demanderai: mais pourquoi donc la figure du «départ clandestin vers l'Inde», pourquoi certains des nôtres en viennent-ils à tout sacrifier de leur existence - et peut-être bien plus encore - pour s'engager dans les voies de ce voyage par l'invisible vers le coeur ardent, mais hors d'atteinte, de ce qu'un Wolfram von Eschenbach déjà appelait, lui, in dem Innern India ?

Et cette Inde-là est-elle autre chose que l'»outre-monde», monde de la plénitude parfaite de l'être et de la souvenance immémoriale, de la surpuissance et de la gloire surhumaines symbolisées par la figure royale et solaire suprême de la

Toison d'Or, monde, aussi, de l'élévation sans fin, vers lequel s'orientent somnambuliquement en leur nuit crépusculaire les victimes librement expiatoires de ce monde-ci, déserté, comme celui-ci se trouve, à présent, par le feu vivant et respirant du sacré ? Assujetti aux ténèbres dérélitionnelles du non-être qui, dans les sombres périodes finales des cycles sombres, va y établir comme définitivement les dominations de son Anti-Règne, le monde qui nous échoit ainsi n'est plus en rien notre monde de même que nous-mêmes nous ne sommes plus rien ni surtout plus nous-mêmes.

Mais est-il sans faille, le grand interdit noir de nos générations? Quand le sacré disparaît totalement de ce monde, des êtres de prédestination occultement suprahumaine sont pressentis d'en-haut pour franchir illégalement la ligne de l'interdit et aller retrouver, dans le «*l'outre-monde*», dans le profond mystère vivant, respirant et irradiant de l'Innern India, le feu renouvelant d'un autre recommencement de l'être, afin qu'ils puissent ainsi ramener en ce monde-ci la part de sacré qui seule peut encore lui permettre de tenter de se survivre, et de finir par se donner les armes d'une nouvelle liberté, d'un nouveau salut et d'une délivrance nouvelle absolument. Et pourtant, nous savons tous que le propre de l'état d'achèvement cosmique final de la Saison Noire, du Kali Yuga, est précisément constitué par la terrible ordonnance en cessation - annoncée comme indéjouable - de toute possibilité de passage vers l'«*autre monde*». Ce qui est voué à la disparition, alors, va disparaître, et ce qui disparaîtra ne doit plus jamais revenir.

Ainsi, d'ailleurs, que le disait, d'une manière quelque peu liturgique, mystérieusement réverbérante et agissante, un texte prophétique de Martin Heidegger que les nôtres, tous, devraient apprendre par coeur :

«*Avant que l'être puisse se montrer dans sa vérité initiale, il faut que l'être comme volonté soit brisé: que le monde soit renversé, la terre livrée à la dévastation et l'homme contraint à ce qui n'est que travail. C'est seulement après ce déclin que devient sensible, au cours d'un long intervalle, la durée abrupte du commencement. Dans le déclin tout prend fin: tout, c'est-à-dire l'étant dans l'horizon entier de la vérité de la métaphysique.*»

«*Le déclin s'est déjà produit. La suite de cet événement sont les grands faits de l'histoire mondiale qui ont marqué ce siècle. Cette fin de course est ordonnée suivant la technique de l'«*histoire*» et au sens du dernier stade de la métaphysique. Pareille mise en ordre est le dernier acte par lequel ce qui a pris fin est installé dans l'apparence d'une réalité dont l'opération est irrésistible, parce qu'elle prétend se passer d'un dévoilement de l'être de l'être et cela de façon si résolue que tout pressentiment de ce dévoilement lui est superflu.*»

«La vérité encore cachée de l'être se refuse aux hommes de la métaphysique. La bête de labour est abandonnée au vertige de la fabrication, afin qu'elle se déchire elle-même, qu'elle se détruise et tombe dans la nullité du Néant».

Néanmoins, il est à la fois certain et avéré - pour ceux qui savent encore que, malgré le verrouillage ontologique du monde tombé sous la domination néantisante du non-être accompli en lui-même, et dont tout passage se trouve prohibé en direction de l'«autre monde» régi par cette mystérieuse Lumière du Nord dont est faite la clarté foncière de l'être et de ses impositions cosmiques, des ouvertures s'y trouvent encore très confidentiellement perpétrées, des passages illégalement pratiqués sur les hauteurs. Mais là, il n'y aura plus aucune possibilité de salut, de délivrance que l'on puisse se risquer de dire personnelles: seuls passent ceux-la qui sont appelés à le faire depuis l'au-delà par l'au-delà lui-même, aspirés en avant par des couloirs d'air insoupçonnables, emportés ailleurs par la puissance charitable et suprêmement miséricordieuse de l'Innern India dans les termes d'une mission de perpétuation occulte et de survie cosmique, suprahumaine et peut-être même post-humaine, voire antihumaine. Et là, ne passeront que ceux dont l'au-delà entend faire ses agents d'ingérence cosmique directe, enlevés de force et portés comme anciennement Elie, ou Enoch - vers le coeur enflammé du Regnum Sanctum, d'où ils seront par la suite renvoyés en ce monde d'extinction et d'oubli, pour qu'ils y portent à nouveau le Feu Salvateur et fassent y éclore ainsi la clarté libératrice, revivifiante et fondationnelle de l'ancienne Lumière du Nord et les faisceaux des hautes puissances suprahistoriques éternellement ramenées à se manifester, à tout changer, quand cela doit se faire, de par le simple avènement là de ce qui a son origine au Pays des Hauteurs, dans l'espace surnaturel et toujours virginal de l'Ancien Pays.

Et comprenons-le donc avant toute autre chose, la secrète, la très secrète lumière intérieure, la lumière transcendante de l'Inde Antérieure n'est autre que la Lumière du Nord, ainsi que cela s'était trouvé révélé par le tracé même de la descente transmigatoire des peuples du Nord Originel vers le Nord Secret de l'actuel interrègne, que l'on sait situé dans les lieux de l'Inde d'aujourd'hui encore tout à fait les mêmes dans l'attente de ce qui, maintenant, doit à nouveau nous en venir, et qui viendra sans doute dans les temps mêmes de notre vie. Un tracé transmigatoire qui est un dire invincible, le dire même - et le dit - de la Lumière du Nord nuptialement captive dans son propre ordre de marche, fondateur d'histoire et porteur de ce qui dans cette histoire même, en train de se faire, appartient à l'immémoire abyssale du Nord Absolu qui est au-delà de toute histoire passée ou à venir.

Il s'agit, pour nous, très fondamentalement, de comprendre, de par notre être même revivifié par la souvenance constitutionnelle, à nouveau présente en lui, d'une

certaine Lumière du Nord, que celle-ci est en fait la même que la lumière originelle de l'être et de la conscience occidentale du monde - qui est une conscience finale, la conscience de la conscience d'après l'accomplissement en nous de la conscience dernière du monde - et la même, aussi, que la lumière ontologique de l'Inde Antérieure en sa toute-puissance native. Toute lumière ontologique et virginal, toute lumière ontologique est nativité virginal, et prouve une immaculée conception.

Et, d'autre part, toute la pensée heideggerienne - dans ses échecs avoués, un peu trop poussés en avant, et cela sans doute bien à dessein, aussi bien que dans ses aboutissements encore dissimulés - apparaît, à présent, de plus en plus, et c'est me semble-t-il un signe, comme étant une investigation activiste au sujet du retour de la lumière originelle de l'être au sein de la conscience occidentale ou plutôt, déjà, post-occidentale du monde, et cette lumière originelle de l'être émergeant à nouveau - quels qu'en fussent les voilages préventionnels - dans la recherche heideggerienne d'ensemble, qui produit et qui est - qui reste - elle aussi en elle-même, cette même lumière d'état que nous appelons, en pleine connaissance de cause, la Lumière du Nord et, aussi, la lumière de l'Inde Antérieure dont nous nous préoccupons à présent, ici. Je veux dire, dont nous nous préoccupons ouvertement, et à des fins d'action subversive immédiate.

Car il est temps qu'on se le dise, dans la pensée heideggerienne l'Inde est pleinement présente, constituant comme une ultime forteresse de répit, cachée dans la forêt épaisse d'un langage qui en interdit toute accès direct, non profondément négocié. De toutes les façons, la tentative heideggerienne s'était secrètement voulue comme la révolution européenne et occidentale finale à elle toute seule, comme la véritable révolution totale de l'Allemagne et de l'Europe, le fait d'une pensée militante engagée dans le feu de l'action directe, en première ligne, au-delà des avant-postes les plus périlés, mais, aussi, au-delà de l'histoire temporelle de l'Allemagne et de l'Europe victimes de leur égarement métaphysique, étrangères à la seule révolution totale, étrangères à la Révolution de l'Être. Est-ce ainsi ?

En même temps, revenons brièvement sur nos pas, faisons une dernière fois le point sur le double régime du salut et de la libération des nôtres, prisonniers sur parole perdue de ce monde de déréliction et d'obscurcissement en nous de notre propre conscience originelle de nous-mêmes. Récapitulons, afin qu'à partir de là nous puissions aller plus loin encore dans la recherche entreprise en direction du mystère vivant et agissant de l'Innern India et de la lumière ontologique, salvatrice qui en émane.

Il faut le reconnaître, dans les saisons intermédiaires d'un grand cycle en cours, fût-il un cycle crépusculaire, il est donné que les voies de la libération personnelle,

que les «passages secrets, clandestins et illégaux» vers l'Inde intérieure, vers l'Innere India, se trouvent présents dans les instructions sous-entendues par les avancées librement consentie à l'intention des nôtres, aménagées au sein des propositions d'enseignement indirect comme celle qui se trouve incluse dans le roman de Mircéa Eliade que nous avons déjà cité ici même, «Le secret du Dr Hönigberger».

Par contre, avons-nous dit, en ces temps tout derniers du Kali Yuga, qui sont aujourd'hui, sans issue aucune, nos temps, toute possibilité de libération personnelle est suspendue. Ne sont habilités à passer que les appelés donnant cours à l'influence en eux de certaines instances de salut se situant au-delà de l'être et du non-être, les missionnés aux ordres directs des intelligences d'outre-monde, obéissant à des desseins en marche concernant une situation de crise cosmique, engageant les métastratégies cosmiquement suractivées de l'état même de l'être acculé à faire face lui-même, directement, au front ouvert du non-être et à l'encercllement offensif de celui-ci.

Ainsi se fait-il qu'à la «fin des temps», et nous y sommes, il n'y a plus des sauvés, mais seulement des sauveurs, qui seront exclusivement des sauveurs cosmiques, garde de protection rapprochée et de soutien dans l'invisible de l'Unique Sauveur de la Fin, de notre Sauveur Suprême. Mais un autre grand tournant se fait proche, si ce n'est imminent. Dans un roman de parution prévue pour bientôt, «Un Bal masqué à Genève», je fais état des conclusions prophétiques de notre camarade Francis Adrian Stuart, qui, avant de disparaître sans trace dans le Nord de l'Inde, avait déclaré, à Genève, en 1969, lors d'une conférence géopolitique spéciale, tenue sous couverture fédérale suisse, conférence qui avait suscité, à ce moment-là, comme une sorte de tremblement de terre de la conscience révolutionnaire politique à l'intérieur de certaines organisations occidentales de pensée, avait donc, dis-je, déclaré ce qui suit: «Ce sera le retour de l'Inde à l'histoire, le retour de la plus Grande Inde dans le courant central de l'histoire actuelle du monde, de la «grande histoire» en marche, qui fera changer la face du monde, totalement, de fond en comble, et entamera le processus révolutionnaire final du Retour des Grands Temps. Est-ce un signe, récemment encore j'ai eu à faire état de la fulgurante prophétie de Francis Adrian Stuart auprès de Mme Sonia Gandhi, au titre d'avertissement du destin, lors de la visite en France du Premier Ministre indien Narasimha Rao, venu saluer Jacques Chirac après son accession à la Présidence de la République. Car la vision de Francis Adrian Stuart j'en suis intimement persuadé, concerne d'une manière à la fois subtile et décisive, Mme Sonia Gandhi, personnellement.

Si, comme on vient de le relever, l'Inde est encore - et le sera jusqu'à la fin le siège caché de la Lumière du Nord, si l'Inde symbolise en elle-même, et dispose opérativement des habilitations cosmiques et salvatrices du concept ontologique

originel du Nord Absolu, c'est en Inde - et nulle part ailleurs - que va devoir se déclarer le Renversement Final de l'actuel cycle de ténèbres, à la fois la Grande Dissolution, la Mahapralaya, et, faisant suite à celle-ci, le Suprême Retournement, la Paravrtti et les nouveaux Grands Temps amenés par la Paravrtti, la Novissima Aetas des nôtres, prisonnier6 encore de leur ancien grand rêve éveillé.

Ainsi ce sera ce retour suprahistorique souhaité, et poursuivi sur le terrain par nous autres et dont nous assumons, à présent, la responsabilité entière, le retour suprahistorique des nôtres vers l'Inde, qui va constituer, et qui déjà constitue, aujourd'hui, le mouvement profond, le signe subversivement prémonitoire et le mot de reconnaissance initiatique de qui marche avec nous, appelés, comme nous nous trouvons aujourd'hui, à nouveau, pour mettre en piste le vaste dispositif ontologico-révolutionnaire de terrain destiné à porter en avant l'éclosion apocalyptique du mystère du Retour des Grands Temps.

Et c'est parce que la fin ne fait que répéter le commencement que tout, à présent, et de par l'accomplissement même du «mystère de la fin», va s'éprouver en force et de plus en plus clairement comme happé en avant par une sorte de vertige de la réintégration, par l'immense tourbillon du retour final aux états antérieurs, aux états d'avant la désintégration opérée par le devenir négatif manifestant l'oeuvre déprédationnelle du temps et de ses cycles intimes, par l'obscurcissement régissant l'interrègne et, dans l'interrègne, nos propres déchéances actuelles.

Le poids géopolitique gravitationnel de la plus Grande Europe, qui est aujourd'hui en train de se faire autour du Pôle Carolingien de la France et de l'Allemagne réunissant - réintégrant - l'ensemble de l'Europe de l'Ouest et de l'Est, ainsi que la Russie dans sa double identité européenne et eurasiatique, alors que les réverbérations profondes de cette mobilisation polaire grande-continentale de l'Europe concernent, désormais, le Japon aussi, et l'Inde, ne vont pas manquer de ramener, à brève échéance - on peut s'aventurer à la prévoir déjà - l'Inde, et l'Inde surtout, au premier plan de nos grands combats actuels, et immédiatement à venir, les combats de la mise en place révolutionnaire du nouvel ordre planétaire par lequel et sur le chantier dogmatique duquel émergera, à l'heure prévue, notre Imperium Ultimatum.

La vision impériale indienne de Francis Adrian Stuart croît et se développe. Et l'on pourra ainsi considérer que l'actuel retour de l'Europe - d'une certaine Europe, la nôtre - vers l'Inde et le futur renouveau indien de l'histoire planétaire que nous pressentons, oeuvre de la mobilisation gaulliste révolutionnaire de la plus Grande Europe dans une perspective impériale finale, va donc devoir comporter intrinsèquement une double structure active d'affirmation et d'ingérence, d'accélération du cours de l'histoire et de haute provocation métastratégique.

En effet: alors qu'un petit groupe intérieur des nôtres, ultra-secret, où ne sauraient avoir à faire que des prédestinés, des «gardés à part», devra se donner la tâche spéciale d'intensifier, d'essayer d'ordonner d'une manière ou autre le flot de ceux des nôtres invités à répondre, dans leurs existences mêmes, à l'invitation leur intimant de rejoindre, par les voies sommitales de la clandestinité transcendante, sur les ultimes hauteurs de l'air, la zone suprêmement interdite, cachée, des actuelles activations - suractivations - de l'Innern India, nous allons en même temps avoir à assumer, à prendre sur nous la tâche de veiller sur la prochaine arrivée - prédite par Francis Adrian Stuart - de l'Inde au niveau de la ligne contre-stratégique le long de laquelle se profile en force la nouvelle Révolution Mondiale Totale, à travers laquelle, nous ne cessons de le dire, le «gaullisme de la fin» doit polariser le mouvement d'intégration politico-historique impériale - déjà en cours - destiné à aboutir à l'Empire Eurasiatique de la Fin.

Ainsi la récente création, à Paris, sous nos instances, du Groupement de Recherches Géopolitiques pour la plus Grande Inde annonce-t-elle, et arrête déjà l'emplacement organisationnel, le champ d'action de tout ce que nous allons désormais avoir à entreprendre - sans perdre un seul instant, car, à présent, la partie se trouve irrévocablement engagée, et «il n'y a plus de retour en arrière» - à entreprendre, et à imposer, à la fois en termes de conscience et sur le terrain, en soutenant, en exacerbant les pointes activistes de la mobilisation totale des nôtres, tant au niveau doctrinal qu'à celui de l'appareil politico-révolutionnaire de dimensions grandes-continentales eurasiatiques préfigurant la constitution à terme de notre Imperium Ultimum, rachat et désendeuillement d'un ancien grand rêve brisé.

Car il a été dit, funestissime erreur, que jamais l'histoire ne se répète. Mais, dans la perspective géopolitique de l'histoire, celle-ci n'en finit plus de se répéter, et toute vision certaine sur le fond de l'histoire nous est ainsi fournie d'avance quand on sait se donner accès au juste regard. Dans un écrit encore inédit, datant de 1940, et intitulé «Le bloc continental. Europe Centrale-Eurasie-Japon, Karl Haushofer écrit: «Incontestablement le plus grand et le plus important changement dans la politique mondiale de notre temps est la formation d'un puissant bloc continental englobant l'Europe, le Nord et l'Est de l'Asie. Mais toutes les grandes formations et configurations de cet ordre ne sortent pas toutes faites de la tête d'un quelconque homme d'Etat, si grand soit-il, comme cette célèbre déesse grecque de la Guerre dans son aspect transfiguré. Les gens informés savent comment de telles formations sont préparées de longue date». Dans ce même écrit, Haushofer témoigne ouvertement de sa rencontre, en 1908, près de Calcutta, avec Lord Kitchener. Je citerai Haushofer: «Lorsqu'à la fin de 1908, près de Calcutta à Fort-William, Lord Kitchener me dit

devant sa cheminée que l'Angleterre et l'Allemagne ne se feraient la guerre entre elles que pour les Américains et les Japonais et qu'à la fin, au moins dans le Pacifique, toutes deux seraient des victimes, il se doutait à peine de l'ampleur avec laquelle sa prophétie deviendrait réalité; il prévoyait encore moins quelle grandiose position de médiateur, avec possibilité de pression sur tous les trois océans, les premiers souffles de la deuxième de cette même guerre rendrait en 1939 à la Russie pour en faire à nouveau le «geographical pivot of history» du moins pour l'Ancien Monde - malgré tous les avertissements de Sir Halford Mackinder - et cela en raison d'une politique britannique erronée».

Aujourd'hui comme hier, malgré certains déplacements dialectiques des grands foyers de forces sous pression, le problème fondamental de l'histoire mondiale vu du point de vue européen, du point de vue occidental, est le même, toujours. A savoir celui, avec l'expression même de Karl Haushofer, du Bloc Continental Europe Centrale-Eurasie-Japon. Karl Haushofer: «Le peuple allemand se bat pour la dernière possibilité de vivre dans la liberté et dans l'honneur». Aujourd'hui, nous dirons qu'autour du Pôle Carolingien Franco-Allemand, les peuples européens, Russie comprise, se battent, à nouveau, «pour la dernière possibilité de vivre dans la liberté et dans l'honneur» et contre le même ennemi qu'hier, la puissance grande-océanique des Etats-Unis et des instances occultes du pouvoir autre qui en commandent les stratégies de subversion planétaire finale. En fait, rien n'est changé. Rien, si ce n'est l'émergence historique - ou plutôt suprahistorique - finale de l'Inde, et la véritable transfiguration d'état que celle-ci implique pour l'avenir immédiat de l'histoire européenne grande-continentale eurasiatique aujourd'hui en voie de manifester révolutionnairement ses directions de poussée propres, sa volonté d'un destin autre, son engagement impérial d'identité finale, salvatrice.

Or c'est bien pour cette raison précise que j'ai tenu à faire, ici, de l'exposition de ce texte inédit de Karl Haushofer datant de 1940, le symbole agissant et comme irradiant, en même temps que l'étroite corniche braquée encore une fois au-dessus des gouffres inapaisés du passé à jamais réduit en cendres, symbole de ce dont le présent article entend se vouloir l'abrupte annonce, le dévoilement très à dessein provocateur, l'aventureuse déclaration de guerre spirituelle totale, inconditionnelle, et que désormais rien n'arrêtera plus.

A l'heure présente, de Tokyo à Dublin, de Stockholm à Palerme et à New Delhi, une multitude de petits groupements et de réseaux activistes recouvrent déjà, comme d'innombrables petits foyers d'incendie, comme une figure de la voûte céleste reflétant ses luminaires sacrés dans les ténèbres d'en-bas, l'espace impérial eurasiatique susceptible, quand il en sera décidé ainsi, de connaître, soudainement, la flambée

immense de l'intégration de l'ensemble de ces petits foyers d'embrasement en une seule nappe frémissante, en un seul mouvement continental d'incendie impérial révolutionnaire.

Et, en même temps, au coeur central de ce vaste champ de pertinence révolutionnaire impériale, de prise de conscience géopolitique de plus en plus suractivée, accédant à des dimensions grandes-continentales eurasiatiques ultimes, certains ne peuvent s'empêcher - et combien fortement ils ont raison - de se laisser pressentir l'existence cachée - plus que secrète, en fait - de l'enclos d'où partent et où parfois en reviennent les appelés prédestinés du voyage clandestin vers l'Innern India, et c'est le rayonnement ontologique occulte de cet enclos hors d'atteinte, de cette hutte sacrée enveloppée de flammes d'or, invisibles, qui ordonne, maintient au feu, prépare et organise souterrainement l'intégration dernière de l'ensemble de ces groupements géopolitiques impériaux eurasiatiques aujourd'hui à l'oeuvre, manifestement ou plus souvent encore d'une manière nécessairement confidentielle.

Tels sont donc les deux niveaux de la grande action confidentielle poursuivie actuellement par les nôtres: le niveau politico-révolutionnaire impérial où se manifestent les groupements, les réseaux activistes préparant la prochaine émergence historique de l'Empire Eurasiatique de la Fin, et le niveau transcendantal, hors de toute atteinte immédiate, historique, où se forgent les éléments de la future élite de commandement, suprahumaine, voire divine, de celui-ci, de notre Imperium Ultimium, l'élite des voyageurs sans nom ni visage qui après avoir rejoint clandestinement l'aire ontologique incandescente de l'Innern India en reviennent pour accomplir, parmi nous, leur terrible ministère de feu, cachant à grand-peine leur propre état d'incandescence. Or il ne s'agit pas seulement des «libérés dans la vie», mais aussi, et surtout, des «libérés dans l'éternité». Car les cadres du prochain Empire Eurasiatique de la Fin, entité suprahistorique, transcendante et néanmoins assise à l'intérieur de l'histoire finale du monde, devront être nécessairement constitués par des «libérés dans l'éternité».

Entre-temps, une interrogation nouvelle semble hanter de plus en plus intensément les groupements, les réseaux philosophiques et révolutionnaires engagés en avant par la figure eschatologique ardente de l'Empire Eurasiatique de la Fin, une interrogation portant sur ce que va devoir être la religion impériale grande-continentale à venir, la future religion planétaire installée dans les temps de la veille assignée à la bataille décisive pour la domination finale de l'histoire et du monde, pour ce que nous autres désignons, entre nous, par le concept géopolitique fondamental de l'Endkampf.

Or il est déjà établi que cette religion sera celle d'un catholicisme romain

supérieur, d'ouverture exclusivement traditionnelle et initiatique, et subissant un fléchissement profond à l'égard d'une nouvelle figure dogmatique de Marie, reconnue non plus comme la Mère de Dieu, ou pas seulement comme la Mère de Dieu, mais surtout comme l'Épouse Éternelle et la Suprême Maîtresse Couronnée des cieux et des mondes, comme le soleil rénovateur de l'histoire et de l'après-histoire, du devenir intérieur du Salut et de la Charité de la Fin.

Dans le dernier chapitre d'un de mes livres que l'on me dit des plus lus, «La Spirale Prophétique» (Trédaniel 1986), chapitre intitulé, précisément, «Elle viendra du Pays des Hauteurs», je me suis déjà arrêté, longuement, sur les relations aussi cachées que profondes, abyssales dirais-je même, entre l'avènement de la nouvelle figure dogmatique impériale de Marie, et l'Inde. Car c'est bien par l'intermédiaire virginal de la figure de Marie que l'Inde va devoir sortir au devant de notre quête la plus avancée du renouvellement du sacré, et des vertigineuses revivifications cosmiques et historiques dont nous guettons à présent l'émergence annoncée, pressentie, déjà établie prophétiquement.

Aussi, quant à moi, en y procédant moi-même ou en faisant qu'on le fasse sous contrôle et influences supérieurs, je n'ai pas un seul instant hésité, dans mes actuelles prises de contact avec l'Inde, préfigurations plus ou moins doctrinalement subversives de certains grands engagements à venir ultérieurement, pas un seul instant hésité, dis-je, de relever avant tout l'importance absolue qu'il me paraît que nous devons accorder, et comme d'avance, à la mission très particulière qui est celle de la spiritualité hindoue - d'une certaine spiritualité hindoue antérieure, originelle, exclusivement secrète, puissamment prohibée - dans les conformations révolutionnaires de la nouvelle grande religion impériale -adressée à Marie - qu'il nous en viendra par des canaux à couvert, des plus inconcevables. Ainsi va l'Esprit. Ainsi doit-on aller nous-mêmes.

Et j'observerai que, si mes quatre premiers romans ont cela au moins en commun qu'ils rendent compte, tous, même si cela se pose chaque fois d'une manière différente, du «départ clandestin vers l'Inde» d'un personnage significatif, primordial, mes romans actuellement en chantier et, surtout, celui dont le projet me paraît destiné à constituer l'instance fondamentale de l'ensemble de mon oeuvre, je parle du roman en deux volumes sur la révolution européenne du XXème siècle, intitulé «Trianon», vont avoir à présenter des personnages qui sont, eux, non pas en état de départ clandestin vers l'Inde, mais déjà de retour depuis cette forteresse invisible, située «sur les hauteurs de l'air», qui constitue le lieu inconditionnel, absolument central, de notre *Innere India*.

Et si, jusque dans mon entourage le plus immédiat, certains de mes proches -

comme Francis Adrian Stuart, ou celle qui se faisait appeler Maria Aegyptiaca, ou comme Nelly Steiner-Orlov, et bien d'autres - sont effectivement partis pour l'Inde sans plus revenir, disparus sans trace dans le circuit de leur quête même, l'heure me semble déjà présente-là o- il va falloir que quelqu'un vienne à apparaître à mes côtés, «dans ma vie, dans mon combat», qui, tout en devant sans doute donner le change quant aux véritables états de son identité changée, renouvelée, serait en réalité un de ceux qui sont illégalement de retour de notre Innern India, de ceux que l'on vient de qualifier, ici-même, de «libérés dans l'éternité». Dans un certain sens, il faut aussi le reconnaître, je ne fais qu'invoquer, ainsi, le mystère de l'Appui Extérieur, sollicitation avouant l'extrême désarroi de l'heure. Et pas tellement mon désarroi personnel, mais le creux terrifiant d'une conjoncture sidérale et cosmique où la part des dieux n'est plus faite, en cette épouvantable fin de course, que de leur seul affaiblissement létal devant l'immense, l'inexorable déferlante de la montée des ténèbres, que rien ne semble plus pouvoir arrêter, ni personne.

Mais déjà nous autres nous savons que nous sommes au-delà des dieux, tout comme nous sommes au-delà de tout pouvoir des ténèbres. Un groupe clandestin de combattants ontologique à clamé, quelque part, le défi halluciné de leur retour révolutionnaire à l'être, et tout s'est remis en branle sous l'invisible embrasement des cieux de la nouvelle grande advenance, encore abyssalement occulte, prohibée aux regards non brûlés au fer rouge des manipulés nuptiaux de notre Innern India. Car nos appartenances subversives ne sont que d'ordre nuptial, c'est par le rêve éveillé de notre souvenance, de notre désir éperdu que nous nous sommes retrouvés, un jour, dans les rangs de la conspiration cosmique de l'Incendium Amoris.

Aussi, dans la solitude vertigineuse des glaciers étincelants sous le soleil blanc du midi absolu, à l'extrême frontière Nord de l'Inde, sur les confins de l'Himalaya, entend-on à présent, jour et nuit, la masse sidérale frapper en cadence, sans répit, l'enclume de glaces cosmiques sur laquelle on forge l'acier hypnotique de notre nouveau destin, et le secret même du recommencement. «L'Esprit est né, et il se développe», écrivait Georges Soulès dans «La fin du nihilisme».

Jean Parvulesco

(1) India, dans Style 4 Fascicule C, printemps-été 1988, page 18.

Le printemps 1995 aura vu la réactivation de la Société philosophique Jean Parvulesco (SPJP, M. Bruno Dietsch, 17 rue des Poissonniers, F-92200 Neuilly, CCP La Source 37 582 52 X). Elle se propose de diffuser les écrits de l'écrivain,

d'organiser des banquets philosophiques, ... Toute demande d'admission peut être adressée à l'adresse ci-dessus (mentionner si tel est le cas l'appartenance à l'association Antaios). Dans le dernier numéro de la Lettre confidentielle de cette société philosophique, Jean Parvulesco précise: «le programme de mes prochaines parutions chez Guy Trédaniel comporte cinq points forts: deux romans, «Un Bal masqué à Genève» et «La Conspiration des Polaires», la suite de «La Spirale prophétique» intitulée «Le Retour des Grands Temps», ainsi que deux essais tout à fait inédits, «Les dimensions métahistoriques secrètes de la Nouvelle Russie», et «Charles de Gaulle ou la remontée de l'Atlantide». L'écrivain s'est également attelé à la rédaction d'un roman de mille pages, «Trianon», sur les dessous de l'histoire européenne des cinquante dernières années. Il prépare aussi l'édition des Carnets d'entretiens particuliers avec Julius Evola. «Il n'y a jamais eu qu'un seul combat, le même combat, (...), le combat de notre retour intérieur au mystère vivant et agissant de la Nordlicht originare.»

Runes et astérismes védiques

L'étude de l'origine des runes se heurte à une ambiguïté de langage: entend-on par là l'origine de l'écriture runique, ou s'agit-il de l'origine du graphisme des signes, indépendamment de l'usage qui en était fait? Si l'on opte pour la première acception, la réponse est que «les runes dérivent, sinon dans leur totalité, du moins en ce qui concerne certaines d'entre elles, d'une écriture de l'Europe méridionale.»(1) Parmi celles-ci, l'écriture lépontique (nord-étrusque) serait la plus probable. Cependant, les runes avaient également des valeurs idéographiques. Ces valeurs sont certainement plus anciennes que les valeurs phonétiques, si l'on en croit certaines trouvailles archéologiques, et si l'on prend au sérieux la tradition religieuse des Germains. C'est dans la recherche de cet ancien symbolisme que se développent des recherches mettant en évidence des rapports avec l'astrologie, voire l'astronomie préhistorique. Pourtant personne à notre connaissance, n'a encore remarqué un fait d'importance capitale, à savoir la parenté du système des runes et du système des Nakshatras védiques. La découverte des runes a été faite par Odin, comme le rapporte le recueil eddique de poèmes didactiques Havamal (strophes 138-142):

*138-Je sais que je demeurai suspendu à l'arbre
empli de vent
Neuf nuits durant
Blessé par une lance,
Livré à Odin,
Moi-même à moi-même livré,
Pendru à cet arbre dont nul ne sait
Où il puise ses racines.*
*139-On ne me donna point de pain,
On ne me tendit pas de corne à boire.*

*Je me penchai
Je ramassai les runes,
En hurlant je les ramassai
Et puis tombai...
142-Tu découvriras les runes
Et les tables interprétées,
Très importantes les tables,
très puissantes les tables
que colora le sage suprême
Et que firent les Puissances
Et que grava le crieur des Dieux.*

Prenons le texte pour son sens usuel: Odin se trouvait «livré à lui-même». Il s'était blessé d'une lance pour connaître une mort initiatique. Il était pendu par les pieds, comme toutes les victimes sacrificielles qui lui étaient offertes. Dans cette position, il ne pouvait contempler que le ciel, comme le pendu du la douzième lame du tarot. Il a reconnu les runes en hurlant, c'est-à-dire en utilisant la force mystique de la parole sacrée, exactement comme le pratiquait le dieu védique Brihaspati, qui en a conféré les secrets au dieu Indra, «le hurleur (krand-), le rugissant» (svarya), accompagné des Maruts et des Angiras: «Brihaspati, qui occupe les trois sièges, grâce à un hurlement, a étayé avec force, en les séparant, les confins de la terre (Rig Véda 4.50.1). Rappelons également que les neuf jours dont il est question peuvent signifier tout autant neuf mois, en vertu de l'ancienne homologie des mesures du temps attestée dans toutes les mythologies indo-européennes. Cette indication est d'importance, car les étoiles proches de l'écliptique qui constituent les plus anciens points de repère permettant de dresser un calendrier, ne sont pas toutes visibles dans le ciel en une même nuit, ni en neuf nuits consécutives à nos latitudes de pays tempérés, mais elles pourraient l'être pour un observateur situé dans l'arctique. Un ouvrage de J.Y. Guillaume récemment réédité, «Les runes et les étoiles» (2), apporte de nombreuses et pertinentes observations sur l'histoire des runes, leur parenté de formes avec les écritures grecques anciennes du linéaire B, indépendantes de l'écriture phénicienne, elles-mêmes indépendantes de l'écriture égyptienne cursive. Il existait donc en Europe même une tradition très ancienne reposant sur un système de signes aux formes anguleuses, véhiculant du sens, servant très probablement à la divination, et dont l'usage phonétique est relativement tardif. La plus ancienne collection de runes était un système à 24 signes, c'est-à-dire un double zodiaque, ou plutôt un zodiaque lunaire, permettant de compter le nombre de quinzaines croissantes et décroissantes de la lune, et ainsi de déterminer l'année. Pythagore avait fait référence à plusieurs reprises à ce zodiaque, et il est permis de penser que l'Europe connaissait un

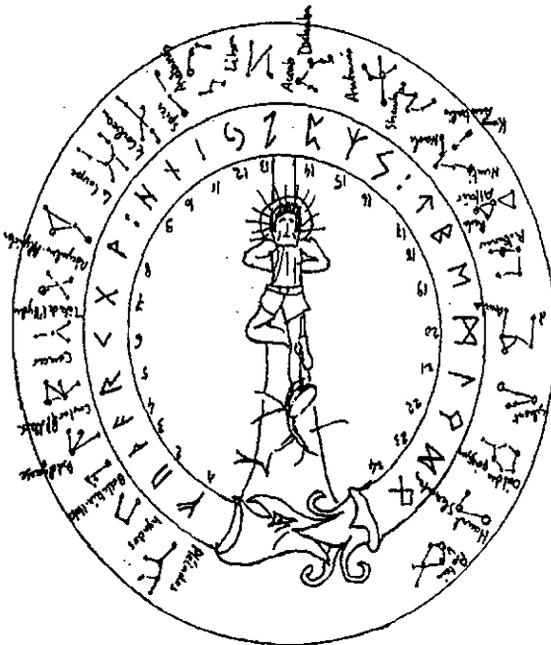
tel système avant l'introduction du zodiaque babylonien à 12 signes que nous connaissons aujourd'hui. Remarquons que les Grecs et les Romains ont limité leurs alphabets à 24 lettres, alors qu'il en aurait fallu davantage pour noter tous les phonèmes utilisés dans leurs langues respectives. Il est probable qu'ils se sont conformés à une très ancienne tradition du culte de l'année, que l'on retrouve dans les textes védiques sous une forme explicite, liant l'usage de la parole sacrée (ou parole d'énergie), au cycle du soleil, dont nous n'avons aujourd'hui que des fragments, mais qui était suffisamment prégnante pour empêcher une notation totalement adéquate de leurs langues. Les runes étaient arrangées selon trois séquences de huit, et si l'on se réfère à un auteur latin comme Macrobe, qui reprend les thèmes de Pythagore, le huit représente la justice et la stabilité.

Par ailleurs dans la partie Est du domaine indo-européen, nous avons la preuve qu'il existait un système de repérage stellaire, composé d'astérisques situés sur ou à proximité de l'écliptique. Ce système est celui des nakshatras védiques, que l'on trouve cités dans tous les Védas, et dont une liste exhaustive est donnée dans le Yajur Véda (IV,4,10) et l'Atharva Véda (VII,19). L'usage qui en était fait était le comptage des jours sidéraux dans un mois lunaire. Pour parvenir à ce résultat, le nombre de signes avait été porté à 27 ou 28, par dédoublement de certains astérisques qui se trouvaient notés deux fois, l'un avec l'adjectif pūrva, (antérieur) et uttara (postérieur). Grâce à la combinaison des phases de la lune avec ce repérage sidéral, il est possible de déterminer le moment de l'année. Par exemple, le Yajur Véda indique expressément que la pleine lune de Phālguna marquait le commencement de l'année (VII,4,8). Cette citation est d'une extrême importance, car elle permet de donner des datations certaines, grâce au calcul astronomique, comme celles effectuées par B.G.Tilak dans son ouvrage intitulé « Orion », (3) qui nous amènent à une période située entre 6000 et 4000 AC. Le recoupement de toutes ces indications permet aussi d'établir une grossière chronologie des mythes et des croyances liés à ces repérages basés sur des étoiles fixes, qui enregistrent donc tous les phénomènes causés par les mouvements de la terre, y compris la précession des équinoxes. Tilak, en 1892, au moyen de cette méthode, avait soutenu que les Grecs et les Iraniens s'étaient détachés du tronc commun entre 4000 AC et 2500 AC. L'archéologie a confirmé depuis la véracité de ces affirmations, qui ne s'appuyaient sur rien d'autre que l'étude des témoignages astronomiques trouvés dans les textes védiques. Tilak avait défini trois autres périodes dans la civilisation indo-aryenne :

- La période d'Orion (d'où le titre de son livre) qui s'écoula de 4000 à 2500 AC, et où le soleil se trouvait à l'équinoxe vernal en Mrigashiras ou Rohini.
- Puis vient la période des Krittikā, (ou Pléiades) qui s'écoula de 2500 à 1400 AC. Cette période est particulièrement documentée dans des commentaires des Védas qu'on appelle les brahmanas, mais inexistante dans les textes antérieurs.



- Enfin Tilak distingue une quatrième période de 1400 à 500 AC, période des sutras et de la naissance des différents systèmes philosophiques. Partant donc de l'état du calendrier au moment où les différentes branches des Indo-Européens se sont dispersées, c'est-à-dire au moment où soit Mrigashiras, ou Rohini ou encore les Kritika étaient considérés comme le premier des astérismes du zodiaque, m'est venue l'idée de comparer la forme des nakshatra védiques aux runes. Pour ce faire, seuls les anciens astérismes (notés par «pûrva») ont été conservés lorsqu'il y avait eu dédoublement. Chacun pourra constater cette évidence qu'en faisant coïncider la première des runes, c'est à dire Fehu, avec les Pléiades, non seulement la forme de chaque astérisme, mais aussi l'ordre dans lequel il est disposé sur l'écliptique coïncide avec la forme de chaque rune et dans l'ordre où elle se trouve dans l'ancien futhark!



En contemplant le ciel, le dieu Odin a établi un repérage stellaire dont il a transposé les formes sur la terre en inventant les runes symboliques.

Cette simple observation facile à faire et à vérifier renforce l'idée d'un fonds culturel indo-européen beaucoup plus important que ce que l'on croyait, qui inclurait l'existence d'un calendrier commun, mais nous ne pouvons analyser ici toutes les conséquences qu'elle peut avoir tant sur l'histoire de la pensée, l'histoire des religions,... et l'usage culturel qui peut être fait des runes.

Jean Vertemont

N°	Nakshatra	Trad. littérale	Divinité	Etoiles	Son nom	Traduction
1	Krittika	La toile d'araignée	Agni	Pléiades	F / Fehu	L'argent - le bétail
2	Rohini	La vache rousse	Prajapati	Aldébaran et voisines	U / Uruz	L'auroch - force virile
3	Mrigashiras	La tête d'antilope	Soma	Heka - Bellatrix	Th / Thursaz	Le géant
4	Ârdra	L'humide	Rudra	Bételgeuse Alnitak-Mintaka	A / Ansuz	Le dieu Ase
5	Punarvasu	Qui donnent richesse	Aditi	Castor - Pollux	R / Raidu	Chevauchée - chariot
6	Tishya-Pusya	L'artisan	Brihaspati	Cancer - Asellus	K / Kaunan	Abcès - maladie
7	Ashlesa	La sèche	Sarpa	Hydre (tête)	G / Gebu	Le don
8	Magha	La généreuse	Pitris	Regulus - Algieba Ras-Elased	W / Wunju	Le dieu
9	Phalguni	La rouge	Bhaga	La coupe	H / Hagala	La grêle
10	Hasta	La main	Savitri	Le corbeau	N / Naudiz	La détresse
11	Chitra	La brillante	Tvashtri	Spica - Porrima	I / Isaz	La glace
12	Svati	La rejetée	Vayu	Arcturus et voisines	Y / Yeran	La belle saison

N°	Nakshatra	Trad. littérale	Divinité	Etoiles	Son nom	Traduction
13	Vishāka	La double branche	Indragni	Balance	E / Yr	L'if
14	Anūrādha	La propice	Mitra	Acrab - Dshubba	P / Perpo	La coupe de baguette runiques
15	Jyeshtha	L'aïeule	Indra	Antarès	R / Algiz	L'élan
16	Mula	La racine	Nirriti	Shaula et voisines	S / Sowelu	Le soleil
17	Ashadhas	L'invincible	Visvedevas	Nunki-Kaus - Nash	T / Teiwaz	Le dieu des clartés
18	Shravana	L'oreille	Vishnu	Alrair	B / Berkana	Le rameau de bouleau
19	Dhanishtra	La très fameuse	Vasus	Dauphin	E / Ehwaz	Le cheval
20	Shatabhishaj	Aux cent médecins	Varuna	Ancha - Sadalachbia et voisines	M / Mannaz	L'homme
21	Proshtha Pada	Le pied du tabouret	Ahimbudhnya	Markab - Scheat	I / Laukaz	L'ail
22	Revati	La riche	Pushan	Oeil des poissons	Gn / Ingwaz	Le dieu de fécondité
23	Ashvini	Les cavaliers	Ashvins	Hamal - Sheratan	D / Dagaz	Le jour
24	Bharani	La voleuse	Yama	Borein et voisines	O / Odala	Patrimoine - héritage

Notes:

(1) Wolfgang Krause, *Les runes, ou l'écriture des Vikings et des anciens Germains*, Editions du Porte-Glaive, Paris 1995.

(2) J.Y. Guillaume, *Les runes et les étoiles*, Editions Dervy, Paris 1995.

(3) B.G. Tilak, *Orion, ou recherches sur l'antiquité des Védas*, Editions Archè, Milan 1989.



Saint Longin et la Crucifixion : motifs d'origine indo-européenne dans la Légende Dorée.

Etudier la figure de saint Longin telle que l'aborde la Légende dorée, c'est aborder une version de la crucifixion du Christ sensiblement différente du récit évangélique. On y repère en effet des éléments originaux, probablement issus d'anciennes traditions européennes, dont l'action modificatrice nécessite un éclaircissement. On tient ici pour vraisemblable que la Légende dorée véhicule, mêlé aux données proprement évangéliques, un stock d'images, voire de schèmes narratifs, issus des «littératures» - en bonne partie orales -, du paganisme indo-européen. On sait comment la légende de saint Christophe a pris dans le recueil de Jacques de Voragine, sous l'influence de conceptions et de figurations locales, une coloration héroïque et cosmologique sans rapport avec les données orientales primitives (1). Notre propos sera donc, grâce à la méthode comparatiste, de montrer comment se déroule l'initiation de Longin, quelle transformation psychologique il en retire, quel rôle celle-ci l'amènera à remplir. Ce faisant, nous envisagerons la possible utilisation d'images et de motifs d'origine indo-européenne dans le récit, étant entendu que la symbolique du récit évangélique est elle-même susceptible, tout comme le mythe de Noël, d'avoir subi précocement de telles influences, sans doute venues d'Iran (les Rois Mages, le sauveur né dans la grotte tel Mithra pétrogène, etc.). Nous entendons avant tout suggérer comment des facteurs culturels anciens ont pu faciliter l'acclimatation des thèmes-clés du Christianisme parmi les populations de l'Europe médiévale, et au prix de quelles ambiguïtés.

Saint Longin

Posons d'emblée la figure de saint Longin, telle qu'elle est décrite par Jacques de Voragine dans la Légende dorée (2) : «Longin fut le centurion, écrit cet auteur, qui, debout avec les soldats près de la Croix, par l'ordre de Pilate, perça le côté du Sauveur avec une lance. En voyant les miracles qui s'opéraient, le ciel obscurci et le tremblement de terre, il crut en J.-C., surtout depuis l'instant où, selon le dire de certains auteurs, ayant la vue obscurcie par maladie ou par vieillesse, il se frotta les yeux avec du sang de N.-S., coulant le long de sa lance, car il vit plus clair tout aussitôt». Cette partie du texte forme un tout relativement indépendant de la suite, et c'est sur elle que s'appuiera le début de notre analyse. La deuxième partie en est cependant le résultat ainsi que nous le verrons. Jacques de Voragine poursuit ainsi : «Renonçant donc à l'état militaire, et instruit par les apôtres, il passa vingt-huit ans dans la vie monastique à Césarée de Cappadoce, et convertit beaucoup de monde à la foi par sa parole et ses exemples. Ayant été pris par le gouverneur et refusant de sacrifier, le gouverneur lui fit arracher toutes les dents et couper la langue. Cependant Longin ne perdit pas l'usage de la parole, mais saisissant une hache, il brisa toutes les idoles en disant : «Si ce sont des dieux, nous le verrons.»

«Les démons étant sortis des idoles, entrèrent dans le gouverneur et tous ses compagnons. Alors se livrant à toutes sortes de folies, et sautant comme des chiens, ils vinrent se prosterner aux pieds de Longin qui dit aux démons : «Pourquoi habitez-vous dans les idoles ?» ils répondirent : «Là où le Christ n'est pas nommé ni son signé placé, là est notre habitation.» Or, quand le gouverneur furieux eut perdu la vue, Longin lui dit : «Sache que tu ne pourras être guéri qu'après m'avoir tué. Aussitôt en effet que j'aurai reçu la mort de ta main, je prierai pour toi et t'obtiendrai la santé du corps et de l'âme. «Et à l'instant le gouverneur lui fit trancher la tête : après quoi, il alla près de son corps, se prosterna avec larmes et fit pénitence. Aussitôt il recouvra la vue avec la santé et finit sa vie dans la pratique des bonnes oeuvres».

Tel est donc le texte écrit par Jacques de Voragine, dans lequel, nous l'avons dit, il convient de distinguer deux parties bien délimitées. La première est de loin la plus intéressante comme nous allons le voir, car elle concerne l'initiation spirituelle de saint Longin en le faisant participer directement de la divinité. C'est donc à elle qu'il convient de s'attacher tout d'abord. Abordons le problème par un rapprochement avec le dieu baltique Perkunas (3). L'étymologie du nom de ce dieu va nous ouvrir des perspectives immenses, sans trop nous éloigner de la figure de saint Longin. Nous constaterons au contraire que ce personnage chrétien fut fabriqué de toutes pièces dans le dessein d'intégrer les croyances païennes au Christianisme.

Perkunas et l'Arbre cosmique

Le nom de Perkunas (ou Perkúnas) provient de la racine indo-européenne * per-k/g, qui signifie frapper (d'où par exemple le verbe percuter). Cette racine se retrouve dans les noms des homologues indo-européens de Perkunas, vieux-slave Perunu, védique Parjanya, germanique Fjörgynn, nom de la mère du dieu Thorr. Ce dernier rapprochement n'est pas indifférent ainsi que nous le verrons. Les dainas (4) rappellent les exploits de Perkunas/Perkons (5) :

438 : Perkons frappa dans le chêne

Avec neuf éclairs.

Trois éclairs fendent le tronc

Six fendent la cime.

445 : Frappe, Perkons, l'arbre sec.

Assujettis le chêne verdoyant :

Tu as assujetti la porte de Riga,

On laisse sortir celui qui forge l'argent.

Plusieurs éléments ont été fournis ici. Tout d'abord, Perkunas est indiscutablement un dieu frappeur, frappeur de l'arbre sacré. Nous verrons plus loin quelle est la signification de cette arme fichée dans le tronc. Retenons pour le moment que le coup de lance est indissociable de l'arbre cosmique, du chêne cosmique, axis mundi, dont on connaît également l'étymologie, semblable à celle du dieu lui-même. Car la racine * per-k/g citée plus haut a donné le latin quercus, d'où le français chêne. Il s'agit vraisemblablement d'un glissement sémantique de l'image de l'arbre frappé (6). Très explicite, Jean Haudry expose ainsi la question, en l'élargissant encore davantage : «Le nom gotique du monde, fairhvus, issu du nom indo-européen du «chêne» *perkwus, conserve peut-être la trace d'une cosmogonie selon laquelle un chêne cosmique était frappé par un dieu à la foudre comme le Perkunas lituanien» (7).

La Crucifixion et la Révélation

Rapproché de la Crucifixion telle que l'entend la Légende dorée, cette cosmogonie prend toute son importance, si l'on admet le parallélisme entre Perkunas frappant le chêne cosmique d'une part, et d'autre part saint Longin perçant le flanc du Christ, lui-même identifié à la Croix, substitut chrétien de l'Arbre du monde. Etudions

précisément le thème de la Crucifixion en le comparant à un autre mythe indo-européen célèbre, celui du dieu germano-scandinave Odin pendu à un arbre. Nous relèverons ainsi de curieuses analogies (sans prétendre bien sûr à l'emprunt), qui peuvent aider à comprendre comment des motifs traditionnels extérieurs à la tradition évangélique ont pu, durant notre Moyen Age, se fondre à la croyance commune, sinon aux dogmes admis par l'Eglise, à la faveur d'une analogie formelle favorisant le rapprochement de mythèmes originellement distincts et relevant de traditions hétérogènes. Dans les Hávamál, str. 138-141, il est écrit (8) :

138. *Je sais que je pendis*

A l'arbre battu des vents

Neuf nuits pleines

Navré d'une lance

Et donné à Odinn

Moi-même à moi-même donné,

- A cet arbre

Dont nul ne sait

D'où proviennent les racines.

139. *Point de pain ne me remirent*

Ni de coupe ;

Je scrutai en dessous,

Je ramassai les runes,

Hurlant, les ramassai,

De là, retombai.

140. *Neuf chants suprêmes*

J'appris du fils renommé

De Bölsthorn (9), père de Bestla.,

Et je pus boire

Du précieux hydromel

Puisé dans Odrerir.

141. *Alors je me mis à germer*

Et à savoir,

A croître et à prospérer,

- De parole à parole

La parole me menait,

D'acte en acte

L'acte me menait

Tel est le texte narrant la pendaison du dieu Odin, où plusieurs thèmes abordés auparavant se retrouvent, en particulier celui du coup de lance, et celui de l'arbre sacré, pilier du monde. Nous rencontrons d'autre part l'image de la tempête cosmique, que Jacques de Voragine cite également à propos de saint Longin. Ces aspects du mythe ont été fort bien commentés par Renauld-Krantz (10). «Lié à l'Arbre du monde, écrit cet auteur, il (Odin) se trouve au centre du monde. Par la souffrance, il entre dans une communication plus étroite, plus intime, plus profonde avec le monde : il s'ouvre au monde, il est pénétré par le monde. Dans la souffrance le monde lui devient intérieur et ses secrets se révèlent à lui». Cela est vrai d'Odin comme de Jésus. Mais il convient d'insister sur un point de la cosmogonie chrétienne : il apparaît très clairement qu'il y a une sorte de dédoublement entre le Christ et saint Longin. Si le mythe du Christ crucifié blessé d'une lance trouve un parallèle avec Odin pendu, l'arbre du monde et la Croix s'identifiant l'un à l'autre, il n'empêche que saint Longin se distingue de Jésus, alors qu'Odin se perce lui-même le flanc. Le résultat pourtant sur le centurion sera le même que pour l'homme-dieu : il connaîtra la vérité dans la tempête. Le coup de lance est ainsi analysé par Renauld-Krantz (11) : «Pendur, Odin est de plus blessé par la lance (geiri undadr), son arme. Et ce signe de la lance, cette dédicace par la lance reste le signe typique de la «donation» à Odin. Donc blessé par son arme, lié par son lien (12), livré à son élément (l'air), Odin est bien de toutes les manières possibles voué à lui-même (sjálfr sjálfum)». Le coup de lance de saint Longin sur l'Arbre/Croix/Christ en fait donc parallèlement une sorte de dieu voué à lui-même, c'est-à-dire à la révélation. Le thème de la tempête se retrouve encore chez Perkunas, ainsi que le rappelle Ph. Jouet, citant J. Maelietius (13) : «Apud Samogitas est mons ad Fluuium Neuuassam situs, in cuius uertice olim perpetuus ignis a sacerdote conseruabatur in honorem ipsius Pargni, qui tonitruum et tempestatum potens a supersticiosa gente adhuc creditur». Ces éléments nous rapprochent sensiblement de la figure des dieux guerriers de deuxième fonction selon les termes de G. Dumézil, du type Thor en particulier. Tout comme ce dieu germano-scandinave, Perkunas traverse aussi les airs sur un char tiré par deux boucs, image du tonnerre. Mais nous verrons plus loin comment en réalité il faut analyser le parallélisme entre Perkunas, Thor et saint Longin. Rappelons simplement pour le moment que la révélation ne peut avoir lieu que dans la tempête. Les conséquences de cette révélation par le coup de lance sont diverses. Tout d'abord, saint Longin tout comme Odin obtiennent le savoir suprême : l'un découvre le message du Christ, l'autre découvre les runes et peut bientôt boire l'hydromel des poètes, boire à la source Odrerir, dont le nom est forgé sur le mot odr, fureur sacrée, même racine que le nom du dieu. Nous reviendrons plus loin sur ce odr, sur cette

fureur. On remarquera également que le mythe de saint Longin s'associe au sang du Christ. L'hydromel est qualifié par Renauld-Krantz de «moteur-de-l'âme» (14). Poursuivant l'analyse de cette révélation, le même auteur ajoute : «Le dieu naît à une vie nouvelle : il a conquis la puissance surnaturelle de l'esprit(...) dans un sens de fécondité spirituelle (...). C'est le mouvement de la pensée, l'enchaînement des idées, la découverte et la création intellectuelles en général qui sont ici exprimés» (15). Le mouvement est identique dans le cas de saint Longin, mais s'y ajoute le fait qu'étant un homme, il a découvert la foi, en plus du savoir supérieur, tandis que son «double», Jésus crucifié s'est fondu dans l'univers, comme le dieu Odin, ou comme Perkunas. Cette connaissance supérieure, ce savoir suprême, cette foi, prennent forme au travers du thème du voyant. Là encore, bien qu'inversé, le processus se retrouve avec la figure d'Odin, le dieu borgne. Si saint Longin obtient la guérison de sa maladie grâce à la révélation - image matérielle de la révélation du savoir -, Odin, quant à lui, laissa son oeil en gage pour obtenir le droit de boire dans le puits de Mimir, source gardée par un géant du même nom, signifiant Mémoire. La Völuspá relate ainsi le fait (str.28) :

*Je sais bien, Odinn,
 Où tu as caché ton oeil :
 Dans le glorieux
 Puits de Mimir.
 Mimir boit l'hydromel
 Chaque Matin
 Dans le gage d'Odinn.*

Cet hydromel correspond très exactement au sang du Christ, qui apporte le savoir suprême, la sagesse, la science, la foi. «L'oeil crevé, écrit Renauld-Krantz, est la conditon et le signe - le signe magique - de la voyance surnaturelle d'Odin. Il est l'oeil consacré, le symbole de la consécration de sa vue, la part du dieu - l'oeil qui, chez un homme serait voué, offert, sacrifié au dieu (...) et indiquerait que cet homme a reçu en récompense un don de vision divine». C'est, on le voit, le cas pour saint Longin, bien que la vision s'accompagne ici d'une guérison (16).

La chevauchée et l'Arbre du monde

Poursuivons à présent sur le thème de l'arbre, en élargissant encore notre propos à travers la figure d'Odin, dont Renauld-Krantz a reconnu les origines chamaniques

(17) suivi de R. Boyer (18). C'est le «roi-sorcier» dont parle G. Dumézil. Mais procédons dans l'ordre. L'arbre cosmique germano-scandinave est parfois appelé Mírameidr, Poutre de Mímir, parce qu'en lui se trouve la mémoire du dieu, son savoir. Il est surtout nommé Yggdrasill, le coursier, drörsull, d'Yggr, Redoutable, l'un des surnoms d'Odin. Il est donc le cheval d'Odin. Ce dernier nom va nous permettre d'étendre notre recherche au chamanisme, en nous référant à certains exemples d'extase et de transe de chamans sibériens, dont on reconnaîtra le parallélisme avec la pendaison d'Odin. M. Eliade cite le rite du sacrifice du cheval et de l'ascension de l'arbre des chamans altaïques, en se référant à la description classique de Radlov (19). En premier lieu, le kam (20) installe une yourte, à l'intérieur de laquelle il place un jeune bouleau dans le tronc duquel on a gravé neuf entailles, neuf degrés (tapyt). On remarquera le symbolisme du chiffre neuf, déjà rencontré à propos de la pendaison du dieu borgne. On choisit ensuite un cheval à robe claire, sur le dos duquel on agite une branche de bouleau destinée à faire sortir son âme, qui voyagera en compagnie du chaman vers la divinité, Bai Ulgän. La cérémonie proprement dite commence alors, le chaman poursuivant l'âme du cheval. C'est le début de la transe, accompagnée de chants et de battement de tambourin. Le cheval une fois rattrapé, est mis à mort, ses os exposés et sa chair mangée cérémoniellement. Commence alors la deuxième partie de la cérémonie, où le chaman, en transe, va commencer l'ascension de l'arbre après avoir chevauché une banquette recouverte d'une peau de cheval. Montant successivement les degrés ménagés dans le tronc du bouleau, il gravit ainsi les neuf ciels, avant de s'écrouler, exténué (21). C'est donc un voyage vers les mondes de l'au-delà que le chaman a exécuté grâce à l'âme du cheval sacrifié. Ce qui nous intéresse surtout ici, c'est le rite de l'ascension de l'arbre, prototype de la pendaison d'Odinn ou de la crucifixion de Jésus. La désincarnation

chamanique par la transe ressemble fort au mythe odinique, et au mythe «parachrétien» de Longin (la réalité du supplice de la croix contribue «techniquement» à ce rapprochement). Pour atteindre à la connaissance supérieure, il faut en effet se désincarner, il faut que l'âme quitte le corps. Nous connaissons fort bien le processus dans le monde germano-scandinave. Il a en effet été particulièrement bien étudié par R. Boyer (22). S'il est moins connu dans d'autres secteurs indo-européens, on connaît cependant des exemples d'ascensions mystiques dans certains rituels brahmaniques (23). Le passage au Christianisme nous semble d'autant plus autorisé qu'on sait comment le Christ ressuscita d'entre les morts et accomplit son ascension au ciel. Si l'esprit peut différer, la structure ne change pas. Nous connaissons d'ailleurs certains exemples de transes extatiques fort proches du chamanisme, dans le domaine chrétien (24). Nous voici donc parvenus au terme de notre analyse, nous voici donc

remontés aux sources du thème de l'«auto-sacrifice» par suspension, venu, à travers le monde indo-européen et par le biais de différentes mutations, du chamanisme sibérien. Le supplice de Jésus, et par là, de son double saint Longin, se laisse rapprocher de l'ascension cosmique de l'arbre-pilier de l'univers, qui seule permet d'accéder à la connaissance suprême, et d'ouvrir les yeux sur la réalité, fondée essentiellement sur une compréhension de l'au-delà. Mais ce n'est pas là, on s'en doute, l'explication chrétienne de ce mythe, et c'est ce qui fait toute la différence, ainsi que nous le verrons plus loin. Malgré cette réserve, nous pensons avoir ainsi expliqué la première partie du texte de Jacques de Voragine, axée sur l'initiation de saint Longin. Il nous reste à présent à étudier la seconde partie de ce texte, mise en pratique de cette révélation d'un savoir supérieur.

La décapitation des idoles

Dans l'épisode du gouverneur, nous retrouvons le thème de l'aveuglement déjà étudié, mais la scène est surtout anecdotique. Un élément pourtant mérite qu'on s'y attache. Il concerne la décapitation des idoles avec une hache, et ceci nous ramène une nouvelle fois à la figure de Perkunas, mais sur un autre plan. Les dainas rapportent en effet comme le dieu décapita le diable Velns avec une épée qu'il forgea (25) :

*462. Je forgeai une épée à neuf lames
Je tranchai la tête du diable
En neuf morceaux.*

Il y a là un parallèle nouveau avec l'action de saint Longin. Observons d'abord comment est fabriquée l'épée, ou la hache dans le cas de saint Longin. Les dainas à nouveau nous expliquent le mythe (26) :

*444. Perkons se fâcha
Il fendit le chêne.
Je ramassai les éclats de bois,
Je les mis dans mon tablier.
Var.1 J'en fis une épée.*

C'est là une variante du thème celtique célèbre de l'épée du roi Arthur fichée dans une pierre. De l'arbre sacré naît l'épée victorieuse avec laquelle le dieu ou le héros parvient à vaincre les éléments déstabilisateurs de l'univers, diable ou démons.

Cette arme est née de la foudre par laquelle a été initié le dieu. Il n'est pas trop de dire que la hache de saint Longin a toutes chances d'avoir une origine similaire. C'est une arme de feu et de lumière, une arme de pur guerrier, forgée dans le ciel. Perkunas apparaît ainsi comme un forgeron céleste, un dieu guerrier de deuxième fonction, et il en va de même pour saint Longin. Plus exactement, par le rôle que l'un et l'autre tiennent lors du coup de lance, ils se situent à cheval sur les première et deuxième fonctions. Après la révélation, ils «retombent» au seul rang de guerrier. Mais ce sont des guerriers d'exception, initiés par le savoir cosmique, des guerriers possédant cette fureur sacrée dont nous parlions plus haut, l'odr germanique envoyé par le destin. Dans ce domaine, l'identification de Perkunas au Thor germanique est évidente (27). Nous avons vu plus haut que l'un et l'autre voyagent sur un char tiré par des boucs. Et comme Thor, Perkunas possède un marteau (ou une (hache) qui revient de lui-même dans la main du dieu. Si Thor combat les géants, Perkunas décapite le diable, et saint Longin détruit les idoles. Le parallèle semble bien établi, même si dans le domaine chrétien, les idoles sont les statues des dieux païens, du type de Perkunas ou Thor. C'est là qu'est intervenue cette interversion des valeurs formelles dans le Christianisme, même si la structure s'organise toujours de la même façon. Guerrier, saint Longin l'est sans conteste, et il est clairement qualifié de centurion dans la Légende dorée.

Le sacrifice saisonnier

Il y a lieu de suspecter derrière la décapitation et le coup de lance de la légende de Longin un scénario de rénovation cosmique à fondement saisonnier. Le monde celtique, indo-européen nord-occidental, en livre deux exemples célèbres :

- a) le mythe du Lleu gallois exposé dans le Mabinogi de Math;
- b) le «Jeu du Décapité».

Dans le premier de ces récits, le jeune dieu Lleu confie imprudemment à son épouse Blodeuwedd son secret d'invulnérabilité : il ne peut être tué que par une lance qu'on aura mis un an à fabriquer (scénario annuel). Encore devra-t-il être dans une certaine posture. Un an plus tard elle amène Lleu à prendre la position requise et son amant Gronw perce le dieu de la lance spéciale. Lleu s'envole sous forme d'aigle. Lancé à sa recherche le magicien Gwydion le retrouve en suivant une truie qui se nourrissait chaque jour de chair pourrie tombée d'un arbre. Lleu se tient à la cime. Gwydion le fait descendre en trois étapes en chantant des vers appropriés : «Un chêne pousse sur une plaine élevée (extrême), / La pluie ne le

mouille pas (...) / Il a (sup)porté vingt arts à son sommet, Lleu Llaw Gyffes» (scène d'initiation et allusion aux capacités polyfonctionnelles qui rapprochent Lleu du Lug irlandais). Gwydion le ramène à la forme humaine et veille à sa guérison. Il change ensuite Blodeuwedd en chouette, oiseau nocturne dont elle porte le nom. En compensation Gronw accepte de prendre la place de Lleu sur l'arbre et de recevoir un coup de lance. Une large pierre ne parvient pas à le protéger, elle est transpercée avec lui. Lleu devient roi. On peut interpréter cela, avec Ph. Jouët (28), comme une dramaturgie du soleil mourant et restauré du solstice d'hiver par un technicien de la forme et du verbe. Toute la scène de la mort de Lleu et de sa guérison dans des terres extrêmes a un caractère initiatique marqué et n'est pas sans rapport avec le sacrifice d'Odin de la mythologie scandinave. C'est aussi un scénario d'héroïsation. Gronw Pebyr fait office d'adversaire, mais c'est Blodeuwedd qui incarne les dispositions négatives de l'Autre Monde. Des éléments saisonniers encadrent le récit : la lance d'une année, l'alternance des deux meurtres de Lleu et Gronw.

Ph. Jouët commente ainsi le second thème : «Dans un contexte eschatologique, la décapitation représente la «coupure» du crépuscule de l'Année ou du cycle politique, cosmique, etc. C'est le sens du jeu de décapitation réciproque («Beheading Game») développé dans *Sir Gawain and the Green Knight*, le *Fled Bricrend* irlandais ou le *Livre de Carados* : le héros décapite un être surnaturel mais accepte en retour de subir le même traitement. Ce scénario rituel traduit l'alternance des saisons. Le héros y est à la fois vif et mort, à l'image des deux faces de l'année».

Conclusion

Au terme de cet examen du texte de Jacques de Voragine, nous tenons pour acquis l'existence de parallèles formels. Certes, nous ne sommes pas entrés dans les détails du fonctionnement de l'initiation/grâce. Notre dessein ici était surtout d'ordre comparatiste. Nous pensons avoir montré comment au travers des mythes, qu'ils soient baltiques ou germaniques, fonctionnent les structures mentales indo-européennes. Un autre aspect de notre analyse est resté en suspens, celui des mutations entre chamanisme et indo-européanisme (29), indo-européanisme et Christianisme, celui-ci peut-être moins important que le premier, car il concerne finalement moins la structure, que l'inversion des valeurs, par le biais de la diabolisation des dieux païens. Si M. Eliade (30) a mis en garde contre ce qu'il appelle la «confusion» des religions, en citant des cas, pour lui apparents, de chamanisme chrétien, c'est qu'il semble ignorer le structuralisme. Ses réflexions sont dues plus à un esprit positiviste qu'à une véritable analyse des formes. L'historicité est évidemment pour beaucoup dans les transformations religieuses, depuis le chamanisme jusqu'au Christianisme

populaire. Certains schèmes demeurent cependant, malgré les mutations (31). C'est ce que nous avons voulu montrer à travers la figure de saint Longin, guerrier chrétien initié par le coup de lance dans l'arbre/croix, motif archaïque par excellence. Le Christianisme a incorporé un mythe païen sans lequel cette nouvelle religion risquait de ne pouvoir s'imposer. Mais l'intention des mythes européens et celle du récit chrétien sont différentes. Quand le mythe païen pense cosmiquement et invite à la sur-humanisation par l'ascèse royale, le récit chrétien subordonne l'héroïsme à la morale. Les formes se disjoignent dès que l'«idéologie» entre en jeu. Cela pose la question du sens, et c'est là qu'éclate la divergence des intentions. En effet, le temps du Christianisme, segmentaire et finalisé, n'est pas le temps du Paganisme. La «naturalité» du symbolisme, patente avec Odin et Llew, devient jeu sur l'identité de Longin et du Christ. La finalité des idéologies religieuses est inverse : alors qu'Odin ou le chaman exigent du monde une part de son secret, Jésus ménage le salut de l'humanité par la Loi, au besoin contre le monde (i.e. les «idoles» et les «démons»). On peut conclure des parallèles mythico-rituels européens et sibériens que le Longin de la Légende dorée relève de la mentalité européenne. Sa légende est l'une de ces ambiguïtés formelles qui émaillent l'histoire du Christianisme européen dans sa composante populaire. Le message qu'il véhicule, en revanche, est irréfutablement chrétien. La légende du centurion converti peut alors se lire comme la subversion de formes païennes spontanées par un projet sans rapport avec leur milieu culturel d'origine.

Jérémie BENOIT

Notes:

- (1) J. Haudry, *La religion cosmique des Indo-Européens*, Milan/Paris, Archè/Les Belles Lettres, 1987, p. 277 ss., et «Saint Christophe, saint Julien l'Hospitalier et la traversée de l'eau de la Ténèbre hivernale», *Etudes Indo-Européennes*, 1985, n° 14, p. 25-31.
- (2) Trad. J.-B. M. Roze, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, t.1, p. 234 - 235. Absent des *Evangiles*, saint Longin n'apparaît que dans l'*Evangile de Nicodème*. Toutefois, J. de Voragine s'est surtout inspiré de la *Chronique Universelle de saint Adon* (799-875).
- (3) Lituanien *Perkūnas*, letton *Perkons*, prussien *Percunis*.
- (4) Les *dainas* lettones et les *dainos* lituaniens sont des récits

mythiques et légendaires versifiés, recueillis au XIXe siècle. Voir en particulier K.Barons, latvju dainas, Riga, 1922, I-IV.

(5) Voir Ph. Jouet, *Religion et mythologie des Baltes. une tradition indo-européenne*, Milan/Paris, Archè Les Belles Lettres, 1989, p. 109.

(6) Ph. Jouet, *op. cit.*, p. 107.

(7) J. Haudry, *Les Indo-Européens*, Paris, PUF, 1981, p. 37.

(8) Voir R. Boyer, *Les religions de l'Europe du Nord*, Paris, Fayard-Denoël, 1974, p. 172-173, dont nous suivons ici la traduction. Voir également Renauld-Krantz, *Structures de la mythologie nordique*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1972, p. 76-77.

(9) Böllhorn (*Epine de Malheur*) est un géant, père de Bestla, la mère d'Odin.

(10) Renauld-Krantz, *op. cit.*, p. 80.

(11) Renauld-Krantz, *op. cit.*, p. 81.

(12) Odin est le dieu lieur (*Haptagud*). Voir Renauld-Krantz, *op. cit.*, p. 78-93.

Voir aussi R.Boyer, *La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 1981, p. 149 - 150.

(13) Ph. Jouet, *op. cit.*, p. 107, qui cite W. Mannhardt et G. Berkhholz, *Letto-preussische Götterlehre, Lettisch-litterarische Geschichte, B.d. 21*, Riga, 1936.

(14) Renauld-Krantz, *op. cit.*, p. 82.

(15) Renauld-Krantz, *op. cit.*, p. 82.

(16) L'aveuglement de la révélation se rencontre cependant dans le Christianisme avec la figure de saint Paul (*Saül*) (*Actes des Apôtres*, 9).

(17) Renauld-Krantz, *op. cit.*, p. 83, qui cite le cas du coup de lance chez les Arunta d'Australie.

(18) R. Boyer, *La religion des anciens Scandinaves*, *op. cit.*, p. 148 -ss.

(19) M. Eliade, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Payot, 1968, p. 160 - 167. Radlov, *Aus Sibirien*, II, p. 20 - 50.

Cet auteur a mêlé ses propres observations à celles de Verbitskii, qui publia sa relation en 1870 dans un journal de Tomsk. Nous ne retranscrivons ici que l'essentiel de la cérémonie.

(20) Le kam est le chaman chez les Turcs sibériens. De ce terme, les Russes ont créé un néologisme, *kamlenie*, pour définir toute cérémonie chamanique.

(21) Il convient de spécifier que durant la cérémonie, le chaman imite sans cesse le bruit du tonnerre et de la foudre.

(22) R. Boyer, *Le monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, P. 29-54.

(23) M. Eliade, *op. cit.*, p. 317 - 318, dans le chapitre

«L'Inde ancienne : rites d'ascension».

(24) On peut citer en particulier le cas de saint Joseph de Copertino, tel qu'il est rapporté par O. Leroy, *La lévitation*, Paris, 1928, p. 125-126.

(25) Ph. Jouet, *op. cit.*, p. 108; sur les aspects de forgeron de Perkúnas, voir également p. 112-114. Plus largement, on consultera M. Eliade, *Forgerons et alchimistes*, Paris, Flammarion, 1977, p. 82 - 91. Cet auteur rappelle que le savoir et la poésie sont liés au feu et à la foudre, et que l'arme forgée par le feu sert à maintenir l'équilibre du monde. Elle est l'arme du savoir supérieur.

(26) Ph. Jouet, *op. cit.*, p. 109.

(27) On remarquera que la fonction guerrière est occupée dans le domaine germanique par un autre dieu, Thórr, fils d'Odinn. Dans le cas de saint Longin, comme dans celui de Perkúnas, c'est le dieu ou le saint qui occupe lui-même cette fonction après le coup de lance initiatique.

(28) Ph. Jouet, *L'Aurore celtique*, Paris, Ed. du Porte Glaive, 1994, p. 177.

(29) Sur la question des mutations fonctionnelles entre chamanisme et indo-européanisme, voir en particulier J. Benoit, «Cernunnos et la civilisation eurasiatique du renne : exemple d'une mutation fonctionnelle», *Boréales*, 1994.

(30) M. Eliade, *Le chamanisme*, *op. cit.*, p. 297.

(31) A propos du Zoroastrisme, J. Haudry, *Les Indo-Européens*, Paris, PUF, 1981, p. 82, écrit que cette réforme «constitue dans le domaine religieux l'équivalent du renouvellement formel de l'évolution linguistique : les formes changent, mais les structures restent inchangées».



Un cheminement initiatique

Kenneth White n'est pas mystique, et encore moins prophète. Son activité procède de la géographie... Chacun de ses livres suggère un cheminement, depuis «Les Limbes incandescents» jusqu'à «La Route bleue», en passant par «Dérives», «Mahamudra», «Le grand Rivage», «Le Visage au vent d'Est», «La Figure du Dehors»... L'écriture de White se déploie en un territoire inédit, mais cet espace de résurgence ne deviendra jamais fondamentalement exotique. Le «Monde Blanc» n'est connu d'aucun cercle cartographique, il n'est mentionné dans aucun guide touristique. En fait, il existe partout et nulle part, il peut surgir à tout instant, insaisissable réalité de la lumière.

Ici, le travail poétique implique une énergie vitale, un regard susceptible d'embrasser de vastes paysages, une conscience qui n'accepte aucune lassitude: dépassement des habitudes culturelles, négation des systèmes réducteurs, éclat de la parole transparente au milieu des gestes quotidiens. La méditation se veut active, mouvante, toujours hétérodoxe. La Terre de Diamant se trouve et se découvre dans les labyrinthes de nos villes surpeuplées. Mandala urbain. Errances. Architectures instables décrivant le décor des rencontres intemporelles. De la sobriété des phrases murmurées au baroque des sensations barbares, toujours il dira la saveur de l'aurore, l'extase éphémère, la danse du corps-esprit. Signes dans la nuit. Le sari bleu. Amsterdam et Londres. Les rues d'Anvers. Glasgow et ses miroirs de l'enfer. Plus loin, l'océan, les archipels, l'invention de l'univers...

Kenneth White traverse la réalité en refusant la mièvrerie d'un langage corrompu par les mondanités littéraires. Si l'angoisse est parfois présente dans ses récits, elle demeure contenue dans une prose dynamique, comme insatisfaite de l'attente que provoque le questionnement. Pourtant, le questionnement revient en chaque lieu, mais l'exigence du poète n'accepte ni les lamentations ni les palabres psychologiques. Lucidement égocentrique, il ne veut pas contempler éternellement le mirage des

défaites et des manques. Solitaire et solidaire, intransigeant et fraternel, il se jette dans le monde à la recherche de l'infini qui resplendira dans les fragments épars de la réalité. Cet élan créatif et inspiré navigue sur le même fleuve que la vitalité de Thomas Wolfe, l'ardeur de Henry Miller, et -pourquoi pas?- les idées sauvages et sereines de l'inclassable Alan Watts.

Kenneth White est un nihiliste, mais un nihiliste actif, propagateur de gai savoir. Lui-même se définit comme «sur-nihiliste». Sa critique de la médiocrité socio-culturelle reste des plus radicales. Il méprise avec une merveilleuse subjectivité l'ensemble du discours technocratique et ne se soucie guère de l'actualité. Cette attitude ne va pas sans un certain danger: l'image du poète installé dans les douceurs de quelque nuage imaginaire. Mais tel n'a jamais été le projet de White. Ce dernier n'a rien d'un ermite - même si l'ermite est une figure inspiratrice -, et participe activement à un vaste mouvement culturel en tant qu'écrivain et pédagogue (il aime, «en toute candeur», l'archaïsme de ce mot).

Peut-on définir la géopoétique de White par la nostalgie de l'Ecosse, l'approche quasi-amoureuse de l'Asie, le désir de l'espace américain? Il convient de préciser ces trois itinéraires physiques (et métaphysiques). Sa nostalgie est paradoxalement pleine de joie, il considère son exil volontaire comme une chance, une aventure propice à l'invention. Nomade intellectuel, il se mue parfois en authentique voyageur et nous rapporte des textes d'une grande densité. «Le Visage du Vent d'Est», par exemple, décrit de manière personnelle et démystifiante quelques régions de l'Asie contemporaine. Ce livre a déplu à ceux qui considéraient White comme un poète uniquement épris de sagesse et de pure contemplation. Pour ma part, je trouve dans cette écriture narrative (parcours tantrique?) une vision de l'Orient à la fois multiple et originale, une sensibilité attachante, le constat d'une situation économique et politique bien signifiée dans des dialogues faussement anodins, l'affirmation d'une conscience méditative, le souffle de la vie totale. «Le Visage du Vent d'Est» peut se placer dans votre bibliothèque entre le «Voyage au bout de la nuit» de Céline et les «Carnets de voyage» de Bashô. Vous pouvez également l'oublier dans le train ou sur la table d'un café, au bénéfice d'un futur passager clandestin qui se laissera porter par cette salutaire tempête «biocosmopoétique». Quant à l'Amérique, Kenneth White ne va pas la chercher en Californie ou à New York. Partant de Montréal, Québec - cette Amérique latine et septentrionale -, il traverse le Labrador et découvre la baie d'Ungava, le lieu le plus lointain... «A l'aube, j'entends le cri d'un goéland et je pense à Max Stirner»: cette phrase écrite dans les dernières pages de «La Route bleue» forme, à mon avis, un véritable portrait de White, synthèse autant qu'étincelle. Seuls les nomades comprendront cette magie entre quiétude et passion.

Au Nord du Nouveau Monde, le poète peut rêver d'espaces mythiques. On devine le chant de Thoreau, le rire de Walt Whitman, l'incantation du Chaman Inconnu. Et pourtant, les maîtres de White, maîtres à vivre autant qu'à penser ou écrire, appartiennent aussi à l'histoire des lettres françaises: Montaigne, Diderot, Segalen... La «continue mutation», l'enthousiasme, l'errance. Si je m'amuse au jeu relativement vain des références, je le fais d'autant plus volontiers que d'aucuns ont parlé à tort et à travers du «celto-bouddhisme» de White, de son volontarisme nietzschéen considéré comme une provocation injustifiable, ou encore de son rapport ambigu avec les grands thèmes développés plus ou moins confusément au sein de la fameuse Beat Generation. Ces critiques reposent généralement sur une lecture superficielle et incomplète de l'oeuvre, ou sur le principe d'un refus catégorique de toute écriture par laquelle s'ébauche «La Figure du Dehors».

L'essentiel: Kenneth White nous a appris à redécouvrir la peregrinatio.

Marc Klugkist

Ce texte - présenté ici dans une version légèrement remaniée - a été publié pour la première fois dans «Rivages, lectures de Kenneth White», Ed. Terriers, Nîmes 1987.



La poésie et le sacré

Comme je l'ai écrit un jour, «l'orgasme est peuplé de dieux». Mais bien que l'amour, voire ses contrefaçons les plus veules, puisse être un des catalyseurs privilégiés du sacré, il y a d'autres expériences, parfois ou plutôt souvent transcendantes, qui peuvent transfigurer l'homme et le conduire vers certaines exaltations et des extases où il échappe à lui-même et à son sentiment de déréliction, de n'être là que pour mourir, comme le souligne la philosophie de Martin Heidegger. Songeons tout d'abord aux hallucinogènes qui ne le conduisent que trop souvent vers ces paradis artificiels dont Baudelaire, Thomas de Quincey et Henri Michaux ont fait l'expérience avec l'illusion d'avoir pu satisfaire leurs impérieux besoins du numineux et de ses extases (1).

Certaines âmes d'élite douées d'une sensibilité particulière sont parfois plus ouvertes que d'autres aux appels du divin et parmi celles-ci figurent incontestablement ceux que l'on désigne sous les noms de mystiques et de poètes, certains poètes s'entend, car parmi ces derniers il faut écarter ceux qui ne sont que rimaillers et qui se suffisent de quelques métaphores, de quelques sentences bien senties et du ronron de leurs vers plus ou moins bien tournés (2).

Bien souvent mysticisme et poésie vont de pair, et pour ne point nous aventurer dans le vaste et trop lointain univers des mystiques orientales, constatons qu'en notre Occident plus d'un grand auteur mystique a été un poète particulièrement inspiré et doué des plus hautes grâces du numineux. Qu'il me suffise d'évoquer les prodigieux élans poétiques du Saint Jean de la Croix du «Cantique spirituel» ou les poèmes si ineffablement numineux du «Cherubinischer Wandermann» du mystique baroque allemand Angelus Silesius.

En tant que Flamand, que l'on me permette de citer ici les trois dernières strophes d'un poème de la grande mystique et visionnaire médiévale brabançonne Soeur Hadewych (3). Je vous citerai ces trois strophes dans leur version originale, car leur traduction ne pourrait être que trahison. Ce poème en moyen-néerlandais

parle de l'amour divin ou plutôt des émois et des trances de la fruition, de l'union d'amour de l'âme avec Dieu. Il s'agit en l'occurrence d'une véritable glossolalie en laquelle les assonances et les allitérations se répondent avec des soupirs et des exclamations qui témoignent des affres et des brûlures de l'orgasme divin. Dans la première partie de ces strophes, il y a encore trace du «mysterium tremendum», de l'effroi devant l'irruption du numineux dans le pauvre «état de créature», avec «le sentiment de la créature, comme le dit Rudolf Otto, qui s'abîme dans son propre néant et disparaît devant ce qui est au-dessus de toute créature.» Puis, dans la dernière strophe, ce sont enfin les trances de «l'hénosis» précédant «l'hésychia». Bref, c'est la «mania» du délire sacré des Grecs, de «l'évohé» des Ménades et des Bacchantes. Voici :

*Ik beve, ik kleve, ik geve.
Ik leve op hogen waan;
Dat mijne pijn, die fijne,
In de zijne zal ontvaan.*

*Ay, lief, hebb'ik lief een Lief.
Zijdij, Lief, mijn lief,
Die Lief gavet omne lief
Daar Lief lief mede verhieft!*

*Ay, Minne, ware ik minne
Ende met minne, Minne, u minne!
Ay, Minne, om Minne gevet dat Minne
Die Minne al Minne volkinne!*

A la réflexion, et ayant trouvé une version française de ces vers particulièrement inspirés dans un livre paru en 1954 aux Editions du Seuil, intitulé «Hadewych d'Anvers», voici tout de même une approximation de ces trois strophes :

*Je tremble, j'adhère et me donne (à Lui);
Je vis dans la haute foi
Que ma peine, ma noble peine
Recevra tout dans Sa peine divine.*

*Ah! cher Amour, s'il est un amour que j'aime,
C'est Vous, mon Amour,
Vous qui donnez grâce pour grâce,
Par quoi l'Aimé soutient l'aimée.*

*Ahl bel Amour, si j'étais amour
Et Vous aimais, Amour, avec l'amour même!
Ahl bel Amour, donnez-moi par amour
Que l'amour connaisse pleinement l'Amour!*

En vérité Hadewych est tout entière possédée par la Minne, cet amour divin qui pulvérise l'âme dans le grand mystère de l'ineffable de ce qui n'est ni conçu ni compris, mais profondément ressenti dans le grand effroi mystique, dans la nuit de l'âme qui précède l'illumination et qui conduit à reconnaître le «mysterium fascinans» au sein de l'indicible Béatitude.

C'est également par des sons inarticulés, que devaient interpréter les prêtres d'Apollon, que la Pythie de Delphes, lorsqu'elle se trouvait en transe de son dieu, transmettait ses messages de l'au-delà pour guider les humains en leurs actes publics ou privés (4).

Pour en rester un moment au domaine grec, rappelons également que les courètes et les corybantes, en leurs rites orgiastiques, poussaient des cris frénétiques au son des tympanons, des crotales et des boucliers frappés. En faisaient de même les galles de la Grande Mère, tout comme à Rome les prêtres saliens et les vierges qui les accompagnaient. En Grèce, avec le culte de Cybèle, de Rhéa et d'Attis, existait celui de Dionysos, avec ses grandes et petites Dionysies. Euripide nous a laissé une tragédie d'une étrange puissance d'évocation, en laquelle les bacchantes revêtues de la nébride sacrée s'adonnent à la démesure de l'ivresse divine.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples encore de l'exaltation qui accompagne l'hénosis précédant l'hésychia et qui nous font entendre, par la bouche de ceux et celles qui en sont possédés «la Voix de Celui qui se trouve au-dessus de toute créature».

De nos jours encore l'appel du divin résonne à certaines heures dans l'oeuvre des poètes. Que l'on se souvienne de l'affirmation de Paul Valéry selon laquelle le premier vers nous est donné (5), alors que pour le poète romantique c'est le baiser de la Muse qui lui procurait l'émoi de ce qu'il appelait «l'inspiration» (6).

Comme l'a si justement fait remarquer le poète expressionniste flamand Paul Van Ostaijen (7), au cours d'une conférence prononcée à Bruxelles en 1925, «il y a deux tendances poétiques: la poésie subconsciemment inspirée et la poésie consciemment construite, avec cette réserve qu'entre les deux extrêmes glissent tous les degrés intermédiaires.» Et Paul Van Ostaijen d'ajouter que «la poésie subconsciemment inspirée résulte d'un état extatique».

Par ailleurs, nous pouvons nous étonner avec lui que nos historiens de la

littérature aient toujours tenté de séparer les écrits extatiques de la littérature proprement dite. Et c'est également lui qui a fait remarquer que les dadaïstes - et nous pourrions ajouter les surréalistes - «sans doute peu au courant de la littérature mystique, ont fait commencer la littérature à Lautréamont». Il est en effet assez symptomatique de constater que Jules Monnerot, dans son essai «La poésie moderne et le sacré», nous parle de bien des choses, y compris d'ethnographie et de sociologie, sans faire la moindre allusion à l'expérience mystique proprement dite, bien qu'il y soit question de l'expérience des gnostiques et qu'il se réfère à plusieurs reprises à un ouvrage de Lévy-Bruhl consacré à «L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs».

De même, lorsque Breton, dans son «Premier manifeste du surréalisme» énumère tous ceux qu'il considère à l'un ou l'autre titre comme des surréalistes avant la lettre, il ne cite aucun auteur mystique chrétien ou non, peut-être parce qu'en son athéisme foncier, il ne pouvait reconnaître quelque vertu «surréaliste» à l'interprète d'une quelconque voix divine (8). Toutefois, dans ses «Prolégomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non», qui datent de 1942, il reconnaît que sa «propre ligne, fort sinueuse» passe entre autres par Abélard et Eckhardt qui relèvent cependant tous deux de cette religion tant abhorrée par les surréalistes. Si nous ne nous trompons, André Breton doit également avoir reconnu, un peu tard il est vrai, qu'un mystique romantique comme Novalis était, lui aussi, en quête de ce «certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, cessent d'être perçus contradictoirement».

Michel Carrouges de son côté, dans son «André Breton et les données fondamentales du surréalisme», cite dans sa «Bibliographie des références», parmi les ouvrages de sa bibliographie générale, les Oeuvres choisies du Cardinal de Cues, parues chez Aubier.

Reconnaissons toutefois que dès l'abord le surréalisme, notamment par la plume d'André Breton, a réservé une place de choix à «l'alchimie du verbe» et s'est réclamé non seulement de Rimbaud et de Lautréamont, mais aussi, et peut-être un peu trop, de Nicolas Flamel et de cet Agrippa dont Breton a salué les préoccupations quant au «furore» latin, auquel les surréalistes auraient également eu à faire. Et Breton de préciser: «qu'on me comprenne bien qu'il ne s'agit pas d'un simple regroupement des mots ou d'une redistribution capricieuse des images visuelles, mais de la recréation d'un état qui n'ait plus rien à envier à l'aliénation mentale». Et voilà donc que Breton, lui aussi, mais par les voies de l'alchimie, aboutit à la mania et au délire inspiré...

Un peu plus loin, André Breton reproche à Rimbaud quelques lâchetés à propos de «l'alchimie du verbe», du fait que chez lui la «vieillesse poétique» tiendrait encore trop de place. Et Breton de préciser: «Le verbe est davantage et il n'est rien moins pour les cabalistes, par exemple, que ce à l'image de quoi l'âme humaine est créée; on sait qu'on la fait remonter jusqu'à être le premier exemplaire de la cause des causes; il est autant, par là dans ce que nous craignons que dans ce que nous écrivons, que dans ce que nous aimons.»

Immédiatement après cette phrase, André Breton reconnaît en toute humilité que «le surréalisme en est encore à la période des préparatifs» et il ajoute: «Je me hâte d'ajouter qu'il se peut que cette période dure aussi longtemps que moi».

A présent que Breton n'est plus, on peut se demander ce qu'il est advenu de la quête métaphysique qui a toujours été sous-jacente à toutes les démarches de Breton. Comme on l'a fait remarquer plus d'une fois, toutes les préoccupations surréalistes de Breton n'ont cessé de converger vers certaines préoccupations initiatiques, alors que pour bien des surréalistes mineurs, le surréalisme n'est somme toute guère plus qu'un prolongement d'un dadaïsme en quête de l'insolite, de l'incongru et du plus fol débordement de l'imaginaire, sans le moindre souci de ce «point suprême» si cher à leur maître défunt. Il est certain que la plupart ont cessé de s'en référer à l'alchimie et aux sciences occultes, et cela pour autant qu'ils s'en soient jamais préoccupés.

Si le surréalisme veut poursuivre sa quête sur la lancée qui fut celle d'André Breton, il devrait rechercher à travers les romantiques allemands et les auteurs spirituels de nouvelles ouvertures sur l'immense univers des choses cachées, mais qui ne demandent qu'à être révélées.

«A nous, avait déjà écrit Breton, de chercher à apercevoir de plus en plus clairement ce qui se trame à l'insu de l'homme dans les profondeurs de son esprit, quand bien même il commencerait par nous en vouloir de son propre tourbillon.»

Marc. Eemans

Notes:

(1) Les notions de «sacré» et de «numineux» ont été admirablement définies par Rudolf Otto dans son livre «Le sacré» (1929, nouvelle édition 1995 chez Payot).

(2) Dans la monographie que notre ami le Professeur Piet Tommissen a consacrée à «la continuité dans l'évolution de la pensée de Marc. Eemans», celui-ci rappelle l'affirmation de Pierre Drieu la Rochelle selon laquelle il aurait connu en 1914, au

cours de deux combats à l'arme blanche, une extase dont il prétend qu'elle a été «égale à celle de sainte Thérèse et de n'importe qui s'est élancé à la pointe mystique de la vie». De son côté Ernst Jünger, un autre combattant de la guerre de 14-18 - et c'est également notre ami Tommissen qui le rappelle - témoigne de même dans ses mémoires de guerre, et cela à plusieurs reprises, du «Rausch», de l'ivresse mystique qui peut s'emparer du combattant au cours des plus furieuses mêlées.

(3) Soeur Hadewych vécut vraisemblablement au milieu du XIIIème siècle. On ignore tout quant à sa biographie. Il est à peu près certain qu'elle connaissait le latin ainsi que la poésie courtoise de son temps. Elle est l'auteur de visions et de poèmes strophiques ainsi que de quelques lettres, le tout écrit dans un moyen-néerlandais fortement imprégné de dialecte brabançon. Elle se trouve à l'origine de la musique flamande et, à travers Ruusbroec l'Admirable, à celle de la mystique française et espagnole.

(4) En ce qui concerne le délire de la Pythie, Plutarque, dans son «Dialogue sur les oracles de la Pythie», précise au chapitre VII: «Ce n'est pas au dieu qu'appartient la voix, les sons, les expressions et les vers, c'est à la Pythie; pour lui (le dieu) il se contente de provoquer les visions de cette femme et de produire en son âme la lumière qui lui éclaire l'avenir: c'est en cela que consiste l'enthousiasme.»

(5) Rappelons ici l'importance de ce qu'on appelle «la nuit de Gènes» pour le cours ultérieur de l'inspiration poétique de Valéry.

(6) Dans «Ion», Platon affirme sans ambage que l'inspiration poétique est comme l'effet d'une véritable possession: «C'est de cette sorte que la Muse fait les inspirés (entheoi). C'est par les poètes, ces inspirés, que les autres reçoivent l'inspiration: il s'établit ainsi une chaîne». Plus loin, s'adressant à Ion, il dit encore: «C'est une participation divine (theia moira) et une possession, comme celles qui font les corybantes qui ressentent immédiatement cet air qui est celui du dieu par lequel ils sont possédés et qui, sur cet air, improvisent avec abondance de gestes et de paroles, sans se soucier des autres». (H. Jeanmaire, «Dionysos, histoire du culte de Bacchus, Payot, Paris 1961, p.134-135.).

(7) Le poète expressionniste flamand Paul Van Ostaïjen naquit à Anvers le 22 février 1896 et mourut de la tuberculose le 17 mars 1928. Il résida durant de longues années en exil à Berlin, où il entra en contact avec le mouvement expressionniste allemand. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes, de «grotesques» en prose ainsi que de nombreux essais et articles critiques tant dans le domaine littéraire que plastique.

(8) A l'issue de la présente communication, Jean Markale (Jacques E. Bertrand à l'état-civil, publiciste et celtomane, ndlr), auteur entre autres de «Les grands bandes

gallois» préfacé par André Breton, a fait remarquer dans une courte réplique, qu'André Breton était, tout au moins dans les dernières années de sa vie, un lecteur attentif non seulement de la Bible, mais aussi des grands auteurs mystiques. Lorsque nous lui avons demandé par la suite des précisions à ce sujet, Jean Markale s'est toutefois retranché dans un silence prudent.

Ce texte est une version abrégée de «La poésie et le sacré» paru dans «Approches du poétique», H. Fagne (coll. Gnomon), Bruxelles 1973.



Culture classique et tradition

La forme de culture que l'on appelle classique en Occident est un phénomène assez particulier. Une première distinction doit être faite entre la culture traditionnelle, qui existe dans toutes les civilisations même les plus primitives, et la culture classique qui n'existe que dans certaines civilisations particulièrement évoluées. Les valeurs de ces deux formes de l'héritage du passé ne coïncident pas nécessairement et sont même parfois opposées.

La culture traditionnelle

La culture traditionnelle ne sépare pas les valeurs qui appartiennent aux divers ordres de la tradition constituant une civilisation particulière. Elle comprend le système social et les coutumes, la morale et les lois, la religion et la philosophie, la littérature, la technique, l'artisanat, les arts. Elle est le cadre dans lequel se développe un peuple, une civilisation, une nation. Elle est l'organisme collectif qui établit l'unité d'un groupe humain, lui permet d'agir avec cohérence, de s'établir, de combattre, de prospérer. Elle est aussi la barrière qui empêche la déviation de la norme établie, qui paralyse l'essor de la pensée non-conformiste. Elle n'évolue qu'avec lenteur et prudence et seulement lorsqu'il est absolument impossible de faire autrement. Mises en présence d'autres cultures, les civilisations purement traditionnelles risquent le plus souvent de disparaître faute de pouvoir s'adapter. Toutes les sociétés primitives, comme aussi, dans une grande mesure, les civilisations religieuses, sont d'ordre traditionnel. Elles s'opposent au changement et ne peuvent accepter logiquement la notion de progrès. Dans les périodes de désordre et d'instabilité, des systèmes totalitaires tendent à établir ou consolider de nouvelles sociétés traditionnelles. C'est pourquoi nous y voyons la foi, l'obéissance, promues au rang de vertus supérieures à la raison, à la liberté, la norme se dresser comme un idéal qui s'oppose à la fantaisie créatrice du génie. Même dans les civilisations qui

font une large place à l'humanisme, la base de la société reste nécessairement traditionnelle. Le problème d'une civilisation est toujours un problème d'équilibre, de proportions entre la tradition qui est la force d'un peuple, sa cohésion, et la liberté de l'esprit et du comportement qui crée le développement de la culture, le progrès matériel et intellectuel.

La culture classique

La culture classique est un phénomène très différent de la tradition. C'est une exploration gratuite et consciente des efforts créatifs de l'esprit humain à travers les siècles pour y chercher les éléments actifs, les justifications, qui peuvent permettre à un groupe humain de dépasser les barrières de sa tradition.

En nous mettant en contact avec les sommets de la pensée et de l'art dans les divers âges de notre tradition et ceux des cultures autres que la nôtre, la culture classique nous permet de démêler les valeurs permanentes des conventions du monde où nous vivons. Elle est donc un élément essentiel du développement de la pensée, la base même de la tolérance, de la compréhension, du progrès. L'homme dépourvu de culture classique doit revivre à nouveau tous les stades du développement des arts et des idées. Il doit retrouver à tâtons les raisonnements d'Aristote et de Descartes avant de pouvoir faire le point. Toute insuffisance dans la culture classique représente une perte de temps pour la formation de l'esprit. Il me souvient d'un musicien de jazz qui, après des années d'une vie consacrée en somme à la musique, avait découvert des "trucs épatants" chez un "type qui s'appelle Chopin". Nous assistons de nos jours aux balbutiements de certaines branches nouvelles de la sémantique qui feraient en avant un pas considérable si la pensée des grammairiens sanscrits était redécouverte par l'Occident comme le fut autrefois celle d'Euclide ou de Platon, et devenait un élément du patrimoine commun.

La culture humaniste en Occident a eu l'extrême avantage de plonger ses racines dans un passé auquel elle était apparentée par son histoire mais n'était pas liée par la tradition. Les enseignements du passé sont différents de ceux de l'histoire contemporaine. Ce sont des symboles dépouillés du contexte de nos ambitions et de nos craintes. L'éclosion de la pensée humaniste a été possible parce que l'esprit pouvait y choisir certaines valeurs sans tenir compte des autres. Les Dieux Grecs nous sont apparus dans leur beauté nue sans qu'il soit nécessaire de sacrifier à leurs autels. Nous avons pu redécouvrir Platon sans empoisonner Socrate. Nous pouvons nous inspirer des vertus de Sparte et d'Athènes sans être entraînés dans la guerre du Péloponnèse. Les Dieux que mentionnent les politiciens de notre époque comme

les images déifiées des "leaders" sont là pour assurer la continuation d'un système. Apollon, Dionysos n'ont aujourd'hui point de prêtres qui les lient aux ambitions des peuples. Ils peuvent librement nous mener vers le ciel.

Rôle de l'Humanisme

L'Antiquité, qui sombra prisonnière de ses coutumes et de ses lois, a pu être le ferment qui libéra un jour le monde chrétien de conventions qui paralysaient sa pensée, conventions qui tendent à se reformer à toutes les époques, chez tous les peuples, car elles apparaissent comme l'instrument de la puissance d'une race, d'une nation. Comme tous les âges, le nôtre est menacé par le conformisme, par la propagande, par la machine politique qui veut régir la pensée, la sensibilité, la vie, créer des peuples en uniformes, obéissant comme des armées et qui sont les instruments par lesquels un groupe social ou religieux, une nation, une "civilisation" peut dominer physiquement d'autres peuples tout en se réduisant elle-même en esclavage. On brûle les hérétiques, les sorcières, les Kafirs, les juifs, les communistes, les déviationnistes, les homosexuels, les noirs, puis les prophètes et les savants, car les nations se détruisent elles-mêmes par l'effort de standardisation qui semble devoir consolider leur pouvoir. Les hommes ont toujours tendance à chercher un refuge dans les organismes collectifs qui laissent à d'autres la responsabilité de penser. L'homme primitif, latent en nous, s'identifie au groupe pour pouvoir s'affirmer. C'est pourquoi nous nous croyons démocrates ou communistes, Chrétiens ou Musulmans, Aryens ou Juifs, Brahmanes ou intouchables. Le rôle d'une culture classique est de mettre au premier plan l'homme en tant qu'individu pensant, et non point seulement, en tant qu'animal social, de faire de quelques-uns d'entre nous des humanistes et peut-être même des hommes.

C'est là que la culture classique joue un rôle essentiel dans la formation des individus et des nations. Rien ne peut la remplacer. C'est parce qu'elle est en-dehors de la fonction utilitaire qu'elle permet à l'individu de servir son pays, sa religion, sa culture, sans cesser d'être un être libre.

Classicisme moderne

Les valeurs par lesquelles la pensée classique sert de base à l'humanisme ne sont pourtant pas exclusivement des archaïsmes. Il existe un humanisme de tous les temps. Mais la formation classique semble essentielle pour permettre à l'esprit de

dégager l'humanisme contemporain des superstitions modernes. Les sociétés traditionnelles qui reposent sur l'autorité d'institutions ancestrales peuvent difficilement s'opposer au classicisme qui, lui aussi, s'appuie sur la passé. Une idée qui, moderne, serait rejetée sans hésitation, peut devenir acceptable si elle s'appuie sur une citation de Cicéron ou de Montaigne. Les oeuvres d'art ne peuvent devenir classiques que quand elles sont séparées de leur contexte. Une oeuvre qui, moderne, serait brûlée par les douaniers de certains pays, comme pornographique, aura les honneurs d'éditions savantes parce qu'elle fut écrite il y a deux mille ans ou simplement quelques siècles. Le fait que la valeur et l'importance des études classiques puissent être mises en doute est en lui-même un signe de danger. L'homme spécialisé, perdu dans le détail d'une technique dont l'ensemble lui échappe, est un rouage sans force dans la machine qui l'entraîne. La philosophie de son temps, la religion de sa race, ne peuvent suffire à l'émanciper. Elles sont trop proches de lui et font partie de ses liens. Seule la lumière d'âges révolus peut représenter pour lui un monde où la pensée peut sans danger être libre et n'implique pas dès l'abord un mode d'action correspondant. Le plan intellectuel est dégagé du plan moral.

Education spécialisée

Plus une civilisation est complexe, plus la spécialisation de l'individu est nécessaire. Les Hindous, en créant un système de société corporative où chaque individu est destiné dès l'enfance à un métier, à un mode de vie préétabli, atteignirent une perfection technique qui éblouit le monde pendant de longs siècles et dont les monuments restent toujours inégalés. Ils tombèrent sans force devant des hordes d'invasisseurs bons à tout faire et qui n'avaient pas besoin d'être nés soldats pour se battre. L'éducation technique et utilitaire dont on parle aujourd'hui présente les mêmes dangers et les mêmes avantages. Elle est utile à un pays si une partie de son peuple y est sacrifiée. Elle lui est fatale si elle est généralisée.

Problèmes des cultures hybrides

Le développement de l'esprit classique au contact de la pensée et de l'art des grandes époques ne peut toutefois fleurir que dans le cadre harmonieux d'une société à base traditionnelle. Une société qui a perdu ses amarres est trop instable pour que la culture s'y développe avec harmonie. Elle se jette sur la première personne venue, se livre au premier aventurier dans un effort pour s'agripper à quelque chose de

stable. Il n'est pas possible d'améliorer une culture par l'apport des valeurs d'une autre civilisation moderne. L'idée colonisatrice d'un peuple apportant les bienfaits d'une culture supérieure à un autre peuple moins développé est aussi réaliste que de vouloir faire pousser des roses sur des cocotiers. Le mélange de deux civilisations contemporaines est presque toujours désastreux et il faut des siècles pour réparer les dégâts qui peuvent en résulter. Il existe à notre époque beaucoup de civilisations hybrides qui se sont efforcées d'adopter en même temps que les idées, les mœurs et les coutumes, les préjugés voire même le langage d'un peuple étranger et n'ont réussi qu'à s'encombrer de conventions nouvelles. C'est le phénomène qui menace toutes les civilisations de l'Orient ravagées par l'imitation stérile de l'Occident dont ils n'adoptent que les apparences. Beaucoup de peuples d'Orient sont aujourd'hui doublement conventionnels, entravés par leurs coutumes et les nôtres. Les superstitions socialistes se surajoutent au ritualisme ancien déjà paralysé par le puritanisme du dix-neuvième siècle. Ils perdent rapidement leur musique, leur art, leur littérature et n'acquièrent à la place que des demi-valeurs. C'est le contraire même d'un renouveau classique et l'indépendance politique devient une dangereuse illusion lorsque la pensée est esclave et improductrice.

L'élargissement du patrimoine classique

Les peuples d'Occident pourraient avec grand avantage élargir les limites de leur classicisme, ouvrir la porte qui donne non pas sur l'Orient moderne et sa vie médiocre encombrée des sous-produits de l'Occident et du Védanta ou du Soufisme occidentalisés mais sur les horizons mal explorés de l'agnosticisme, de la logique, de la cosmologie, de la linguistique, de l'art, de la musique ancienne de l'Orient. Ils y trouveraient de nouveaux espaces, de nouvelles dimensions de la pensée. C'est sur ce plan que le génie de l'Asie peut nous apporter des éléments précieux d'un classicisme nouveau et fécond épuré de son contexte. De la même manière les peuples d'Orient ne retrouveront l'équilibre que quand ils auront rétabli un climat permettant un renouveau de leur culture classique et c'est seulement alors qu'ils pourront avec fruit en élargir les limites pour y faire entrer les chefs-d'oeuvres de la pensée occidentale. Les valeurs classiques sont le seul plan sur lequel une compréhension véritable est possible entre les peuples. Le premier pas vers elle est l'individualisation des cultures et non pas leur mélange.

Alain Daniélou
1950.

Quelques ouvrages d'Alain Daniélou disponibles en librairie et dont nous recommandons vivement la lecture:

Le Chemin du Labyrinthe. Souvenirs d'Orient et d'Occident, Rocher 1993.

Les Quatre sens de la vie, Rocher 1992. Sur les castes en Inde.

Mythes et Dieux de l'Inde. Le Polythéisme hindou. Rocher 1992 et Flammarion poche 1994.

Shiva et Dionysos, Fayard 1985.

Les Contes du Labyrinthe, Rocher 1990.



J.W. Hauer, philosophe de la rénovation religieuse

La démarche de Jakob Wilhelm Hauer (1881-1962) est une des plus singulières de notre XXème siècle intolérant et brutal. Il naît en Souabe dans une famille piétiste issue de paysans et d'artisans jadis émigrés d'Autriche vers la Forêt Noire, au temps où les Habsbourg toléraient mal les Protestants dans leurs états. La famille Hauer est très pauvre, la vie y est dure et tragique: deux jeunes soeurs du jeune Jakob Wilhelm meurent le même jour de la scarlatine, mais leur frère, fort affaibli, survit. Dès son jeune âge, il doit aider son père à gagner sa vie. Cette rude expérience, cette jeunesse triste, lui livrent pourtant un trésor incomparable: il expérimente et intériorise la solidarité entre les membres d'une communauté de sang. Jamais ce sens de la solidarité n'a fléchi chez lui. Cet exemple familial est à la base du principal concept théorisé par Hauer et par son ami Martin Buber: Das Gemeinsame, la communauté. Devant les corps de leurs deux fillettes, les parents de Jacob Wilhelm avaient formulé le voeu que si le garçon survivait, il devrait se mettre au service de Dieu. Le malheureux couple ayant été exaucé, Hauer, en dépit de toutes les difficultés matérielles, deviendra pasteur et missionnaire. Il fréquentera le lointain Gymnasium et étudiera la théologie avec l'aide du pasteur de Ditzingen, son village. Les cours de ce dernier seront d'une telle qualité que, entré à l'école des missionnaires à dix-huit ans, Hauer se montre plus érudit que ses condisciples. En 1900, il gagne Bâle à pied pour entrer au séminaire des missionnaires. Il y est un élève modèle, un «bûcheur» hors ligne, mais qui lit, à l'insu de ses supérieurs, des livres prohibés, «païens»: l'Edda, Goethe, Schiller, Nietzsche, La Divine Comédie de Dante, et surtout Das Wesen des Christentums du théologien Harnack. Sa foi chrétienne est fort ébranlée, mais il le cache, car il a vraiment envie d'être missionnaire, de quitter l'Europe et de partir à l'aventure dans quelque pays lointain, exotique. On lui réserve un poste en Inde, sur la côte de Malabar. Auparavant, il doit connaître l'anglais. La mission lui paie donc un stage à Edimbourg, en Ecosse.

Il effectuera sa première mission en Inde à Palghat, où il entre en contact avec la

civilisation et la culture indiennes. C'est là au fond que tout va basculer: Hauer ne convertira aucun Indien. C'est l'Inde qui va le convertir, lui faire découvrir sa propre indo-européanité. Après un premier séjour de 1908 à 1909, Hauer étudie à Oxford de 1910 à 1915, après un séjour dans un camp d'internement anglais pour «alien enemies». Il peut toutefois retourner à l'Université, en donnant sa promesse de ne pas s'évader. C'est donc à Oxford qu'il approfondit sa connaissance de l'Inde et, surtout, des techniques du Yoga. Ses travaux le rendent éminemment suspect aux yeux des supérieurs du séminaire bâlois. La rupture avec le Christianisme est irrémédiable. Elle est consommée en 1920, où Hauer devient Privatdozent en Histoire des religions, attaché à l'Université de Tübingen. Mais la routine de l'université l'ennuie. Il cherche à poursuivre sa vocation de missionnaire, non plus au service d'un Protestantisme fortement teinté de piétisme ni sous des cieux exotiques, mais au profit d'une vision religieuse ancrée dans la nature, dans les paysages, axée sur la charité communautaire, sur l'esprit de solidarité avec les siens, sur l'ascèse et la discipline intérieure qu'enseigne le Yoga indien. Ainsi que sur le sentiment, encore diffus à ce moment, d'une religiosité commune à tous les Indo-Européens, du Gange à l'Islande. Pour enseigner cette vision religieuse qui surplombe toutes les conventions universitaires, toutes les opinions établies, il faut un terrain vierge. Et, dans cette Allemagne d'après 1918, qu'existe-t-il comme «terrain vierge», sinon les mouvements de jeunesse alternatifs, issus du Wandervogel d'avant 1914? Hauer fréquente d'abord le groupe Die Neuen, animé par un pasteur, Rudolf Daur, qui commence lui aussi à s'émanciper des dogmes chrétiens. Il fonde ensuite une véritable école alternative, organisée sur la modèle des ligues de jeunesse: le Bund der Kögenger, dont il devient automatiquement le premier dirigeant.

Ce Bund der Kögenger est trop peu connu; pourtant il fut le théâtre de débats inimaginables aujourd'hui, où tout est politisé, dogmatisé et médiatisé. Les tenants des idéologies ou des confessions les plus diverses et, apparemment les plus contradictoires, ont pris la parole à cette tribune alternative, y ont confronté leurs points de vue. Ceux qui avaient vraiment abjuré toute forme de dogmatisme stérilisant y ont enrichi leur bagage religieux, théologique ou philosophique. Le Bund der Kögenger est sans nul doute le plus bel exemple d'anti-dogmatisme en ce siècle où des millions d'hommes se sont entretués pour ne pas s'être écoutés. Martin Buber y a présenté son humanisme et son «enracinement» juifs, de même qu'une vision du Reich (allemand) reposant sur les traditions juives, où le peuple serait éduqué et discipliné dans son intériorité et non pas par le truchement d'un appareil d'Etat coercitif. Karl Otto Paetel, rédacteur du «Manifeste national-bolchévique», qui s'engagera dans les Brigades Internationales et connaîtra l'exil à New York après la défaite de l'Espagne républicaine, y a défendu son idéal du paysan-soldat. Ernst Kriek, le pédagogue allemand, membre de la NSDAP et grand

ennemi de Heidegger, y a pris la parole; des communistes, des protestants, des catholiques y ont dialogué. Mais les passions politiques faisaient rage dans cette Allemagne au bord de la guerre civile, où SA et SS étaient prêts à fondre sur leurs homologues des ligues communistes et du Reichsbanner social-démocrate. Des propagandistes nazis obtus décrètent que le Bund der Kögenger est «enjuivé» (sic) par la présence du philosophe Martin Buber; des chrétiens déplorent la présence de non-chrétiens; les «rouges» refusent de dialoguer avec Kriek et Baumler (spécialiste du matriarcat et de Bachofen, de Nietzsche et du «Romantisme tellurique», membre de la NSDAP), etc... Hauer et Buber tentent de maintenir une certaine sérénité dans les débats et y parviennent, réduisant automatiquement le nombre des participants. Rapidement, ils ne bénéficient plus d'aucune publicité publique.

L'idéal des Kögenger était de créer une sorte de solidarité interconfessionnelle entre tous ceux qui, sur la Terre, souhaitent sauver l'essentiel des messages religieux, le sens des communautés devant le raz-de-marée de la modernité désaxante, déracinante et individualisante. Leurs adversaires disaient d'eux qu'ils voulaient créer une «religion-esperanto»... reproche totalement infondé dans le sens où la qualité des interventions et des intervenants préservait leur démarche de toute forme d'affadissement, d'appâtissement de type «esperantiste». A partir de 1933, quand le pouvoir bascule à Berlin, le Bund der Kögenger, qui a le statut de mouvement de jeunesse, change de nom et d'objectifs pour ne pas devoir se fondre dans les Jeunesses hitlériennes. Finalement, Hauer fonde la Deutsche Glaubensbewegung (Mouvement de la Foi allemande), à laquelle se joignent d'autres associations de recherches religieuses (qui mériteraient aussi d'être analysées en profondeur). L'association doit faire les concessions d'usage au nouveau parti totalitaire pour pouvoir continuer à exister en toute indépendance. Hauer et ses amis souhaitent surtout que les recherches religieuses demeurent indépendantes, libres de ne pas s'aligner sur les diktats d'un parti et de ne pas s'inféoder à la moindre église ou à un quelconque «christianisme germanique». En 1935, Hauer et le Comte Ernst zu Reventlow remplissent le Palais des Sports de Berlin pour y parler de religion et de métaphysique! La puissance du mouvement patriotique et alternatif de ces tenants d'une révolution intérieure (Buber) est vue d'un mauvais oeil par les instances dirigeantes. Les attaques se multiplient: c'est dans le Parti et non dans une «association extérieure» qu'il faut réaliser la révolution (même intérieure). On interdit aux membres de la Jeunesse hitlérienne de faire partie de la DGB; finalement, Heydrich en personne, devient membre pour mieux la contrôler. La présence du chef de la police fait perdre toute son aura au mouvement. Hauer est contraint d'adhérer aux différentes instances du Parti afin de conserver ses chaires. Buber quitte l'Allemagne pour la Palestine. Les modestes titres de Hauer le compromettront après 1945 et c'est l'indéfectible amitié de Buber, émigré

après la Nuit de Cristal (1938), qui le tirera d'affaire. La grande aventure de ces deux extraordinaires complices pourra continuer jusqu'à la mort de Hauer en 1962. Les associations qu'ils ont fondées ou patronnées dans les années 50 continuent de travailler aujourd'hui. Les années 30 sont aussi l'occasion pour Hauer d'approfondir ses connaissances de la religiosité indienne, de développer sa critique des dogmatismes, de réfléchir sur la métaphysique indo-aryenne du combat et de l'action, de poursuivre une quête mystique germanique en tentant, à la suite de Maître Eckhart, de dégager une vision thioise du divin et de la foi (un texte à ce sujet paraîtra en français en 1935: «Le mouvement de la foi germanique», in *Revue des vivants. Organe de la génération de la Guerre*, IX, 1935, pp.1491-1504). Parallèlement à cette triple recherche, Hauer tente une réflexion en profondeur sur les assises physiques et somatiques des religiosités enracinées et sur les questions de la mort et de l'immortalité. En 1937, paraît un livre qui reprend l'essentiel de ses recherches en indologie, *Glaubensgeschichte der Indogermanen*. Dans sa préface à cette anthologie, Hauer insiste sur le caractère nécessairement «proche de la vie» et «ancré dans un peuple particulier» de toute religiosité vraie, durable, authentique. Il y livre aussi, de façon très concise, ses méthodes de recherche et ses conclusions. Notamment la différence entre foi (Glaube) et religion (Religion). • «Par «religion», j'entends le monde des formes religieuses, qui, en tant que partie de la culture globale d'un peuple, est soumis aux lois du devenir et de la disparition. La foi, en revanche, est l'expérience originelle de la réalité ultime et le domaine des forces intérieures, vivant dans les tréfonds de l'âme des peuples et des races. C'est de l'interaction de ces forces que naît le monde des formes religieuses. Celles-ci sont symboles, indices, de ce domaine de l'intériorité. Voilà pourquoi on ne peut pas écrire d'histoire de la foi sans d'abord écrire une histoire de la religion. Les faits relevant de l'histoire de la religion doivent nous guider, de façon à ce que nous puissions aller à la rencontre de cette vie intérieure et en saisir le sens, créativement. Ainsi jaillira la connaissance sur base de laquelle nous pourrons oser une histoire de la foi. Mais nous ne serons saisis par ce sens que si celui-ci est apparenté à notre propre essence».

La religiosité indo-européenne est une religiosité de l'action, notamment de l'action guerrière. Pendant toute sa vie, Hauer s'est insurgé contre un a priori négatif sur le Yoga, considéré comme un exercice purement contemplatif. A priori évidemment faux, car, écrit-il dans la préface de *Glaubensgeschichte der Indogermanen*, une forme particulière du Yoga, dans la tradition zen du bouddhisme japonais, est le pilier des Samourais, noblesse guerrière qui a fait l'Empire nippon.

«Ma conviction est qu'il est impossible de comprendre la civilisation indo-aryenne sans comprendre le Yoga, tout comme il est impossible de comprendre l'hellénité en excluant l'orphisme ou le platonisme, ou de comprendre la germanité si l'on ôte la

mystique de son patrimoine (ici, j'entends «mystique» au sens totalement positif de «voie vers l'intériorité». Sans cette voie vers l'intériorité, sous quelque forme que ce soit, il n'y a pas d'indo-européanité, ni même de germanité). L'homme indo-européen déploie certes une puissance d'action hors mesure et fait montre d'une volonté indomptée d'agir sur le monde; mais il sent instinctivement qu'il court un grand danger, si cet agir sur le monde extérieur n'est pas compensé par un retour aux tréfonds de l'âme et un rassemblement des forces qui y résident, pour les opposer ensuite au monde extérieur. La religiosité indo-européenne tourne donc autour de deux pôles: d'une part, une pulsion qui la conduit à plonger dans les tréfonds de l'âme pour y découvrir ses lois et, d'autre part, une foi active en Dieu et dans le destin, impliquant un sens très austère et très sérieux de sa responsabilité dans le monde. Dans la tension qui résulte de cette opposition, jaillit la formidable dynamique de l'histoire de la foi indo-européenne, cette dynamique qui lui donne son élan constant». En conséquence, la tradition indienne et le Yoga ne peuvent être considérés comme des fuites hors du monde: «... Au contraire, c'est ici une joie d'être dans le monde qui est à l'oeuvre, un sens d'être abrité dans le monde (Weltgeborgenheit) qui donne le ton». Le monde n'est donc pas dépourvu d'essence (divine), il n'est pas opposé à Dieu ou aux Dieux (gottwidrig). Il n'est pas nié au profit d'un espoir de voir advenir un monde «tout-autre», parfait, où le tragique n'aurait plus sa place. Au contraire, le monde et ses conditions, ses tragédies et ses deuils, est accepté comme tel et opposé à une «intériorité inconditionnée», qui est présente dans le monde, qui peut arraisonner ce monde, que les esprits les plus lucides et les plus clairvoyants ont la faculté de saisir. Revenons aux événements du XXème siècle. La tension qui a existé entre les autorités du Troisième Reich et la Deutsche Glaubensbewegung est indéniable. On peut s'interroger sur la raison de l'ostracisme que subit Hauer après 1945, de la part des Anglo-Saxons. Il est en effet suspecté de collaboration avec le régime (au-delà des titres honorifiques et autres octroyés par des fonctionnaires trop zélés). En fait, la dernière activité de Hauer pendant la guerre a été de mettre sur pied un «Institut indien» à l'Université de Tübingen. Pour mener cette tâche à bien, il travaille avec le leader des indépendantistes indiens, Subha Chandra Bose, allié de l'Axe et des Japonais, pour qui il recrute des troupes. Ni les Américains ni les Anglais ne peuvent avaliser cette politique, qui aurait pu sérieusement ébranler la puissance anglo-saxonne pendant le conflit... et qui a jeté les premières bases de l'indépendance indienne de 1947. Hauer paiera cher ces activités somme toute bien innocentes avec Bose. Arrêté le 3 mai 1945, il est interné dans un camp de concentration allié; il ne sera relâché qu'en 1947. Très vite, il remonte son institut indépendant d'études religieuses, qui devient l'Arbeitsgemeinschaft für freie Religionsforschungen und Philosophie. Plus tard, en 1957, avec les professeurs Heller, Brachmann et Berger,

Hauer participe à la création de la *Freie Akademie*. Il en restera le président jusqu'à sa mort. La *Freie Akademie* poursuit ses travaux aujourd'hui. A partir de 1950, dans une atmosphère plus sereine, libérée de la menace de guerre civile, Hauer poursuit ses travaux et élargit l'éventail de ses préoccupations: réflexions sur la crise religieuse contemporaine, notion de destin, mythes et cultes des peuples primitifs, religiosité de «l'homme occidental», réflexions sur la tolérance, étude sur le matriarcat, etc. Il meurt le 18 février 1962.

Trois grandes leçons peuvent être tirées de l'oeuvre de Jacob Wilhelm Hauer. Tout d'abord, c'est toujours ce fameux «facteur X», soit la «réalité intérieure», qui détermine la vie religieuse et l'histoire de chaque peuple. Ce «facteur X» peut se retirer du monde, replonger dans les tréfonds de l'âme, pour revenir fortifié et agir sur la trame des événements. L'Europe finira donc par retrouver sa vision tragique du monde, cette tension fructueuse entre intériorité et arraisonnement du monde. Ensuite, la notion, partagée par Martin Buber, de «communauté», plus exactement *Das Gemeinsame*. Tous les représentats d'un même peuple partagent une variante bien précise de l'idée (platonicienne) de «communauté». C'est leur épine dorsale religieuse et historique. Sans cette notion, un peuple dépérit. Mais comment empêcher ce sentiment de la communauté d'être étouffé par l'idéologie dominante, rationaliste, matérialiste et individualiste? Par la tolérance. La tolérance selon Hauer et Buber est la troisième grande leçon que nous devons retenir. La tolérance ne consiste pas à tout accepter indistinctement. Au contraire, elle incite à se hisser largement au-dessus des opinions idéologiques conventionnelles, pharisiennes et mesquines. De ce fait, la tolérance selon Hauer n'est pas un facteur de dissolution, mais un principe qui permet de dégager l'essentiel et d'unir les hommes sur la base de cet essentiel et, ainsi, de mettre un terme à des querelles stériles, comme celles qui ont ensanglanté le XXème siècle. Cette tolérance, il faut la graver dans son coeur et dans son cerveau. Pour rester fidèle à deux hommes qui ont su rester au-dessus de la mêlée: Hauer et Buber.

Detlev Baumann
Traduit de l'allemand.

Sur J. W. Hauer, on consultera les ouvrages suivants:

- M. Dierks, *Jakob Wilhelm Hauer (1881-1962). Leben. Werk. Wirkung.* Verlag Lambert Schneider, Heidelberg 1986, 88DM, ISBN 3-7953-0510-1. *Bibliographie très complète, livres, articles et recensions. Précisons que les éditions Schneider sont celles qui éditent les oeuvres complètes de Martin Buber. Dans la politique éditoriale de la maison, les deux amis restent donc unis par-delà la mort.*

- U. Nanko, *Die Deutsche Glaubensbewegung. Eine historische und soziologische Untersuchung.* Diagonal-Verlag, Marburg 1993, 40DM, ISBN 3-927165-16-6.

Images païennes de nos terroirs

Panorama d'un amateur de Bandes Dessinées

La bande dessinée (B.D.) peut certainement être considérée aujourd'hui comme un art à part entière. Elle est une expression moderne de sensibilités à la fois actuelles et de toujours. La qualité graphique développée par un nombre croissant de créateurs mérite sincèrement l'appellation de 9^e art. La B.D. telle que nous la connaissons est, jusqu'à présent, essentiellement d'inspiration européenne et, pour être plus précis, belgo-française. L'arrivée progressive d'auteurs italiens et hispaniques ne peut qu'enrichir son épanouissement.

Son succès auprès de plusieurs générations prouve, s'il en était besoin, l'adéquation de ce type de formulation - du média - avec la manière contemporaine de percevoir. Wagner voulait l'art total. Si la B.D. n'y atteint pas, elle n'en propose pas moins une alliance entre représentation graphique et scénario, entre lecture et visualisation. Par rapport à la peinture, elle apporte une dynamique et une évolution. Avec le cinéma, elle a en commun le scénario et le cadrage, tout en laissant plus de temps à la lecture, à l'impregnation et donc à la réflexion.

Comme tous les arts contemporains et, plus particulièrement l'audio-visuel, la bande dessinée permet un renouveau, une re-formulation, une remise en valeur de thèmes millénaires. Cette nouvelle imagerie relance l'imaginaire collectif et re-interprète nombre de symboles, notion en perdition. Le symbole a cet avantage sur le signe, qu'il donne à voir, qu'il entrouvre une porte derrière laquelle bruissent des mondes, même s'ils peuvent apparaître étranges et obscurs dans un premier temps. Le signe quant à lui a une valeur et une seule, aussi bien en mathématique que dans le code de la route. Vite perçu, vite compris, il est codifié et ne prête pas à interprétation. Malgré son utilité, il ne pourra, au plus, qu'indiquer la porte, il n'est

pas la porte et ne peut en aucun cas s'entrouvrir.

Néanmoins, cette potentialité étant présente, l'impact de la B.D. est-il, une fois concrétisé dans l'album, toujours positif ? En fait, nous observons en cette fin de XX^e siècle une perte de sens, une perte de capacité imaginative. Elles ne sont évidemment pas étrangères aux flux intenses - aux déluges même - d'images en provenance de supports aussi divers que la télévision, le cinéma ou la publicité urbaine qui ne laisse plus guère l'imaginaire s'épanouir. En effet, ces images-ci, défilent, percutent, s'enchevêtrent sans laisser autant l'opportunité d'une imprégnation. Nous y subissons le règne du signe, de la représentation univoque et sclérosée qui est contraire à la pluralité et à la diversité des images mentales. Imaginé un nu n'est-il pas plus stimulant que de le voir étalé ?

Il est vrai que certains types de bandes dessinées suivent cette tendance. Néanmoins, vu son jeune âge, le 9^e art évite encore pour un temps cet appauvrissement. La vigueur de cette jeunesse lui fait illustrer, représenter, interpréter des thèmes éternels mais avec son apport propre où la diversité et l'inventivité sont encore parties prenantes. Face au cinéma standardisé de Hollywood, face aux publicités, aux messages télé-guidés, face à une télévision omniprésente et flattant plus vite la bassesse que l'élévation, la bande dessinée est une voie d'expression encore privilégiée. Depuis plusieurs décennies, ce dernier né des beaux-arts s'épanouit et touche aujourd'hui plusieurs générations. Cet état de fait l'autorise à s'exprimer au travers de plusieurs styles. Un rapide survol nous fait découvrir les catégories suivantes : humoristique, satirique, historique, aventurière (policiers et westerns), de science-fiction, de la jeunesse et... enracinée.

Bande dessinée et enracinement

La définition la plus proche de la réalité de la bande dessinée enracinée consiste probablement à dire que c'est celle qui est le fruit de créateurs enracinés. En effet, c'est parce qu'ils défendent eux-mêmes un ensemble de valeurs propres à leur terroir que leurs scénarios nous impressionnent. Comme critères, nécessairement subjectifs que nous retiendrons pour la sélection qui suit, prenons un récit implanté dans un terroir voyant évoluer des personnalités qui, loin de la superficialité ambiante, sont au contraire pleines, imprégnées de leurs racines.

Les scénarios qu'ils créent, illustrent, exaltent et renouvellent la fierté d'une communauté, l'accord entre la nature particulière de l'endroit et ses habitants, ses mystères et le sacré qui en transpire. Il émane des lieux décrits une socialité charnelle, sentimentale, contrairement à une société contemporaine plus rationaliste et

massifiante. Ils mettent en présence des communautés aux relations organiques et non des agrégats d'individus isolés en des foules indifférentes. L'intérêt de cette approche est de faire apparaître, dans un lieu certes localisé et restreint, une mentalité et des valeurs que nous percevons plus vastes. Il est fréquent de voir se dérouler l'histoire d'une personnalité ou d'un peuple qui progressivement évolue vers des principes valables pour une région, voire même un continent à l'échelle de l'Europe. Apparaissent alors, d'une manière ou d'une autre, les grands espaces, l'aventure, la quête, le dépassement de soi,... Le dessin de ce type de B.D., quant à lui, est généralement réaliste, en opposition à la caricature, au dessin humoristique ou aux collages et graphismes d'avant-garde. Néanmoins, pour les plus récentes, la recherche et l'invention graphiques prennent de plus en plus de place et concourent à transmettre une ambiance remarquable au scénario : le noir et blanc chez Comès et Pratt, le découpage dynamique et sophistiqué de Andréas (Rork). Toujours dans le domaine enraciné, mais pour les thèmes s'inspirant plus de données historiques, le soin apporté est généralement de haut niveau, aussi bien quant à la réalité des faits qu'à celle des coutumes, de l'habillement ou de l'architecture. Il suffit de parcourir les albums de Pleyers et Martin pour s'en convaincre, de même chez Dermaut et Bardet où les personnages s'expriment dans le français de l'époque d'Henri IV. Toutefois, il faut se garder de confondre les genres. Ce que nous appelons ici - arbitrairement certes, car tout est question de choix - la bande dessinée enracinée, ne doit pas être mélangé avec d'autres styles. Il ne suffit pas d'un petit village gaulois ou d'une histoire ancienne pour être qualifié d'"enraciné". L'enracinement n'est pas une notion potagère ! De ce point de vue, des séries comme Arno de Julliard et Martin ou Vasco de Chaillet, bien qu'historiquement - et épiquement - intéressantes et très bien documentées, ne répondent pas aux critères énoncés ci-dessus. Il en est de même pour des séries telles que Chevalier Ardent (Craenhals) ou Barbe-Rouge (Charlier et Hubinon) qui, bien que divertissantes, se positionnent uniquement dans le domaine de l'aventure. On se gardera également d'y inclure Astérix (Uderzo et Goscinny) ou Johan et Pirlouit (Peyo), car ce style volontairement comique, souvent moqueur, ne s'intègre pas dans ce cadre. Si rire de soi, de ses origines ou de ses traditions peut avoir un effet positif, cela les situe, néanmoins, hors de notre propos. En s'appuyant sur les thèmes abordés dans les albums, on peut encore subdiviser la bande dessinée enracinée en trois styles : rural, imaginaire et aventure-épopée.

Terroirs et magie

C'est dans le style rural que nous trouvons le plus d'auteurs imprégnés des valeurs de leur terroir. Les scénarios cherchent essentiellement à faire éprouver, ressentir une sensibilité : celle des populations rurales face à la nature, à ses mystères et à son caractère sacré. C'est pourquoi les histoires de sorciers, de fées, de rebouteux, de nutons et sotès, de magie et de divinités anciennes sont légions et loin d'être anecdotiques, innocentes ou même neutres. Quelques créateurs - confirmés ou nouveau-venus - sont dignes d'intérêt de ce point de vue.

Bernard Goose (Ardenne méridionale) nous rappelle dans *Le Bois des Pâiens* l'importance du cerf dans nos régions. Son dessin clair et intime convient parfaitement à l'atmosphère sacrée qui émane des profondeurs sylvestres. Jean-Claude Servais est un créateur prolifique. Enraciné dans sa Gaume natale au point de ne pas vouloir la quitter pour d'illusoires capitales, il met un point d'honneur à garder un contact plein avec sa région. Avec *La Tchalette*, il s'inséra immédiatement dans le domaine de la sorcellerie. Celle-ci doit se comprendre comme étant un mode de connaissance, une manière de percevoir et, au-delà, d'appréhender le réel, au même titre d'ailleurs que la logique raisonnante mais de manière différente. Le réel émerge ici surtout au travers de ses éléments vivants. L'importance de la faune y est grande et se manifeste par la présence de loups et de chats, animaux libres et indépendants par excellence. Iriacynthe et Isabelle nous amènent tout doucement au seuil de la splendide série *Tendre Violette*, réalisée avec Gérard Dewamme. Quel enchantement au contact de cette fée des bois ! Tendresse, liberté, sensualité et bon sens la caractérisent. Omniprésence de la nature de nouveau : le chat sauvage *Percevent*, la forêt pourvoyeuse de nourriture, d'abris et de mystères. Quelle est cette cérémonie lunaire que préside une vieille ressemblant étrangement à la *Tchalette* ? Et qui est ce beau prince charmant, charpentier de son état et admirateur de cathédrales ? Tout y exprime la joie de vivre. Même le dernier tome qui, pourtant, nous décrit la guerre de 14-18, n'échappe pas à cette pulsion de vie. Il s'agit ici du conflit vécu par les habitants d'un village. Plutôt que de verser dans les bains de sang et les charniers, Servais illustre la vie quotidienne de deux peuples, occupant occasionnellement et temporairement le même terroir; adversaires certes, mais pour un temps seulement. Nulle haine n'apparaît au menu, nul désir d'élimination de l'autre. La lutte est présente, dure, ferme mais juste, digne et sans excès, à l'image de leur environnement. Dieter Comès (Fagne) suggère dans *Silence* et *La Belette* l'existence d'un lien fécond entre l'homme, la nature et les forces gouvernant celle-ci, par l'intermédiaire de la faune et de divinités matriarcales et chthoniennes. Ici aussi, la mère-nature est admirée

pour sa profondeur. Le sacré en émane au travers de forces obscures, animales et végétales, maîtrisées seulement par certains et auxquelles notre mémoire la plus profonde est toujours sensible. Nous ne quittons pas la mémoire ni l'inconscient avec L'Arbre-Coeur, dernier titre paru, puisqu'on y suit le destin d'une jeune femme en prise avec ses pulsions fondamentales et la réémergence de ses rêves d'enfance. Il s'agit là d'une tragédie - au sens grec de lutte avec les tenants de son destin - profonde d'un être opposé au rationalisme moderne et préférant vivre en équilibre avec un imaginaire symbolique. Ce genre de personnage n'étant pas facilement accepté dans notre société contemporaine, elle s'en trouve marginalisée. "A tous ceux qui apprécient l'angoisse du choix, la liberté et l'insécurité..." est la dédicace de Gérard Dewamme aux Yeux du marais. L'auteur, Marc-Renier (Eifel) restitue une ambiance moyenâgeuse, celle des forêts et des frayeurs qu'elles inspirent. C'est le Moyen Age de la culture orale, celui où les bêtes avaient un aspect magique : observez la vouivre, la blanche biche ou Angor des loups, vous constaterez que, souvent, les animaux deviennent le glaive d'une justice immanente, l'instrument du destin. Cet album rend admirablement le charme oublié de nos croyances païennes. Toute culture et tout enracinement ne sont véritablement perçus et ressentis que s'ils sont vécus dès la plus tendre enfance. Ce public important n'est pas négligé par les scénaristes et dessinateurs. Raymond Macherot illustre, comme un botaniste le ferait, son terroir admirable et si caractéristique du pays de Herve, à la lisière de l'Hertogenwald et aux pieds des Hautes Fagnes. Sybilline, souriceau débrouillard, se débat d'aventures en aventures au milieu de nos animaux familiers. Plaisant pour les enfants, les adultes n'en apprécieront pas moins les petits travers humains caricaturés par nos frères inférieurs : Flouzemaker le corbeau, le hérisson brigadier, les rats "cravates noires", etc.

Le thème du loup-garou, si souvent maltraité dans un fantastique à bon marché, tient une place importante dans le corpus légendaire de nos régions forestières. Cadot et Bom illustrent ce rite de transformation humain - loup avec beaucoup de doigté. Les jumeaux Yvain et Yvon, ce dernier pouvant se transformer à volonté en Ysengrin le loup, attirent la sympathie. Leurs auteurs ont su créer une atmosphère de merveilleux à laquelle peu d'enfants résisteront. Le troisième tome de leurs aventures est particulièrement émouvant et évocateur puisqu'il place les jumeaux en présence de réalités bien désagréables comme la construction d'un parc touristique par un agent immobilier sans racines, en lieu et place d'un vallon forestier ardennais millénaire. Ysengrin le loup sera le seul à pouvoir percer le secret magique de cette forêt en rencontrant le cheval Bayard, par ailleurs présent symboliquement dans l'esprit des héros (et des lecteurs) au travers des splendides 48 pages de l'album.

Guy Counhaye (Verviers) s'inspire des légendes du val d'Amblève, adaptées (très librement) en son temps par Marcellin La Garde. Le dessin net et dépouillé de Gorr, le loup est plaisant. Ce talent mérite d'être mis au service d'autres sources d'inspiration.

Le succès des Schtroumpfs n'est plus à signaler. Tous les enfants d'Europe les admirent en recueils, dessins animés, latex ou albums à colorier. Même si la société de consommation en fait ses choux gras, il est à signaler qu'il vaut mieux voir cette débauche productive au service de notre terroir, riche d'imaginaire, plutôt que valet de l'uniformisation réductrice. L'intérêt des personnages de Peyo réside probablement dans l'atmosphère de merveilleux qui émane de ses histoires et qui n'est pas sans rappeler nos contes de nutons et de sotès. La joie de vivre et la gaieté sont omniprésentes dans ce petit village. On serait proche de l'harmonie (omniprésente, elle, dans nos mythes) si nous avions droit à une présence féminine réelle et non caricaturale. Les schtroumpfs comme continuation de nos lutins, pourquoi pas ? Dans un genre moins imaginaire mais plus quotidien, Walthéry (Liège) et Cauvin décrivent avec une verve toute wallonne la vie pittoresque d'un village des hauteurs liégeoises, épris de colombophilie. *Li vî bleu*, nom du pigeon choyé par son propriétaire - et titre de l'album - est une histoire inénarrable tant la juteuse saveur des expressions en wallon liégeois est indispensable à l'atmosphère générale du recueil. Il serait malvenu de terminer cette présentation succincte d'illustrateurs de nos terroirs sans mentionner René Hausman (Fagne). Sa bibliographie très étendue est un monument de l'illustration de la faune fagnarde, ardennaise et européenne.

Retour de l'imaginaire

J'ai nommé "imaginaire" le deuxième style, faute de pouvoir mieux circonscrire les thèmes. Par cela déjà, on en devine toute la richesse. En effet, on peut difficilement résumer les albums regroupés ici. Le dessin fait partie intégrante du fond. Il ne s'agit pas tant d'histoires au sens habituel de récits rationnels à comprendre mais bien plus de contes faisant vibrer différentes cordes de notre sensibilité. Les graphismes revitalisent notre imaginaire plutôt que de l'appauvrir. Andréas (Eifel), se référant aux imaginaires celtique et nordique, nous livre un extraordinaire conte historial: La caverne du souvenir. Les cycles mythologiques des Celtes y sont omniprésents, non seulement dans le contenu, mais, fait plus extraordinaire aujourd'hui, dans la forme. Le dessin d'Andréas rappelle les merveilleuses illustrations de l'irlandais Jim Fitzpatrick, célèbre pour son talent d'évocauteur celtique. La découpe des bandes se fond ici avec le signifiant du texte et reprend les enchantements des

volutes et entrelacs de nos lointains ancêtres. L'oeuvre au noir qu'est Rork, du même auteur, nous entraîne, quant à elle, dans les méandres de l'esprit, de ses pouvoirs et de son irrationnel. Le graphisme clair, léger comme l'air, lumineux par ses couleurs chaudes, fait corps avec le fond et guide les sens du lecteur. Les pouvoirs de l'esprit sur la matière se ressentent au travers de tous les dessins et de leur agencement. De leur côté, Eric et Stoquart (Borinage), grâce à Wen, nous entraînent dans une série d'aller-retour entre le monde des vivants et celui des morts. Dans la ligne directe de la légende mythologique du Roi-Pêcheur de la tradition celtique, ces deux albums nous font découvrir différents modes de passage entre ces deux mondes, à la suite d'un amnésique fantasque et romantique, esseulé dans son univers imaginaire.

Quête encore que nous conte François Bourgeon (France) lorsqu'il lance un chevalier et deux adolescents sur les sentiers de la vie. Quête de la vie, c'est-à-dire du risque et du danger, quitte à rencontrer le danger suprême - la mort - pour la défier et la vaincre. Les compagnons du crépuscule déambulent dans un monde sorti tout droit de l'imaginaire européen (et le plus souvent celtique). Une étrange communauté de lilliputiens, rappelant nos nutons, les guide fructueusement dans les méandres de la forêt, qui sont aussi ceux de leurs rêves. Le découpage original des bandes appuie admirablement le dessin et rend, beaucoup plus sûrement que des mots, l'esprit gothique de cette série.

J.M. et E. Simon (France) illustrent d'un dessin résolument moderne et de couleurs froides un scénario de G. Faye (Paris) : Avant-guerre décrit les relations ambiguës entre empires politiques, empires économiques et société libertaires. Quoique s'alignant plutôt sur la politique-fiction, ce scénario n'en reprend pas moins les fondements de notre géopolitique et présente l'un des possibles de notre avenir avec lucidité et non sans humour.

Du terroir à l'Europe

Je termine avec le plus large, le plus vague mais aussi le plus prolifique des trois styles: celui des aventures et épopées. Moins intimistes, moins centrés en un lieu précis, les albums que nous retrouvons ici sont plus axés sur l'exploit, la quête chevaleresque, le courage, la découverte de nouveaux mondes ou encore le voyage initiatique. Deux sous-groupes peuvent encore y être décelés : les aventures centrées sur (ou à partir de) la Belgique et les épopées s'étendant à toute l'Europe.

C'est dans la première catégorie que nous trouvons des auteurs comme Hergé (Tintin, Quick et Flupke), Bob de Moor (Les gars de Flandre, Cori le moussaillon), ou Vandersteen (Thyl Uylenspiegel, Bob et Bobette). Toutes ces oeuvres mériteraient

de nombreuses pages de commentaires et de louanges que nous n'avons pas le loisir d'imprimer aujourd'hui (et qui d'ailleurs l'ont été splendidement en maintes occasions). Ce n'est, en effet, pas pour rien que les spécialistes parlent de ces auteurs qui, avec d'autres, forment l'École belge. Dans la catégorie aux horizons plus européens, la prolifération des albums est proportionnelle à celle des légendes, contes et épopées de notre riche culture. Les deux premiers styles décrits ci-dessus se caractérisent par leurs horizons communautaires, imaginaires ou temporels. Ici, c'est la dimension spatiale qui éclate. Les héros s'initient depuis les falaises irlandaises et bretonnes jusqu'aux plaines de Sibérie, en passant par le grand nord et les anciens bassins méditerranéens. Le personnage le plus saisissant qu'on retrouve fréquemment est le héros solitaire, perpétuellement en voyage et dont les péripéties semblent plutôt accessoires. Sa véritable quête est généralement d'un autre ordre, d'un autre domaine, même si cela n'apparaît pas explicitement dans le scénario. Ces versions du voyage initiatique rappellent très fortement le mythe du Chasseur Perpétuel ou celui des chevaliers de la Table Ronde en quête du Graal et, de là, nous autorisent à les inclure sans l'ombre d'un doute dans notre analyse. Corto Maltese, Timour, Thorgal, le reître Gunther, Perceval, Milosz et Eugène Krampon ne sont que quelques-uns de leurs noms.

Du côté celtique tout d'abord, nous avons le superbe album Bran Ruz d'Auclair et Deschamps (France) qui nous replonge dans les débuts légendaires de l'Armorique. L'impact laissé par cet album est digne d'un grand roman (ou film ?). Pratt (Italie) nous livre avec *Les Celtiques* une composition très inspirée sur l'Irlande : le combat actuel dans l'esprit du plus profond passé. Une composition ultérieure de l'auteur, *Les Helvétiques*, ne manque pas d'originalité. La Suisse est un pays à l'imaginaire et aux légendes peu connus. Ce n'est pas le moindre des mérites de cette oeuvre que de nous les faire découvrir. Contre toute attente, nous entrons dans un monde ésotérique et mythique extrêmement riche et complexe.

Recours aux mythes

Quelques - trop rares - séries nous replonge plus précisément encore dans un milieu et une époque mythologique. C'est le cas, par exemple, de l'excellente série proposée par Rouge et Rodolphe (France), *Les écluses du ciel* : un très beau dessin et des dialogues très pertinents nous font revivre l'histoire de la ville d'Ys. Plus qu'à une épopée chevaleresque, c'est à un éveil à la beauté du merveilleux celtique que nous sommes conviés. Les héros cavaliers est le titre d'une autre série où le dessinateur Rouge fait de nouveau preuve d'un immense talent. Cette fois-ci avec un scénario

de Cothias (France) basé sur le cycle légendaire arthurien. Mais, loin de retranscrire pour la nième fois cette épopée, les auteurs établissent une approche originale : la société arthurienne est vue au travers du destin d'un homme simple et naïf : Perceval. Le rôle de Merlin y est également extrêmement bien perçu : exit les visions romantiques du vieux sage moralisateur et entrée de l'homme vert, de l'homme des bois, c'est-à-dire d'un personnage en accord profond avec la nature, en harmonie avec ses forces immanentes. Les connaissances magiques de l'enchanteur l'autorisent à pouvoir conseiller les hommes d'action en général, et Arthur en particulier. C'est une des meilleures présentations (et donc : perceptions) de ce mythe que je connaisse avec celle de John Boorman dans son film *Excalibur*. Ces deux dernières séries méritent une attention toute particulière. Non pas seulement parce qu'elles décrivent une société celte, mais surtout parce qu'elles développent des dialogues et un discours d'un haut niveau psychologique et spirituel. Qu'on ne s'effraye pas, rien d'ardu et de rébarbatif là-dedans, la conception des séries est suffisamment intelligente pour plaire et aux enfants, grâce à la trame épique, et aux adultes, grâce aux références historiques, psychologiques et mythologiques. Ceci présuppose de la part des scénaristes, Rodolphe et Cothias, une connaissance approfondie non seulement des mythes celtes mais également de la structure de la société de nos aïeux ainsi que de la magie et du sacré de cette époque. Plus que les détails d'une vie dans les temps anciens, c'est la sensibilité et l'esprit de l'époque que ces auteurs ont parfaitement maîtrisés : "...nos pères avaient hier la sagesse des dragons et la puissance des ours. L'existence se réglait sur la course des astres et les phases de la lune. Pendant trois siècles, l'empire romain s'est efforcé de nous traiter comme si nous étions des romains. Il a coupé nos bois sacrés, il a arraché nos racines. L'empire a asséché nos marais et défriché nos landes pour y tracer nos voies pavées et nous construire nos grands domaines sur le modèle de ses villae, de jolies cages dorées pour nous apprivoiser. L'empire nous a proposé ses lois. L'empire nous a imposé sa foi dans ce Dieu unique et jaloux et dans ce Jésus Christos né du ventre d'une vierge. Puis l'empire s'en est allé pourrir sur la Grande Terre d'où il était venu et nous a laissé seuls, privés de son soutien. Les cages se sont ouvertes et qui sommes-nous ? Ni Celtes, ni Romains !" (La grande Ourse, p. 22-23). Par ailleurs, Rosinsky (Pologne) et VanHamme (Bruxelles) ont obtenu de nombreux prix - très mérités selon moi - pour leur héros Thorgal. Ce personnage, venu d'on ne sait trop où et accueilli par les Vikings, nous entraîne dans un univers imaginaire où le graphisme de Rosinsky fait merveille. Quête d'harmonie et lutte pour la vie sont les grands axes de la série. L'éveil au spirituel y est joliment amené par une approche "science-fiction" de bon ton qui devrait plaire (et qui plaît !) aux plus jeunes. La France d'Henri IV avec ses guerres

civiles et de religions permet à Dermaut et Bardet (France) de nous parler des reîtres et lansquenets de l'Europe du XVI^e siècle. Les chemins de Malefosse sont soutenus par un graphisme réaliste très approprié au sujet et est également rehaussé par l'emploi du français de l'époque au coeur de dialogues empreints de beaucoup de force. Contrairement à la vision hollywoodienne du héros, les personnages sont ici empreints de force intérieure, de ce "petit quelque chose" qui leur vient d'un lieu, d'un terroir et qui, loin de les rendre universels, les marque du sceau d'une culture.

Après les mondes celtique, nordique et occidental, nous plongeons dans l'univers slave et sibérien pour y retrouver Pratt et son héros, quasi mythique aujourd'hui (comme quoi !), Corto Maltese dans une aventure sibérienne. C'est une fresque assez diabolique où, malgré le gigantisme du pays, nous y rencontrons sans cesse et tour à tour Raspoutine qui ne quittera plus notre héros, le baron von Ungern et plusieurs sociétés secrètes. Tous y cherchent la puissance et tentent de conquérir ce territoire immense dont la possession est primordiale d'un point de vue géopolitique. Même quête, même comportement aristocratique, même caractère désinvolte, même appel des grands espaces pour Milosz. Les horizons perdus, trop courte série de deux albums, de Cordonnier et Rodolphe nous conte les pérégrinations d'un jeune aristocrate anglais, ami d'Oscar Wilde, dans les immensités sibériennes à l'ombre de Raspoutine et de Lénine.

D'autre part, la Prusse orientale, la Courlande et la côte baltique sont les décors d'Olycka, la dame de Lettonie de Gorridge (Allemagne) et Ubercaze (France). Un dessin très beau pour la quête de ce chevalier teutonique dans les forêts glacées des pays baltes, espace dont la méconnaissance nous offre encore des frayeurs difficilement contrôlables.

Les grands espaces de l'Europe orientale attirent vraiment beaucoup de monde, puisque c'est là que nous rencontrons également Eugène Krampon dans la série Le Goulag du génial satiriste Dimitri (Alsace). Grâce à un dessin caricatural qui, sans un scénario en béton, pourrait le faire classer dans les BD satiriques, Dimitri réalise ici un véritable combat culturel. Eugène Krampon, français écoeuré par l'américanisation de la société européenne, retourne - méchant pied de nez - volontairement dans un camp de travail sibérien où il retrouve sa pulpeuse épouse ainsi que le chef de camp bureaucrate qu'il tourne en bourrique régulièrement. Plus de dix albums d'aventures burlesques, à l'humour grinçant et percutant, dont la lucidité et la pertinence des critiques nous rafraîchissent. Un des derniers albums, Tovaritch sourire est d'une grande actualité.

En quête d'empire

Le monde méditerranéen n'a pas été oublié puisque Jacques Martin, né en France et ayant vécu de nombreuses années à Verviers, nous offre les aventures d'Alix, le gallo-romain. Nous atteignons ici un sommet, aussi bien quant à la qualité du dessin que - ce qui est plus rare - quant à l'intelligence des textes. La caractéristique principale de cette oeuvre est sa réflexion idéologico-culturelle. Tout d'abord, au point de vue de l'esthétique et des valeurs, Martin fait systématiquement l'apologie de la grandeur architecturale, de l'héroïsme, de l'amitié virile, de l'éthique guerrière et de la fidélité à l'honneur. Ceci le conduit à faire intervenir directement les divinités du panthéon païen. Ensuite, l'apologie de l'ordre impérial occupe une place de choix. On pourrait objecter à l'auteur un certain "progressisme" romain s'affichant comme supérieur à la civilisation "retardataire" des Gaulois. Mais la thèse (?) de Jacques Martin est plus subtile. Aux Gaulois, Martin reconnaît les qualités de clan et de guerriers, qualités de deuxième fonction (au sens de Dumézil). Aux Romains, il reconnaît la grandeur, avec tout ce qu'elle suppose : administration, ordre des légions, urbanisme, sens de la souveraineté continentale. Ainsi, dans l'esprit de l'auteur, les Gaulois doivent, sans perdre leur personnalité, s'intégrer comme partie prenante de l'empire de Rome. Transposée dans l'Europe moderne, cette vision de l'ordre politique transcenderait à la fois le régionalisme et le nationalisme. L'enracinement gaulois d'Alix, car c'est bien d'une série enracinée qu'il s'agit, est une identité de troisième voie: la Gaule est sa patrie charnelle, mais son appartenance est romaine. Nous sommes ainsi très loin de l'"idéologie" d'Astérix qui considère l'occupation romaine comme colonisation directe et nous rapprochons peut-être de l'ex-URSS (mutatis mutandis) où nationalité et citoyenneté étaient loin de recouvrir la même chose. De même, il pourrait être intéressant que notre Union Européenne en construction s'inspire plus de ces notions d'empire et de régions et évite, par là, tout replis frileux sur des nations dépassées et incapables à la fois de se subvenir à elles-mêmes et de faire rêver. Approche différente donc mais d'aussi haut niveau que celle de Rodolphe, Cothias et Rouge. Apport supplémentaire qui nous maintient dans l'idée que les mythes sont toujours vivants et suggèrent une créativité sans cesse en métamorphose, à l'image de leurs diversités.

Je termine ce style aventure-épopée avec une très ancienne bande dessinée : la saga des Timour de notre compatriote Sirius. Avec un dessin simple, l'auteur nous retrace l'histoire de l'Europe depuis la préhistoire jusqu'à pratiquement aujourd'hui.. Le fil conducteur de cette saga est un talisman que cette famille se transmet de père en fils, créant ainsi la lignée des Timour. C'est également le symbole et le gage de la

survivance des traditions au travers des siècles. Chacun des albums cerne une époque et tâche, dans un style à la fois didactique et épique, tel qu'il était en vogue dans les années 1950, de nous en décrire les caractéristiques.

Le merveilleux

Bien que ce survol soit sommaire et rapide, il permettra, je l'espère, à ceux qui ne s'étaient intéressés que de loin au 9ème art, de sauter le pas et de se laisser envoûter par l'imagerie. Bien que la plupart des créateurs et des lecteurs ne voient dans ces albums qu'un métier ou une distraction, il me semble intéressant néanmoins d'y détecter quelques autres caractéristiques. Le dessin est un art et, au même titre que les autres, il suggère, suscite et déclenche le processus imaginatif. Depuis les parois gravées du paléolithique jusqu'au cinéma, en passant par les vitraux du Moyen Age, il semble que l'image - dessin ou peinture - soit un support privilégié. Que ce soit un symbole sacré ou une représentation profane, le graphisme est toujours un intermédiaire entre la réalité et sa conception, son abstraction. Un alphabet n'est rien d'autre qu'un dessin standardisé, permettant la diffusion de ces concepts. Il apparaît cependant intéressant de noter que nous sommes passé de l'expression orale à l'écrit et, depuis une vingtaine d'années, de celui-ci à l'expression (audio-) visuelle. Nous observons ainsi aujourd'hui, un retour à l'oralité, d'une part, et une émergence de l'image, d'autre part. Celle-ci me semble posséder un avantage de taille par rapport au texte, c'est qu'elle permet une appréhension globale, une vision immédiate, une compréhension instantanée plutôt qu'une analyse, une découpe fastidieuse et longue d'un message. La publicité en est la meilleure preuve. Nous en revenons alors à un mode d'appréhension de la réalité qui, au côté de la méthode analytique et rationnelle, permet une compréhension rapide, quasi instantanée et globale. L'image, en déclenchant un processus associatif - et non dissociatif, analytique - autorise l'esprit à rassembler des souvenirs, des perceptions analogues, produisant une connaissance plus générale et relationnelle. Cette méthode cognitive se développe petit à petit dans les sciences contemporaines et n'est pas sans rappeler celle des mythes et autres approches du sacré également basées sur la symbolique. Si, de plus, cette expression artistique est soutenue par un scénario réfléchi, il devient clair qu'un album de bandes dessinées peut servir cette approche. On peut évidemment se demander pourquoi de tels scénarios enracinés émergent en force. Une indication pourrait être qu'un certain malaise, une interrogation à propos de la société actuelle est en route depuis quelques années. Ce n'est pas le lieu ici d'en chercher les causes; contentons-nous d'observer les faits qui sont simples. La

généralisation au niveau mondial d'un certain mode de vie, l'invasion de la moindre parcelle de temps par des activités et obligations multiples (carrières, hobby, mondanités, etc.) n'autorisent plus une référence - un ressourcement - à des symboles d'identité et réduisent à néant les pauses et le calme nécessaire à la réflexion et à la méditation. De là s'ébauche une recherche tous azimuts pour palier à cet état de fait. La B.D. n'y échappe pas et recours - recherche d'un esprit - au passé, proche ou lointain, en quête, plus que d'idées, d'une identité, d'une inspiration ou d'un enthousiasme. Elle a su ainsi intelligemment éviter l'erreur d'un simple retour mélancolique au passé et aux mythes. Elle s'est positionnée en créatrice, s'inspirant mais ne copiant pas. Par ses approches alliant l'image globalisante et le scénario regroupant mythes, aspirations et vécu quotidien, la bande dessinée décrite ici, me paraît une relance souhaitable de l'imaginaire culturel, un support pour la diffusion d'une créativité en pleine métamorphose, un chaudron - tel celui du Dagda de la mythologie irlandaise - permettant la réappropriation de légendes et de pratiques oubliées. Ici c'est à une éducation permanente au merveilleux que nous sommes conviés. Nous ne pouvons alors que féliciter et encourager les auteurs de ces initiatives. Mais rendons à César ce qui lui appartient : n'allons pas trop loin en plaçant dans la B.D. des intentions qui n'y sont pas toujours et profitons, avant tout, de l'agrément qui nous est offert.

Patrick Trousson



ANTAIOS a le plaisir de présenter l'ouvrage de notre collaborateur

Science et Mythe, quel rapport?

Patrick TROUSSON,
Le recours de la science au mythe.
Pour une nouvelle rationalité,
L'Harmattan, Paris 1995.

La science et la mythologie ne sont pas aussi dissemblables que l'eau et le feu. Pour nous en convaincre, l'auteur nous plonge au coeur tant des mythes fondateurs de notre tradition païenne indo-européenne que des thèmes de prédilection des sciences physiques comme l'espace-temps, la logique, la cosmologie,... Le constat est troublant: il existe bel et bien des similitudes entre ces deux mondes, qui forment les deux faces d'une même pièce, le réel. Mais que l'on ne s'y méprenne pas: similitude ne signifie pas identité. Ces deux approches différentes expriment des points de vue similaires, ou tout au moins complémentaires. La culture évolue et se métamorphose. La vision du monde païenne illustrée par les mythologies transparait à nouveau grâce aux sciences qui, depuis la révolution quantique, remettent plusieurs de leurs concepts fondateurs en cause. Nous sommes au seuil d'une étape de l'évolution intellectuelle où une nouvelle appréhension du cosmos est nécessaire. Dès lors, l'auteur nous place dans un jeu de miroir où la lumière du rationalisme se réfléchit dans la clarté du mythe. Le recours au mythe pour secourir la pensée scientifique sera-t-il la révolution intellectuelle du XXIème siècle?

Docteur en physique et informaticien (Universités de Liège et de Leicester), Patrick Trousson, 37 ans, est actuellement responsable de projets de recherches scientifiques à la Commission Européenne à Bruxelles. Depuis de nombreuses années, il collabore régulièrement à diverses revues de réflexion et de culture en Belgique et en France.

L'ouvrage (280 pages) est en vente au prix de 950FB/150FF, port compris, au lieu de 1088FB/160FF. Commandes à adresser accompagnées du règlement à P. Trousson, Square Marguerite 15, b.63, B-1040 Bruxelles. Pour la Belgique, somme à verser au compte P. Trousson 348-0242661-31 avec la mention "Recours mythe", ou par chèque en FB. Pour la France, mandat postal international en FF au nom de P. Trousson.

Entretien avec Michael Damböck sur le Paganisme en Autriche.

Il semble à première vue que l'on réfléchisse davantage sur l'esprit du Paganisme dans les pays francophones, et ce, d'une manière assez académique, relativement individuelle. Dans l'espace germanique au contraire, les Païens s'attachent à vivre leur Paganisme de manière plus communautaire. Si certains sombrent il est vrai dans des formes de kitsch, voire dans de troubles nostalgies, il existe heureusement des cercles dont l'approche générale est celle des amis d'Antaios: recherche, réflexion, éveil. Pen Tuisko est un de ces cercles qui cherchent à redécouvrir dans le monde qui nous entoure les signes laissés par les Dieux, et qui tentent de réenchanter ce monde. Les activités de Pen Tuisko s'étendent principalement en Autriche. Nous avons rencontré le Dr Michael Damböck, son fondateur et animateur.

Wilhelm Köhler

Monsieur Damböck, cela fait plusieurs années que l'on entend parler de votre revue "Pendragon" - devenue depuis peu "Pen Tuisko, revue pour Païens allemands". Pouvez-vous nous décrire votre itinéraire?

Je suis né en 1956 et après avoir terminé des études économiques à Amstetten, j'ai opté pour les sciences politiques et l'éthologie à l'Université de Vienne. J'ai également assisté à des séminaires sur l'histoire du droit allemand et sur la philosophie. Depuis ma jeunesse, je m'intéresse à l'éthologie et j'ai publié de nombreux articles sur la tradition et la mythologie dans différents journaux et revues. Il y a une dizaine d'années, j'ai décidé de fonder ma propre maison d'édition et, à ce jour, j'ai publié une vingtaine de titres principalement consacrés à l'histoire de notre culture (voir nos recensions dans la rubrique livres et revues): "L'énigme des labyrinthes" (Fritzhof Hallman), "Sagesse et connaissance - Traces d'une religion dans les contes des frères Grimm" (Hans Fischer), "Les runes dans la vie des peuples" (Harry Radegeis), "La désacralisation des hommes",

“L'homme entre l'instinct et la volonté” (Rudolf Schrenck).

Qu'est-ce qui vous a conduit au Paganisme?

Votre question me semble étrange en ce sens qu'en réalité rien n'a dû me conduire au Paganisme. Je crois m'être senti, depuis toujours, très proche de la nature et avoir eu, aussi loin que je m'en souviens, une conception libertaire de l'existence. Les dogmes de l'Eglise et les commandements ne m'ont jamais tenté. Je les considère comme hostiles à la Vie. Ce qui explique pourquoi je n'appartiens à aucune confession. Le Christianisme ne parvient à se maintenir qu'en exploitant les peurs de gens et en pratiquant des rites repris au Paganisme... La plupart des églises ont d'ailleurs été construites sur l'emplacement même d'anciens lieux de culte païens. Par Paganisme j'entends surtout une conscience vécue des rapports cosmobiologiques et spirituels, un sens profondément enraciné. Le Paganisme est un gai savoir remontant à la plus ancienne antiquité. Le non converti à la nouvelle religion était autrefois traité de “Païen”, ce qui enleva à ce mot tout son sens.

Quels sont les auteurs qui ont été vos éveilleurs et qu'appréciez-vous particulièrement chez eux?

Les auteurs qui m'ont apporté le plus sont sans nul doute Erwin Guido Kolbenheyer, Friedrich Nietzsche, Oswald Spengler... Le savoir n'est jamais le fruit d'un seul esprit. Des conceptions globales exigent l'étude d'un grand nombre de grands esprits tels que Goethe, Hölderlin, Schopenhauer, Ernst Jünger, de Benoist. Les oeuvres des frères Grimm, de Herman Wirth, de Leo Frobenius, d'Ernst Krause, de Leopold von Schroeder, de Simrock, de Buschan, d'Evola, de Mannhardt, d'Eliade, de Riemschneider et de Stumpfle m'ont été utiles aussi. Il y en eut d'autres encore, mais je doute que vous vouliez remplir des pages et des pages de noms d'écrivains!

Paganisme rime avec polythéisme. Que représente pour vous ce concept?

Strictu sensu, le polythéisme signifie, par opposition à monothéisme, la reconnaissance et l'adoration de plusieurs divinités. Cela n'est pas nécessairement païen. Je me considère davantage comme “polythéa-iste”. Le polythéisme regroupe de nombreux vœux, réflexions et exemples personnifiés, de l'inexpliqué et du métaphysique.

Croyez-vous que notre société offre encore une place aux rites? Quels rites peuvent enchanter les hommes?

Toute société - en fait, je préférerais le terme "communauté", "société" étant issu tout droit du vocabulaire économique - est constituée autour de rites, surtout notre monde moderne. La journée de chacun est soumise à un certain rituel - à commencer par le moment où l'on se brosse les dents jusqu'au moment où l'on se souhaite bonne nuit. Toute magie est accomplie par des formules rythmiques. Vu sous cet angle, tout est rituel. Ce qui importe est que la plupart des hommes ne sont aujourd'hui plus conscients du cours - naturellement correct - des choses car ils ont été dressés. Ce dressage très subtil, introduit par le biais de structures mentales, leur ôte toute volonté et toute possibilité d'action. La gaieté et la joie ont disparu des visages. Le comportement religieux ainsi que celui des loisirs est tout aussi artificiel. Voilà pourquoi il est nécessaire de ressusciter le cycle de vie des hommes, le cycle de l'année ainsi que les autres fêtes et traditions importantes. Sans aucune arrière-pensée commerciale ni théologique. Mais avant tout, il faut retrouver des valeurs par trop perdues de nos jours: le bon sens inspiré de la réalité de la vie même. Il faut réinstaurer le droit au silence parmi le vacarme environnant pour que nous puissions nous retrouver nous-mêmes, ainsi que le courage de faire face aux réalités de la Vie, sans fuite dans la fausse sécurité des valeurs révélées.

Qu'en est-il du Paganisme en Autriche et en Allemagne ? Existe-t-il des cercles sérieux?

Il n'existe à ma connaissance aucun mouvement païen sérieux en Autriche. J'entends par là d'une certaine envergure. Il existe cependant plusieurs cercles qui travaillent sur des thèmes relatifs à la spiritualité et aux sciences naturelles.

Votre revue est intitulée Pen Dragon - Pen Tuisko. Que signifie ce nom? Quel est son objectif?

Je souhaite d'emblée souligner que je ne dirige aucun mouvement. Le nom de cette revue, dont je suis le seul éditeur, était initialement Pen Dragon. "Pen" remonte à une ancienne racine indo-européenne signifiant "plume" (cf. crayon en anglais). Cette racine est également liée à la notion de faisceau, de rayons, et signifie également l'intérieur, l'endroit le plus sacré, secret. Drag est une racine tout aussi ancienne signifiant "ürer", "accompagner à la danse", et semble liée à la fertilité. Tous ces significations se retrouvent dans le nom Pen Dragon. Afin d'être vraiment complet, signalons que Hu-Tyr Pen Dragon aurait été le père du Roi Arthur. Pour des raisons juridiques j'ai été contraint de modifier le nom de la revue. Pen Tuisko, le nom actuel, est lié à l'enfant de la terre (Tyr, Ziu, l'engendreur) dont le fils Mannus ("menask" - "Mensch") engendra trois fils: Ingyo,

Irmin et Istvo, représentant respectivement les principes procréateur, itinérant et juridique.

Pen Tuisko semble surtout traiter d'un Paganisme germanique. Quels sont les accents thématiques de votre revue?

Dans Pen Tuisko nous abordons de nombreuses questions relevant de l'éthologie en général. Cela n'exclut donc nullement la préhistoire, l'Antiquité etc. Des sujets aussi variés que l'archéologie, la philologie, l'étude des symboles, la mythologie, les contes et les légendes, la toponymie, l'histoire culturelle, l'histoire de l'art, etc. y figurent. Dans notre rubrique "Lu pour vous", nous proposons à nos lecteurs un large éventail d'ouvrages: c'est une des rubriques les plus populaires de la revue. Pen Tuisko, qui paraît de manière trimestrielle depuis 1985 passera à un rythme annuel à partir de 1996. Il s'agira plutôt d'un cahier. La plupart de nos lecteurs vivent en Autriche, en Allemagne, et en Suisse, mais je me réjouis d'un intérêt croissant ailleurs: en Biélorussie, en Amérique du Nord et du Sud, en Afrique du Sud et en Australie.

Ne pensez-vous pas que l'étude des traditions classiques, c'est-à-dire helléniques, celtiques ainsi que védiques du Paganisme (voire du culte de Mithra) pourrait aussi être utile dans cette recherche de l'authenticité?

Les articles parus dans Pen Tuisko ne se limitent nullement aux formes germaniques ou propres à l'Europe centrale du Paganisme. L'étude des philosophes classiques de l'Antiquité grecque, l'étude des traditions celtes et védiques est indispensable et ce serait une erreur fondamentale de ne pas leur consacrer l'attention qu'elles méritent. Le savoir authentique de tous les peuples, même extérieurs à l'Europe, doit être inclu dans une conception du monde qui se veut holistique. C'est la condition sine qua non pour que les peuples retrouvent un équilibre autant spirituel, culturel que physique et pour réenchanter la terre afin qu'elle redevienne vivable.

Quel est votre dieu tutélaire?

Mon dieu tutélaire ? Difficile à dire...L'essence n'est-ce pas le centre autour duquel tout gravite: le divin dans toute son oeuvre, dans toute sa splendeur? Je n'adore pas un dieu en particulier et qui porterait un nom précis. Les nombreuses divinités de nos traditions orales et écrites sont pour la plus grande part les derniers survivants d'un savoir que certains qualifient d'"atlante". La plupart ne renvoient plus qu'à des phénomènes naturels tels que le vent, le soleil, la lumière, la clarté, les ténèbres, l'eau, les brumes et les états

intermédiaires de l'être naturel - pour autant qu'il ne s'agisse pas de héros divinisés qui continuent à vivre dans les contes et qui incarnent des principes sur lesquels les hommes souhaitent s'appuyer dans leur réflexion et dans leur expérience.

Propos recueillis par Wilhelm Köhler, octobre 1995.

Pen Tuisko, Briefe für Deutsche Heiden, Bausteine zur Volkskunde. Dr. M. Damböck, Markt 86, A-3321 Ardagger, Autriche, 23DM par an. Le service librairie de cette élégante revue consacrée au Nord est des plus intéressants.



Les bottes d'un maître

«Ce n'est pas un hasard si notre XXème siècle, fanatique, haineux, doctrinaire, ne perd pas une occasion de donner une image calomniatrice et caricaturale des anciens Romains: d'instinct, il déteste ce qui lui est supérieur. Nous sommes néanmoins quelques-uns qui demeurons fidèles aux dieux en exil.»

Gabriel Matzneff, Le Monde du 26 avril 1980.

Le propre d'un mousquetaire digne de ce nom, outre le goût immodéré du vin et des jeunes femmes éplorées, consiste à porter de belles et bonnes bottes aux hommes du Cardinal et autres vilains. Gabriel Matzneff, écrivain français (n'en déplaise à certain dont même le nom est en toc), ne s'en prive pas depuis plus de trente ans. «Le dîner des mousquetaires» est à ce propos un festin de textes étincelants comme des lames de Solingen, publiés dans tout ce que le Royaume de France et de Navarre compte de gazettes. Si ouvrir le dernier Matzneff est toujours pour moi un plaisir vif -le seul qui vaille-, cette fois il se double d'émotion. La dédicace adressée aux mânes de feu Roland Laudenbach, Seigneur des lettres, témoigne en effet d'une fidélité sans faille. J'aime à la folie cette façon, inimitable, en un mot racée, de rendre hommage à un ami disparu, oublié de tous... Nulle sensiblerie niaise dans ce propos, mais l'amour du style, qui n'est pas que littéraire. J'aime ces manières de gentilhomme d'un autre temps. J'aime aussi que Monsieur Matzneff ait écrit dans *Royaliste* comme dans les très marxistes *Lettres françaises*, dans *l'Idiot International*, *Combat*, et même, en français, dans *le Monde*. Le plus drôle est que notre mousquetaire est toujours resté lui-même, suprêmement libre, suprêmement maître dans l'art d'écrire. En outre, ce parfait dilettante a vu juste dans bien des domaines, à contre-courant de l'intelligentsia de son pays, sans doute la plus grotesque de tous les temps. Souvenons-nous du regard - mais s'agissait-il d'un regard?- qu'elle portait sur la Russie martyrisée par les bochéviques, souvenons-nous de ces «humanistes» obnubilés par le mirage révolutionnaire, mais confortablement installés à Paris. «Ces

gens ne comprennent rien à la Russie; ils n'aiment ni son histoire, ni son art, ni sa foi, ils n'aiment pas la Russie éternelle, la Russie des campagnes et des monastères». Vers 1967, il était plus que téméraire de témoigner sa fidélité à Nicolas II... J'avoue quant à moi que les premières mesures du Bojé Tsaria Khrani m'ont toujours fait monter les larmes aux yeux et que je salue le cavalier qui, en 67, avant la mode des dissidents, passa la frontière avec des manuscrits pleins les fontes. J'aime aussi cette compassion, au sens noble du terme (qu'il a par ailleurs perdu) pour les vaincus: les moines bouddhistes du Vietnam, Bastien-Thiry fusillé par un monarque vieillissant, les jeunes embastillés de Fresnes... bref cette tendresse, sans rien de morbide, pour les chevaleries vaincues.

Ce livre imposant (400 pages), est aussi la preuve que Gabriel Matzneff est un pessimiste joyeux, comme son ami Cioran, mais nullement inactif: vingt-cinq ouvrages en trente ans, dont la plupart ont été republiés depuis. Le précieux recueil qu'il nous livre, sous la casaque rouge et blanche de la mythique Table Ronde, témoigne aussi d'une totale indépendance d'esprit dans le domaine politique: antigauilliste, antisoviétique mais pro-russe, et, last but not least, féroce envers l'Américain. On retrouve l'influence bénéfique de l'Oncle Arthur: «Le caractère propre de l'Américain du Nord, c'est la vulgarité sous toutes ses formes: morale, intellectuelle, esthétique et sociale.» Dès 1962, l'écrivain voit clair dans le jeu trouble des Etats-Unis en Méditerranée et ailleurs, dans la menace mortelle que l'américanisation, ce cancer, fait peser sur notre vieille Eurasie. Je pardonne tout à celui qui, en pleine croisade du Golfe, sabre sans trembler, dans l'Idiot International, «le président Bush, l'humaniste de la Maison Blanche, avec sa tronche de pasteur vicieux, sa «guerre juste» et son «nouvel ordre mondial». A un moment où un écoeurant consensus paralyse la planète entière, où les bombardiers «alliés» vitrifient un peuple et son patrimoine plurimillénaire, il s'est trouvé un impertinent pour déclarer: «les Etats-Unis voulaient la guerre et ne se seraient jamais accommodés d'un règlement à l'amiable. Un jour, nous saurons qui a organisé le piège où est tombé Saddam Hussein; quelle astucieuse intox a convaincu celui-ci que les Américains ne voleraient pas au secours du Koweït. Quoi qu'il en soit, Saddam Hussein s'est lancé dans l'aventure: dès qu'il y a une connerie à faire, les Arabes sont partants, et l'incontestable intelligence de la politique israélienne aura, depuis 1948, été sans cesse soutenue, fortifiée par les erreurs et les balourdises de ses adversaires. Saddam Hussein a occupé le Koweït, et le clan américano-sioniste y a vu, avec raison, une occasion unique de mettre en oeuvre un plan longuement peaufiné: contrôle du pétrole, destruction de la force militaire de l'Irak, échec et mat à l'Europe et au Japon.» (L'Idiot international, 6 mars 1991).

L'auteur de ces lignes lucides n'est pas un de ces diplomates fades, un de ces impaplables minets formés par les «grandes écoles», ni un ahuri «licencié en communication» ... mais tout simplement un amateur, lecteur attentif des aventures de Tintin (et Grand Croix de l'Ordre secret fondé par Hergé).

La Sainte Orthodoxie est comme il se doit fort présente dans ce livre, le Christ aussi, mais il s'agit ici d'une religion de la beauté, absente de l'Eglise catholique depuis Vatican II. En 1963, Matzneff s'exclame déjà: «pourquoi ce triomphe de la grisaille?» Dix ans plus tard, dans *Combat*, il précise: «le catholicisme romain a toujours figuré pour moi l'imposture, et la papauté l'absolue merdité. Pas la papauté du temps de la Renaissance, telle qu'elle m'apparaît à travers Burckhardt, Taine et Nietzsche, et qui, elle, ne manque pas de charme. Mais la papauté moderne, cul-béni, moralisatrice, démagogique, qui prononce de solennelles phrases creuses respectueusement reprises par les agences de presse du monde entier, qui se croit obligée de déposer sa crotte cafarde au pied de chaque événement, (...) bref la papauté en caleçon de laine, la papauté aux odeurs rances de vieille fille mal lavée, une papauté dont je comprends mal qu'elle ne se soit pas encore effondrée sous le poids du mépris et du ridicule». Je donne entièrement raison à Matzneff: moi aussi j'en viens presque à regretter les très païens Borgial. On lira intégralement le superbe «Les Dieux en exil» du Monde (avril 80), magnifique petit manifeste que nous ferons nôtre.

Si nous prenons Littré, notre livre de chevet avec les Oeuvres de Julien le Grand, nous lisons que Saint-Simon s'extasie sur les bottes portées par un gentilhomme. A notre tour de féliciter notre garde-blanc pour les belles et braves bottes qu'il a portées et qu'il continuera de porter, s'il plaît aux Dieux, aux cuistres et aux coquins.

Christopher Gérard

G. Matzneff, Le dîner des mousquetaires, La Table Ronde, Paris 1995, 159F
Signalons la création à Bruxelles d'une Société des Amis de Gabriel Matzneff, qui
souhaite mieux faire connaître l'oeuvre de l'écrivain et faciliter le dialogue entre
l'auteur et ses lecteurs. Une première Soirée Matzneff a déjà eu lieu à la librairie
Chapitre XII le 7 novembre 1995.
Société des Amis de G. Matzneff, Madame B. Lechien, Rue Vilain WIII 14, B-
1050 Bruxelles. Cotation: 500FB. Se réclamer d'Antaios.

«Een nieuwer Testament» ou le Paganisme en métaphore

Hella S. Haasse est une femme de 75 ans, chaleureuse, généreuse, attirante. Mystérieuse aussi. Je l'ai rencontrée par hasard cet été, sur son lieu de vacances. Nous avons parlé d'elle, de son oeuvre, de ce roman qu'elle m'a donné envie de lire. Il est à son image. Pour les lecteurs d'Antaios, voici les empreintes laissées sur une simple lectrice par une oeuvre d'exception.

D'un écrivain profane, chantre officiel de la cour de l'empereur Honorius, estimé du public lettré pour une oeuvre volontiers de circonstance et à portée plutôt politique, Hella S. Haasse a fait naître sous sa plume un écrivain païen. A une époque - nous sommes au début du 5ème siècle de notre ère - où l'élégance et la préciosité de la tradition mythologique avaient, en littérature, gardé le prix de la distraction artistique, sans que le scrupule religieux ou le conformisme chrétien y trouvassent rien à redire, Hella S. Haasse a tout simplement voulu faire renaître le poète Claudien, Claudius Claudianus, de ses propres cendres, et, par cette voie, lui faire cadeau d'un nouvel envol, celui de la provocation, de la résistance, de la douloureuse construction de l'identité, celui, enfin, d'une incomparable liberté. Quelques vers issus de l'Idylle de Claudien consacrée au Phénix, cités en exergue, illustrent d'ailleurs cette volonté et servent de fil conducteur à une oeuvre dont la structure symbolique se révèle extraordinaire de complexité et d'ampleur :

*Qui fuerat genitor, natus nunc prosilit idem
Succeditque nous : geminae confinia uitae
Exiguo medius discrimine separat ignis.*

dont voici la traduction poétique proposée par l'auteur:

D'un coup d'ailes, il surgit de ses cendres,

*Le fils issu du père, qui soi-même s'engendre
Et entre les confins de ces deux existences
Seul le feu établit une infime distance.*

L'action se déroule à Rome. C'est celle d'une tragédie, impressionnante d'unité - un jour et une nuit -, d'intensité, d'émotion, de puissance. Le préfet Hadrianus fait arrêter au petit matin Marcus Anicius Rufus, citoyen romain de bonne famille, et son entourage, pour attitude critique à l'égard de l'empereur et pratiques païennes.

Dans le cadre de l'interrogatoire qu'il devra mener à la suite de cette arrestation, le préfet Hadrianus se trouvera confronté à un personnage qu'il hésitera à reconnaître et qui se fait appeler «Niliacus», c'est-à-dire «né sur les bords du Nil». Or, ce Niliacus n'est autre que le poète Claudius Claudianus, condamné dix ans plus tôt par le même Hadrianus à l'«interdictio aquae et ignis», l'exil le plus sévère, sous l'accusation de magie, sacrifice aux dieux, pratiques subversives...

Si Hadrianus tarde à reconnaître cet interlocuteur étrange, famélique, vêtu de guenilles, mais encore orgueilleux et fier, c'est qu'il n'est plus que l'ombre du poète officiel de jadis, comblé d'honneurs, un poète au talent estimé et reconnu. C'est aussi qu'il évoque l'enfance d'Hadrianus, lui-même né sur les bords du Nil, arraché contre son gré à la terre des Pharaons pour devenir un «Romain d'importation», un «citoyen d'honneur, plus romain qu'un Romain» et qui porte ses origines égyptiennes comme une souffrance, une lourde culpabilité. C'est qu'il oblige, enfin, Hadrianus à renouer avec des souvenirs conflictuels et douloureux, la rencontre avec Eliezar ben Ezekiel, un Juif, l'un des plus riches propriétaires d'Alexandrie, qui possède un domaine dans le Delta, leurs conversations autour de l'échiquier d'Eliezar, la découverte de Klafthi, le fils de son fils et d'une esclave. Un petit-fils donc, auquel Eliezar refuse la reconnaissance, pour se dérober sans doute à un attachement qu'il sent devenir trop profond. Un petit-fils auquel il offre néanmoins - ou pour cette raison - une éducation coûteuse chez un rhéteur d'Alexandrie. Le rhéteur se nomme Claudianos. Il lèguera son nom à son élève. Plus tard, le garçonnet rebelle, devenu poète, gagnera Rome et, avec l'appui d'Hadrianus, entrera dans les cercles lettrés.

L'étrange fascination que Klafthi-Claudien exerce sur Hadrianus dès leur première rencontre relève à la fois de la séduction, de la tentation, de la jalousie et de la volonté de puissance. A travers ses personnages, qui ne sont que symboles, Hella S. Haasse tente de nous montrer la complexité des affrontements de la pensée dans cet empire mourant, exsangue de ses traditions païennes et cherchant à s'assurer dans l'affirmation d'une doctrine chrétienne qu'il s'impose, sans arriver à la vivre. Voici les mots qu'elle prête à Claudien :

Après la courte et prometteuse révolte placée sous le signe du Poisson (en dépit des formes rigides imposées par la Loi et le Pouvoir, l'Etat et la Foi, et malgré la sclérose intérieure), Rome a, semble-t-il, opté définitivement, il y a trois cents ans, pour le Fils, image de l'asservissement, cruelle méprise. Car, que symbolise-t-il, dans sa longanimité, cet être réduit à l'impuissance qui, les bras écartés, cloués sur la croix, ne pourra plus jamais serrer sur son coeur ceux qui souffrent, ni lever le poing, dans son courroux, contre les persécuteurs et les spoliateurs ?

En s'inscrivant dans une problématique de la reconnaissance du sang ou de la reconnaissance spirituelle, Hella S. Haasse nous invite à nous plonger avec son héros dans ce malaise existentiel et religieux qui étreint la Rome du 5ème siècle. Klafthi-Claudien-Niliacus, esclave, poète et exilé, petit-fils d'un Juif par le sang, écarté toujours, n'est finalement le fils de personne mais devient, dans cette sorte de révolte résignée que sera sa vie, son propre fils, l'artisan de sa propre naissance. Le sacrifice du coq auquel il est en train de procéder lorsqu'Hadrianus l'aperçoit pour la première fois en est un criant symbole.

Le Paganisme, sous la plume de Hella S. Haasse, prend dès lors la couleur d'un appel à l'autonomie, une mise en demeure de la filiation chrétienne, un souci d'authenticité et de distanciation.

«Je cherchais ce que je n'ai jamais vraiment eu, un père : un exemple, des racines... Aujourd'hui, j'ai voix au chapitre. J'ai passé l'âge d'être le fils de quelqu'un.»

C'est d'autant plus vrai qu'Hadrianus, lui, nous apparaît d'emblée comme un être ambigu, tenté à la fois par la droiture et la perversité, par la noblesse et la vulgarité, par la beauté et la laideur. C'est un être tourmenté, parce qu'il assume mal - ou parce qu'il refuse - ses propres contradictions. Quelle personnalité frustrante à force d'être frustrée! Quelle personnalité épuisante à force de fuir le lecteur! Hadrianus n'a pas de père, il n'est le fils de personne, lui non plus, ni celui de l'Égypte, qu'il a quittée, ni celui de Rome, qu'il a seulement abordée, ni celui du Paganisme, qu'il a désavoué, ni celui du Christianisme, dont il n'est qu'un porte-parole. Hadrianus n'a pas de fils, même spirituel, parce qu'à ce fils qu'il a voulu trouver en Claudien, il n'a pas pu faire le don de l'ouverture, du retour sur lui-même, de l'abandon de ses barrières. Hadrianus, au contraire de Claudien, n'a pas la force de renaître à lui-même, pour devenir à la fois son propre père et son propre fils. C'est ici que l'on sent combien l'analyse psychologique et symbolique sur laquelle Hella S. Haasse a fondé la construction de ses personnages est intense et profonde. Quel art d'avoir ainsi livré aux affres du doute une personnalité à ce point insaisissable, un homme à ce point faible face à lui-même et à ses émotions, à ce point fort dans la rigidité, dans sa négation de l'évidence, à ce point humain! Hadrianus a la grandeur

du désespoir. Il a la bassesse de l'inaccompli, de l'inassouvi. C'est lui qui donne au roman son ampleur tragique.

Quant à Claudien, frappé de la pire des condamnations, celle de l'exil, par l'homme qui avait été son bienfaiteur, longtemps meurtri, éteint, il hérite finalement, par la voie d'un testament qu'il rédige pour lui-même, dans un lieu d'obscurité et de silence, en prison, de cette victoire tant attendue, de la seconde naissance sur le refus et la proscription, celle de la conquête de l'identité, celle de l'authenticité et de la liberté qui reprennent leurs droits.

«Où chercher le sens de la vie sinon ici-bas, dans ce séjour dit temporel, dans l'existence sur terre de cet être doué de raison : l'homme. (...) Seul celui qui aime et comprend ses semblables, avec leurs peines et leur ignorance, qui sait quelle volonté de fer la vraie commisération exige dans un monde gouverné par l'argent et la violence, seul celui qui s'engage, corps et âme, pour faire que l'absurdité, l'injustice d'être né «fils de personne» prennent un sens, celui-là seul est novateur, donne la vie.»

Le titre original de l'oeuvre, «Een nieuwer Testament», nous renvoie à ce que la notion même de testament évoque dans la tradition judéo-chrétienne et nous incite, peut-être, à réfléchir au legs de la tradition païenne. Claudien condamné, Claudien marginal, Claudien devenu Niliacus, errant en parasite dans les ruelles sales de Rome, c'est le symbole de ce triomphe bien pâle d'un Christianisme de forme sur un Paganisme vivace et fier qui ferme simplement les yeux de fatigue lorsqu'il tombe sous le coup de la mauvaise foi.

Pour conclure, voici encore quelques impressions de lectrice séduite. L'omniprésence des signes dans le roman, ces signes qui retiennent le souffle, qui appellent à poursuivre la lecture avec le coeur plutôt qu'avec la tête, donne à l'oeuvre une force étonnante. Une force qui d'emblée, pousse le lecteur à abandonner toute réticence intellectuelle: et l'on consent à se laisser transporter d'émotion vive en plongeant dans les rêves ou les serments d'Hadrianus, et l'on va s'égarer avec Klafthi sur les rives du Nil, s'accorder un moment, spectateur inquiet et avide à la fois, pour assister au sacrifice d'un coq. Puis l'on s'assied, enfin, en face d'Hadrianus, à côté d'Eliezar, pour contempler un instant la sagesse mystérieuse de son échiquier.

Balkis

H.S. Haasse, Un goût d'amandes amères, Actes Sud, Arles 1988. Le texte original a été publié en 1966 à Amsterdam, sous le titre «Een nieuwer Testament» (trad. A.M. Both-Diez).

Jüngeriana

Le premier centenaire d'Ernst Jünger aura été la cause d'une intense activité, éditoriale entre autres. Signalons les rééditions, par Christian Bourgois, du «Traité du Sablier», du «Traité du Rebelle», de «Chasses subtiles», ainsi que la traduction de deux inédits «Les Nombres et les Dieux» et «Sens et signification». Gallimard a publié les deux versions du «Coeur aventureux» et Payot «Le Boqueteau 125», texte de guerre édité il y a quelques années par Le Porte-Glaive. Toujours dans le domaine des textes de jeunesse, le très mythique «La Guerre, notre mère» est à nouveau disponible. On sait que l'auteur a toujours refusé toute réédition de ce livre sulfureux, exaltation guerrière, nietzschéenne et «panthéiste». Cet essai de celui qui fut appelé en son temps l'Homère allemand est un traité de mystique héroïque et ascétique. Le Sang, Eros, le Lansquenet, la Peur, le Feu, voilà ce dont parle le jeune Chevalier de l'Ordre Pour le Mérite, qui n'est pas encore le lettré raffiné des Journaux parisiens, mais un guerrier achéen dans la plaine de Troie... La réédition est fort belle, et hors commerce (G. Goux, 20bis boulevard Voltaire, F-75011 Paris). Sur Ernst Jünger, en français, nous avons également reçu le court essai de Cl. Gaudin, «Jünger, pour un abécédaire du monde» publié par l'Encre marine (Fougères, F-42220 La Versanne, 110F). Un superbe petit livre sur «grand papier», à couper, comme les Corti d'autrefois. L'auteur est professeur à Lyon et spécialiste de Platon; il étudie les chasses subtiles de Jünger, qui est à son tour scruté comme n'importe quel coléoptère, situation dont il a dû goûter l'ironie. Il s'agit ici du Jünger lecteur de Hölderlin et de Linné, non point celui des tranchées de Langemarck et de la Somme. Nous sommes en effet plus près de Caillois, collaborateur d'Antaios, que du chef de troupes d'assaut. Les éditions La Délirante (112 rue Rambuteau, F-75001 Paris) publient «Aphorismes», un recueil de cent extraits de l'édition allemande de «Blätter und Steine» (1934). Cette maison d'éditions propose plusieurs petits livres de Jünger: «Mantrana», «Sauts de temps», Aphorismes». D'autre part, le grand germaniste

Jean-Michel Palmier vient de mettre la dernière main à un essai intitulé «Ernst Jünger. Rêveries sur un chasseur de cicindèles», à paraître chez Hachette. En ce qui concerne la presse, relevons, dans la masse d'articles, celui de M. Assayas dans *Libération* (23 mars 1995): «Jünger fut un esthète engagé dans l'action et un homme d'action réfugié dans l'esthétisme», celui de P. Deshusses dans *Le Monde* du 31 mars, nettement plus nuancé que le grotesque Delattre (voir *Jüngeriana* dans *Antaios* 6/7). Selon P. Deshusses, Jünger a voulu «réunir en une seule personne John Wayne, Clausewitz et Rimbaud!» *Libération* cite aussi P. Glotz, penseur du parti social-démocrate allemand qui définit notre centenaire comme «l'Européen au nationalisme modéré et l'écologiste conservateur». Accordons le Prix du Ridicule (une boîte de cirage) au caporal Rinaldi, de *l'Express*, qui, parle, sans rire, de «claquements intellectuels de talons». On voit qu'en 1995, le jugement prononcé sur l'Allemagne et les Allemands demeure un excellent test d'intelligence, de bon sens. La très politiquement correcte revue des questions allemandes, *Documents* (n°3, 55F, 50 rue de Laborde, F-75008 Paris), dirigée par le célèbre germaniste Joseph Rován, consacre un numéro entier à Jünger. Rován rappelle à quel point «Sur les Falaises de marbres» fut important pour certains jeunes résistants, qui se refusaient à devenir anti-allemands. Le ton général de ce numéro, au demeurant fort intéressant, est instructif quant à l'extrême frilosité des intellocrates: l'un d'eux ne parle-t-il pas, concernant Jünger, d'une «littérature élitaire, bourgeoise, aristocratique, en fin de compte méprisante, indifférente à l'espèce humaine». On retrouve dans ces lignes la bonne vieille langue de bois des milieux «socio-culturels» des années 70, illustrant une morale misérabiliste, une morale de midinette ou de paroissien suri. Voir les textes fort décousus de R. Augstein, H. Kiesel, qui a au moins le mérite de rapporter les propos de G. Steiner («*Les Antigones*», Gallimard 1986) quant à l'apport de Jünger au rapprochement entre l'expérience moderne et le savoir empirique de la tradition mythico-religieuse païenne. Le professeur Merlio, qui a présidé un colloque consacré à Jünger (*Mythe et histoire* chez E.J.) étudie la tentation de l'idéologie chez Jünger. Ce dernier devint en fait «nationaliste» après la défaite de 1918, sous l'influence des événements, mais aussi de la lecture ... de Barrès, ce qui est pour le moins piquant. Il fut, comme des millions d'Allemands, ulcéré par l'hypocrisie des puissances de l'Entente qui justifiaient leur politique de dépeçage de l'Allemagne «par des mots d'ordre internationalistes et humanistes». La même réflexion s'applique à l'attitude des impérialismes américain et soviétique après 1945. Là aussi, le témoin de l'Allemagne éternelle n'a pu qu'être écoeuré par la rhétorique humanitariste qui ne masque en fait que de sordides appétits. D'où sans doute, d'après Merlio, ce refus hautain - et plein de panache - de faire amende «honorable», de sombrer

comme tant d'autres dans le national-masochisme. Merlio signe le meilleur texte de cette livraison, avec Michael Klett, l'éditeur, qui déclare dans une conclusion pleine de bon sens: «je n'ai jamais rencontré homme plus sain». Autrement plus excitante est la dernière livraison de la revue belge Vouloir (BP 55, B-1190 Forest, Belgique, 45E), qui aborde, dans un copieux numéro jüngerien, des aspects peu connus du personnage. Jünger y est présenté comme un maître pour le dressage du regard et pour la technique de l'éveil. Jünger Wandervogel (avant 1914), tacticien de la Reichwehr, Jünger et le NSDAP (1925-1934): voilà quelques sujets traités par Vouloir. On lira un texte inédit en français d'Evola sur «l'irruption de l'élémentaire dans l'espace bourgeois» à propos du Travailleur (1932), sans doute son livre le plus maudit. Toute l'époque héroïque de l'agitation politique des années 20 est retracée, ainsi que les rapports avec Hitler, de la fascination - car il y eut fascination («il incarnait une manifestation de l'élémentaire et je venais d'être emporté par elle», 1925) - au soulagement («Quand j'ai entendu la nouvelle de son suicide, un poids m'est tombé du coeur; parfois j'ai craint qu'il ne fût exposé dans une cage dans une grande ville étrangère. Cela, au moins, il nous l'a épargné.», 1945). Les études rassemblées dans cette brillante synthèse montrent que la rupture totale avec les nationaux-socialistes intervient en 1932, après la publication du Travailleur, livre dénoncé comme relevant d'un «bolchévisme crasse»... C'est l'époque où le journal du NSDAP précise aimablement que Jünger «se rapproche de la zone des balles dans la nuque» (octobre 1932). La contribution la plus singulière est celle d'un essayiste chilien, consacrée à la symbolique cachée des Journaux parisiens, dont l'auteur est présenté comme une sorte de crypto-judaïsant. Cette curieuse interprétation se fonde sur les nombreuses allusions aux lectures approfondies de l'Ancien Testament. Rappelons que le directeur de Vouloir, le linguiste R. Steuckers est l'auteur de la seule étude en français consacrée à Friedrich-Georg Jünger (Encyclopédie des Oeuvres philosophiques, PUF, 1992). La revue trimestrielle Eléments (BP 68, F-91292 Arpajon cedex, 35E), dans son numéro d'octobre consacré à la famille (avec un manifeste pour une paix européenne), a confié à l'écrivain Dominique Venner, auteur de nombreux essais historiques («Baltikum», Laffont 1974, et surtout «Le coeur rebelle», Belles Lettres 1994, sur sa période activiste), la tâche, excellemment remplie, d'évoquer la haute figure du centenaire. Son frère Friedrich-Georg, peu connu du public francophone, est rapidement présenté. Le numéro 48 de Nouvelle Ecole (année 1996, 120E) est annoncé: il sera consacré à Jünger (même adresse qu'Eléments); cette revue avait publié il y a une douzaine d'années la traduction d'une étude de F.G. Jünger sur Apollon (toujours disponible). Enfin les éditions Klett-Cotta (Hasenbergstrasse, 31, D-70178 Stuttgart) viennent

de publier trois volumes indispensables dans toute bibliothèque jüngerienne: «Über Ernst Jünger» (ISBN 3-608-93308, 36DM) édité par Hubert Arbogast (Arbogast fut un général franc qui servit les empereurs Gratien et Théodose!): textes de Gide, Gracq, Hesse, et de Niekisch sur la figure du Travailleur. «Magie des Heiterkeit» (ISBN 3-608-93271, 44DM) comportant des textes d'auteurs allemands publiés spécialement à l'occasion du centenaire. Y figure un texte du dramaturge Botho Strauss, l'homme qui a fait glapir les bien-pensants d'Outre-Rhin par son intérêt affirmé pour le courant néo-conservateur. Mais le clou de la collection Klett est le splendide album «Ernst Jünger. Leben und Werk in Bildern und Texten» (ISBN 3-608-95432, 135DM): plus de 400 photos peu connues du grand homme, agrémentées de textes autobiographiques. Voilà le cadeau idéal pour tout(e) jüngerien(ne). Le portrait de la sublime Greta von Jeinsen, la Perpetua des Journaux, fera rêver plus d'un lecteur pour sa déchirante mélancolie; celui de Jünger gambadant dans la neige (en 1988!) rassurera tous ses amis sur sa grande santé.

Christopher Gérard



Post-scriptum: nos lecteurs seront heureux d'apprendre qu'Antaios première du nom est toujours disponible chez Klett-Cotta, au prix de cent DM le volume. Dans toute correspondance, se réclamer de la revue.

Livres et revues

Nous présentons ici des ouvrages reçus par Antaios et qui nous semblent constituer l'embryon d'une bibliothèque païenne. Dans toute correspondance avec les éditeurs, citer notre revue.

Contre les Galiléens

Les lecteurs d'Antaios connaissent Christopher Gérard par son inlassable activité éditoriale ainsi que par ses chroniques résolument engagées en faveur d'une Renaissance païenne. Il ne faudrait pas que ce travail de divulgation occultât son approche rigoureuse de la civilisation gréco-latine et sa lecture approfondie des textes fondateurs. Philologue classique de formation, il avait déjà consacré un mémoire à l'Empereur Julien, et singulièrement au «Contre les Galiléens», ouvrage bref et virulent, pamphlet devenu au cours des siècles clandestin et maudit. Et voici que les éditions Ousia nous proposent une traduction remaniée, affinée, mûrie, accompagnée de commentaires détaillés ainsi que d'une introduction qui permet de situer l'auteur dans un contexte historique pour le moins complexe. Traduction française attendue depuis... 1863! En effet, depuis les «Oeuvres de Julien» publiées par E. Talbot sous le second

Empire, personne ne s'était avisé d'offrir ce texte polémique au public francophone, même dans le cadre d'éditions qui se disaient exhaustives. C'était d'autant plus regrettable que Talbot ne donnait qu'une version fort approximative. Saluons donc cette réalisation exemplaire dont la fidélité au texte original s'accommode fort bien d'un style éloigné de toute raideur académique. Il n'est pas question ici d'un traité philosophique ou d'une glose savante, mais d'un écrit de combat. On se trouve dès les premières pages dans le vif du sujet. Julien, s'il oppose les Hellènes aux Hébreux, s'attaque principalement à la secte chrétienne qui s'est «approprié des vices inhérents à ces deux peuples». Contre les disciples de Jésus, il argumente sans répit, montrant l'absurdité de leur doctrine. Si certains propos, allusions ou enchaînements logiques peuvent aujourd'hui sembler étranges, le commentaire nous permet d'en dissiper les principales obscurités. Julien, le «dernier empereur païen» est devenu une référence mythique qui fait parfois oublier son apport à la philosophie néo-platonicienne.

Theophania

Historiens, romanciers et poètes se sont inspirés plus ou moins librement de cette figure que le christianisme triomphant avait d'abord combattue, puis méprisée. Mais il est important de revenir au précieux témoignage que constituent les divers écrits de l'empereur philosophe, écrits dont le «Contre les Galiléens» pourrait être l'introduction idéale: on retrouve en effet la fougue de l'activiste anti-chrétien, en même temps qu'on devine sa culture littéraire et ses spéculations philosophiques. L'intérêt de la présente publication tient aussi dans la postface de L.Couloubaritsis qui analyse avec beaucoup d'acuité le «sens philosophique et politique» de l'ouvrage, mettant en évidence la force intacte de certaines critiques du judéo-christianisme, mais aussi le caractère dangereusement théologique qui fonde l'organisation de la cité. On comprend que la pensée de Julien n'est nullement obsolète. Cette «imprécation contre le christianisme» dépasse la simple curiosité archéologique pour rejoindre nombre de nos préoccupations, notamment quant au débat fondamental entre le projet universaliste et l'affirmation des différences. A cette fin, les études de L.Couloubaritsis et de Chr.Gérard nous exposent avec clarté les données du problème. A chacun de poursuivre la réflexion qu'ils nous suggèrent...

Marc Klugkist

L'empereur Julien, Contre les Galiléens. Une imprécation contre le Christianisme, Ousia, Bruxelles 1995, 180 p. L'ouvrage peut être commandé directement à la revue (120FF: tout compris).



On redécouvre progressivement l'oeuvre de W.F.Otto (1874-1958), et «Theophania» est un livre dont la lecture s'impose à ceux qui s'intéressent au monde grec et qui désirent comprendre la manière dont le divin s'y révéla. Disons tout de suite que les dieux approchés sont ici les grands Olympiens. W.F.Otto s'inscrit dans la tradition goethéenne, et revendique sans conteste l'héritage de Winckelmann auquel il fait souvent référence. S'il ne s'enferme pas dans une interprétation classique du phénomène religieux, sa vision reste marquée par une volonté de clarté où la rationalité classique n'est pas incompatible avec la force de l'expérience. C'est même par cette expérience que l'accueil du divin devient possible. On peut constater chez W.F.Otto des jugements un peu hâtifs, notamment en ce qui concerne son attaque en règle de la psychologie des profondeurs et de la théorie des archétypes. Il faut y voir moins une méconnaissance qu'un rejet des forces souterraines qui s'opposent à la vive lumière de l'esprit. On sera aussi étonné devant son interprétation de Hölderlin qu'il place au-dessus de tous les poètes modernes quant à sa capacité d'évoquer la présence des dieux, alors que leur souveraineté serait plutôt chez lui celle du retrait et de l'absence que de la présence silencieuse, du «sourire bienheureux». Ces réserves faites, l'essai de W.F.Otto nous mène très loin, au plus vif du dialogue avec la multitude des dieux. Mais la démarche serait vaine, si ne coulait à travers le texte un frémissement poétique qui nous emporte par-delà toute hésitation. Les dernières pages, consacrées à Apollon et

à Dionysos, sont de ce point de vue magnifiques. Elles disent l'incandescence de ces divinités absolument différentes dont la complémentarité inaugure l'intuition du sublime.

Marc Klugkist

NDLR: Les éditeurs ont eu l'excellente idée de publier en guise de prélude un court et lumineux texte de E.G. Jünger rédigé à l'occasion du centenaire de la naissance du savant, au solstice d'été 1974: «la Theophania est une adhésion ouverte et sans détour à la piété païenne, une piété qui n'a besoin d'aucun texte sacré, qui n'est point dogmatique, qui ignore rédemption et résurrection et qui ne connaît la toute-puissance d'aucun Dieu créateur, mais plutôt une abondance d'êtres divins et de demi-dieux.»

W.F. Otto, L'esprit de la religion grecque ancienne. Theophania, Berg International, Paris 1995, 95F.



L'Aléatoire

Ce livre, dédié par l'auteur à ses étudiants, est un chef-d'oeuvre de clarté didactique, malgré son thème qui reste difficile à cerner. Non que le problème de l'aléatoire se réfère à un savoir obscur, mais plutôt parce que nous l'éprouvons à tout instant, qu'il fait partie de l'expérience intime et permanente de tout être humain. «Aléatoire» se dit - rappelons-le - de ce qui arrivera, ou de ce qui arrive mais n'est pas encore arrivé, donc d'un événement futur devant s'accomplir ou d'un événement présent s'accomplissant, mais non encore accompli - ce qui est passé, accompli, n'ayant plus rien

d'aléatoire.» C'est donc notre rapport à l'avenir et à ce qui est en train d'advenir qui se trouve en jeu. Le résultat de toutes mes actions est aléatoire, mais cela est vrai aussi pour toutes les actions de tous les autres humains, dans une société, une nature, un cosmos eux-mêmes aléatoires. Vertige devant cette évidence qui peut engendrier l'effroi, l'aveuglement volontaire ou le mirage des certitudes rassurantes. Nous faisons sans cesse des choix. Mais qu'en est-il du libre-arbitre quand nous optons pour tel possible, écartant par cette décision l'ensemble des autres possibles, et ne sachant nullement ce qui adviendra - quelle que soit notre volonté, quelle que soit la probabilité d'aboutir à tel ou tel événement?... J'écris ce texte. Je ne sais pas si je vivrai assez longtemps pour le terminer, même si c'est probable (mon état de santé semble satisfaisant!). Je ne sais pas exactement quelle sera sa forme définitive ni même ce que dira exactement la phrase suivante. Ce texte sera sans doute publié, peut-être lu, rien n'est certain... Il en va de la sorte pour tout ce que nous faisons: des décisions les plus banales (je mets ou non du sucre dans mon café) aux plus importantes (je me suicide ou non). M. Conche ne se laisse pas dépasser par son sujet, même s'il reconnaît à la vérité un destin aléatoire qui réduit nos gesticulations existentielles à peu de choses, sinon au néant. Il partira pourtant de ces méditations pour élaborer une morale et une éthique (une distinction s'opère entre les deux, et seule l'éthique peut s'affirmer «personnelle»). Cette éthique paraîtra à certains trop peu héroïque; il est vrai qu'elle s'annonce dans le cadre d'une réduction et d'une maîtrise - relative, bien sûr - de l'aléatoire. Non que le philosophe refuse de prendre des risques,



mais «seulement s'il le faut pour réaliser, pour atteindre, ce à quoi on se sent appelé.» Tant pis pour ceux qui revendiquent la gratuité du geste aux conséquences périlleuses. En fait, il y aurait quelque perversité à nier la valeur apaisante de la sagesse de M. Conche. Au-delà des poses et des rodomontades, le véritable héroïsme - héroïsme tranquille - n'est-il pas d'accepter sereinement le déploiement du réel, dans sa beauté sobre, ardue, mouvante et émouvante? La quiétude n'est pas la négation frileuse du tragique, elle en est la compagne lucide et, j'oserai dire, logique. Comme un signe, l'ouvrage - le cours - s'achève sur le rappel de quelques figures essentielles: l'Eternel Retour de Nietzsche, le fleuve héraclitéen, le discours du vieil OEdipe au roi Thésée à propos de l'instabilité universelle qu'engendre l'infinie puissance du Temps.

Marc Klugkist

M. Conche, L'Aléatoire, Editions de Mégare, Treffort 1990. (écrire à Ed. de Mégare, F-01370 Treffort-Cuisiat).



Vers une nouvelle connaissance

Au début de ce siècle, les sciences physiques ont traversé une véritable révolution: le réel n'est plus objectif, rationnel, local, mécanique. Les paradoxes de la mécanique quantique, les éléments de réflexion apportés par les théories de relativité ont imposé un bouleversement de ce que l'on appelle les «paradigmes», ou les postulats de départ, de notre approche du réel. La logique, la méthode, l'intelligence

scientifique du monde ne sont plus désormais tout à fait les mêmes, et rejoignent pour certains les approches plus philosophiques, voire spirituelles, de la connaissance.

Ce dossier n'est pas nouveau. Il s'est rouvert avec ce siècle, et à la suite des Schrödinger, Heisenberg, D'Espagnat, Prigogine ou autres Hawking, il fallait être courageux pour le creuser encore. Pari gagné: l'ouvrage de Patrick Trousson, «Le recours de la science au mythe» (L'Harmattan 1995) s'impose sur le sujet par son érudition. Et il séduit par sa méthode, fondée sur le parallèle constant entre une lecture scientifique du contenu de nos mythes et une approche mythique de nos théorèmes.

Certes, il ne s'agit pas de prétendre que les théories modernes et les antiques récits «disent la même chose». Mais il y a identité d'atmosphère. Dans la façon de cerner le temps, l'espace, les relations causales, l'origine du monde, ou les mouvements de l'énergie, les récits mythiques et scientifiques présentent d'intéressantes convergences. Cela n'est guère étonnant, dans la mesure où les chercheurs modernes sont mentalement structurés (je n'ose dire «câblés») de la même façon que leurs ancêtres.

De cette continuité, P. Trousson donne de nombreux exemples, allant de la relativité de l'espace temps dans certains récits des Mabinogion à l'étonnante modernité des cosmogonies germaniques. Les Nordiques n'avaient pas besoin de Créateur et faisaient partir l'univers de rien, ou plus précisément «d'eaux primordiales» dont la description pourrait convenir à celle du vide quantique: infinité des possibles, potentialité une et absolue (*). De cet océan émergent deux

opposés, le feu et la glace, positif et négatif. Le contact des deux contraires provoque l'explosion primordiale, puis le chaos où règnent les géants, et enfin la solidification et l'ordonnancement, évolution et diversification qui gardent le souvenir de l'unité primordiale, comme le monde, constitué de toutes les parties du corps du géant Ymir.

Entre les visions mythiques et la théorie du Big bang, les mots changent, les intuitions sont les mêmes. De la même façon, nos ancêtres celtes auraient été pour le moins réceptifs aux paradoxes de la physique moderne. De nombreux récits (voyages de héros ou gestations de rois avec décalage dans le temps, interrelations avec une autre monde dont les lois sont différentes du nôtre...) expriment le caractère relatif des référentiels, et cette idée étonnamment moderne que l'apparition de la vie et de l'énergie est liée à une manipulation, ou une «courbure», sur l'espace et le temps.

Le premier enseignement à garder de ces convergences est bien entendu le caractère culturel des sciences. Impensable il y a un siècle (la science était alors objective!), cette évidence a fait depuis son chemin. Le savant est tributaire de la société dans laquelle il vit. La science en retour peut renseigner sur les évolutions spirituelles et culturelles du peuple qui la produit. Un cycle s'est ainsi terminé, celui du Christianisme et de la science mécaniste. Le dualisme en sciences physiques s'accordait alors à merveille avec le dogme d'un créateur extérieur à la création, et qui en aurait décrété au départ les lois. Il y avait une fermeture de la connaissance, l'homme aliéné (au double sens d'étranger et de prisonnier) explorait un jardin fossilisé. A présent, la connaissance scientifique elle-

même implique le chercheur, confronté à des paradoxes qui ne sont rien d'autre que les frontières de ses propres structures mentales. L'exploration du réel redevient une quête au sens spirituel du terme, c'est-à-dire une mise en application du fameux adage: «connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et ses Dieux».

Cette quête de nous-mêmes signifie au départ une maîtrise de ces deux dragons dont le combat commence à nous paralyser: la raison et l'intuition. Plus rien, dans notre entendement ne devrait nous obnubiler et «aller de soi», pas même cette logique du tiers exclu sur laquelle nous fondions toutes nos vérités, comme le contraire impératif du faux. Outre le «A» et le «non-A» si chers à notre mental, les logiciens ont admis le «potentiel», l'état T cher à Lupasco, source de sens et de la puissance, lieu d'où la manifestation, le temps et l'espace ne sont pas encore déployés sous l'impulsion du désir. En ouvrant de telles portes, la logique ne peut que réhabiliter le mythe, car celui-ci est «la parole absolument vraie, qui excède les catégories du démenti et de la confirmation», et qui «manifeste l'autorité (grec archè) originelle de la chose même». Elle replace aussi l'homme au coeur du monde, car réinvesti de cette autorité, il peut se libérer de ses conditionnements (ou de ses dualismes) et reconquérir son identité.

Il n'est pas étonnant dès lors que la révolution de paradigmes en sciences du réel corresponde à la résurgence du Paganisme. Non point le Paganisme au sens de licence, d'athéisme ou de folklore, mais ce Paganisme aristocratique et sur-humain dont la puissance seule pourra contrebalancer celle, matérielle, de l'inertie

et de l'argent. L'homme de connaissance rejoint désormais le mage: «ils représentent la puissance et la connaissance associées, mais aussi la transgression: dépassement d'un cadre en vue d'évolution».

Morgane

P. Trousson, Le recours de la science au mythe, L'Harmattan, Paris 1995. L'ouvrage peut être commandé directement à P. Trousson, square Marguerite 15 b.63, B-1040 Bruxelles, 150F port compris.

** On se reportera à l'étude de Claude Sterckx sur les Dieux protéens des Indo-Européens analysée dans ce même numéro.*



Orphica

Le poète et musicien Orphée, l'inconsolable époux d'Eurydice qui, aux accents de sa lyre, parvint à amadouer les redoutables divinités infernales et, pour un bref instant, à triompher de la mort, n'a cessé de se réincarner au cours des siècles dans la création artistique. Deux remarquables ouvrages consacrés à ce personnage mythique viennent de paraître. Il s'agit d'un recueil de 88 hymnes attribués à Orphée. Datés du III^e siècle P.C., ces hymnes étaient chantés par un chœur pendant les initiations. Ce sont des prières, des invocations à tous les Dieux, longues tirades d'épithètes empreintes de la plus grande ferveur. L'orant psalmodie, debout, les bras tendus vers le ciel; des fumigations d'aromates ou de parfums (encens, myrthe,...) dont la nature est chaque fois précisée le mettent en relation avec le monde divin. Les

deux éditions, dont les somptueuses couvertures reproduisent des oeuvres du symboliste Gustave Moreau, présentent chacune des qualités propres. «La Prière» de P. Charvet (Ed. Nil) établit dans la préface de P. Veyne les cadres historiques et religieux avec une rigueur toute scientifique. La traduction serre le texte grec de près; elle est agrémentée de notes éclairantes et d'utiles tableaux de théogonies. Ajout original: les parfums et aromates à utiliser lors des rituels sont présentés en fin de volume. L'édition, luxueuse, de l'Imprimerie Nationale des «Hymnes et Discours sacrés», se donne pour mission de «faire renaître ces textes fondateurs, d'en vivifier l'esprit par la simple beauté de la lettre, la clarté de la mise en page». L'ouvrage présente l'immense avantage de proposer le texte grec en regard de la traduction. L'introduction de J. Lacarrière insiste sur la cosmogonie et sur le mode de vie orphiques. Sa traduction est aérienne, enchanteresse: «Poséidon, noir chevauteur de vagues», «Bienheureux Dionysos engendré par l'éclair», «Dieu au front de taureau, Titans, étincelants enfants de la terre et du Ciel...» Remercions Jacques Lacarrière qui, faisant oeuvre de poète a rendu à ces hymnes leur antique fonction orale et musicale. Deux ouvrages parfaitement complémentaires qui nous éclairent sur un aspect de la piété grecque.

Pascale Verbaandert

La Prière. Les Hymnes d'Orphée. Trad. et prés. de P. Charvet, Ed. Nil, Paris 1995, 120F.

Orphée. Hymnes et Discours sacrés, Imprimerie Nationale, Paris 1995, 160F.



Sapphô: la dixième des Muses.

Une approche digne de Sapphô, une approche d'une sensualité vibrante, celle d'un poète passionné, où les gestes, les couleurs et les parfums reprennent vie, et la chair son moelleux. Servi par une érudition vivante, vécue, Yves Battistini a donné rendez-vous à Sapphô loin des pages poussiéreuses. Presqu'une rencontre autobiographique, celle du lycéen fasciné par ses études de grec et de latin, qui récitait ses exemples de grammaire: «Mnasidika plus suave et plus belle que Gyriinnô la douce» (charmante illustration du comparatif!) et de la divine poétesse. Dialogue incessant entre l'Antiquité la plus reculée et la modernité: Pierre Louÿs, Emily Dickinson, amitiés féminines contemporaines, une touche cinématographique. L'auteur nous présente Sapphô, «sa» Sapphô, dont le nom même l'emplit d'ivresse: «glissement satiné, sur la peau, d'une étoffe rare et inconnue». Description de Lesbos: entre l'atlas géographique et la carte postale, cadre de vie de la poétesse, vue par les yeux de Sapphô, puis Sapphô vue de l'intérieur. Son mari plutôt brutal, sa tendre petite fille, ses amies dont l'éclat éclipsent les astres, son désir. Rêve éveillé sur Angelika Ionatos et Nina Venetsanou chantant les hendécasyllabes sapphiques, visage cent fois réinventé, brune, blonde, sveltes Sapphô ... et toujours ce parfum d'Aphrodite. «Eros de nouveau, le briseur de membres, sous les frissons me courbe doux-amer, non manoeuvrable, Eros sinueux».

Pascal Verbaandert

*Y. Battistini, Sapphô. La dixième des Muses,
Hachette (Coup double), Paris 1995.*

Jason et Médée

«La pensée mythique n'est pas un stade révolu de la pensée humaine. Elle est une instance intérieure toujours vivante, «régulatrice de l'équilibre ontologique de l'homme» (G. Gusdorf)».

Premier point du Manifeste Mythologique du directeur de la collection Bernard Deforge, in «Le commencement est un dieu», Les Belles Lettres 1992.

Alain Moreau, professeur de grec ancien à l'Université Paul Valéry de Montpellier, spécialiste de la tragédie et de la mythologie grecques, nous propose une analyse aussi exaltante qu'érudite du célèbre mythe de la Toison d'Or. Le mythe, matière vivante en pleine évolution, fait l'objet d'une étude diachronique détaillée: premières mentions, versions différentes et parfois contradictoires des auteurs et mythologues successifs. A. Moreau nous guide avec aisance parmi les méandres sinueux d'une légende complexe, à la recherche de la nef Argo vers les pays de Colchide, où, avec l'aide de la magicienne Médée, Jason s'emparera de la Toison d'Or. Au cours des siècles, le mythe subit quantité de modifications, certaines à but de propagande politique, telle l'intervention de Thésée au Vème siècle, rappel évident de la victoire des Grecs sur les Mèdes (même évolution dans la légende des Amazones). Une étude attentive des protagonistes démontre une curieuse évolution: Médée, ancienne divinité guérisseuse, garde son aura de mystère à travers la trop humaine infanticide d'Euripide et l'intrépide Jason, aventurier sans peur relégué dans la tragédie parmi les personnages secondaires et

représentatif d'une certaine veulerie. Différentes approches modernes du mythe en montrent la permanence: structuralistes et psychanalystes nous dévoilent les facettes plus obscures de la pensée grecque: Mythe d'inversion où la femme, barbare et dangereuse, échappe à l'homme civilisateur et détenteur du pouvoir, mais aussi et surtout, par son archétype universel (interdiction des crimes fondamentaux: parricide et infanticide étroitement noués à l'inceste) aux tréfonds de nous-mêmes.

L'ouvrage est passionnant, riche en pistes diverses, et illustre la renaissance du mythe, «comme le phénix».

Pascale Verbaandert

A. Moreau, Le mythe de Jason et Médée. Le vanu-pied et la sorcière, Les Belles Lettres, Paris 1994, 195F.



Survivances homériques

L'homme «aux mille tours», Ulysse, est-il l'unique héros de l'Odyssée? Et Pénélope, sa fidèle épouse, qui tisse au foyer? Pertinente question posée par l'helléniste Nicole Loraux dans une brillante préface au livre de Ioanna Papadopoulou, «Le chant de Pénélope». Celle-ci (Papadopoulou!) est une spécialiste de la mythologie du tissage en Grèce ancienne; elle nous propose ici un faisceau de réponses qui nous font percevoir une Pénélope fort étonnante, véritable double féminin d'Ulysse, rivalisant de ruse avec son illustre époux. La célèbre tapisserie, destinée à devenir le suaire du père du Roi, et dont l'achèvement déterminerait le remariage avec l'un des

prétendants, constitue le point central d'une analyse très fine. La toile, jamais achevée, détrempée de nuit, se mue en véritable symbole de la fameuse «métis» des Grecs, c'est-à-dire l'intelligence rusée, concept remarquablement mis en valeur par les structuralistes Detienne et Vernant. Pénélope, en tissant et détrempant les fils de la pensée invente également l'analyse pour les générations futures. Pénélope, qui par sa ruse parvient à se faire oublier des prétendants, elle qui par son ouvrage abolit le temps, est en fait la mémoire d'Ulysse. La Reine est la toute première représentation de la femme de la mémoire. Dépositaire en quelque sorte de la mémoire d'Ulysse, Pénélope peut être considérée comme le pivot poétique de l'Odyssée. Reine-tisserande, elle «brouille les limites entre le métaphorique et le littéral, en confondant dans une même action tissage et métis». Elle semble donc franchir la distance qui la sépare du monde des hommes et, souvent, le poète utilise pour la décrire des caractéristiques masculines. Elle est la seule femme à avoir droit au «kleos», à la gloire du héros. En outre, le lien entre le tissu (la toile), la mort (il s'agit d'un suaire) et le mariage (Nausicaa fait sa lessive nuptiale sur l'injonction de la Déesse aux yeux pers), l'affinité avec l'archer (ruse du jeu de l'arc, mortelle pour les prétendants) font l'objet d'analyses d'une rare finesse. La valeur métaphorique du tissage nous renvoie ainsi à la création poétique elle-même et Pénélope se révèle finalement la meilleure interprète d'Homère.

Pascale Verbaandert

I. Papadopoulou-Belmehdi, Le chant de Pénélope, Belin, Paris 1994.

Paix à Ithaque!

Traduction d'un roman hongrois paru en 1952, «Paix à Ithaque!» renoue avec la quête d'Ulysse, qui se termine au dernier chant de l'Odyssée par la reconnaissance des époux. Trois personnages évoquent tout à tour le souvenir du Roi d'Ithaque. Pénélope, femme sur le déclin, épouse jalouse (surprenants au premier abord, ces traits d'humanité, loin de rabaisser les héros, nous les rendent plus accessibles) retrace le portrait d'un époux respecté, «le porteur de lumière», mais aussi d'un incorrigible voyageur toujours en partance. Télémaque, le fils légitime, fasciné par la personnalité de ce père inconnu, tente de mieux le cerner en se rendant auprès de ceux qui ont accueilli le héros. Ulysse a laissé un souvenir différent de l'image que le jeune homme s'était forgée: Ulysse est celui qui ne tient pas ses promesses, la jeune Nausicaa et Calypso, nymphe vieillissante et coquette qu'il a délaissées mêlent à l'amertume de leurs réminiscences l'admiration que suscite chez elles Télémaque, portrait vivant de son insaisissable père. Télégonos, fils d'Ulysse et de Circé, conclut cette trilogie. Sa redoutable mère, divinité de la mort, lui cacha longtemps ses origines humaines. Une indiscretion du Dieu messenger Hermès, hôte cynique et mûrissant de la cruelle Circé révèle au jeune homme le trop célèbre nom paternel. Parti sur les traces de son père, il rencontre à Sparte Ménélas, vieillard gâteux qui lui révèle la vérité sur la guerre de Troie, et la véritable nature d'Ulysse. Hélène, émouvante figure de vieille décharnée qui pleure sur sa grandeur passée lui avoue son indéfectible attachement au héros.

Pascale Verbaandert

S. Marai, Paix à Ithaque!, Ed. In Fine, Paris 1995, 140F

Tragédies grecques

Jacqueline de Romilly publie ces jours-ci aux très dynamiques Belles Lettres un recueil d'études réparties sur plus de vingt ans et porteuses d'une unité intrinsèque: les modifications de la tragédie au cours du Vème siècle et, plus particulièrement; la tragédie en tant que reflet de l'évolution intellectuelle d'Athènes. Ces quatorze études (dont huit inédites) ont souvent fait l'objet de conférences dans le monde entier; elles nous démontrent l'incomparable maîtrise de la langue française de Madame de Romilly - hôte de la Dame du Quai Conti - ainsi que sa subtilité dans le maniement des idées. L'exemple d'Agamemnon illustre ces «cheminements secrets de la création littéraire» que l'auteur débusque pour nous avec tout son art. Un thème mythique dont les quelques éléments épars sont généralement puisés chez Homère donne souvent lieu à une interprétation tragique particulière chez Eschyle et à une réinterprétation légèrement modifiée chez Euripide. Ainsi, Agamemnon, roi irrésolu chez Homère, voit ses hésitations renforcées chez Eschyle et se fait le champion du revirement dans «Iphigénie à Aulis» d'Euripide. Cette pièce nous ramène à la vie politique du Vème siècle, à sa démagogie ambiante bien attestée chez l'historien Thucydide, autre sujet de prédilection pour Jacqueline de Romilly. Une des plus belles figures féminines de la littérature, Andromaque, épouse d'Hector, personnage héroïque et tragique, éclaire à la perfection le processus de la création littéraire. Sous le titre «Andromaque, je pense à vous» tout empli de mélancolie baudelairienne, se

révèlent les différentes facettes du personnage. D'Homère à Giraudoux, en passant par Euripide, Racine et Baudelaire, nous découvrons une Andromaque remodelée selon les soucis et les drames de chaque époque, véritable symbole qui, en temps de guerre, retrouve le rôle qu'elle tenait chez les Anciens. Jacqueline de Romilly enrichit son analyse par son attention constante au vocabulaire grec, son retour au texte original. Elle nous montre ainsi la voix d'un réel humanisme, au-delà du cadre de la stricte érudition.

Pascale Verbaandert

J. de Romilly, Tragédies grecques au fil des ans, Belles Lettres, Paris 1995, 125F



Toro

«Toro ou le voyage en Espagne» est un roman initiatique où le héros, Gabriel, prend la route à la suite d'un rêve. Son voyage débute par une rencontre avec un énorme taureau noir, résurgence de l'antique culte méditerranéen. En l'espace d'une nuit, autour d'une bouteille de vin espagnol, le propriétaire de l'animal, Louis-Arthémise va narrer à Gabriel sa quête de l'amour. Un petit livre acheté dans une librairie à l'enseigne de Janus au double visage le mènera vers son destin, à travers une Espagne semi-mythique. C'est dans la mystérieuse Cordoue, ville aux profondes assises païennes, qu'il nouera un amour sorcier avec Paciencia, l'élue qu'il recherchait. Après quelques années, le narrateur, guidé par le taureau Don Luis reprend le chemin de son pays. Le cercle initiatique s'est refermé sur l'homme qui a appris à vivre et à aimer. Au lever du jour, Gabriel se mettra en route vers

«son» Espagne, abandonnant son hôte à ses souvenirs. Il y rencontrera dans un moment de lucidité cosmique sa solitude, Soledad, fille de Paciencia et de Louis. L'atmosphère onirique qui baigne ce livre, l'omniprésence des antiques divinités, la complicité des forces naturelles maintiennent le lecteur emprisonné dans un vaste sortilège. Le symbolisme des noms propres, les mises en abyme et multiples péripéties renvoient au roman picaresque et font de ce premier roman une réussite sans restriction.

Pascale Verbaandert

P. Reznikov, Toro ou le voyage en Espagne, Ed. l'Arsenal, Paris 1994, 98F



Andreia

Tel est le nom du courage en Grèce ancienne, où cette valeur est essentielle. Tant le modèle aristocratique du héros homérique qui connaît la belle mort à la suite d'un exploit guerrier, que le modèle démocratique, celui du citoyen-soldat (on pense au «soldatisme» jüngerien des années 20) sont aux antipodes du modèle libéral contemporain: le consommateur amnésique, conditionné et boulimique («le bonheur couché»). Au contraire, le civisme hellénique est un véritable code d'honneur. En ce sens, un retour aux textes fondateurs de la tradition grecque est indispensable pour acquérir un autre paysage mental que celui, lunaire, de nos contemporains. L'étude érudite de l'helléniste belge E. Smoes est à cet égard une mine de textes et de renseignements sur le courage chez les Grecs, d'Homère à

Aristote. Son livre illustre le propos d'André Bonnard: «Le courage est le fondement même de la société antique... Peu importe qu'il incline du côté de la gloire ou du côté de la sagesse, pourvu qu'il tienne l'homme comme il doit être: debout.» Pour Platon, être courageux consiste à tenir bon dans la phalange, à mener, en avant calme et droit, sa guerre intérieure. Aristote vante la belle mort du citoyen: le courage est chez lui mesure des risques, maîtrise d'un avenir incertain. On retrouve là l'esprit tragique des hautes époques. Socrate marque une rupture, puisqu'il accorde au courage une dimension universelle et abstraite. Ce qui ne l'empêche pas d'entrer dans la mort «les yeux ouverts», et de laisser de son suicide un souvenir grandiose. On lira donc cette étude remarquable d'une vertu inactuelle par excellence. La synthèse d'E. Smoes fait appel aux textes anciens et contemporains (Dumézil, Romilly); elle comporte en outre des développements sur la pensée européenne, par exemple Jankélévitch, Gusdorf ou H. Arendt: «qui entrait en politique devait d'abord être prêt à risquer sa vie: un trop grand amour de la vie faisait obstacle à la liberté, c'était un signe de servilité».

Christopher Gérard

E. Smoes, Le courage chez les Grecs, d'Homère à Aristote, Ousia, Bruxelles 1995. Pour la France: diffusion Vrin.



Religiosité nordique

Toute une série d'ouvrages récents témoignent de la nette renaissance du sentiment nordique dans l'espace francophone. Le fait que les textes

de base, Edda et sagas, soient enfin accessibles en français a sans aucun doute joué le rôle de catalyseur. On peut même dire que l'ébauche d'une mode se dessine. A nous de saisir cette occasion pour mieux faire connaître ce pan méconnu de notre héritage spirituel. A tout seigneur, tout honneur, celui qui s'est imposé comme l'un des grands spécialistes des mondes nordiques (mais aussi comme un traducteur infatigable), à qui l'on doit la magnifique exposition du Grand Palais sur les Vikings, Régis Boyer vient de publier aux Belles Lettres (collection Vérité des mythes) une somme sur «La mort chez les anciens Scandinaves» (1). Il y retrace les deux conceptions de la mort et des morts qui coexistent dans la mentalité nordique, traces des deux cultures qui se sont superposées dans le Nord ancien. R. Boyer, grâce à un travail d'archéologue de la mémoire, est parvenu à isoler ces deux strates archaïques. Il étudie aussi les différentes catégories d'êtres surnaturels du Paganisme scandinave: trolls, Valkyries, géants... Ainsi que les rites païens et la conception de l'âme. La figure d'Odin, qui est aussi Dieu des morts, est admirablement cernée, ainsi que la célèbre pendaison sacrée, le Valhöll, l'Autre Monde réservé aux élus du Dieu aux corbeaux... Sans oublier le Ragnarök, mort du monde. Dans cette conception tragique de l'existence, la Livskraft est fondamentale: refus du néant, exaltation du courage et de la tenue devant le grand passage. Autre livre à conseiller, celui, qui n'a rien de scientifique, de l'écrivain Jean Mabire (auteur d'un bel essai sur le Normand Drieu la Rochelle): «Légendes de la mythologie nordique» (2). Il s'agit d'un ouvrage pratique, idéal pour les adolescents certes, mais aussi et surtout, pour les parents qui voudraient raconter nos

mythes nordiques. Raconter est un acte fondamental car il s'agit de transmission orale, la plus fascinante qui soit, la plus efficace aussi. Or, combien de parents, sous nos latitudes, racontent encore des histoires à leurs enfants? Il doit bien rester quelques Méos des hauts Plateaux, quelques Kabyles, voire quelques Peuls, parqués dans les fameuses banlieues pour accomplir ce geste millénaire. Pour faciliter la tâche à tous, et aussi pour se faire plaisir, Jean Mabire a rédigé une sorte de Que Sais-je, sans rien d'universitaire: «pour évoquer nos Dieux, je n'ai d'autres titres que l'espérance et la fidélité, poussées au point de devenir hantises et vertus théologiques d'un Paganisme enfin naturel». Il insiste dans son exemplaire préface sur le caractère maudit de ces Dieux. Missionnaires chrétiens et pédagogues humanistes semblent s'être ligüés dans une méfiance commune à l'égard de ces Dieux trop libres, trop «naturels»,... trop proches sans doute. Le mythe de l'«Ex Oriente Lux», et je prends ici mythe au sens de «fadaise», a trop longtemps pollué bien des esprits, pour qui le Septentrion serait le Mal absolu. Écoutons Mabire: «le Nord, c'était d'abord la Nature. La terre contre l'au-delà... Et la poésie contre le Décalogue». Avec raison, il ne tombe pas dans le piège de l'opposition simpliste et stérile entre les Paganismes du Sud et du Nord, ces derniers étant «supérieurs», comme les blondes le seraient aux brunes. Dieux merci, il ne nous sert pas cette soupe infâme. Regrettons seulement une chose: c'est que ce beau recueil n'ait pas encore été agrémenté d'images, de dessins bien naïfs à montrer aux enfants, de manière à réunir la force de l'image et celle de la narration. Dans un registre tout à fait différent, les éditions Routledge mettent à la disposition du public lettré (et anglophone) trois ouvrages fondamentaux sur la spiritualité

septentrionale. H. Ellis Davidson, professeur à Cambridge, est une des grandes spécialistes du Paganisme nordique. Elle a ainsi publié «Gods and Myths of Northern Europe» (1964), «Myths and Symbols of Pagan Europe» (Syracuse Univ. Press 1989, ISBN 0-8156-2441-7) et tout dernièrement «The Lost Beliefs of Northern Europe» (3). Elle nous livre là une passionnante enquête sur la religiosité nordique, antérieure à la christianisation forcée. Elle utilise les textes originaux, l'archéologie, le folklore pour retrouver les principaux linéaments de la Paganité germano-scandinave. L'iconographie est belle, la bibliographie copieuse: voilà pour nous un ouvrage de référence. Toujours chez Routledge, M. Green, spécialiste du monde celtique et des cultes solaires (voir son exceptionnel «The Sun Gods of Europe», Batsford 1991, ISBN 0-87052-098-9), signe une étude abondamment illustrée sur le symbolisme religieux dans l'art celtique (4). Enfin, le même éditeur publie la première synthèse d'importance sur le Paganisme anglo-saxon (5). Sujet peu étudié en raison de la rareté des sources: le haut moyen-âge est encore fort mal connu. Le travail de Routledge est exemplaire puisque cette dynamique maison rend accessibles de splendides synthèses de haut niveau (avec toute la rigueur attendue), et bien illustrées, sans cette austérité de commande, qui est souvent le masque de la sécheresse et de la sclérose. Le monde anglo-saxon nous montre en fait la voie d'une érudition conviviale, dont les nouvelles Belles Lettres, en France, sont un bel exemple. Nul doute que ces livres de chez Routledge mériteraient d'être traduits en français. Si un éditeur vient à lire ces lignes, qu'il sache que je suis volontaire!

Pour aborder le domaine allemand, citons le beau livre illustré de Fr. Hallman consacré aux labyrinthes, leur sens, leur origine, leur symbolisme (6). Superbe travail tout à fait dans la lignée de l'érudition germanique, désespérante à souhait. Ce livre est publié par le Dr. Damböck, interrogé dans ce numéro d'Antaios.

Christopher Gérard

- (1) R. Boyer, *La mort chez les anciens Scandinaves*, Belles Lettres, Paris 1994, 140F.
 (2) J. Mabire, *Légendes de la Mythologie nordique*, Ed. L'Ancre de marine, Saint-Malo 1995, 135F. Voir le catalogue de cette maison: 4 rue Porcon-de-la-Barbinans, F-35400 St Malo).
 (3) H.E. Davidson, *The Lost Beliefs of Northern Europe*, Routledge, Londres 1994. ISBN 0-415-04937-7.
 (4) M. Green, *Symbol and Image in Celtic religious Art*, Routledge, Londres 1994. ISBN 0-415-08076-2.
 (5) D. Wilson, *Anglo-Saxon Paganism*, Routledge, Londres 1992. ISBN 0-415-01897-8.
 (6) F. Hallman, *Das Rätsel der Labyrinth*, Verlag M. Damböck, Ardagger 1994, 50 DM, ISBN 3-9000589-15-1.

Nous apprenons en dernière minute que R. Boyer va publier le 24 novembre chez Berg International, «La grande Déesse du Nord», 120F.



Etudes indo-européennes

Notre compatriote Claude Sterckx, président

de la Société belge d'Etudes celtiques (21 av. P. Curie, B-1050 Bruxelles) a publié une étude sur «Les dieux protéens des Celtes et des Indo-Européens», titre quelque peu ambigu pour les non avertis qui pourraient douter de la non indo-européanité des Celtes (1). L'ouvrage est le résultat de recherches menées pour repérer un mytheme proto-indo-européen se rattachant à celui, connu depuis Dumézil, du Feu dans l'Eau, image de la vie du monde (le principe vital).

Bernard Sergent a déjà publié deux ouvrages sur l'homosexualité dans le monde antique et il prépare un essai sur «Les trois fonctions indo-européennes en Grèce ancienne» (Economica 1996). Son dernier livre est appelé à devenir une référence pour le domaine indo-européen. Sous le titre «Les Indo-Européens: histoire, langues, mythes», il nous livre la somme des connaissances sur le sujet (2). Tous les problèmes sont abordés de manière systématique et fouillée (70 pages de bibliographie). L'apport de l'archéologie, de la linguistique et de la mythologie comparée est clairement indiqué. L'histoire du comparatisme est retracée de Platon à nos jours. Tous les peuples indo-européens sont définis comme indo-européanisés, précision indispensable pour éviter d'oublier l'importance du substrat préhistorique remontant au paléolithique. A titre d'exemple, les Irlandais, qui sont des Celtes, ne «viennent» pas du Haut Danube, mais constituent la synthèse ethnique des envahisseurs indo-européens et des populations antérieures. Les différentes thèses sur l'«Urheimat» sont exposées: thèse danubienne, thèse pontique, thèse nordique... La thèse arctique du brahmane Tilak, décrite comme fantaisiste et «se retrouvant dans des ouvrages d'inspiration

naïve» (?) est expédiée fort rapidement. Elle a pourtant le mérite de se fonder sur des observations astronomiques, telles qu'elles sont décelables dans les Védas, et de faire remonter la chronologie à 6000 AC.

B. Sergent réagit aussi contre les extrémistes qui «veulent jeter le bébé avec l'eau du bain» et nient purement et simplement l'existence des Indo-Européens. En conclusion, l'auteur rappelle que le terme Arya désigne bien les Indo-Européens depuis plus de 5000 ans. Il termine par ces lignes lucides: les études «de la prodigieuse interférence entre ces conquérants issus des steppes russes et les hautes civilisations néolithiques de l'Europe danubienne sont la clef de la compréhension de la genèse des peuples indo-européens». J'ajouterais simplement: et de leur devenir.

Christopher Gérard

C. Sterckx, Les dieux protéens des Celtes et des Indo-Européens, Ollodagos IV, Bruxelles 1994, 800FB.

B. Sergent, Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes, Payot, Paris 1995, 260F

On ajoutera l'ouvrage du professeur J.P. Mallory. «In Search of the Indo-Europeans. Language, archaeology and myths», Thames and Hudson, Londres 1994, ISBN 0-500-27616-1.



Etudes indo-européennes II

En complément à la note précédente, nous pouvons ajouter deux revues prestigieuses: le Journal of Indo-European Studies dirigées par notre compatriote Edgar Polomé, professeur à l'Université du Texas (comité directeur: M.

Gimbutas, J.P. Mallory, R. Pearson, E. Polomé). Cette revue publie depuis plus de vingt ans de copieux recueils d'articles savants en langue anglaise sur la question indo-européenne. Elle accueille des chercheurs du monde entier: Grande Bretagne, Belgique, France, Europe centrale et orientale, Russie, Ukraine, Etats-Unis... Les études, pointues, concernent la linguistique, l'archéologie, la mythologie comparée (dans le vol. 23 «Les jumeaux dans le panthéon celtique»). L'Institut publie aussi des monographies, dont un volume d'hommages à Dumézil (n°3) entièrement consacré aux mythologies, un volume d'essais sur la religiosité germanique ancienne dû à E. Polomé. Dans le domaine francophone, outre Ollodagos publié en Belgique par Cl. Sterckx (cf. supra), mentionnons les Etudes indo-européennes, publiées par l'Institut du même nom, fondé en 1981 par le professeur J. Haudry, l'auteur de deux Que Sais-je consacrés à la question indo-européenne. Les E.I.E. sont le premier organe européen à coordonner les recherches pluridisciplinaires dans le domaine qui nous intéresse ici: grammaire comparée, mythologie, droit, linguistique... Les mythologies sont étudiées, des origines à l'Europe médiévale, voire moderne (Ancien Régime). Les chercheurs de l'Institut ont publié des essais importants: J.P. Allard (directeur actuel de l'Institut), L'initiation royale d'Erec le chevalier; J. Haudry, La religion cosmique des Indo-Européens; P. Jouet, Religion et mythologie des Baltes (une des seules synthèses en français); J. Varenne, Cosmologies védiques; P. Moisson, Les Dieux magiciens du Rig-Véda. Tous ces ouvrages, publiés par Arché/ Les Belles Lettres, sont fondamentaux pour notre connaissance de l'ultra-histoire

européenne. Il est possible de les commander à Edidit, 76 rue Quincampoix, F-75003 Paris en se recommandant d'Antaios. L'Institut organise des colloques et diffuse un catalogue.

C.G.

J.I.E.S., 1133 13th Street NW Suite C2, Washington D.C. 20005 USA, fax, 202-371-1523. 50 dollars par an. Intéressant catalogue sur demande. Institut d'Etudes indo-européennes, prof. Allard, 74 rue Pasteur, F-69007 Lyon, tél. 72.72.21.74.



Slavica

Les PUF mettent à la disposition du public francophones une traduction partielle du maître-ouvrage, publié en 1981 à Moscou, de B. Rybakov, «Le Paganisme des anciens Slaves» (1). B. Rybakov étudie la préhistoire, le folklore et les traditions religieuses païennes depuis 1930: c'est donc l'oeuvre d'une vie qui nous est livrée. Détail intéressant: Rybakov est connu en Russie pour son engagement en faveur du Paganisme. Dans son travail, il a, en parfait archéologue de la mémoire, utilisé tous les moyens, de l'archéologie à l'artisanat populaire, pour reconstituer le paysage mental des Slaves païens. Sa méthode est un modèle de décloisonnement entre les sciences humaines et de refus d'un positivisme mutilant. Rybakov refuse par ailleurs toute opposition trop tranchée entre Christianisme (orthodoxe) et Paganisme (ensemble des conceptions mythico-religieuses pré-chrétiennes, mais qui ont survécu à la normalisation). On lira les pages consacrées à l'Apollon slave Dajbog, fils de Svarog le Dieu

solitaire, aux fêtes saisonnières qui sont les mêmes dans toute l'Eurasie: carnaval, feux de la saint-Jean, accueil du printemps, festins des moissons avec danses et rondes paysannes... Le Paganisme, pour Rybakov, est loin d'être un ensemble de «croyances révolues», mais bien une structure mentale toujours vivante et indispensable à une compréhension correcte de la culture populaire. Une autre étude passionnante, éditée par le CNRS, concerne le Paganisme slave contemporain, c'est-à-dire postérieur à la Pérestroïka. Divers mouvements, diverses écoles de pensée, parfois farfelues, voire inquiétantes (le sommeil de la raison n'est pas qu'une image) coexistent dans la Russie d'aujourd'hui. Le Védisme, né dans l'émigration blanche, se fonde précisément sur les travaux de Rybakov, directeur de l'Institut d'archéologie de l'Académie des Sciences de l'URSS. Toutefois, les Védistes en arrivent à des conclusions inverses de celles de Rybakov, qui reconnaît les parentés indo-européennes, notamment avec les Grecs. Les Védistes tombent parfois dans un nationalisme outrancier, d'autant plus fort que la méfiance à l'égard de l'Occident est profondément ancrée dans l'âme slave et que l'irruption du libéralisme sauvage en Russie, avec le pillage économique qu'il entraîne, ne doit rien arranger. Des intellectuels connus (Glazounov, Borodin, Jugov, Tchivilikhine) partagent cette sympathie pour la paganité slave. D'autres tentent de concilier Paganisme et Orthodoxie (au sein de laquelle le rapport avec la nature reste important, contrairement à la catholicité occidentale, totalement désincarnée et desséchée). Un réseau païen existe dans tout le pays, de Moscou à la Sibérie (Vénèdes, Dreljanès, Mages,...). Les arts martiaux

traditionnels (art de Perun) sont à l'honneur dans ces milieux, ainsi que la médecine populaire. Des cultes sont pratiqués dans les forêts, près de Moscou et les anciens Dieux sont à nouveau honorés: Svarog, Khors, Perun...

C.G.

B. Rybakov, Le Paganisme des anciens Slaves, PUF, Paris 1994, 348F Revue d'études comparatives Est-Ouest, vol 24, n°3/4, 1993, Passé et présent religieux en Russie. Ed. du CNRS.



La pomme, contes et mythes

Ce petit opuscule s'ouvre sur une citation du poète Y. Bonnefoy: «La mythologie nous apparaît de plus en plus clairement un des grands aspects de notre relation à nous-mêmes, autant qu'une idée du monde et de l'environnement terrestre qui fut assurément bénéfique...». Pomum, le fruit en latin, viendrait du Caucase (Arménie, Iran) et se serait répandu dans nos régions vers 3000 AC. La pomme existe dans nombre de traditions indo-européennes où elle joue un rôle décisif: divination, rivalité, amours et épreuves. Voir le mythe grec d'Atalante, celui de Guillaume Tell (qui remonterait à un mythe scandinave archaïque). Chez les Germains, la pomme est l'aliment par excellence dans l'Asgard, l'Enclos des Dieux. B. Sergent, qui est le président de la Société de Mythologie française, étudie les pommes celto-grecques et gréco-germaniques. Il souligne l'importance de la pomme dans les cultures de la vieille Europe, envahies par les Indo-Européens à partir du Vème

millénaire AC. Elle semble avoir été connue de la tribu originelle, à l'époque où elle était encore indivise.

Ingrid Hansen

J.L. Le Quellec et B. Sergent, La pomme, Société de Mythologie française, Maison du Conte, 102 avenue du Général de Gaulle, F-94550 Chevilly-Larue.

Nous avons aussi reçu les derniers numéros, passionnants, du bulletin de la S.M.F., sur Mélusine, les souris de Paris. La S.M.F. prépare un important colloque sur l'ours. S.M.F. 3 rue Saint-Laurent, F-75010 Paris, 200F par an.



L'Europe païenne

L'éditeur londonien Routledge, dont le catalogue est d'une richesse inouïe, nous livre un ouvrage fondamental sur l'Europe païenne. Les deux auteurs, N. Pennick et P. Jones, sont membres de la Pagan Federation; c'est dire si l'approche est emplie de sympathie pour notre héritage païen. Ce livre somptueux retrace les grands traits des Paganismes européens de l'Antiquité à nos jours. L'introduction est en effet sans équivoque: Paganism, old and new. Il s'agit donc bien de décrire l'identité païenne du continent, et la persistance d'un courant païen aujourd'hui renaissant. Les diverses religiosités européennes, grecques, slaves, baltes, germaniques, etc. sont étudiées. Le chapitre XI est intéressant à ce sujet: on y parle du Paganisme réaffirmé. Malheureusement, une part un peu trop belle est faite à la Wicca, le club des «sorcières»

- alors que la sorcellerie, quoique pratiquée, a toujours été méprisée aux hautes époques de notre Paganisme. La sorcellerie paysanne n'est qu'une forme totalement dégénérée des cultes anciens. Vouloir la ressusciter est une mauvaise démarche, qui consisterait à remettre à l'honneur une masse de superstitions, parfois dangereuses pour la santé mentale des esprits faibles qui y succombent. Ersatz de spiritualité, la Wicca est bien de son temps, du Nouvel Age. Elle tombe à pic pour les foules déboussolées de la société libérale avancée. Mis à part cette critique, sur laquelle nous reviendrons dans le prochain *Antaios*, l'ouvrage est excellent. Il s'agit de la première synthèse d'envergure sur le Paganisme, vu comme une force permanente du mental européen. La bibliographie (350 titres) en fait un outil précieux. Voilà un livre à traduire en français!

Christopher Gérard

P. Jones et N. Pennick, A History of Pagan Europe, Routledge, Londres 1995, 25 L., ISBN 0-415-09136-5. Ecrire à J. Chapman (11 New Fetter Lane London EC4P4EE) pour le riche catalogue, en se réclamant d'Antaios.



L'Aurore et le Héros

Les éditions du Porte-Glaive, spécialisées dans les mondes et littératures nordiques, publient un essai de P. Jouet, auteur d'une synthèse précieuse sur le Paganisme balte (cf. supra), sur les fonctions multiples du héros celtique. Sa thèse a été acceptée par un jury prestigieux: les professeurs Haudry et Kruta. Elle s'appuie d'ailleurs sur les recherches de J. Haudry et de l'Institut d'Etudes indo-européennes sur la

religion de l'année et des heures, symbole de Vérité, élément central dans la vision du monde indo-européenne. On lira cet essai touffu mais passionnant en parallèle avec le récent livre du professeur Guyonvarc'h sur les fêtes celtiques. Leurs conclusions à tous deux nous rappellent que la tradition celtique est tout à fait fidèle à la plus lointaine tradition indo-européenne: bien des thèmes que l'on croyait à tort purement celtiques remontent à la tribu indivise, dont l'habitat originel, comme l'avait pressenti Tilak il y a un siècle, semble bien être circumpolaire. Cette religion de l'année, des thèmes tel que la traversée de l'eau de la ténèbre hivernale, le conflit entre le ciel diurne et le ciel nocturne en sont des éléments de preuve.

C.G.

P. Jouet, L'aurore celtique, Porte-Glaive, Paris 1993, 186F. Ecrire aux éditions du P.G., 10 rue Chardin, F-75016 Paris, tél: 40.61.07.00, en se réclamant d'Antaios pour obtenir le catalogue.



Histoire des Goths

Grâce aux Belles Lettres, nous possédons maintenant une traduction française de l'Histoire des Goths de Jordanès, qui est aux nations germaniques et scandinaves ce que l'Histoire des Francs de Gégore de Tours est à la France. Avec les textes de Procope (également disponibles dans la collection Roue à livres), elle constitue notre unique source sur cette période troublée de l'histoire européenne. Le texte, rédigé en latin, date d'environ 550; il narre l'histoire de ces

Germaines de l'Est venus de la Mer Noire et qui occuperont un jour l'Italie. Jordanès décrit l'histoire de ce peuple devenu l'égal des Romains et alliés à ces derniers «contre les Barbares». Attila et les Huns, la bataille des Champs Catalauniques sont décrits avec talent. Il s'agit d'un livre essentiel sur l'origine de l'Europe médiévale.

Marc Cels

Jordanès, Histoire des Goths, Belles Lettres (col. Roue à Livres), Paris 1995, 135F



Irmin

Irmin est un institut de recherches sur la mythologie et l'identité nordiques qui comporte deux sections, Munin (la mémoire, et donc l'étude du passé) et Hugin (la réflexion, et les traditions dans la vie quotidienne).

Irmin est aussi l'antenne française de l'Odinic Rite britannique, via «Arnald». Cette association, tout en se défendant d'être religieuse, entend défendre le Paganisme et mieux faire connaître les conceptions nordicistes de l'Odinic Rite, dont elle traduit les publications. Deux brochures sont disponibles sur l'Odinisme, présenté comme la religion de nos régions. L'anticléricalisme affiché en est réjouissant; craignons seulement qu'une dérive néo-cléricale «odiniste» ne prenne la relève, avec ses chapelles, ses grands-prêtres. Le spectre du folklore et du sectarisme n'est malheureusement jamais loin. L'association édite une lettre pleine d'informations (un débat (utile?) sur le satanisme par exemple). Et surtout, élément le plus intéressant à nos yeux, elle édite une

revue fort élégante, consacrée au Nord (recherche et expérience de la voie du Nord). On y relève un article savant de Jan de Vries, des études de P.G. Sansonetti. Une maison d'édition, les Ed. de janvier, serait liée au projet; elle a déjà publié un livre de N. Pennick sur l'astrologie runique (espace et temps dans la tradition nordique). N. Pennick est l'un des auteurs de l'excellent essai sur l'Europe païenne, dont il est question plus loin (Ed. Routledge). On aura compris que, si l'initiative de Madame et de Monsieur d'Apremont (par ailleurs traducteurs talentueux et érudits) nous semble a priori bienvenue, le niveau fort inégal des contributions nous fait craindre l'émergence, comme aux Etats-Unis, d'une sous-culture «nordiciste», dont Irmin se ferait, nolens volens, le vecteur. Le mot «croire» revient fort souvent dans les brochures... Des liens affirmés avec la Wicca (Nouvel Age américanoïde) ou avec des groupuscules et des individus parfaitement faffelus nous incitent à une prudence toute paysanne. Le projet est donc à suivre avec sympathie, mais cum grano salis.

C.G.

Irmin, BP 2146, F-51081 Reims cedex. Ed. de Janvier, BP 5, F-58700 Prémery



Vor Tru

Les Odinisistes américains (Vinland, terre viking!) éditent une revue techniquement bien faite: Vor Tru («notre foi»). Nous avons particulièrement apprécié le n° 54 pour la splendide photo de prêtresse norvégienne de la confrérie Draupnir. Vor Tru diffuse des

bijoux, des livres et surtout une cassette de Sveibjörn Beinteinsson, le scalde islandais décédé récemment, qui récite le Havamal, en islandais, à l'ancienne.

M.C.

Vor Tru, POB. 961, Payson AZ 85547, USA (Vinland). La cassette coûte 8 dollars.



Magie et théurgie antiques

Les Belles Lettres, outre la collection «Roue à livres» (traductions de textes rares, sans trop de notes érudites), éditent aussi une collection «aux sources de la Tradition». Déjà parus, les Ecrits alchimiques de Nicolas Flamel et Les Mystères d'Egypte de Jamblique. Voilà un texte de base de l'ésotérisme ancien disponible dans la traduction du Père des Places. Le «divin Jamblique» (dixit l'empereur Julien) est né vers 250 PC. Dans cet ouvrage, qui a influencé la tradition néo-platonicienne (et des milieux maçonniques), apparitions des Dieux, divination, sacrifices, sont traités. La même maison publie aussi la synthèse du professeur Graf sur la magie antique: un millénaire de pratiques magiques est étudié en toute rigueur. Travail remarquable, d'autant plus que le français n'est pas la langue du professeur Graf. Jamblique est peu cité dans cette étude, et la différence entre théurgie et magie n'est malheureusement pas évoquée. Des portraits étonnants de sorciers grecs sont retracés et des «recettes» parfois amusantes sont présentées.

M.C.

E. Graf, La magie dans l'antiquité gréco-romaine, Belles Lettres, Paris 1994, 140F

Jamblique, Les mystères d'Egypte, Belles Lettres, Paris 1993, 135F



Eliade

Les éditions du Cerf publient la riche correspondance échangée durant 33 ans entre Eliade et R. Pettazzoni, l'un des maîtres de l'histoire des religions. La lecture en est du plus haut intérêt car les lettres échangées traitent d'histoire des religions, mais aussi de philosophie. Nous avons ainsi un panorama de la culture européenne pendant plusieurs dizaines d'années. Pettazzoni était historiciste et était en butte à l'hostilité sournoise des milieux catholiques, qu'une «science» des religions dérangeait. Eliade lui a rapidement eu une vision plus phénoménologique des religions. Il admet que l'histoire des religions est d'une certaine manière «religieuse». Le nier serait absurde, voire malhonnête. Pour Eliade, l'histoire des religions est une quête des archétypes, une volonté de dépasser l'histoire. L'itinéraire personnel d'Eliade y est pour quelque chose, lui qui fut incarcéré, victime de la terreur de 1938, exilé de son pays. Le travail accompli par l'éditeur, N. Spinetto, est d'une étude toute éliadienne.

M.C.

M. Eliade, R. Pettazzoni, L'histoire des religions a-t-elle un sens? Correspondance 1926-1959, Cerf, Paris 1994, 149F



Tradition?

La dernière livraison de la revue Nouvelle Ecole n'aura pas déçu ses lecteurs. Fondée

en 1968 par le philosophe Alain de Benoist, N.E. a toujours porté un regard impertinent sur la vie intellectuelle française, mais aussi étrangère. Résolument à l'écart des modes du Tout-Paris, elle aborde tous les domaines de la connaissance: sciences, idées, archéologie, littérature... Élégante, luxueuse même, elle fournit une abondante bibliographie aux lecteurs, avec de nombreuses adresses d'éditeurs. Parmi les numéros anciens, citons l'Idée nominaliste (33), Heidegger (37), Culture de masse (39), Archéologie (42), C. Schmitt (44). elle a publié un numéro spécial sur les Indo-Européens (21-22) qui a joué un rôle non négligeable dans l'accession de Dumézil à l'Académie Française. La tradition est le sujet traité dans le dernier numéro paru. On y lit des études fouillées sur Guénon (idéologie tripartite dans son oeuvre), Coomaraswamy, Evola, Horia. J. Haudry signe une étude sur le vieil-indien. Le prochain numéro (hiver 95) sera consacré à Jünger.

*Nouvelle Ecole 47, Tradition, Paris 1995,
120F 41 rue Barnault, F-75013 Paris.*



A l'esprit de Brocéliande

La Grande Reine de l'île du Saumon et du Cerf avait deux fils. Son Royaume était indivisible. A sa mort, la terre revint à l'aîné, Fern le Brutal. Le cadet partit: il s'appelait Luin Gor et avait reçu en héritage la royauté des eaux, des vents, des rivages et des îles. La royauté des extrêmes, celle du large et de l'imprévisible. Ainsi devint-il roi du plus beau des royaumes. Et Luin Gor s'en allait. Il ne savait où il dirigeait ses pas, mais il avançait, mû par une énergie sans faille. L'espace se

déployait devant lui, l'absorbait, comme le temps, dont il perdait toute mesure. Il découvrait des signes, suivait des pas, «des pas de Dieux ou de Géants», des pas qui l'appelaient. Et les nombreuses épreuves auxquelles il était soumis transformaient son corps de chair en un corps de gloire, le ramenaient à l'or de l'éternel matin, à celui qu'il était à l'origine: cosmique, libre et intemporel... Luin Gor poursuivait sa quête. L'écho de ses pas embrasait la fadeur des jours, réveillait les anciens Dieux, repeuplait la terre de rêves et de chimères, ranimait en chacun le désir de reculer ses limites, de chercher: c'est ainsi que s'était lancé à sa poursuite le Professeur Herbert von Gerhaf. Se consacrant depuis de longues années à l'étude du corps intemporel des légendes, celles qui conjurent l'émiettement de notre monde, le Professeur von Gerhaf avait découvert l'existence de Luin Gor dans un obscur manuscrit. Depuis, il n'avait de cesse de suivre sa trace. A sa mort, il transmit le même désir à l'un de ses fidèles élèves: la légende de Luin Gor ne serait pas oubliée. Etrange Luin Gor, «Janus bifrons, habitant le jour et la nuit, la chapelle et les remparts, le faste de l'Eglise et la légende des Bretons». Etranges contrées où l'on rencontre tour à tour le maître de E, enlumineur au service d'un monastère, mais fidèle aux Dieux anciens; un inquietant passeur, gardien du domaine de l'intérieur et «rebelle à la nouvelle religion qui arrive»; un moine incertain éclatant de rire à la vue du Christ funeste de l'abbaye, Christ devant lequel, «les moines, écrasés, ruminaient des prières d'aveugles»; un prieur profanateur de tombe; Orwin, maître bâtisseur semant signes et symboles de la tradition dans sa cathédrale, néanmoins touché par «les cérémonies

séculaires» de l'Eglise, seules messes que conçoit Philippe Le Guillou: «baroques, tumultueuses, élémentaires, et d'une haute religiosité enracinée dans le pagus»... Et d'ajouter que «l'histoire de l'Eglise, c'est l'érosion du faste et de la compromission séculière». Baroque le cérémonial de Philippe Le Guillou; baroques sa fougue verbal, son hymne ardent à la nature, à la magie des forêts, à la fureur des mers. «La mer, la forêt: tout est là». Nous n'en dirons pas davantage. Tant qu'il y aura des chevaliers en quête d'une telle dimension d'harmonie et d'éternité, tant que la recherche arthurienne permettra à ceux qui l'ont menée de «préservé une part d'enfance essentielle», le sens sera sauvegardé.

Anne Ramaekers

PH. Le Guillou, *Livres des guerriers d'or*, Gallimard, Paris 1995, 120FF



Heiden zijn

Les Thiois de cœur et d'esprit auront immédiatement compris qu'il s'agit d'un ensemble de réponses pratiques - notre côté terre-à-terre - à la question: comment être païen aujourd'hui? Le Dr. J. Hildesheim y répond par deux gros fascicules illustrés sur le Paganisme germanique contemporain. Point d'archéologie, de recherches érudites sur la syntaxe du proto-indo-européen, mais des actes simples, des chants, superbes, des canevas pour les fêtes saisonnières. Le groupe du Dr. Hildesheim est composé de très actifs Flamands (pléonasse, me direz-vous) qui entendent mettre en pratique la fière devise: *Wordt wat ge zijt*. Les fascicules sont

artisans, et c'est d'autant plus sympathique. Ils sont très complets: chants, histoires pour les enfants, jeux, description du matériel nécessaire pour chaque fête. Les sources compulsées sont le trop méconnu Farwerck, auteur d'un livre fondamental sur les mystères nord-européens des origines à nos jours. Une traduction française est improbable: trop de chants originaux, liés à une culture populaire particulière, mais les conseils pratiques, les réflexions pourraient être rassemblées en un livret pratique.

«Na winter zal lente in eeuwige keer,
harden mijn volk tot heidenen weer».

C.G.

J. Hildesheim, *Heiden, zegen elke morgen et Niet iedereen kan heiden zijn. Ass.*

Avondland, Jezuitenruï (!) 1, B-2000 Antwerpen, 350FB.



En bref

Cette année a été faste pour les amateurs d'histoire des religions païennes. Voici en bref les titres d'ouvrages intéressants, déjà disponibles ou en voie de publication. Certains de ces titres feront l'objet d'une analyse plus complète dans un prochain numéro.

- Signe des temps, l'empereur Julien semble intéresser les éditeurs. Après le fantastique succès de librairie du *Contre les Galiléens* (toujours disponible auprès de la revue au prix de 120F), les éditions d'Oxford publient le «Discours de l'empereur Julien contre les Chrétiens», édition critique du texte de Voltaire par J.M. Moureaux, Voltaire Foundation, Oxford 1994. ISBN



0729404846. Il s'agit de la traduction, incomplète, par Voltaire et rééditée par le marquis d'Argens, du *Contra Galilaeos*. L'intérêt de ce livre de Voltaire pour la tradition antichrétienne au XVIII^e siècle est souligné. Recension plus complète dans le prochain numéro d'Antaios.

- G. Liiceanu, *Itinéraires d'une vie*: E.M. Cioran, suivi de «Les continents de l'insomnie», Ed. Michalon (18 rue du Dragon, F-75006 Paris), Paris 1995, 140F. «J'ai tout fait pour susciter des malentendus, des jugements ingénieux et séduisants mais infondés.» Le Nietzsche des Balkans, collaborateur d'Antaios, traqué par un philosophe roumain qui fut son éditeur, traducteur de Platon et de Heidegger.

- J. Evola, *Impérialisme païen*, Pardès (9 rue Jules-Dumesnil, F-45390 Puisseaux), 1993, 120F. Ecrit au vitriol contre les Galiléens, publié en 1928, à la veille des accords du Latran (conciliation entre le Vatican et l'État fasciste). Livre de jeunesse d'Evola. «Nous soutenons que ce qu'il y a de bon dans le christianisme se trouve aussi ailleurs, et sous une forme souvent plus pure; et que ce qu'il y a au contraire d'original dans le christianisme, de spécial et d'irréductible à autre chose, constitue une non-valeur, quelque chose d'incontestablement inférieur par rapport à d'autres attitudes possibles, et existantes de l'esprit.»

- J.P. Roux, *Le Roi. Mythes et symboles*, Fayard, Paris 1995, 150F. Par un historien catholique, auteur de «Le Sang, mythes et symboles» (Fayard 1988), une étude sur la figure du roi et sur les mythes royaux. Vision chrétienne d'où l'héritage germanique et les racines païennes de la royauté sont absentes. Or, comment expliquer le succès de la monarchie en Europe sans aborder ces thèmes

fondamentaux? En revanche, plus de 60 pages sur le Christ-Roi, etc.

- R. Triomphe, *Prométhée et Dionysos*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg 1992, 150F. Sur le Vin et le Feu.

- G. Cambiano, *Le retour des Anciens*, Belin, Paris 1994, 139F. Par un professeur de Turin, un essai érudit sur la présence des Grecs dans la pensée contemporaine: Hegel, Heidegger, Gadamer, Bloch, Foucault. Présentation par Nicole Loraux, directrice de la collection «L'Antiquité au présent».

- R.J. Thibaud, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique celtiques*, Dervy, Paris 1995, 142F. Compilation sans références précises.

- J. Pietri et J.V. Angelini, *Le chamanisme en Corse, l'Originel* (25 rue Saulnier, F-75009 Paris), Paris 1994, 120F. Sur la curieuse figure du Mazzeru, médiateur entre les mondes, mage, voyant et chasseur nocturne. Voir aussi, chez le même éditeur, R. Multedo, *Le Mazzerisme. Un chamanisme corse*, 1994, 120F. Par le grand écrivain corse, défenseur acharné de la culture de cet attachant pays.

- B. Blanc, *Les métamorphoses d'Ovide*, L'Harmattan (5-7 rue de l'École Polytechnique, F-75005 Paris), Paris 1995. Ovide poète moderne (traductions originales).

- J. Chomar, *Mots et croyances. Présences du latin*, Droz (11 rue Massot, Genève), Genève 1995. Somptueux recueil d'études du grand latiniste parues dans diverses revues d'érudition. A signaler une contribution sur les dieux païens chez Boccace.

- L. Néfontaine, *Symboles et symbolisme dans la franc-maçonnerie t.I.*, Ed. de l'Université de Bruxelles (Av. Paul Héger 26, B-1050 Bruxelles, France: diffusion par les Ed. Vigot, 23 rue de l'École de Médecine,

F-75006 Paris), Bruxelles 1994, 850FB, 157FE Par un historien des religions disciple de Julien Ries et spécialiste de la FM, une analyse très universitaire du symbolisme maçonnique. Le symbolisme en littérature est traité (Lessing, Herder); nombreux passages sur Guénon, la FM française et sur les loges belges. Première thèse de doctorat consacrée à l'ULB à la maçonnerie (et par un chercheur extérieur au milieu).

- J. Lambert, *Le Dieu distribué. Une anthropologie comparée des monothéismes*, Cerf, Paris 1995, 240F. Ouvrage fondamental qui sera analysé dans un prochain numéro. Analyse des systèmes monothéistes, dans la foulée de Dumézil: le guerrier, la Dame aux jumeaux, la souveraineté,...

- Grégoire de Nysse, *Sur l'âme et la résurrection*, Cerf, Paris 1995, 130F.

De la peur de la mort à la foi en la résurrection, ou pourquoi nous ne serons jamais chrétiens!

- Albert le Grand, *Le monde minéral*, Cerf, Paris 1995, 240F. Un texte authentique du Grand Albert, qui n'avait rien d'un sorcier.

- G. Palante, *L'individualisme aristocratique*, Belles Lettres (coll. Iconoclastes), Paris 1995, 75F. Textes de ce nietzschéen de gauche (1862-1925) choisis et présentés par M. Onfray. Un petit traité de philosophie anticollectiviste.

- H. Couteau-Bégarie, *Catalogue raisonné de l'oeuvre de G. Dumézil*, Economica, Paris 1995.

- M. Mercier, *Voyage au coeur de la force*, Grancher, Paris 1995, 120F. L'expérience magique d'un chaman contemporain.

- R. Ruiz Capellan, *Tristan et Dionysos*, Champion, Paris 1995, 168F. Tristan reproduit en deux étapes successives l'antinomie Apollon/Dionysos.

- J. Taminaux, *Le théâtre des philosophes*, Millon, Grenoble 1995, 155F. Les lectures

germaniques de la Grèce et de la tragédie (de Schelling à Heidegger).

- J. Gaillard, *Rome, le temps, les choses*, Actes Sud, Arles 1995, 128F. L'héritage de Rome aujourd'hui.

- J.M. Paillet, *Bacchus, figures et pouvoir*, Belles Lettres, Paris 1995, 140F.

- Dir. J. Ries, *L'expérience du sacré dans le monde indo-européen*, Edisud, Aix 1995, 200F. Recension dans le prochain *Antaios*.

- J.P. Mohen, *Les rites de l'au-delà*, O. Jacob, Paris 160F.

- S. Cassagnes-Brouquet et V. Chambarlhac, *L'âge d'or de la forêt*, Ed. du Rouergue, 1995, 280F. La forêt vue par les hommes du Moyen Age.

- P. Brunel, *Le mythe d'Electre*, Champion, Paris 1995, 195F.

- M. Green, *Mythes celtiques*, Seuil (coll. Points Sagesse), 36F.

- G. Capdeville, *Vulcanus*, Ecole française de Rome, Rome 1995, 470F. Recherches sur les origines du culte de Vulcain.

- G. Dumézil, *Le roman des jumeaux*, Gallimard, Paris 1995, 150F. Les dernières esquisses de mythologie comparée du maître de l'ultra-histoire.

- M. Conche, *Pyrrhon ou l'apparence*, PUF, Paris 1994, 172F. Ou mallon: «ce n'est pas plus ainsi qu'ainsi ou que ni l'un ni l'autre».

- J.P. Allard éd., *Elite et noblesse en Europe*, Univ. J. Moulin-Lyon III, Lyon 1995, 120F.

Actes d'un colloque universitaire sur les élites en Europe. textes de Jean Haudry (*De l'aristocratie indo-européenne à la chevalerie médiévale*), de J.M. Pastre (*le héros tristanien et l'origine du guerrier médiéval*), etc. Synthèse de haut niveau du colloque organisé par l'Institut de recherche sur les identités culturelles de l'Europe (IRICE, 16 rue Chevêul, F-69362 Lyon cedex 07). A

suivre attentivement.

- V. Amilien, *Le troll et autres créatures surnaturelles dans les contes populaires norvégiens*, Berg International, Paris 1995, 120F. Préface de Régis Boyer.

- C. Champetier, *Homo consumans, Le Labyrinthe*, Paris 1994, 100F. Une synthèse érudite sur la modernité, le concept de don, païen par essence, et de dépense. Par le rédacteur en chef de Nouvelle Ecole.

- D. Porte, *Le prêtre à Rome*, Payot, Paris 1995, 72F. Sur les prêtres païens!

- N. Kazantzaki, *Le maître-maçon, A Die*, Paris 1995, 80F. Sur le sacrifice humain.

- T. Tulinius, *La matière du Nord*, Univ. Sorbonne, Paris 1995, 180F.

Sagas légendaires et fiction dans la littérature islandaise du XIIIème siècle. Préface de R. Boyer.

- Bède le Vénéral, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Gallimard, Paris 1995, 185F. L'Angleterre de l'an 700.

- B. Lançon, *Rome dans l'Antiquité tardive*, Hachette (col. Vie quotidienne), Paris 1995. Synthèse fort utile, quoique fort traditionnelle pour ce qui est des questions religieuses: «la christianisation lui (Rome) procura une seconde jeunesse». Visite d'Alaric le 24 août 410, par exemple.

- D. Meeks et C. Favard, *Les dieux égyptiens*, Hachette (même coll.), Paris 1995. Temples, rituels, mythes de l'Égypte pharaonique: une vision du monde cohérente et poétique.

- M. Cazenave, Bernard Louedin, *La Bibliothèque des arts*, Paris 1994.

Un essai splendidement illustré sur l'artiste breton, symboliste et surréaliste.

- Edda, Traduction néerlandaise, Ambo/Baarn, Amsterdam 1994 (ISBN 90 263 1240 7).

- D. Praet, *De God der Goden*, Ed. Pelckmans (Kapelsestraat 222, B-2950 Kapellen), 1995

(ISBN 90 289 2130 3). Christianisme et Paganisme sous l'Empire romain.

- J. Bos, *Archeologie van Friesland*, Ed. Matrijs, Utrecht 1995. ISBN 90 5345 064 5. Synthèse publiée par la fondation «Je maintiendrai-Friesland» et par la Provinsje Fryslân.

- G. De Haas, *Publieke Religie. Voorchristelijke patronen in ons religieus gedrag*, Ten Have, Baarn 1994. ISBN 90 259 4515 5.

- H. Jansen, *Christelijke oorsprong van racistische jodenhaat*, Ed. Kok, Kampen 1995 (ISBN 90 242 2346 6/CIP). Racines de l'antisémitisme chrétien. - J. de Vries, *Het raadsel der runen*, Traditie (Oud Arenberg 65, B-9130 Kieldrecht). Une édition très attendue d'une étude du grand germaniste néerlandais, dont l'historien K. Logghe retrace la biographie. 300FB à virer au compte KB 737 6112609 03.

- C. Davis, *The Art of Celtia*, Blandford Book (Villiers House 41-47 Strand, London WC2N 5JE), 1995. ISBN 0 7137 2307 6. Permanence de la tradition artistique celtique.

- D. Rose, *Die Thue-Gesellschaft. Legende. Mythos. Wirklichkeit*, Grabert (D-72006 Tübingen, Postfach 1629), Tübingen 1994, ISBN 3-87847-139-4. Un livre sérieux sur ce célèbre club ésotérique aux sources du mouvement national-socialiste. Nul sensationnalisme mais des références précises sur la TG. Un chapitre est consacré à la postérité littéraire du groupe.

- M. Quinn, *The Swastika. Constructing the symbol*, Routledge, Londres 1994, ISBN 0-415-10095-X. Une synthèse sur le symbole solaire millénaire récupéré par les aryomanes du XIXème siècle et ensuite par le NSDAP qui en fera l'usage que l'on sait.

Le rôle d'un H. Schliemann dans la renaissance de la svastika est évoqué. Bibliographie et illustrations.

- J. Solomon, Apollo, Univ. Arizona Press (1230 N. Park Av. Suite 102, Tucson AR. 85719), Tucson 1995. Recueil d'articles sur Apollon.

- Who owns Stonehenge?, Batsford Ltd (4 Fitzhardinge street, London W1H 0AH, ISBN 0 7134 6455 0). Que faire de Stonehenge?

- R.I. Page, Chronicles of the Vikings, British Museum Press, London 1995. ISBN 0 7141 0564 3.

- J. Mota et M. Infesta, Das Werk R. Wagners im Spiegel der Kunst, Grabert, Tübingen 1995. A commander à Ed. Anneau, BP 7, B-1601 Ruisbroek, 470FF, 2800FB.

- W. Zweers, Participeren aan de Natuur, Ed. Van Arkel, Utrecht 1995, ISBN 90-6224-342-8.

- M. Maas, Gaia. Machine of Organisme, Ed. Van Arkel, Utrecht 1995, ISBN 90-6224-343-6.

- Dir. P. Joannon, L'Irlande ou les musiques de l'âme, Artus-Ouest-France, Rennes 1995, 198F. Textes de Déon, Le Guillou, Boorman, Guyonvarc'h...

- Dir. M. Mostert, A. Demyttenaere, De betovering van het middeleeuwse christendom. Studies over ritueel en magie in de Middeleeuwse, Ed. Verloren, Hilversum 1995, 1180 FB, ISBN 90-6550-274-2. Etude érudite sur la magie antique et médiévale, et le «vrai» Christianisme par les meilleurs spécialistes hollandais. Une remise en question radicale du concept de christianisation de l'Europe. Ecrire à l'éditeur: Madame A. Van Leusden, Uitgeverij Verloren, Latenseweg 123, 1221 CL Hilversum, Pays-Bas.

- J. Struyf, Heidens Nederland, Uitgeverij Matrijs, Utrecht 1995, 800FB, ISBN 90-

5345-063-7. Remarquable ouvrage illustré sur les témoignages du Paganisme aux Pays-Bas: arbres sacrés, pierres, sources, collines dédiées aux divinités germaniques... Livre essentiel pour mieux comprendre à quel point les Pays-Bas furent très longtemps païens. Dans la lignée du livre de K. Logghe sur les Flandres païennes (cf. Antaios I).

- Nordic Sound (2 Klerkegade, DK-1308 Copenhagen K) est une belle revue consacrée aux musiques nordiques, classiques, traditionnelles et modernes.



Khnopff ou la tentation du Mystère

De 1890 à 1905 s'épanouit en Europe un art insolite, reflet du refus de la civilisation industrielle et de son rationalisme foncier. Pour toute une série d'artistes, l'art est l'ultime refuge. Ils y traduisent leur monde imaginaire et se plongent à travers lui dans les profondeurs de leur inconscient. Ils défendent une vision du monde fondée sur la perception et la valorisation de la réalité intérieure, mystérieuse et suggestive, se prêtant mieux à l'évocation qu'à la froide description, d'où l'utilisation de symboles. Ceux-ci permettent de transcender le sens conventionnel des choses, de passer du tangible à l'inaccessible, du trivial à l'éternel. C'est tout le projet du Symbolisme.

Les mythes y jouent leur rôle: les Symbolistes puiseront d'ailleurs aux traditions païennes. Gallen-Kallela ressuscite le Kaleval de la Finlande préchrétienne, les Préraphaélites redonnent vie à la geste arthurienne et Wagner déchaîne l'antique Germanie. En

nos thioises provinces, Khnopff s'impose comme le maître incontesté de la peinture symboliste. Une splendide monographie vient de lui être consacrée par un talentueux chercheur de l'Université de Bruxelles. L'ouvrage est somptueux; il est publié par le Crédit Communal de Belgique, dont on connaît l'audacieuse politique culturelle: expositions mémorables, catalogues et ouvrages (l'Alchimie par exemple), actions en faveur du patrimoine architectural, mécénat culturel... Ce livre est un modèle de recherche pluridisciplinaire. Khnopff est décrit comme «peut-être moins un peintre qu'un écrivain qui traduit ses émotions en poèmes

plastiques». Touchantes au suprême sont les femmes, impénétrables et sensuelles: «A travers les femmes égrainées dans l'atmosphère chaude du crayon, Khnopff découvre la peau. Son contact l'invite à renoncer au regard qui raisonne. La femme se dévoile dans les champs bleus du désir. Khnopff dut en aimer pour conserver cette palpitation du regard qui contemple l'autre se dénuder».

Anne Ramaekers

M. Dragnet, Khnopff ou l'ambigu poétique, Crédit Communal, Bruxelles 1995, 2950F.

Faits et gestes

Musique païenne

La Maison des cultures du Monde édite une remarquable série de CD de musiques traditionnelles authentiques (et non revues dans un sens "world music"). Nous avons été fascinés par le disque "Lettonie. Musiques des rites solaires" (W260062) de l'ensemble Rasa (la rosée, en letton comme dans presque toutes les langues indo-européennes). Il s'agit des dainas dont parle V. Grivins dans son entretien avec nous: les chants du Paganisme letton, transmis de siècles en siècles par la tradition orale, malgré tous les malheurs, toutes les invasions, malgré l'Eglise aussi. Chants de solstice d'hiver, d'été, chants de travail, chants de mariage et de mort, tous les grands moments de l'année païenne sont évoqués par ces voix sublimes, remontées du fond des âges. Voilà une musique idéale pour fêtes

communautaires, feux de solstice et autres réjouissances entre frères païens! La même maison, très active et très ouverte, édite "Les voix des pays baltes. Chants traditionnels de Lettonie, Lituanie, Estonie" (W260055): des documents d'archives parfois anciennes des radios baltes. Beaucoup de chanteurs et de chanteuses, aujourd'hui disparus, étaient nés à la fin de l'autre siècle; ils sont donc les héritiers d'une tradition immémoriale, que la magie du CD nous permet d'approcher. La collection "Inédit" de cette maison édite aussi des chants soufis du Pakistan (W260003) et des polyphonies albanaises, très archaïques (W260065).

Pour revenir au Nord, signalons des chants lithuaniens (ensemble Gadula, Box 2051 Kaunas 3000, Lituanie, fax 3707200443) dont le sublime "Eisva mudu abudu": encore de chants païens. Remontons encore dans le temps avec Jean Maluric, l'explorateur des

régions polaires qui a enregistré des chants chamaniques d'Inuits de Thulé et du détroit de Béring (Ocora C559021): tambour et chamans de Thulé. Prodigieux, à écouter collectivement, et pas dans sa voiture sur le périphérique! Pour terminer, je recommande le CD d'Agnes Buengarnas et de Jan Garbarek, deux Norvégiens qui interprètent des chants profanes médiévaux mais sur une musique discrètement électronique. Le résultat est prodigieux aussi et donne des envies de neige et de traineau: Medieval songs from Norway (ECM 1402. 839293-2).

Christopher Gérard

Inédit, Maison des Cultures du monde, 101 bld Raspail, F-75006 Paris, tél: 45.44.72.30.



Jorvik, village viking

On connaît le génie des Anglais quand il s'agit

de ressusciter le passé. Le Jorvik Viking centre est un modèle du genre: un archéosite où sont organisées des journées viking...

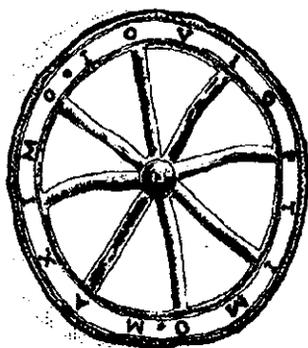
Jorvik Viking Centre, Coppergate, York, YO1 INT.



Bijoux nordiques

L'Asatru des Etats-Unis diffuse des bijoux nordiques et celtiques (Asatru Alliance, P.O. Box 961, Payson Arizona 85547 USA) ainsi que des cassettes en islandais. Mais à Saint-Brieuc, Christian Lemoine (12 rue Cordière F-22000) reproduit depuis 1987 des objets d'art scandinaves. Il s'affirme païen et suivant d'Odin, sage et guerrier. Son catalogue est très riche: marteaux de Thor, statuettes, cornes à boire, pendentifs...





ANTAIOS

a besoin de votre soutien pour se développer.
Si notre projet vous intéresse, veuillez sans retard remplir
et nous renvoyer ce coupon.

NOM: PRENOM:

ADRESSE:

CODE POSTAL: VILLE:

Désire devenir membre sympathisant/de soutien/d'honneur
d'Antaios et verse donc la somme de FB/FF par chèque ou
en liquide.

- | | | |
|-----------------------------------|--------------------------------------|----------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Commande | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 3 | La Métamorphose des Dieux (60FF) |
| | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 4 | Mysteria Mithrae (70FF) |
| | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 5 | Secrets et Initiations (70FF) |
| | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 6/7 | Penser le Polythéisme (100FF) |
| | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 8/9 | Lumières du Nord (100FF) |

ANTAIOS, 168 rue Washington, 1050 Bruxelles

Table des matières

En guise d'éditorial.....	3
La lumière qui s'éteint..... M. Eliade	5
Antaios..... F.G. Jünger	13
Odin..... F. Wagner.....	19
Entretien avec le philosophe Marcel Conche..... D. Aranjo	22
Entretien avec Fr. Le Roux et Chr.J. Guyonvarc'h.....	37
Entretien avec Jonas Trinkunas sur le Paganisme lithuanien.....	46
Entretien avec Valters Grivins sur le Paganisme letton	50
Marc. Eemans, pèlerin de l'absolu..... C. Gérard	56
Marc. Eemans, un surréaliste original..... P. Tommissen	60
Entretien avec Marc. Eemans, le dernier surréaliste.....	71
Vers le Nord mystérieux..... C. Gérard	80
Les logogrammes de l'Amour et de la Mort..... M. Klugkist	83
Le Nord..... Morgane.....	94
Météores..... G. Féquant	96
La surdétermination urbaine, fille de Septentrion	99
La Lumière du Nord chez Nonnos..... J.C. Mathelin.....	101
L'Inde, et le mystère de la Lumière du Nord..... J. Parvulesco.....	103
Runes et astérismes védiques..... J. Vertemont	116
Saint Longin et la Crucifixion :	
motifs indo-européens dans la Légende dorée..... J. Benoit	123
Un cheminement initiatique: K. White..... M. Klugkist	136
La poésie et le sacré..... M. Eemans	139
Culture classique et tradition..... A. Daniélou	146
Hauer, philosophe de la rénovation religieuse..... D. Baumann.....	152
Images païennes de nos terroirs..... P. Trousson	158
Entretien avec M. Damböck, Païen d'Autriche..... W. Kohler	172
Les bottes d'un maître..... C. Gérard	177
"Een nieuwer Testament" ou	
le Paganisme en métaphore..... Balkis	180
Jungeriana..... C. Gérard	184
Livres et revues	188
Faits et gestes	213